

ARCHIVES ET JOURNAL

DE

LA MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE.

1844

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

200720 / 3
ARCHIVES ET JOURNAL

DE

**LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE,**

**PUBLIÉS PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS
DE PARIS.**

Veritas ubique locorum eadem est.
CICÉRON.

TROISIÈME ANNÉE.

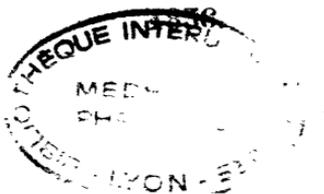
TOME CINQUIÈME.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13 bis.

LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.





ARCHIVES ET JOURNAL

DE

LA MÉDECINE

HOMŒOPATHIQUE.

INTRODUCTION.

I. Voici deux ans que les *Archives de la Médecine homœopathique* poursuivent leur œuvre de propagation, œuvre difficile, puisque leurs rédacteurs ont eu à se défendre contre des préventions de plus d'un genre; œuvre délicate, car on n'essaie jamais de reprendre l'édifice d'une science jusqu'en ses fondemens sans froisser des convictions, choquer des opinions ou alarmer des intérêts. A part quelques natures hardies et généreuses, la foule des savans ne permet à personne de menacer les positions acquises. A ses yeux, toute innovation doit être repoussée aussitôt qu'elle se produit; elle doit l'être avant tout examen, et par la seule raison

qu'elle est une innovation. Chez ces âmes honnêtes et timorées qui vivent dans le présent sans souci du passé et de l'avenir, les intentions sont meilleures cependant qu'on ne le soupçonnerait de prime abord. Ce sont elles qui représentent la puissance de conservation dans la science, et les avertissemens qu'elles donnent aux hommes de *progrès* ont évité à ces derniers plus d'une exagération et par conséquent plus d'une erreur. Dignes représentans de ce qu'il convient de nommer le *bon sens scientifique*, on n'observe chez ceux dont je parle aucune des brillantes qualités qui séduisent; la pénétration et l'étendue ne les distinguent pas; mais au moins se montrent-ils jaloux de conserver leurs acquisitions, et leur résistance sait-elle fléchir devant les arrêts de l'expérience. Alors, ils se rendent de bonne grâce, et leur conduite est dictée par une bonne foi incontestable, par un sentiment vrai de leur position et de leur *intérêt bien entendu*.

Il en est autrement de ceux qui ont embrassé une opinion. Ceux-là personnifient l'égoïsme scientifique. Je ne parle pas de cet égoïsme qui prétend s'élever à la fortune ou à la gloire par tous les moyens imaginables; car de tels hommes savent sacrifier l'une et l'autre à l'ambition d'incarner en eux un système ou une époque. Mais j'entends ceux qui ont attaché leur puissance intellectuelle à l'élaboration d'une question ou à la culture de l'une des branches de l'*art de guérir*, et qui, de ce point de vue abstrait, prétendent dicter des lois à l'art tout entier, et ériger leur expérience imparfaite en ar-

bitre suprême des destinées de la science. De tels hommes, nous l'avons vu, repoussent obstinément toute vérité nouvelle et la repoussent avec passion, parce qu'ils sentent que le triomphe de cette vérité menace leur fragile édifice, et qu'ayant tout subordonné à la pensée de saisir le sceptre, ils craignent de le voir s'échapper de leurs mains débiles. Ils méconnaissent l'expérience, la redoutent et la faussent, moitié par crainte, moitié par ignorance. Si vous les sollicitez au combat, ils le fuient par faiblesse; si vous les abandonnez à l'action du temps qui met chaque chose à sa place, leur parole devient hautaine et tranchante. De sorte qu'il n'est point d'alliance possible entre eux et les hommes de progrès; et cela se comprend: l'égoïsme et l'amour de la vérité ne se touchent par aucun point.

Les hommes de conviction s'alarment aussi de la venue d'une vérité nouvelle; mais ils s'en alarment comme le croyant qu'on vient troubler en sa foi. Chez eux, la personnalité s'efface devant les croyances intimes et profondes qu'ils ont embrassées ou qu'ils ont su se créer. S'ils repoussent la réforme scientifique que d'autres annoncent, ce n'est ni par antipathie du mouvement, ni par obstination. Leurs méditations ont eu trop de suite et d'étendue, leur expérience est trop consciencieuse et trop éprouvée pour qu'ils n'aient pas à la fois le sentiment de la force et de la faiblesse qui sont en eux. Malgré leur résistance souvent démesurée, mais toujours respectable, c'est auprès de pareils hommes qu'on rencontre le plus de justice et de convenance. Seuls, ils

savent dégager dans l'examen d'un système la vérité de l'hyperbole, et jamais ils n'essaient de sacrifier la première à la seconde. S'ils interrogent l'expérience, c'est avec une défiance, bien légitime de leur part, qu'ils aborderont cette épreuve toujours décisive dans les sciences d'observation : ils la contrôleront par tous les moyens que leur fournira une logique d'autant plus sûre qu'elle est mieux exercée ; mais, du moment où la vérité les aura vaincus, ils le proclameront ; ou si l'âge les invite au repos, ils sortiront de la lice emportant avec eux l'espérance d'un meilleur avenir.

Dans nos travaux antérieurs, c'est surtout à ces derniers et aux hommes sincères qui restent témoins des luttes scientifiques sans y prendre une part active, que nous nous sommes adressés. En un mot, nous avons négligé les hommes de spécialité qui n'ont que des *opinions*, pour ceux qui se qualifient eux-mêmes de *praticiens*, et pour ces ouvriers actifs et intelligens dont les veilles ajoutent chaque jour une obole aux richesses que possède la médecine.

A ceux-là, nous avons présenté l'*homœopathie* comme un progrès nouveau à ajouter aux progrès antérieurs de l'*art de guérir* et de la *science médicale*. Nous la leur avons présentée sans ostentation et sans fard, c'est-à-dire que nous n'avons dissimulé ni la portée immense, selon nous, des découvertes de Hahnemann, ni les imperfections actuelles que présentent ces découvertes. A cet effet, nous avons réuni dans nos Archives, d'une part, les travaux théoriques et pratiques les plus importants

sortis de la plume des médecins allemands qui ont médité l'homœopathie et qui l'ont éprouvée au lit du malade avec le plus de soin et de constance; nous avons reproduit, d'autre part, quelques uns des travaux critiques que certains homœopathistes ont adressés aux écrits de Hahnemann, et nous les avons reproduits avec une fidélité si scrupuleuse, qu'elle nous a été imputée à crime.

Voici, sous ce dernier rapport, les motifs qui ont déterminé notre conduite :

Nous savions, dès l'origine, qu'un double devoir nous était imposé; que nous avions à éviter le péché d'orgueil, et bien plus encore à ne pas laisser peser sur nous le reproche de sectateurs d'une doctrine *immuable* et *absolue* dans ses principes et ses moyens.

S'il est un fait que personne ne conteste aujourd'hui, c'est que l'humanité obéit à une loi de progrès et de développement incessant et continu. Cette loi, qui a été constatée et formulée dans différens ordres de l'activité humaine, doit nécessairement se reproduire dans l'ordre scientifique, et par conséquent en médecine. Ce principe une fois admis, nul ne peut échapper à ses conséquences. La loi de progrès, étudiée dans ses rapports avec la médecine, implique que la découverte d'un nouveau principe doit avoir pour cortège obligé, d'une part, quelques réminiscences du passé, dont cette découverte se dégagera à mesure qu'elle prendra plus de consistance et de développement; et, d'autre part, des imperfections plus ou moins nombreuses qui s'effaceront aussi à me-

sure que le temps et l'expérience donneront plus de précision et de fixité au principe lui-même. De sorte que nous ne pouvions rester dans les limites sacrées de la vérité qu'en nous montrant tels que nous sommes, riches dans le présent et plus riches que les écoles rivales, brillans d'avenir, puissans par l'énergie et la bonne volonté; mais aussi réunissant à la fois l'ardeur de la jeunesse et les défauts qui en sont inséparables.

Cette profession de foi, que tout à l'heure je rendrai plus explicite, péchait en un point : elle était trop sincère et trop véridique. Les médecins de l'ancienne école crurent y voir une intention dissimulée de revenir à leurs principes et à leurs applications; ils y virent un commencement de concessions sur lesquelles ils se flattaient d'avoir compté; et ce leur fut un motif d'annoncer la ruine prochaine de l'homœopathie. Bon nombre d'homœopathistes s'alarmèrent à leur tour des publications critiques que nous avons faites. Nous avons compris leurs craintes, sans nous laisser arrêter ni chagriner par elles. L'homœopathie est bien jeune encore dans le monde scientifique (que sont vingt ou trente ans pour une œuvre aussi grande que la rénovation d'une science!), elle est encore plus jeune en France; et la jeunesse n'aime pas qu'on la remontre : il lui faut à tout prix des encouragemens.

Notre profession de foi était donc trop sincère, il y avait trop de vérité dans notre marche pour que nous pussions espérer de voir nos efforts appréciés à leur valeur. Nous avons blessé bien des sentimens sans en satisfaire aucun; dès le principe, nous avons montré l'ho-

mœopathie attaquée de ceux qui l'avaient abordée sans l'approfondir ; réformée par plusieurs qui s'en étaient longuement et sincèrement occupés ; rapetissée par d'autres qui ne voyaient en elle qu'une simple réforme thérapeutique ; exaltée par quelques uns qui s'oubliaient assez pour jurer *in verba magistri*. Tout cela , nous l'avons mis en évidence et nous l'avons fait avec intention. Mais nous savons aussi qu'un semblable état de choses ne pourrait durer sans que la confusion la plus malheureuse vint à s'introduire dans notre camp. Le moment est donc venu d'y porter remède et de sortir de la voie que nous avons parcourue ; d'en sortir comme nous y sommes entrés , c'est-à-dire , avec intention.

J'ai dit en une autre occasion (1) que la rédaction des *Archives* n'avait adopté d'autre *devise* qu'une pleine et entière liberté de discussion parmi ses rédacteurs , et j'ai déduit les motifs de cette résolution. Les changemens que nous projetons et que nous voulons réaliser ne peuvent porter sur ce point organique de la *constitution* de notre journal. Dans les sciences comme ailleurs , ce n'est pas à jour nommé ni capricieusement qu'on passe de la *liberté* à l'*autorité*. Nous essaierions en vain de tracer un cercle en nous promettant de ne pas le franchir , que chacun , s'y sentant mal à l'aise , le briserait aussitôt comme une entrave blessante pour sa pensée et pour sa dignité. L'autorité scientifique se crée ,

(1) Des purs et des impurs en homœopathie , cahier d'avril 1836.

se développe et s'affermi invinciblement par la puissance irrésistible de la vérité; il devient inutile de la proposer, celui qui l'impose ne peut échapper au ridicule. Mais aussi le caractère d'*individualisme* toujours étroit, dont le fait de *liberté absolue* porte l'empreinte ineffaçable, ne peut avoir une longue durée. Transition toujours utile et souvent heureuse entre un fait accompli et celui qui essaie de se produire, la liberté scientifique n'est jamais qu'un interrègne. Elle puise sa légitimité dans les *inconnues* que présente tout problème difficile et compliqué. Mais, à mesure que celles-ci se dégagent, le champ de la liberté se rétrécit insensiblement, et en même temps celui de l'autorité gagne de l'étendue. Les sciences mathématiques, la physique et la chimie sont autant d'exemples qui justifient ma proposition.

Dans l'avenir comme par le passé, la rédaction des *Archives* conservera donc son caractère largement philosophique; mais en même temps, elle affectera une tendance de plus en plus prononcée vers *l'unité*. Ainsi, toutes les fois que l'occasion se présentera et tant que l'utilité se fera sentir, elle n'hésitera point à reproduire les travaux critiques de quelque importance qui verront le jour en Allemagne, de même qu'elle accueillera les travaux du même ordre qui pourraient naître dans notre pays. Mais elle se réserve d'accompagner ces publications de notes et de réfutations propres à en faire sortir la vérité ou l'erreur. C'est ainsi qu'elle essaiera de rétablir l'ordre, et un ordre toujours progressif, au milieu des dissonances inévitables dans le développement

de toute pensée nouvelle : c'est ainsi qu'elle restera fidèle à elle-même, aux sentimens qui l'animent, puisqu'en sentinelle vigilante, elle ne laissera échapper rien de ce qui peut éclairer sa route, rien de ce qui peut hâter les progrès d'une doctrine qui lui est chère. Quelles que soient les difficultés et la délicatesse d'une semblable mission, la rédaction des Archives saura l'accomplir. Il lui serait même impossible d'en accepter une autre. Dans la position de *doctrine militante* où se trouve l'homœopathie, quel autre moyen aurait-elle de se soutenir en face de l'ancienne école avec le caractère de sincérité et de haute dignité que toujours elle a su conserver? Nos adversaires n'ont-ils pas droit de compter sur notre franchise? Pourrions-nous prétendre à l'estime dont le bon sens humain sait entourer toute conviction, si nos adversaires ne nous voyaient aborder directement l'objection, nous saisir corps à corps avec les difficultés et les obstacles, et les vaincre à force de bonnes raisons, à force de témoignages recueillis par l'expérience? Les hommes d'intelligence commencent à entrer dans une voie de sincérité qu'il faut encourager, au lieu de lui défaillir. L'extraordinaire et le merveilleux n'ont plus puissance d'étonner; parce que chacun sait qu'ils n'existent point par eux-mêmes, et qu'ils puisent leur caractère dans notre ignorance. Mais on sait aussi que la vérité est sortie depuis long-temps du puits où une allégorie mensongère s'était plu à la confiner; et que, par conséquent, aucun homme n'a puissance de l'en faire sortir à jour nommé. Il y a sans doute quelque chose

qui étonne et séduit dans cette pensée que, par une sorte de miracle, nous passons des ténèbres à la lumière, de l'ignorance la plus complète à l'omniscience, de l'erreur absolue à la vérité pure. Mais je sais une autre pensée plus morale et plus séduisante encore. Elle consiste à montrer la vérité habitant dans l'homme dès l'origine des temps : d'abord faible et obscure comme tout ce qui commence, et grandissant d'âge en âge, sans qu'il soit possible d'assigner un terme à ses envahissements. De ce point de vue, chaque homme de génie n'est qu'un anneau ajouté à une chaîne dont les extrémités se perdent dans l'infini ; et on évite d'être injuste envers le passé et de désespérer de l'avenir.

II. Telle était la pensée qui nous animait et qu'il convient de rendre de plus en plus explicite. Elle nous a inspiré toute une série de travaux que nous n'avons pas encore abordée et dont je dirai quelques mots.

L'homœopathie a subi la loi de toutes les doctrines nouvelles. Elle a eu à rendre témoignage d'elle-même et à critiquer ce qui n'était pas elle. Jusqu'ici sa polémique avec l'ancienne école s'est bornée à des généralités qui pouvaient suffire au moment où l'homœopathie cherchait à se poser, mais qui resteraient sans résultat définitif si elles ne devenaient plus précises. La critique faite par Hahnemann des productions de l'ancienne école, pêche en ceci, qu'elle ne s'applique pas exactement aux doctrines actuellement existantes, au moins en ce qui touche la médecine française. Sans que les partisans de ces doctrines en aient le plus léger soupçon, tous leurs

travaux tendent à les rapprocher des principes que nous défendons et des applications qui en sont la conséquence.

La France possède aujourd'hui trois facultés de médecine qui ont pour mission essentielle d'enseigner et de perfectionner la théorie et la pratique de la médecine. De ces trois centres devraient s'irradier ou une doctrine commune, ou, comme on le voit dans plusieurs universités d'Allemagne, trois doctrines différentes, ressortissant d'autant de points de vue distincts sous lesquels l'art et la science seraient envisagés. Les antécédens et la situation topographique des trois facultés de médecine de France auraient justifié cette dernière supposition.

Situées à deux pas de la Germanie et ayant son siège dans une ville où la langue allemande est aussi nationale que la langue française, la faculté de Strasbourg devait réfléchir dans son enseignement et dans sa clinique le génie allemand. Cependant, il n'en est rien. Nous ne voyons sortir de cette faculté aucune production remarquable indiquant que l'art et la science y soient cultivés avec quelque élévation. Nous ne voyons pas non plus que, dans leurs écrits, les professeurs, d'ailleurs fort distingués, de cette faculté, aient conçu la mission qui leur était échue en partage : celle de vulgariser parmi nous les idées, les théories, et même les moyens pratiques généralement usités dans les contrées allemandes. On dirait que l'école de Strasbourg est trop française pour s'abandonner à la tournure d'esprit et à la manière de voir et de faire des peuples d'outre Rhin, et qu'elle est trop allemande pour se jeter ouvertement aux bras de

la médecine française ; que , pressée entre deux puissances qui la sollicitent diversement , elle se trouve par là même réduite à un état de fâcheuse nullité. Cela se conçoit. L'école française , représentée par la faculté de Paris , est tombée dans un matérialisme si grossier (ce qu'elle nomme la médecine organique), et , à son point de vue , elle a justifié avec tant d'éclat ses prétentions à l'intronisation de ce système , que l'école de Strasbourg n'a pu résister à l'entraînement général , elle qui n'avait à offrir que des débris de doctrines s'agencant mal les uns avec les autres ; car l'Allemagne n'offre aucune unité , ni dans la théorie ni dans la pratique. En médecine , comme en littérature et en philosophie , les universités allemandes offrent le spectacle fort animé , mais aussi fort affligeant , d'une anarchie poussée au plus haut point. Vous n'y rencontrez pas , comme en France , de ces noms et de ces hommes qui font école , et imposent leur autorité. Hufeland est sans doute un grand nom aux yeux des médecins allemands ; mais ce nom est plutôt une autorité politique qu'un drapeau scientifique. Dans ce pays , toutes les doctrines philosophiques jusqu'à Schelling trouvent des représentans parmi les médecins : c'est un *individualisme* poussé jusqu'à l'excès. On dirait que dans l'exubérance de son développement , la pensée en est venue au point d'abuser d'elle-même , et qu'elle finira par un suicide pour n'avoir su s'imposer de limites. Il faut bien que l'Allemagne recueille le fruit du mouvement intellectuel que lui imprima le plus grand penseur dont elle puisse se glorifier.

Je veux parler d'Emmanuel Kant. On sait que sa longue et laborieuse carrière fut consacrée à la recherche de la *raison pure*, c'est-à-dire de la vérité considérée dans sa *nécessité* et son *universalité*; et il aboutit à un *peut-être* (1), ou comme l'a très-bien indiqué un philosophe moderne, à un *scepticisme transcendantal* (2). L'esprit de Kant s'est infiltré jusque dans l'étude des sciences d'observation, et alors chacun s'est occupé de rechercher la *vérité pure* dans les différentes branches qu'il avait embrassées, sans s'inquiéter beaucoup du comment ses découvertes pourraient s'allier avec celles que faisaient d'autres savans dans des directions différentes. Aussi vous avez eu, en Allemagne,

(1) Kant admet deux ordres de connaissances, les *connaissances empiriques* et les *connaissances pures*. Voici la différence qu'il établit entre elles. « Les connaissances à *posteriori* ne peuvent être universelles ni nécessaires. Les connaissances à *priori*, au contraire, sont absolument nécessaires et universelles. » — Voici maintenant la définition qu'il donne de la philosophie. — « La science des idées qui peuvent être construites est nommée *mathématique*, elle est intuitive. La science des idées qui ne peuvent être construites est appelée *philosophie*. La philosophie est la science des idées *discursives*, nous voulons dire susceptibles d'être développées, mais non pas construites; tandis que les idées *mathématiques* sont intuitives, ou susceptibles d'être rendues évidentes à l'intuition par des figures.—Le caractère essentiel de la philosophie, ou la pensée libre et indépendante de tout objet, c'est l'activité primitive de la raison, sa spontanéité (*Philosophie transcendante*, ou *Système de Kant*, par L. F. Schœn).

(2) Préface des *Fragnens philosophiques* de V. Cousin, 2^e éd. T. V. N^o 25. Juillet 1836.

des physiologistes qui n'étaient pas médecins, et des médecins qui croyaient de la meilleure foi du monde que la physiologie devait être une chose et la médecine une autre chose, comme s'il était possible de fractionner la vie humaine; comme si, aulit du malade, le médecin n'avait pas à faire appel aux connaissances de toute nature qu'il a pu acquérir; comme si, enfin, l'homme pouvait attacher quelque prix à la vérité elle-même, si la découverte de cette dernière ne lui tourne immédiatement à profit! Qu'il faille louer l'Allemagne de l'anarchie scientifique qui l'accable, en raison des grandes découvertes anatomiques et physiologiques qui en ont été le résultat, ceci n'est pas douteux. Dans le moment de l'étude et de la recherche, l'individualisme a sa légitimité, c'est de bon droit. Mais alors sachons voir en lui un moyen, et ne l'élevons pas à la hauteur d'un but. Les beaux travaux des deux Meckel, de Carus, de Tiédemann, de Pander et de tant d'autres, répondent suffisamment au premier, ils sont insuffisans pour le second. En Allemagne, il se fait des doctrines, il n'y en a point qui soit arrêtée.

Il semblait, cependant, que l'homœopathie dût faire exception à la règle. Ici, tout était nettement déterminé: principes, méthode et moyens étaient donnés; on pouvait désirer que les uns et les autres se développassent, acquissent une précision toujours croissante; mais il y avait assez de points communs pour éviter le caractère d'individualisme dont j'ai parlé. Mais c'eût été intervertir l'ordre logique des événemens humains. Aussi

l'esprit allemand s'est-il emparé de l'homœopathie. A part des allégations qui attendent leurs preuves, une fausse appréciation de faits réels en eux-mêmes, des vices de forme et des inconvenances dont il est temps de ne plus parler, les critiques auxquels je fais allusion (1) ont signalé bien plus les lacunes de l'homœopathie que ses erreurs. De là vient que leurs travaux ont ce genre d'utilité qui consiste à nous tenir en éveil sur les progrès qui nous restent à faire. Pour notre compte, nous leur prêterons assistance sous ce dernier point de vue, sans leur passer condamnation sur le premier.

En expliquant, par l'influence allemande et le reflet de l'école de Paris, la nullité de la faculté de Strasbourg, on voit que tout le mouvement médical français vient se centraliser dans la capitale de notre beau pays. Ce n'est pas que l'école de Montpellier reste absolument inactive. Ici, on pourrait dire que la doctrine vieillie, et cependant assez brillante, de Barthez, fléchit et s'efface devant les conceptions plus métaphysiques que

(1) Je veux parler de ceux qui ont nié les différentes théories émises par Hahnemann, et entre autres celle de la *psore*, sans jamais donner une seule preuve de leur allégation. Nous avons publié ces travaux, nous avons montré qu'il était bon et utile de le faire, et maintenant nous solliciterons la critique de donner des preuves. Ainsi nous n'irons pas nous perdre en phrases déclamatoires à l'imitation du docteur Peschier. Nous accepterons toujours la critique, mais nous la poursuivrons impitoyablement jusqu'en ses derniers retranchemens.

médicales d'un jeune professeur auquel il ne reste qu'un pas à faire pour être dans le vrai. Je veux parler de la *doctrine de la vie universelle*, dont le professeur Ribes a jeté les fondemens et qui se présente aux jeunes élèves qu'il commence à grouper autour de lui, plutôt comme une magnifique espérance que comme une réalité. Concevoir, ainsi qu'il le fait, la vie humaine comme un ACTE D'ASSOCIATION entre deux ACTIVITÉS, L'HOMME et L'UNIVERS, et partir de cette conception plus sympathique que démontrée, plus poétique que scientifique, plus moralisante que vraie, dans l'état actuel de nos connaissances, pour essayer de créer une doctrine nouvelle, voilà qui mérite toute l'attention des hommes de cœur et de talent, et qui aurait dû éveiller la sollicitude de l'école de Paris, si cette dernière ne vivait dans la pensée orgueilleuse que tout ce qui n'est pas elle n'a aucune valeur.

En effet, il y a dans la formule du professeur Ribes sur le rapport qui unit l'homme à toute la création, une pensée qui le conduit jusqu'aux portes de l'homœopathie : encore un pas, et il lui faudra franchir le seuil. Celui qui sent le lien de l'humanité avec l'univers comme un lien d'association, est obligé de rompre en visière avec le trop fameux axiome de Galien : *Contraria contrariis curantur*. La physiologie, l'hygiène, la pathologie et la thérapeutique, tout repose, en dernière analyse, sur cette loi suprême pour le médecin qui essaie de se rendre compte de ses actes ; et elle-même n'est que l'expression transfigurée du principe de lutte et d'antagonisme sous

lequel la science antique nous avait représenté la vie humaine.

J'ai eu occasion de montrer ailleurs (1) au professeur Ribes le côté faible de sa doctrine, et prochainement nous ferons un examen plus détaillé de ses principes. La loi d'association, qu'il définit, *l'attraction newtonienne animée, rendue vivante*, qu'il considère comme exprimant *la puissance active, graduellement plus parfaite, des êtres, et dans l'homme la série des pouvoirs qui l'harmonisent avec le monde extérieur*; cette loi, disons-nous, n'exprime que l'un des termes du problème physiologique. En disant que *toute fonction, tout phénomène est un fait d'attraction, d'association* (2), on exprime l'harmonie de phénomènes ou d'actes différens, sans tenir compte de ce que ces phénomènes offrent de dissemblable. La loi de *spécificité*, au contraire, comprenant, dans son énoncé, les deux termes opposés entre lesquels toute existence se crée, se développe et s'entretient, et, se présentant avec tout un ensemble de moyens qui en rendent facile la vérification pratique, laisse loin derrière elle la doctrine du professeur de Montpellier. Cependant les conceptions du docteur Ribes ne seront pas stériles dans leurs résultats. L'homme qui a voulu faire prévaloir en médecine le principe d'association a dû jeter un

(1) Leçons de méd. homœopathique, 17^e leçon.

(2) Fondemens de la doctrine de la vie universelle, Montpellier, 1835.

regard sévère sur le passé et sur l'avenir de la science et de l'art. Il a dû essayer de concilier, au moins dans les termes les plus généraux, les doctrines les plus opposées, et indiquer, sinon l'avenir de cette science, au moins sa tendance. Sous ce rapport, nous devons accorder à la *doctrine de la vie universelle* une attention particulière. Par les deux écoles de Rasori et de Broussais, la médecine européenne en a fini avec les progrès partiels et réactionnaires, avec les systèmes exclusifs; elles ont clos les temps du dogmatisme absolu. Que restait-il donc à faire? A préparer les jours où la médecine devait entrer dans une direction à la fois *positive* et *progressive*. Je m'explique.

Toutes les fois qu'une science pourra justifier d'un principe général que la logique avoue et que l'expérience confirme, je maintiens que cette science offre le caractère de *positivisme* (qu'on me passe le néologisme), sans lequel elle est encore à l'état hypothétique. Si la médecine allopathique croyait encore à l'axiome de Galien, elle aurait une mesure pour diriger ses spéculations et ses actes; elle serait donc à l'état positif, en supposant, ce qui n'est pas, que le principe de Galien pût être justifié rationnellement et expérimentalement. Mais la loi *contraria contrariis curantur* n'est justifiée ni par la raison ni par le fait. En fait, il n'y a que le petit nombre de moyens appelés *rationnels* que l'on essaie de ramener à cette loi; la longue série des moyens appelés *héroïques*, spécifiques, *empiriques*, lui échappe absolument. Or, une science dont le plus grand nom-

bre des applications ne peut être expliqué par le principe général adopté, est une science qui n'a pas de principe; dès-lors elle a perdu son caractère. Que serait la *gravitation universelle*, si elle ne pouvait rendre raison que de la minorité des phénomènes de l'univers?

Si l'expérience repousse le principe de Galien, la raison le condamne à son tour. L'univers, considéré dans son ensemble et dans chacune de ses parties, ne peut être conçu que sous l'aspect d'*harmonie*. Tout le monde le sent et tout le monde en convient. Dès lors, on a dit que la vie physiologique résultait du rapport harmonieux qu'il y a entre l'humanité au milieu qui l'entoure: que l'hygiène devait se proposer de faire connaître comment et dans quelle mesure chacune des parties du milieu ambiant pouvait s'approprier à nos besoins et concourir à notre développement et à notre conservation. Par les progrès de la science, il est devenu évident qu'aucun des modificateurs externes n'est mauvais en toute occasion et pour toutes les organisations; qu'il fallait donc les reconnaître pour bons en eux-mêmes, sauf à les approprier aux différentes organisations et aux conditions diverses que peut présenter chaque organisme. Les lois de la thérapeutique ne pouvaient être différentes des lois hygiéniques et physiologiques. Le simple bon sens indique que si la *contrariété* était une loi du monde, le monde vivrait dans une lutte ayant pour résultat final sa destruction; car la lutte ne saurait engendrer ni perpétuer la vie, ce que prouve la distance qui sépare,

dans l'homme, la physiologie de la pathologie. Or l'humanité et le monde vivent, se développent et s'entretiennent : ils obéissent donc à une loi autre que l'*antagonisme* : serait-ce la *similitude*? ni l'une ni l'autre. Il y a cette différence entre la similitude et l'harmonie, que la première exprime la puissance d'une force unique qui pousserait tous les êtres et tous les corps vers un même but, vers une même fin, qu'en logique on nomme l'identité. Or l'identité, c'est la confusion de toutes choses ; ce serait la résolution de tous les êtres en un seul. L'harmonie est précisément l'expression d'un juste rapport entre la puissance et la résistance, la similitude et la différence des êtres et des phénomènes ; d'où résulte, en ce qui nous concerne, que tout modificateur externe qui aura pouvoir de conserver ce rapport exact entre les deux forces antagonistes précédemment indiquées, ou de le rétablir quand il a été troublé, nous sera *approprié*. Si vous supposez maintenant que chacun des besoins de notre organisme soit en rapport d'appropriation hygiénique avec un ordre de modificateurs externes, que chaque état pathologique ait aussi son correspondant thérapeutique, la loi d'appropriation deviendra une loi de *spécificité*, puisqu'il faudra rechercher, pour chaque cas morbide individuel, l'agent *spécial* qui lui convient. En supposant encore, ce que nous avons justifié si souvent, que tout acte de guérison puisse être expliqué par la loi indiquée, nous pourrions dire que l'art de guérir a un principe positif, que par conséquent la science a une base, sauf à édifier sur elle.

Ce principe a été donné par l'homœopathie ; mais il aurait été insuffisant s'il n'avait réuni la condition de progrès.

Le progrès dans les sciences qui ont une base positive ne consiste pas en une variation incessante du principe lui-même ; il a pour caractère de mettre en évidence les *lois secondes* qui découlent de la loi générale, et d'universaliser les appropriations de cette dernière. Des lois découvertes par Newton, il fallait faire sortir la mécanique céleste et le système du monde. Laplace s'est chargé de ce soin. Il reste aujourd'hui à donner au principe homœopathique toute l'extension qu'il comporte ; à compléter ses méthodes, à multiplier ses moyens ; il reste enfin à élever tout l'édifice scientifique dont les bases sont posées.

Pour qu'une semblable direction fût généralement comprise, surtout des médecins français, deux choses étaient nécessaires : il fallait d'abord qu'une main timide leur montrât ce qu'il y avait de faux dans leur engouement pour le dogmatisme absolu des deux écoles de *l'irritation* et du contro-stimulisme. A cet effet, elle devait mettre, non pas en évidence, car celle-ci n'appartient point au scepticisme de quelque manteau qu'il se couvre, mais dans une demi-lumière, les emprunts plus ou moins larges que ces deux écoles avaient faits, à leur insu, aux doctrines qu'elles combattaient ; et réduire leur valeur pratique à ses justes proportions. L'éclectisme médical s'est chargé de ce soin. Il l'a fait comme un homme qui n'a rien d'arrêté

dans ses principes ni dans ses méthodes, c'est-à-dire d'une manière vague et confuse. Ainsi il a préparé les esprits à conclure le traité de paix dont il appartenait à d'autres de tracer les conditions. Au bout de l'éclectisme, et comme conséquence, se trouve le syncrétisme. En médecine, comme en philosophie, le syncrétisme se propose la conciliation des doctrines et des écoles rivales : et cette conciliation est absolue : c'est une sorte de compromis fait en vertu d'une vue plus étendue que profonde du passé de la science, et où la loi d'avenir, qui est promulguée, indique plutôt ce qu'il convient de faire qu'elle ne le réalise véritablement. La doctrine du docteur Ribes n'est pas autre chose, comme nous le montrerons en un autre moment. Elle prépare donc les esprits à recevoir une vérité nouvelle, en les détachant du passé, mais en les obligeant aussi à reconnaître ce qu'il a fait de bien. On ne saurait se reposer au sein de l'éclectisme médical ; car nul ne peut se satisfaire des hésitations constantes de cette méthode qui n'en est pas une, de ce système qui salue et souffle tous les systèmes, et pousse la débonnairé jusqu'à renier ses propres indications. Comme le dit avec beaucoup d'esprit le docteur Astrié, *l'éclectisme est un chapeau qui garde la place de quelqu'un* (1). Est-il plus facile de se satisfaire avec le syncrétisme du docteur Ribes ? Hélas ! non. Des principes

(1) Revue de la Gironde, note sur l'homœopathie lue par le docteur Astrié au congrès méridional de Toulouse.

abstraites et purement métaphysiques sont utiles comme recherche ; ils préparent les croyances sans en asseoir aucune ; ils finissent de nettoyer la place que l'éclectisme s'était donné mission de garder.

L'école de Montpellier, représentée aujourd'hui par le docteur Ribes, sous le rapport de la pensée du progrès qui vit en elle, ayant ainsi sa place et son rôle dans le mouvement médical qui s'accomplit en France, que devient l'école de Paris ?

A Paris un petit nombre d'hommes ont aujourd'hui puissance d'occuper l'opinion. Dans ces derniers temps, et grâce à la parole terne et desséchante des éclectiques, l'école de Paris fut ingrate envers celui qui l'a le plus illustrée depuis Bichat. Les partisans de MM. Louis et Andral, et ces messieurs eux-mêmes, se sont mis à attaquer M. Broussais dans le détail de ses applications, et ils ont oublié qu'il y avait deux hommes dans le professeur du Val-de-Grâce, l'homme dont l'esprit avait été assez puissant pour réagir contre toutes les écoles précédentes, dont l'intelligence avait été assez forte pour coordonner sa pensée au point d'en faire jaillir une histoire de la médecine, une physiologie, une pathologie et une thérapeutique, et même une sorte de métaphysique médicale, et tout cela dans un espace de moins de vingt ans (1). Mais le succès d'une aussi misérable

(1) Je fais allusion en dernier lieu au livre intitulé : *De l'irritation et de la folie*, dans lequel son auteur essaie d'établir son dogme fondamental.

entreprise ne put être de longue durée. Dès aujourd'hui l'école de M. Andral devient déserte et se porte sur un autre point. Il n'y a point à se faire illusion ni à prendre l'apparence pour la réalité : toute vie et par conséquent toute puissance ont à jamais abandonné le drapeau languissant de l'éclectisme. La jeunesse médicale a compris, parce qu'on a su le lui faire entendre : 1° que tous les travaux diagnostiques de l'école anatomo-pathologique ne pouvaient se perdre en définitive dans l'abîme sans fond d'un doute sans espoir d'en sortir. Aussi, lorsqu'avec un sang froid-désespérant, M. Louis vint dérouler sous ses yeux l'immense nécrologue des milliers de cadavres soumis à son examen, et que M. Bouillaud lui présenta sa thérapeutique d'une hardiesse qui touche à l'audace, la jeunesse médicale se mit en route pour rejoindre leurs bannières. Mais ce n'est là que le moindre mérite des deux hommes distingués dont je parle.

Le caractère véritable de M. Louis, celui qui lui donnera un nom ayant sa valeur dans l'histoire de la science, c'est le rôle de critique. Observateur sans passion et sans pitié, il a vu les faits avec cette impassibilité qui peut garantir de l'erreur sans nous élever jusqu'aux régions où la vérité habite. Ayant fait application du calcul numérique à l'étude de la pathologie, il a fait ressortir de ce moyen de pure méthode certaines lois pathologiques qui n'en sont pas, et qui, malgré l'affirmation de la formule dont elles sont enveloppées, se résument, à tout prendre, en

une négation de ce que ses contemporains avaient dit avant lui (1).

L'intention avouée de M. Bouillaud est de ramener la médecine au degré de précision et de certitude dont jouissent les sciences appelées *exactes*. Il y a, selon moi, dans les travaux de M. Bouillaud, une prétention malheureuse et une mesquine application de l'esprit mathématique aux sciences médicales. Mais cependant c'est déjà beaucoup d'avoir senti le besoin d'arracher les élèves aux fades et amollissantes doctrines de M. Andral. D'un autre côté, M. Bouillaud est le seul qui ait nettement écrit sur sa bannière le mot *progrès*, et qui l'ait écrit en ayant connaissance de ce qu'il faisait, et qui même ait fait effort pour en découvrir la loi. L'école physiologique, ayant commis la faute de se déclarer immuable comme la vérité, avait encouragé cette croyance au *dogmatisme absolu*, toujours fatale à la marche ascendante des sciences, et plus particulièrement à celle de la médecine. M. Bouillaud, en rendant à l'école la vie et le mouvement, en l'appelant à méditer les plus hauts problèmes que comporte la médecine, remplit encore l'office de préparateur à la venue d'une *doctrine nouvelle* : car, quoi qu'il en dise, chez M. Bouillaud, le système

(1) Les ouvrages de M. Louis qui contiennent l'exposition de ses principes sont: 1^o l'Examen des doctrines médicales, 2^o le Mémoire sur l'emploi de la saignée, et 3^o le Traité de la phthisie pulmonaire.

médical est plutôt en puissance d'être qu'il n'est réellement (1).

Sous un autre rapport, M. Dubois d'Amiens remplit un rôle à peu près semblable. L'attention des médecins de l'école de Paris s'était concentrée depuis long-temps sur l'observation des faits de détail, et ils avaient perdu jusqu'à l'intelligence des faits généraux. Des disputes sans cesse renaissantes, sur la guérison, les caractères qui la décèlent et les conditions sous lesquelles elle se produit, sur le sens et la valeur théorique et pratique de l'étiologie, sur la nature des maladies et sur leurs caractères distinctifs, alimentaient, sans la satisfaire, l'activité inquiète des médecins allopathes. Il y avait donc utilité à remettre en honneur l'étude de ces hautes questions, sans lesquelles il n'y a pas de science possible en médecine. Aussi, le *Traité de pathologie générale*, auquel M. Dubois a attaché son nom, nous a-t-il paru très-propre à détruire les équivoques perpétuelles qui entretiennent les dissidences de la médecine allopathique, et à préparer l'époque où régnera une grande unité de pensée et d'action, un accord désirable pour tous, parmi les médecins.

Je viens de passer en revue et de donner le *programme* (qu'on me permette cette expression malgré le discrédit où elle est tombée) des travaux critiques qui seront publiés dans les *Archives*. Ils auront, comme il est facile

(1) Essai de philosophie médicale et généralités sur la clinique médicale, par Bouillaud.

de le pressentir, un caractère auquel nos prédécesseurs nous ont peu habitués.

Ne se doutant pas que les progrès successifs des sciences répondent à une pensée qui se déroule dans un ordre très-logique, et bien peu ayant confiance en un plan tout providentiel qui préside à nos acquisitions de chaque jour, la polémique médicale a eu, dans le passé, un caractère passionné et injuste qu'il est temps de lui faire perdre. Il appartient à l'homœopathie d'opérer ce miracle. Il nous semble que de son apparition datera l'époque où la médecine entrera dans une ère de calme, de justice et de maturité.... Aussi, nous attacherons-nous moins à mettre en évidence les fautes des partisans actuels de la médecine allopathique, qu'à montrer comment les travaux des hommes qui lui donnent du lustre et de l'éclat aboutissent nécessairement et logiquement aux doctrines que nous défendons. Nous ne voulons pas, cependant, nous interdire l'autre face de toute polémique véritable ; mais nous prétendons en faire usage comme d'un moyen d'atteindre notre but, qui est de montrer à nos adversaires qu'en nous fiant au temps et à la force des choses, ils arriveront d'eux-mêmes au point où nous sommes. Nous agissons en cela comme les peintres qui, dans leurs compositions, se servent des ombres pour donner plus de saillie et plus de relief à leurs personnages.

III. Où donc prétendons-nous aller ?

Si jusqu'ici j'ai parlé en nom collectif, je me vois forcé en ce moment, par respect pour la liberté qui pré-

side à la rédaction des *Archives*, de parler en mon nom personnel.

Deux opinions prévalent aujourd'hui au sein de l'école homœopathique. L'une considère que les travaux de Hanhemann sont irréprochables de tous points, et l'autre prétend qu'à l'exception de la *loi des semblables*, toutes les doctrines du maître ont besoin de subir une entière réforme. Voilà deux extrêmes auxquels il me paraît sage de savoir échapper.

Hanhemann, chacun le sait, nous a enseigné que toutes les maladies devaient être guéries par voie de *spécificité*; que parmi elles, il en est un grand nombre qui reconnaissent pour origine une *infection miasmatique* acquise ou héréditaire; que l'*expérimentation pure* est le principal, sinon l'unique moyen de reconnaître les *vertus positives* dont les *médicamens* sont doués; et qu'enfin, lorsque ces *médicamens* ont subi le mode de préparation qui a reçu le nom de *dynamisation*, leur emploi peut et doit être fait à des doses infiniment petites relativement à celles qui sont usitées en homœopathie.

Voilà les quatre points cardinaux de l'homœopathie, ceux qu'il faut accepter et comprendre, sous peine, selon moi, de n'être pas homœopathe. Viennent ensuite les faits de second ordre : l'*individualisation absolue* de tous les *cas morbides*; la manière dont il faut s'y prendre pour dégager d'un *tableau de symptômes* ceux qui sont *caractéristiques* de ceux qui ne le sont pas; le mode d'*administration* et la *répétition des doses homœopathiques*; le problème, plus vaste qu'on ne suppose, de l'*emploi des*

moyens auxillaires ou *adjuvans*, et une foule d'autres questions qu'il serait trop long d'énumérer. Quant à ces derniers problèmes, il m'a toujours semblé que la discussion était utile, quand elle était loyale et sincère, et surtout lorsqu'elle ne se borne pas à de stériles négations.

Puisque je me trouve conduit à parler ici des productions purement négatives écloses en Allemagne, je ne dissimulerai pas que j'ai principalement en vue celles du docteur Griesselich, dont un petit nombre ont été *intentionnellement* reproduites dans les *Archives*. Evidemment, elles sont frappées au cachet de l'impuissance. Plusieurs raisons, qui ont été suffisamment déduites, rendaient leur reproduction nécessaire; mais il serait fâcheux qu'on se laissât entraîner sur de pareilles traces. Aussi, si nous avons voulu faire connaître la tendance malheureuse de quelques hommes distingués sous tant de rapports, jamais nous n'avons voulu l'encourager.

Parmi les lacunes signalées dans l'homœopathie par le docteur Griesselich et quelques autres, il en est qui n'existent pas, il en est d'autres qui sont très-réelles. Il me semble donc que nous devons faire notre route entre deux écueils également dangereux. Nous n'avons à prendre au pied de la lettre aucune des grandes productions de Hahnemann, et nous ne sommes pas réduits à croire que, la *loi des semblables* exceptée, tout soit à refaire en homœopathie. Dans les travaux de Hahnemann, il n'y a rien à refaire, il suffit de tout continuer.

Ne tombons pas vis-à-vis du maître dans la même

inconséquence que les médecins français vis-à-vis de M. Broussais, eux qui lui niaient ses principes et qui suivaient sa pratique quand ils étaient au lit du malade.

En fait, il n'est pas un seul médecin homœopathiste qui, appelé auprès d'un malade, ne l'interroge dans la vue de trouver le médicament en rapport d'*appropriation* avec les douleurs de son patient; il n'en est aucun qui ne déclare ce médicament trouvé, lorsqu'il peut dire à l'avance que l'agent thérapeutique dont il parle, déploiera sur l'organisme un *effet primitif* de même ordre que les symptômes morbides, et un *effet secondaire* inverse du premier.

Il n'en est aucun qui ne recherche avec un soin particulier dans l'étude de toute maladie chronique, son *caractère miasmatique*, et qui ne prenne la théorie de la *psore* comme un guide précieux dans le traitement de ces maladies. Tous aussi, nous nous appuyons sur l'expérimentation pure, et que nous nous éloignons plus ou moins des doses usitées en allopathie, dans tous les cas, chacun les abandonne et les juge plutôt dangereuses qu'utiles.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à reprendre, rien à ajouter à ce que Hahnemann a enseigné sur tous ces points? je ne le pense pas. Mais je crois aussi que toute parole qui ne conduit pas directement à éclaircir la pratique est vaine et stérile, et peut être ajournée.

Personne, jusqu'ici, n'a posé le problème médical dans des termes plus nets et plus précis que ne l'a fait Hahnemann.

Rechercher dans toute maladie ce qui est à guérir , dans tout médicament les propriétés dont il est doué , et dire comment il convient de s'y prendre pour faire une heureuse application de l'un de ces termes à l'autre ; voilà l'art de guérir tout entier.

Eloigner les causes lorsqu'elles sont externes , les détruire lorsqu'elles sont miasmatiques ou internes , et par conséquent connaître les unes et les autres ; enfin , étudier une maladie dans toutes les formes qu'elle a pu revêtir aux différentes époques de sa durée et dans toutes les manifestations (symptômes) qu'elle présente , voilà , selon lui , l'office du diagnostic. Sans doute , le diagnostic doit s'occuper de toutes ces choses ; mais est-il complet lorsqu'on y a satisfait ? Non sans doute.

Les conditions dont je viens de parler constituent ce que je nommerai le *diagnostic empirique* , sur lequel il faut élever le *diagnostic rationnel*. En homœopathie , on éprouve un grand embarras à distinguer , dans un tableau de symptômes , ceux qui sont caractéristiques de ceux qui ne le sont pas , et l'embarras n'est pas moins grand lorsqu'il s'agit de fixer le pronostic ; c'est au point que ces deux déterminations se font plutôt instinctivement que rationnellement.

Cependant , le diagnostic rationnel me semble possible , sinon immédiatement réalisable. Il se compose de deux faits fondamentaux : 1° déterminer le caractère et la gravité d'une maladie ; 2° fixer les indications qu'elle présente.

La détermination du caractère d'une maladie ne peut

se faire en homœopathie du même point de vue qu'en allopathie. En effet, il ne s'agit pas de savoir si la maladie soumise à notre observation est inflammatoire, nerveuse, lymphatique, fébrile ou autre, mais seulement si elle est aiguë ou chronique, sporadique ou épidémique; en d'autres termes, il s'agit de la rattacher à la cause qui l'a engendrée, vu que c'est elle qui imprime à toute maladie son caractère. Les quatre termes que je viens de rappeler ont l'inconvénient d'être bien généraux; mais, comme on sait, ils peuvent se doubler facilement, et ainsi, on peut espérer de satisfaire à la première condition de tout diagnostic rationnel et de jeter les bases d'un système pathologique ayant pour lui chance de durée.

La gravité de toute maladie dépend, à son tour, de deux sources. Elle résulte de nos richesses thérapeutiques, et cette détermination ne peut être faite que du point de vue de la matière médicale; mais elle résulte encore de la nature et du degré des altérations organiques existantes. Quelles que soient en effet, dans le présent et dans l'avenir, nos richesses sous le rapport des moyens médicamenteux, deux ordres de maladies échapperont constamment à notre puissance : ce sont les maladies désorganisatrices et celles qui ont entraîné une transformation de tissu. Jamais, au moins est-ce ma conviction, nous ne parviendrons à arrêter une altération de texture assez profonde pour avoir détruit, ou, si vous l'aimez mieux, désorganisé la totalité ou même la partie d'un organe important à la vie; jamais non plus nous ne fe-

rons revenir à son état primitif un tissu cartilagineux devenu osseux, je le suppose.

En homœopathie, il ne faut point abandonner l'art de fixer les indications thérapeutiques, il convient seulement d'aller puiser ces dernières à d'autres sources que l'allopathie. Lorsque le médecin allopathe croit avoir une opinion établie sur la nature et la gravité d'un état pathologique, il déduit ses indications des idées abstraites, et par conséquent toujours fausses, qu'il a créées ou reçues sur la classe à laquelle cette maladie lui semble appartenir. De semblables données sont mauvaises; mais il ne suit pas que nous devions proscrire l'opération intellectuelle qui consiste à fixer les indications thérapeutiques. En homœopathie, nous tirons ces dernières du rapport existant entre le tableau de la maladie et le médicament employé. Quels motifs fixent notre choix? Sans doute la ressemblance entre les propriétés reconnues dans le médicament et les symptômes de la maladie, mais ceci est trop général, il faut donner plus d'exactitude et plus de précision au principe lui-même.

Il en est de même de l'expérimentation pure. Rien ne saurait la remplacer; et cependant elle ne suffit pas à tout, ainsi que nous l'avons tous antérieurement reconnu. Est-ce à dire, comme quelques uns l'ont avancé, en Allemagne, qu'il faille en venir à une refonte de la matière médicale? En vérité, non. Qu'il nous suffise de compléter l'expérimentation pure par l'observation clinique, et de séparer les données inutiles que contient l'histoire de tout médicament, de celles qui sont fon-

damentales, et par conséquent les seules importantes.

IV. J'aurais encore beaucoup de choses à dire, si je voulais parcourir le cadre entier des questions que présente l'homœopathie ; mais en tout il faut savoir se borner. J'en ai dit assez pour montrer au lecteur quelle direction nous prétendons imprimer à la rédaction des Archives, et engager les hommes de science et de bonne volonté à nous prêter le secours de leur plume. Désormais, nous aurons en vue deux points essentiels : l'un sera la critique des doctrines et des écoles allopathiques, faite uniquement dans le but d'amener à nous ceux qui les professent ; l'autre consistera à ajouter, dans la mesure de nos forces, aux travaux si importants de Hahnemann, à suivre le filon qu'il a découvert et dont il nous a montré la trace ; mais à le suivre avec cette persévérance et cette bonne foi qui excluent toute vanité.

Il existe deux espèces de polémique scientifique : l'une consiste à mettre en évidence les défauts de nos adversaires, et à essayer de détruire leur puissance en s'attachant exclusivement au mauvais côté de leurs œuvres ; l'autre s'attache à rechercher le beau côté de chaque doctrine et à se l'approprier. Le premier mode de critique que j'ai indiqué soulève des antipathies et crée des obstacles ; le second a une puissance d'attrait que l'intérêt de l'humanité nous engagerait à essayer, lors même que la probité ne nous en ferait pas un devoir. Nous nous y attacherons donc ; et, sans faire aux anciennes écoles la plus légère concession, ce qui me semblerait une félonie, nous irons à elles, en reconnaissant le bien qu'elles

ont fait : c'est le *rameau d'olivier* que nous leur présentons.

En même temps nous serons , comme on l'a pu voir , juges sévères de nos propres œuvres , et ainsi nous resterons fidèles à cette loi de *progrès* , qu'il ne suffit pas d'écrire sur sa bannière , mais pour laquelle il faut combattre avec loyauté.

D^r LÉON SIMON.

CONSIDÉRATIONS SUR LES MALADIES DE L'ENFANCE;

Par le Docteur BIGEL.

Il n'est aucune branche de la médecine qui ait été plus cultivée que celle qui s'occupe des maladies du premier âge. Les philosophes , les médecins de tous les temps , ont réuni leurs efforts , consacré leurs veilles à l'étude des phénomènes physiologiques et pathologiques particuliers à l'homme enfant ; et cependant , malgré cette longue suite de travaux , malgré le concours de tant d'observations et d'expériences , la pathologie de l'enfance n'est guère plus avancée qu'elle ne l'était dans l'enfance de l'art lui-même. Cette assertion pourra , au premier coup d'œil , paraître hardie , injurieuse même pour la science ; et cependant rien n'est plus vrai que nous ne sommes aujourd'hui pas plus heureux , tant dans l'art de guérir les maladies de l'enfance que dans

celui de l'en préserver, que nous ne l'étions au berceau de la science. Vérité triste, aussi humiliante pour l'intelligence humaine que désespérante pour la tendresse maternelle. Quelle peut être la cause de tant de déceptions dans nos systèmes, de tant de vanité dans nos recherches? Disons-le franchement, c'est l'ignorance de la véritable loi de guérison de nos maladies, et celle non moins pernicieuse de la cause spéciale qui en aggrave le danger, en détermine l'incurabilité, et en provoque la chronicité.

Je m'abstiendrai du développement des preuves sur lesquelles est assise l'existence de la loi des semblables. Assez d'ouvrages lucidement écrits, assez d'expériences fidèlement tentées, assez de guérisons aussi brillantes qu'inespérées, ont démontré, dans l'immuabilité de cette loi, l'immuable volonté de la nature. C'est en vain qu'on voudrait contre elle s'inscrire en faux, en arguant de son existence non aperçue dans cette longue suite de siècles, de son ignorance par les hommes les mieux doués du génie de l'observation. La résistance, fondée sur ces motifs en apparence si solides, porte même à faux. L'auteur de cette découverte, si justement fier de l'avoir faite, Hahnemann, convient, avec une rare bonne foi, et prouve dans sa vaste érudition, qu'elle fut entrevue de temps à autre par des hommes, comme lui, mécontents des méthodes curatives en honneur. Mais alors, comme aujourd'hui, cette vérité choquait trop de préjugés, froissait trop d'amours-propres, pour être bien accueillie; elle dut succomber sous le poids de tant d'oppres-

sion. La redoutable opposition que cette vérité a soulevée dans notre siècle de lumière, peut donner la juste mesure de celle qu'elle dut éprouver dans les siècles de l'esclavage de la pensée. Mais laissons cette polémique, qui n'est pas de mon sujet, pour aborder les maladies de l'enfance et faire luire la lumière que l'homœopathie répand sur leur traitement et leur guérison (1).

(1) On s'est plu à représenter l'homœopathie comme dévastatrice du domaine médical acquis par les travaux d'une longue suite de siècles.

Il y a peu de ressemblance, pour ne rien dire de plus, dans ce portrait. A la vérité, les parties principales de ce domaine ont subi de sa part un renversement complet. Qu'avait à faire une science toute fondée sur l'expérience, d'une pathologie tout arbitraire et d'une matière médicale tout hypothétique? N'avons-nous pas vu la première marcher à la suite de tous les systèmes de médecine qui se sont succédé, et subir les mêmes variations qu'eux? Sauvages en France, Cullen en Angleterre; après eux Pinel et Broussais, Brown et Rasori, n'ont-ils pas, au gré de leur imagination, refait successivement cette partie de la science médicale? N'avons-nous pas maints traités de matière médicale qui sont en continuelle contradiction sur les propriétés positives des médicaments? Est-il étonnant, d'après cela, que des esprits sévères aient refusé de reconnaître dans cette versatilité de vues, le caractère, le cachet de la vérité? Cette partie de la science était donc toute à refaire, comme l'avaient senti les auteurs que je viens de nommer.

Mais pour réussir dans cette entreprise et fonder un établissement durable, il fallait prendre ses fondemens dans la nature elle-même, n'employant que les matériaux fournis par elle.

C'est ici qu'est tracé d'une manière saillante le signe caractéristique qui distingue Hahnemann de ses prédécesseurs. Il a, comme

L'homœopathie, comme sa sœur aînée, distingue les maladies en aiguës et en chroniques.

on sait, renoncé à l'exercice de la médecine, jusqu'à la découverte des vertus positives des médicamens, qu'il apprit à connaître en les explorant sur l'homme sain. On ne peut se défendre de partager son étonnement en les voyant produire des maladies semblables aux nôtres. Il dut en inférer que c'est par des maladies médicales que se guérissent les maladies naturelles. Je ne porterai pas plus loin l'examen des conséquences ultérieures qu'il en tira. Il existe dans ses immortels ouvrages.

Qu'on cesse donc de s'affliger sur la démolition de la matière médicale ancienne, composé monstrueux de contradictions, d'hypothèses et d'erreurs ! Cette réforme entraînait nécessairement celle de la pathologie, dont les fondemens ne sont pas moins arbitraires que ceux de la matière médicale. L'histoire de nos maladies, dans l'état actuel de la médecine homœopathique, semble être encore tout entière à créer. L'enseignement la réclame impérieusement. Elle jaillira un jour du sein de la matière médicale, qui en renferme tous les élémens. En attendant cette importante création, le médecin homœopathe n'est nullement condamné à l'oisiveté. A la faveur des symptômes morbides produits par les médicamens, connaissance dont sa mémoire est ornée, et de leur rapprochement des symptômes de la maladie à guérir, un travail sévère de comparaison, qui fait ressortir clairement leur similitude ou leur dissemblance, lui conduit d'une manière sûre la main vers le remède spécifique qui doit triompher du mal. Il faut bien que ce guide de ses procédés thérapeutiques soit fidèle, puisque la guérison en est le résultat. Ainsi se trouve confirmée l'assertion que j'ai avancée il n'y a qu'un instant, que la matière médicale pure de Hahnemann contient tous les élémens de la pathologie future. Ce qu'on regrette, je le sais, dans la réforme de la pathologie, ce sont les noms donnés à nos maladies, noms trouvés jusqu'ici si commodes, pour préju-

Il n'est point de mon sujet de présenter un tableau nosologique des unes et des autres , mais bien de recher-

ger leur diagnostic. Sans doute une nomenclature est indispensable à la science. Mais tel ne doit pas être son usage. Chaque science a la sienne. Elle appellera , tant pour l'enseignement de la science que pour son exercice, les maladies à l'examen , mais sans rien préjuger sur leur nature et leur traitement. Il ne sera pas impossible de conserver les ordres, les classes et les genres que la médecine a empruntés de l'histoire naturelle, comme représentant des systèmes de l'organisme avec lesquels tel ou tel médicament se trouve dans un rapport d'affinité réelle. Mais cette nomenclature doit constamment demeurer exclusive des espèces, qui seront toujours le patrimoine de l'esprit comparateur du médecin homœopathe. Non, jamais ces ordres, ces classes, ces genres ne pourront, quelque profonde qu'en soit la connaissance, renfermer l'idée de la cause du mal, ni la connaissance du remède qui lui convient, encore moins dispenser le médecin du travail comparateur, qui seul peut diriger son choix dans la matière médicale.

Prenons pour exemple le tableau des symptômes suivans exposés par un malade qui demande sa guérison à l'homœopathie.

Élancemens au creux de l'estomac, que le mouvement augmente, plus aggravé encore par un faux pas, provoquant une douleur qui s'étend jusque sous l'hypochondre gauche, et cesse dès que le malade est couché. L'appétit existe, mais dès qu'il a mangé, surviennent des nausées, la bouche se remplit d'eau, comme dans l'affection vermineuse. Chaque repas est suivi de renvois fréquens. Il y a de la chaleur et de la soif le jour, de l'insomnie dans la nuit. Le malade accuse un caractère violent, porté à la colère. L'école ancienne rangerait cette affection dans la classe des maladies bilieuses. Le malade ajoute qu'il sort des mains d'un médecin qui lui a administré des remèdes anti-bilieux sans aucun succès.

Le médecin homœopathe, sans songer à donner un nom à la

cher pourquoi les maladies propres à l'enfance opposent quelquefois tant de difficultés et même d'impossibilité à

maladie, recueille fidèlement les symptômes qui la composent, chacun d'eux réveille dans sa mémoire le nom de plusieurs médicaments auxquels il reconnaît la propriété de le produire. Il les inscrit pour plus de fidélité à côté du symptôme exprimé ; ce travail peut se faire de mémoire. Mais, entre tous ces remèdes, il en est toujours un qui répond plus complètement à la totalité des symptômes constitutifs de la maladie. Il en est le représentant fidèle. Compulsez la *Matière médicale*, et vous trouverez que ni la belladonne, ni la noix vomique, ni la pulsatile, qui se sont présentées à l'esprit du médecin pendant le récit du malade, ne renferment aussi complètement que la bryone l'image de la maladie. Il n'y a rien de commun, ainsi qu'on vient de le voir, entre la manière de procéder du médecin de la nouvelle école et celui de l'ancienne. Le premier n'a consulté que la nature pour la recherche de son diagnostic. C'est elle-même qui a écrit l'histoire de nos maladies dans le grand cadre des symptômes produits par les médicaments. On ne peut puiser à une source plus pure. C'est elle qui parle. C'est elle qui indique le remède que réclame sa souffrance : Avant la découverte de la loi des semblables, proclamée par l'épreuve des médicaments sur l'homme sain, le médecin n'avait pour guide que des généralités, toujours insuffisantes, là où tout est spécial ; généralités aidées, il est vrai, de l'analogie des maladies entre elles, deuxième guide, plus ou moins trompeur, en tant que chaque maladie est une individualité, c'est-à-dire elle-même et jamais semblable à une autre. Si à ces deux sources de déceptions vous joignez le danger d'une matière médicale incertaine et hérissée de contradictions, vous aurez la mesure de l'épaisseur des ténèbres qui environnent le médecin allopathe.

Il n'est donc pas si condamnable, l'homme que ne peut contenir un si haut degré d'imperfection de son art. Combien d'autres n'ont pas, comme lui, sinon renoncé à son exercice, du moins

leur guérison , tandis que , chez d'autres sujets , elles cèdent , comme d'elles-mêmes , aux soins les plus légers , parcourant leurs diverses périodes , sans exposer la vie au moindre danger.

Si nous prenons l'enfant au sortir du sein de sa mère , nous le voyons souvent naître chétif , formé de chairs molles et flasques , apportant , à son entrée dans le monde , un air de vieillesse et de vétusté , bien qu'il doive le jour à des parens dans la force de l'âge , présentant toutes les formes de la santé.

En le suivant dans cette période qui le sépare de la dentition , on le voit en proie au vomissement , au dévoiement , aux douleurs de ventre , à l'insomnie , aux convulsions , sans qu'on puisse en accuser le lait de sa

réduit sa pratique à la simple expectation , se condamnant ainsi eux-mêmes à une inactivité qui équivaut à une véritable dénégation de l'existence d'une médecine autre que celle de la nature.

S'il y a , dans cette conduite , de la conscience et de la philanthropie , il n'y a pas moins de désespoir. Une pensée consolante ne devait-elle pas s'offrir à leur esprit , pensée religieuse même , que celui qui nous fit sujets à la douleur , ne nous l'imposa pas , sans placer le remède à côté d'elle. Cessons donc de regretter les matériaux d'un édifice que , quelque pompeux que l'ait fait l'esprit secondé de l'imagination , n'habita jamais la vérité. Sur ses ruines s'en élève un autre dont la nature elle-même s'est faite l'architecte. A côté de ces innovations , voyez le respect du novateur pour les sciences auxiliaires de l'art de guérir , l'usage qu'il fait de la physique , de la chimie , de l'histoire naturelle , de l'anatomie , de la physiologie , pour éclairer ses recherches , diriger ses expériences et former son langage.

nourrice , et les soins hygiéniques dont il est l'objet.

Arrive cette fonction de la dentition , qui vient aggraver les maux dont il est déjà atteint, et en ajoute d'autres encore plus alarmans. La digestion s'annule , les sucs nutritifs sont entraînés au dehors par un dévoiement lientérique et colliquatif , qui émacie l'enfant et prive la nature des forces nécessaires à l'éruption des dents. D'autres fois les mouvemens vitaux trop violemment portés vers la tête , appelés par l'irritation dentaire , mettent en danger le cerveau dont l'excitation et l'engorgement développent bientôt des convulsions promptement mortelles. Combien de fois la nature, en dépit de l'art qui la contraire , vient au secours de ces petits malheureux , par des éruptions cutanées , dont le siège de prédilection est le plus ordinairement la tête. Il est rare qu'on ne voie pas s'y joindre l'engorgement des glandes maxillaires, celles dont le cuir chevelu est parsemé. Cette époque est aussi celle des ophthalmies , des écoulemens sanieux par les oreilles et le nez , tous symptômes auxquels on a donné le nom de scrofules.

C'est sur ce fond si impur que viennent tôt ou tard se greffer la variole , la vaccine , la rougeole , la fièvre scarlatine , tributs imposés à l'enfance. On ne peut penser sans frémir à l'énorme dévastation opérée par ces fléaux parmi ces jeunes populations. Ont-ils échappé à leur fureur , c'est pour traîner une vie languissante , grevée de maux chroniques , revêtus des noms d'obstructions du mésentère , d'atrophie , de rachitis , de maladie anglaise , de *spina ventosa*. Les moins malheureux sont ceux

auxquels un exanthème psorique, dartreux ou herpétique tient lieu de ces autres dégénéralions, résistant opiniâtrément à tous les traitemens auxquels on le soumet.

Ici est loin de finir la carrière de douleurs qu'il est condamné à parcourir. La nature n'achève l'homme qu'à la puberté. C'est l'époque du complément de la vie. De quels matériaux va se composer la virilité de l'un et la nubilité de l'autre? Un grand nombre n'ont pu l'atteindre, ou ils ont trouvé en l'abordant l'écueil où la mort n'attendait que leur arrivée pour décomposer leur organisme dégénéré. Elles sont innombrables les formes sous lesquelles elle les enlève. La plus commune est la phthisie pulmonaire pour l'un et l'autre sexe. Et, comme si la nature avait mis à un plus haut prix les charmes du plus beau des deux, à ce danger imminent viennent se joindre les mille et une douleurs d'une menstruation qui ne peut s'établir. Ici je m'arrête; devenu pubère, l'enfant cesse d'être le sujet des considérations présentes.

Le tableau rapide que je viens de tracer ne peut, je crois, être accusé d'exagération. Qui de nous n'a pas mille fois déploré l'insuffisance de nos procédés curatifs dans le traitement des maladies du jeune âge? Une nature jeune, toute neuve, encore étrangère aux modifications morbides que lui prépare la société, libre des passions, si fort ennemies de l'harmonie des fonctions de la vie, semble devoir offrir au cultivateur une terre vierge, et promettre des récoltes exemptes de toute ivraie. Oui, il en serait ainsi, et l'enfant réaliserait en naissant le beau idéal de la santé, s'il ne puisait dans le sein de sa

mère les germes de maladies futures, si un système vicieux d'éducation physique ne l'attendait à sa naissance pour lui imposer le tribut de ses funestes usages. C'est à ces deux sources qu'il faut rapporter la défiguration de ce beau modèle de la santé primitive. Dans la première de ces causes, la médecine trouva une sorte de consolation au désespoir de son impuissance, impuissance d'où sortit l'axiome de l'incurabilité des maladies congénitales. Cette sentence de mort régit encore aujourd'hui le monde médical. Entaché de vice originel, l'enfant n'en a pas moins de droits à la sollicitude de l'homme de l'art, qui ne les lui prodigue que pour pallier ses douleurs.

Cet arrêt de mort est-il vraiment sans appel? C'est ce que l'homœopathie ne croit pas. Déjà plus d'une fois elle s'est inscrite en faux contre une pareille décision, par la cure inespérée de maladies reconnues originelles et déclarées par la médecine allopathique incurables.

Ces résultats, heureux autant qu'inattendus, en quelque sorte fortuits, furent originairement ceux d'une pure présomption. La psore, soupçonnée d'avoir causé et d'entretenir ces affections rebelles à tout traitement, fut attaquée avec les remèdes spécifiques dont l'expérience a constaté l'efficacité. Le vice combattu et anéanti dans son principe, les maladies qui n'en étaient que le produit, sont entrées en voie de guérison. C'est ainsi qu'une simple présomption, fondée d'ailleurs sur quelque vraisemblance, devint une certitude, que l'homœopathie ne craignit point d'élever à la dignité d'un principe.

L'école nouvelle, forte de ses expériences aussi heureuses qu'innombrables, ne conserve plus de doute sur l'universalité de la contagion psorique, comme principe de génération ou de complication de la presque totalité des maladies chroniques. Cette doctrine, tout étrange qu'elle paraisse à la première vue, est fondée sur l'observation et l'expérience. Il n'est aucune des formes sous lesquelles peuvent s'offrir les maladies chroniques, que ne puisse prendre et que n'ait prise la psore combinée et identifiée avec l'organisme, ainsi que le démontre Hahnemann dans son admirable Traité de ces maladies. Tout ce que l'observation lui fit apercevoir d'analogie et de similitude entre les symptômes des maladies chroniques et les symptômes de la psore, l'expérience vint le confirmer et le confirme encore tous les jours dans l'étonnante efficacité des remèdes proprement dits antipsoriques, dirigés contre ces affections. Ainsi fut déchiré le voile épais qui couvrait la cause des maladies réputées incurables. De cette découverte féconde en beaux résultats, il n'était qu'un pas à faire pour arriver à la guérison des maladies originelles; c'était de supposer la congénialité du vice psorique.

On ne manquera pas de m'observer que je retombe ici dans la voie erronée si rudement reprochée par Hahnemann à l'école ancienne. Sans doute l'hypothèse est condamnable, lorsque s'établissant sur le trône de la vérité, elle veut en exercer l'empire; mais l'hypothèse qui, sans prétendre être la vérité, s'avoue ce qu'elle est, et ne s'institue que pour arriver à la découverte du

vrai, est légitime. En cette qualité, aux ordres de toutes les sciences, elle est un des premiers leviers de l'intelligence humaine.

L'homœopathie supposa donc que l'enfant né de parens psoriques, apporte en naissant le germe de la psore. Dans ce raisonnement *à priori*, pour parler le langage scolastique, il n'est rien qui ne soit d'accord avec la raison. Il n'était point d'ailleurs une idée vague, sans liaison avec les faits. Des épreuves avaient été tentées sur ces maladies, dont on ne pouvait approfondir la cause, dont on ne pouvait arrêter le progrès. Le succès dut faire naître de fortes présomptions sur l'essence de la cause à laquelle ces maladies devaient leur naissance; elles avaient aidé à la puissance des remèdes anti-psoriques; donc la psore devait en être la source, et pourquoi l'enfant n'hériterait-il pas du vice psorique, comme il hérite de tous les autres vices humoraux de ses parens? Il n'est pas rare de le voir à sa naissance porter la peine de la lubricité des auteurs de ses jours. Le miasme de la syphilis, qui dans ses ascendans a échappé au pouvoir spécifique du mercure, ne cédera dans son état d'hérédité chez les descendans qu'à la puissance de ce remède. Ce fut toujours vainement qu'on tenta de substituer d'autres médicamens au mercure. C'est avec la même vanité de succès que la psore est combattue par des médicamens étrangers à son essence. L'un et l'autre miasme demandent le spécifique que leur a destiné la nature, des forces seules de laquelle ni l'un ni l'autre ne peuvent recevoir leur extinction.

On voit qu'il y a sur cette matière quelque communauté d'opinions et même de principes entre l'école ancienne et l'école nouvelle. La différence qui les sépare ne porte que sur la question de l'universalité de la psore. Force est à l'allopathie de l'admettre, si elle veut sans prévention se pénétrer des grandes vérités exposées dans l'ouvrage de Hahnemann sur la nature et le traitement des maladies chroniques. Et pourquoi s'y refuserait-elle, lorsque ces vérités lui donnent le secret de la cure de ces maladies, dont la résistance à tout traitement, même le plus rationnel, fait depuis si long-temps et fait tous les jours encore son désespoir ?

Ce principe admis, voyez combien clairement s'expliquent la génération des maladies de l'enfance, leur complication, leur danger et leur pertinacité. Mais, pour les bien comprendre, il est indispensable d'admettre le double état dans lequel peut se trouver la psore.

La psore, comme tous les miasmes chroniques, a deux états bien distincts, celui du sommeil et celui du développement. La psore sommeille comme l'arthritisme, dont les gouteux se croient souvent délivrés, parce qu'elle les a laissés tranquilles pendant quelques années. Qu'un trouble physique ou moral survienne, on voit cette dernière sortir de ses profondeurs, sous l'une ou l'autre de ses formes multipliées. La psore héréditaire ou acquise est latente ou patente, selon l'état d'harmonie ou de désharmonie de l'organisme. Une santé en apparence parfaite peut concorder avec la présence de la psore dans l'organisme. J'ai dit en apparence; car un

examen attentif y laisse toujours apercevoir quelque lacune. Quelques efflorescences sur la peau, quelques croûtes au cuir chevelu, un peu d'écoulement par les oreilles, de chassie aux paupières, ne paraissent pas constituer une exception. A la manière de certains animaux, les enfans, dit-on, jettent leur gourme. Ces symptômes peu importans sont, à juste titre, regardés comme un effort heureux de la nature pour se débarrasser de ce qui l'incommode. Ils sont, en effet, un mouvement médicateur, dont le but est d'éloigner des organes nobles une impureté, une acrimonie psorique. Chacune de ces excrétions est une fontanelle donnant issue, non au vice, mais bien à ses produits. Ainsi procède la nature, notre premier et sage médecin. Mais, quelle que soit sa sagesse, elle ne triomphera pas du vice miasmatique, sans l'aide des secours exclusivement propres à sa destruction. L'imitation de ses procédés n'est donc pas toujours de rigueur, sauf les cas où l'on ne peut faire mieux qu'elle ne fait elle-même. Ici trouvent leur justification les irritations et suppurations cutanées artificielles imposées par l'art à la nature, quelquefois oublieuse de ses procédés curateurs. Encore ne faut-il pas se presser de l'accuser d'oubli, lorsque, contrariée par des traitemens en honneur, elle n'a pu opérer une métastase heureuse.

Cependant, malgré l'apparente innocuité de cette légère expression de la psore, à côté de laquelle marche de front la santé, l'enfant qui l'offre à l'œil n'en doit pas moins être considéré comme un sujet psorique, chez le-

quel les mouvemens morbides , déterminés par le développement des organes , aussi bien que les états morbifiques accidentels provoqués par les agens extérieurs , n'auront jamais une marche simple et naturelle. La psore , déplacée du siège que lui avait assigné la nature , par le trouble général des fonctions , plus encore par une irritation vivement prononcée dans un organe , ou passant de l'état de sommeil à celui de développement , en vertu des causes susdites , la psore , dis-je , s'associe au mouvement perturbateur , pour le compliquer de symptômes anomaux , ralentir ou pervertir sa marche , et déterminer ces fausses crises qui compromettent des organes qui ne sont point destinés à l'expulsion de leurs produits.

Prenons pour exemple le mouvement d'évolution qui accompagne la formation et l'éruption des premières dents. Il n'est qu'une voix sur l'imminence des dangers dont cette importante fonction s'entourne. Cette époque de la vie de l'enfance est la plus féconde en trépas. Qui de nous n'a pas été douloureusement frappé de la facilité avec laquelle certains enfans reçoivent leurs premières dents , tandis que d'autres se trouvent , pendant toute la durée de cette fonction , comme continuellement suspendus entre la vie et la mort ? Combien de familles chaque année réjouies par une naissance , chaque année plongées dans l'affliction et le deuil ! C'est une inflammation , une hydropisie cérébrale , ou une diarrhée consomptive , qui moissonne impitoyablement ces objets de leur tendresse. Vainement on a suspecté le lait de la

mère et substitué celui d'une nourrice vrai modèle de la santé des champs; ces innocentes victimes n'en ont pas moins succombé. Il est inutile d'ajouter que la médecine ne fut pas pour elles moins prodigue de soins que l'amour maternel. Où faut-il donc chercher la cause de ces déplorables événements? Je dirai avec l'école ancienne, dans les dispositions congéniales; avec l'homœopathie, dans la psore originelle. Les observations suivantes aideront peut-être à éclaircir les doutes que peut laisser cette assertion.

Un enfant de dix mois, né de parens juifs, d'une belle santé, fut atteint trois mois après sa naissance d'une éruption tinéale au cuir chevelu, sèche pendant quelque temps, puis devenue humide, d'une odeur infecte, accompagnée d'une vive démangeaison. On le soumit à un traitement qui ne changea rien à son état. A un peu d'insomnie près, causée par le besoin de se gratter, l'enfant jouissait d'une santé parfaite. La dentition veut s'établir, et bientôt éclatent les symptômes qui l'accompagnent ordinairement. Agitation, chaleur, augmentation de chaleur, perte de l'appétit. Le ventre se dérange et laisse sortir les alimens et le lait sans signe de digestion. On remarque bientôt que la tête se sèche, que les croûtes qui la recouvraient tombent et laissent voir le cuir chevelu à peu près propre et sain. Cet événement réjouit un peu ses parens attristés. Mais tout va de mal en pis. On invoque l'homœopathie : je suis appelé. C'était le troisième enfant, que l'on craignait de perdre comme on avait perdu ses deux frères. Le diagnostic

était lucide ; la retraite de l'humeur psorique sur les organes de la digestion avait causé en peu de jours cet état de dépérissement. Je procédai à la cure de la manière suivante :

On sait que, pour faciliter le fractionnement des remèdes, l'homœopathie imprègne cent petits grains de sucre de lait d'une goutte de leur teinture spiritueuse. Chacun de ces grains ainsi chargés de la puissance médicinale, forme donc la centième partie d'une goutte. L'arsenic, placé avec justice au rang des remèdes antipsoriques, cadrait avec les symptômes principaux de la maladie. Agitation continuelle de tout le corps ; soif inextinguible ; l'enfant n'avale qu'une gorgée, mais il y revient à tous momens ; selles fréquentes, liquides, ichoreuses ; émaciation complète ; face hippocratique. Telles sont les propriétés médicinales caractéristiques de cette substance. Le premier jour, un de ces petits grains de la fraction décillionième ; le deuxième jour, deux ; le troisième, trois furent administrés ; le tout accompagné d'une boisson d'eau panée laiteuse et sucrée. Déjà le deuxième jour les selles avaient diminué de fréquence ; la soif était modérée, et l'enfant redemanda le sein ; le danger était évidemment conjuré. Mais l'espoir d'une guérison ne pouvant se fonder que sur la réapparition de la psore à la peau, tous les efforts de la médecine devaient être dirigés vers ce but. Le soufre, entre tous les antipsoriques, réclamait la prééminence. Je le donnai à la fraction centième du décillion ; il fut répété le troisième jour, puis le sixième jour, puis le huitième, avec

addition d'un grain de plus à chaque nouvelle dose. J'en suspendis l'administration aussitôt que la démangeaison à la peau me signala le retour de la psore vers cet organe. En effet, je ne tardai pas à voir percer au cuir chevelu, à la face, une quantité innombrable de petits boutons qui, se réunissant, formèrent bientôt une seule croûte. Cette éruption devint générale. Les bras, les cuisses, le ventre en reçurent la plus grande partie, à l'avantage de la tête, qui fut très-ménagée. La maladie ne se borna point au système cutané. Les glandes du cou se gonflèrent, et la nuque offrit une bordure de glandes sous-cutanées dans le même état de tuméfaction. Une des oreilles se prit d'un écoulement sanieux et fétide. Sous cette dégoûtante enveloppe, on voyait avec satisfaction reflleurir la vie. Tous les organes fonctionnaient à l'envi. Je laissai le soufre parcourir toute sa sphère d'activité, dont la durée fut de trois semaines.

On vient de voir la psore, dans son retour à la peau, embrasser avec elle le système glanduleux jusqu'alors par elle respecté. La psore peut donc attaquer les glandes et le système lymphatique, auquel elles appartiennent, et prendre ainsi la forme du scrofule; et quel est le système de l'organisme qui soit à l'abri de ses invasions? Si le scrofule lui-même n'est qu'une de ses formes multiples, nous trouvons dans sa diffusion chez le bas âge, une nouvelle confirmation de la même diffusion de la psore, c'est-à-dire de sa presque universalité. Mais revenons à notre petit malade, arraché à une mort presque certaine, reconstitué, par deux remèdes antipsori-

ques, dans son premier état. J'ai dit que l'engorgement des glandes était venu s'associer aux éruptions. Aux termes mêmes de l'homœopathie, un remède adapté à ce nouveau symptôme caractéristique devenait nécessaire; je le trouvai dans le *calcareo carbonica* (voyez la *Matière médicale*, antipsoriques). La fraction trentième du décillion, c'est-à-dire trois petits grains de ce remède, furent administrés. Son effet fut un commencement de résolution des tumeurs glanduleuses. Le nez, jusqu'alors presque sec, s'humecta et donna issue à une grande quantité de mucosités, crise toute matérielle. La desquamation de la peau commença; l'oreille cessa de suppurer; les glandes rentrèrent visiblement sur elles-mêmes. Le remède fut rendu au malade deux fois encore, de dix en dix jours, de sorte que l'enfant resta sous son influence l'espace d'un mois, après lequel temps, l'amélioration cessant de marcher, force fut de recourir à un autre médicament. La baryte s'offrait pour achever le dégorgement des glandes et remédier à trop de fréquence et de liquidité des selles, qui s'opéraient sans douleur. Même dose du remède, répétée tous les trois jours jusqu'aux signes d'une réaction qui se manifesta le sixième jour. Après quelques élancemens dans les glandes malades, c'était plaisir de voir s'opérer leur diminution, et les selles se raffermir et se mouler. Il ne restait au bout de trois semaines, de toute la maladie, que quelques boutons et croûtes épars çà et là, dont la démangeaison qui les accompagnait décélait encore la non-extinction totale de la psore. Le soufre fut

rendu au malade, qui en reçut une nouvelle éruption; elle fut aussi la dernière. La peau entièrement desquamée, l'enfant n'éprouvait plus que de la démangeaison bornée à quelques parties de la surface, où la peau conservait un caractère inégal et rugueux. Le *rhus toxicodendron*, générateur de ces deux symptômes sur l'homme sain, les fit promptement disparaître. Il fut répété deux fois. Cet enfant est aujourd'hui âgé de trois ans. Les actes successifs de la dentition se sont passés sans ramener aucun accident. Il jouit de la plus belle santé. On ne peut, sans prévention, méconnaître ici l'existence d'une psore acquise ou originelle, mais plus vraisemblablement héréditaire (on sait que les juifs en sont en possession et en quelque sorte dépositaires de temps immémorial), qui, à l'origine de la dentition, est venue compliquer cette fonction et lui prêter tous ses dangers. Non détruite, elle n'eût pas manqué de s'adjoindre à toutes ses périodes subséquentes, lesquelles n'ont rien présenté qui ne soit dans l'ordre naturel de cette fonction.

Je ne puis passer sous silence le phénomène pathologique de l'engorgement des glandes qui a caractérisé le retour des éruptions cutanées. Il ressort de cette apparition, ce me semble, une forte présomption que la maladie que nous nommons *scrofule* (dénomination qui n'apprend rien qu'une ignoble comparaison de l'homme avec un animal immonde) n'est autre chose que la psore en action sur le système lymphatique. A aucun des âges de la vie de l'homme, ce système n'exerce plus d'empire

sur l'économie animale que dans l'enfance. Il est , avec les glandes , le premier facteur de la reproduction , à cette époque de la vie où son maintien et l'accroissement doublent son activité. L'organe digestif en est le principal théâtre? Aussi voit-on cette prédominance organique , pour peu qu'elle soit aidée des fautes de régime , devenir un point d'attraction pour les humeurs viciées , comme pour les mouvemens vitaux , dont elle surabonde. Cette époque de la vie est aussi celle des engorgemens du ventre , depuis la simple tuméfaction jusqu'à l'endurcissement le plus complet , vulgairement nommé carreau? L'incurabilité de ces maladies a fait rechercher après la mort , dans l'autopsie cadavérique , leur cause. Le gonflement , l'endurcissement , la suppuration même des glandes du mésentère , sont les premiers objets qui ont frappé la vue de l'observateur. Ainsi s'expliquent le phénomène de la licterie , celui de l'atrophie des membres , privés de nutrition et de reproduction , et cette faim canine , qui n'est que le cri des membres affamés , retentissant dans l'estomac , auquel ils font un vain appel. Le suc nutritif , ne trouvant point d'accès dans les glandes qui doivent l'absorber , s'échappe en partie par les selles ; une autre portion reste plastiquement attachée aux organes du bas-ventre , qui en est épaissi jusqu'à l'endurcissement. Tout le reste de l'organisme languit et dépérit dans l'indigence et l'inanition. Ce tableau déplorable est tous les jours sous nos yeux , et nous n'avons que de vains remèdes à offrir à la douleur , d'inutiles consolations à l'affliction maternelle. Encou-

ragé par quelques succès, j'osai penser que la psore méconnue est la mère de tous ces maux. J'en entrepris la cure sur l'enfant qui fait le sujet de l'observation suivante :

Une petite fille âgée de huit ans, née de parens scrofuloux, ayant joui d'une santé fleurie jusqu'à l'âge de sept ans, tomba insensiblement dans un état de faiblesse et de langueur qui alarma les auteurs de ses jours. On en chercha vainement la cause dans les fautes de régime, une chute, peut-être, ou une vive frayeur. Elles échappèrent à toute investigation. Les dents se renouvelaient, il est vrai : mais comment s'en prendre à cette fonction, à cette époque toujours exempte de crises ? Les digestions se vicièrent peu à peu ; les selles devinrent liquides, glaireuses et fréquentes ; l'appétit n'en devint que plus vif : il était un des tourmens de la malade. L'amaigrissement était visible dans toutes les parties du corps, le ventre excepté, qui avait augmenté de volume. Le visage réfléchissait, d'une manière marquée, tout le désordre intérieur. Une teinte d'un vert noir appelait tous les regards et saisissait douloureusement les cœurs.

Un sommeil doux et assez long enrayait jusqu'à un certain point les progrès du mal. L'enfant, né vif et spirituel, pouvait encore vaquer à l'étude et prendre part aux récréations. Mais le plus léger excès de travail ou de mouvement amenait la défaillance. Une fièvre intermittente vernal vint s'enter sur cette situation. Force fut d'en délivrer la malade, chez laquelle les premiers accès développèrent une anasarque. Le sulfate de quinine

en fit justice. L'enfant se retrouva dans son état antécédent, que l'on continua de traiter avec des fondans, des toniques ferrugineux et des bains aromatiques, sans aucun succès. C'est dans cet état qu'il me fut amené de quelques centaines de lieues, sur la foi d'une cure homœopathique que je venais d'opérer dans la famille d'une personne parente de la mère de cette enfant, à laquelle cette cure avait été communiquée.

Mon premier soin, en acceptant le traitement de cette maladie, fut de demander si l'enfant n'avait jamais eu d'éruptions. J'appris que la tête, autrefois écaillée, avait cessé de l'être après l'apparition d'un écoulement par une oreille. Le père de cette enfant avait rencontré la psore dans les camps qu'il habite sans cesse.

Éclairé par ces traits de lumière, j'abordai incontinent la maladie avec les remèdes antipsoriques. Le soufre fit l'ouverture du traitement : deux jours après son administration, reparut la fièvre intermittente, qui n'avait été que suspendue par le kina. Elle était du type tierce : peu de froid ; beaucoup de chaleur et d'agitation ; absence complète de sueur. J'oubliai tous les antécédens pour ne m'occuper que de la fièvre dont la présence ne pouvait que les aggraver. Le kina, comme on vient de le voir, n'avait fait que suspendre la fièvre. Il n'était point le spécifique de l'espèce présente. Ce remède en a imposé jusqu'ici à la médecine par le rapport qu'il a avec le type intermittent. Mais il y a bien d'autres choses à voir dans la fièvre d'accès, plus caractéristiques que le type, qui n'est qu'une forme à laquelle le kina répond

mieux que tout autre médicament, mais qui est loin de former le fond de cette maladie. En témoignage de cette assertion, j'appellerai toutes les fièvres intermittentes que le kina non seulement ne guérit point, mais qu'il aggrave. La forme ou le type anéanti, voyez ce qui reste. L'appétit est nul; le ventre est obstrué ou trop relâché; le prétendu guéri est sans force, son teint est jaune, livide; son humeur triste et hypochondriaque. Il en est venu à regretter sa fièvre, que fort heureusement lui rend souvent la nature, beaucoup plus sage que l'art. Il serait plus commode, sans doute, de n'avoir qu'un remède unique à opposer à toutes les spécialités de cette maladie; mais cette massue herculéenne n'existe pas. L'homœopathie, si légèrement accusée de ne regarder qu'à la surface de l'organisme, l'homœopathie voit dans chaque fièvre intermittente autre chose que la circonstance de son retour à tel jour, à telle heure. C'est aux symptômes, expression du mal interne, qu'elle adresse ses remèdes, et le type intermittent n'exprime que la forme, qui ne peut être à elle seule l'objet du diagnostic. Elle n'en excepte que la fièvre intermittente pernicieuse, où le danger d'une mort prompte commande la suppression du paroxysme. Ici, par exception, le fond de la maladie se trouvant transposé dans la forme, elle seule doit être combattue. Elle cède, comme par enchantement, à la puissance fébrifuge du quinquina. Le lecteur excusera cette digression, en considération de l'important service rendu à la science par la doctrine qui établit l'individualisation et la spécialité des

maladies , comme principe régulateur de leur traitement.

Pour obéir à cette doctrine , je choisis parmi les fébrifuges l'arsenic , comme répondant le mieux aux symptômes dont cette espèce de fièvre était composée (*voy. la Matière médicale pure*). En vertu de sa spécificité , le paroxysme qui succéda à son administration , se montra plus vif et fut le dernier. Non seulement la fièvre ne reparut plus , mais j'eus encore le bonheur de voir les selles diminuer de fréquence et se raffermir ; les lèvres ne tardèrent pas à se couvrir d'une éruption douloureuse , telle qu'on la voit communément apparaître à la terminaison des fièvres intermittentes.

Délivré de cette fâcheuse complication , je pus entrer en voie de traitement direct de la psore. Après dix jours laissés à l'action de l'arsenic , je revins au soufre , trentième partie de la fraction décillionième , c'est-à-dire trois petits grains , qui furent répétés le surlendemain , puis en ajoutant à chaque intervalle un jour de plus. Cette progression fut continuée jusqu'à l'apparition de signes bien sensibles d'une réaction , qui se montrèrent après la septième dose du remède. Les lèvres se gercèrent et boutonnèrent de nouveau ; çà et là sur le visage parurent de petits boutons purulens qui formèrent des croûtes. Peu à peu le nez s'engorgea et donna issue à une grande quantité de mucus d'un jaune verdâtre , souvent mêlé de stries sanguinolentes. Cet écoulement , accompagné d'une démangeaison des plus incommodes , alternait avec un état de sécheresse des narines , qui se

remplissaient de croûtes , et un gonflement considérable de tout le nez.

Malgré une amélioration remarquable , due à ces deux remèdes , la tendance du ventre au relâchement subsistait encore. Ce symptôme réclamait un remède spécifique, que je trouvai dans la baryte. Elle fut administrée de la même manière que l'avait été le soufre. L'effet en fut des plus heureux. Dès ce moment les digestions se perfectionnèrent ; la malade reprit des chairs , un teint naturel. La membrane pituitaire continua quelque temps encore à excréter des mucosités , produits matériels de la maladie. Je rendis à la malade une troisième fois le soufre , qui fit éclater sur les bras et les cuisses quelques dartres sèches accompagnées de démangeaison , qui n'eurent point de suite ; pourtant je crus devoir ajouter au traitement l'emploi du *rhus toxicodendron* , si approprié à l'état dartreux avec sécheresse de la peau ; tel est le petit nombre de remèdes qui triomphèrent de cette grave maladie , dont le traitement dura six mois.

Voilà bien , je crois , une des formes du scrofule clairement prononcé , combattue et anéantie par un traitement de la psore , comme cause génératrice et nutritive de son existence. Je vais le montrer sous une autre forme non moins rebelle à tous les traitemens dictés par la loi des contraires , et cédant avec non moins de bonheur à un traitement antipsorique , inspiré par la loi des semblables.

La fille d'un très-grand seigneur , âgée de treize ans , avait joui depuis sa naissance jusqu'à l'âge de neuf ans ,

d'une bonne santé, qui fut momentanément interrompue par les tributs de la variole et de la rougeole, imposés à l'enfance. Cette dernière maladie avait laissé sur les joues une légère dartre farineuse plus nuisible à la beauté qu'à la santé. Lorsque la démangeaison qui quelquefois s'y faisait sentir, devenait incommode, on faisait prendre deux ou trois bains qui en faisaient raison. Transportée des régions les plus froides dans le climat brûlant de la Perse, où des nuits très-fraîches succèdent à des jours ardens, elle y contracta un refroidissement qui prit toutes les formes d'une inflammation du bas-ventre. La saignée générale et locale, les lavemens émolliens, le calomel et la friction mercurielle mirent promptement la malade hors de danger; mais le bas-ventre resta plus volumineux du côté droit, un peu au dessus de l'aîne, où résidait une sensibilité douloureuse qui ne supportait aucune pression; il s'y joignit une constipation opiniâtre qui ne céda qu'aux clystères et à de doux laxatifs. La malade passa ainsi une année sans recevoir de la médecine d'autre service que la palliation de son mal. Ramenée dans le climat froid où elle est née, elle y rapporta son affection devenue chronique. Un refroidissement, ou tout autre cause, lui rendit son acuité première: on vit reparaitre tous les accidens qui avaient caractérisé sa première invasion. Même traitement, même succès, mais toujours incomplet, c'est-à-dire que l'affection, redevenue aiguë, repassait à l'état chronique que j'ai décrit, avec addition d'un paroxysme de vomissement, qui revint périodiquement chaque mois. C'est

en vain qu'on administra tous les remèdes sédatifs ; ils étaient incontinent rejetés, ainsi que les alimens et les boissons. D'abondantes hémorrhagies nasales, répétées presque à chaque vomissement, vinrent compliquer cette maladie, ajouter aux anxiétés des médecins, aux craintes de la famille. Dans cet état d'inefficacité de tous les remèdes, on eut recours aux sangsues appliquées sur la région de l'estomac, qui, comme par enchantement, calmèrent tous les accidens. La malade sortit de là tranquille, mais très-affaiblie, tant par l'inanition que par une perte de sang et de sucs. Ainsi se passa encore une année, marquée chaque mois par le retour périodique des accidens ci-dessus décrits, et dans leurs intervalles par une faiblesse croissant avec les paroxysmes, et la permanence du gonflement et de la douleur fixe au côté droit du bas-ventre : telle était la situation de la malade lorsqu'elle me fut confiée.

Il y avait de la témérité peut-être dans cette entreprise ; il y avait aussi de l'amour de l'humanité et de la science. Pourquoi désespérer d'un malade dans l'âge de l'espérance, d'une nature toute jeune, que l'art n'avait peut-être pas entièrement défigurée, à laquelle n'avaient point été adressés les vrais secours qu'elle réclamait ? Je tentai la cure ; en voici les résultats :

Il était évident pour moi que cet appareil de symptômes plus ou moins graves, toujours calmés, jamais anéantis, couvrait une cause cachée, miasmatique, méconnue par le peu d'importance qu'on lui accordait au conseil du diagnostic, j'ai presque dit l'oubli dans

lequel on l'avait laissée. J'ai dit plus haut que la malade portait sur les joues une dartre farineuse dont on calmait l'irritation, que l'on faisait même disparaître par l'usage des bains.

Le passage d'un climat froid à un climat chaud ayant donné plus de gravité à cet exanthème, on recourut plus fréquemment aux bains, d'ailleurs si agréables, si bienfaisans dans les régions chaudes. L'éruption ayant disparu, on se félicita d'une guérison offerte en quelque sorte par la main du plaisir. C'est au sein de ce bonheur perfide qu'éclata la maladie dont j'ai tracé le tableau. Il ne vint à l'idée de personne que la rétrocession de cet exanthème pouvait n'être point étrangère à cet événement. On peut justement reprocher à la médecine de tous les temps, d'avoir toujours donné peu d'attention à ces maux superficiels, par la raison sans doute qu'ils laissent subsister à côté d'eux la plus belle santé. Mais cette belle santé n'est-elle pas leur ouvrage? Sans doute leur reflux à l'intérieur de l'organisme n'allumera point ce prompt incendie, ne produira point ce désordre subitement mortel que l'on voit succéder à la retraite des exanthèmes aigus. Mais pour n'être point instantanés, en sont-ils moins réels et moins dangereux? Comment se fait-il que l'art, qui recommande avec tant de scrupule l'entretien d'une fontanelle destinée à excréter les produits d'une maladie interne, ne respecte pas davantage ces efflorescences cutanées, si faussement nommées vices locaux, tandis qu'elles sont la fidèle expression d'un désordre secret, dont le silence

n'est acheté qu'au prix de quelque démangeaison, dont la sensibilité n'est avertie que lorsqu'une main téméraire vient y toucher. Il y a contradiction manifeste dans ces deux procédés, si différens dans une même cause.

Grâce au fondateur de l'homœopathie, ces erreurs, si fatales à l'humanité, cessent de ternir la science, qu'un nouveau jour éclaire. Flétries du sceau de l'ignorance, elles se sont réfugiées chez le grossier empirisme des siècles de barbarie.

Après un des paroxysmes de vomissement terminé comme d'habitude par l'application des sangsues sur l'épigastre, je recueillis tous les symptômes survivant à cette période. Faiblesse générale, pâleur extrême, appétit médiocre, langue pure, point de soif. Le côté droit du bas-ventre est élevé sans dureté, et douloureux, surtout quand on le comprime. Constipation opiniâtre. Le sommeil long et paisible; le caractère, naturellement doux, est devenu irascible, quinquex; la tête est souvent douloureuse du côté droit. C'était toujours par la narine droite que se faisait l'hémorrhagie. La peau de toutes les parties du corps était pure et sans tache. Après avoir réglé le régime que l'on connaît, je songeai à combattre la constipation, dont la présence devait influencer l'estomac ainsi que l'engorgement latéral du bas-ventre. La noix vomique et l'hellébore blanc, alternés, en triomphèrent en quelques jours. Cet événement fut suivi d'un surcroît d'appétit, d'une augmentation visible des forces et d'une diminution marquée de la douleur de côté. Dès lors je pus me flatter de l'espoir que les paroxysmes

mensuels seraient anéantis, ou tout au moins palliés; le temps de leur apparition approchait.

On m'avait appris que leur approche s'annonçait par l'exacerbation du mal de tête, de la douleur du ventre et un surcroît d'irascibilité dans l'humeur. Le pouls me découvrait quelque stricture de l'artère, je savais que l'hémorrhagie nasale, qui reparaisait de temps à autre dans l'intervalle des paroxysmes, les accompagnait fidèlement. C'en fut assez pour me déterminer à donner l'aconit, qui répondait à ces symptômes. Il fut administré vingt-quatre heures avant le retour de l'accès, qui n'eut pas lieu. Le vomissement s'établit le lendemain matin, immédiatement après le déjeuner. Appelé sur l'heure, je donnai à la malade la noix vomique, fraction décillionième, et lui interdis toute boisson et tout aliment. Cette prescription était fondée sur la remarque que toute ingestion blessait mécaniquement la sensibilité de l'estomac. Je défendis également toute espèce de mouvement, qui, toutes les fois qu'il avait lieu, provoquait la nausée. Ainsi condamnée à l'inaction et à l'immobilité, la malade fut délivrée au bout de vingt-quatre heures de ses vomissemens. Une très-courte hémorrhagie nasale parut dans cette période. Le ventre, constamment serré dans chacun des paroxysmes antérieurs, non seulement resta libre dans celui-ci, mais encore fournit plusieurs évacuations. C'était avoir beaucoup obtenu que d'avoir amené cette période, ordinairement si longue et si affaiblissante, à une durée plus courte, dégagée de pertes de sang et de suc gastrique,

Aussi la convalescence fut-elle rapide. Le lendemain la malade avait repris son train de vie ordinaire ; cependant je ne pouvais me dissimuler que la maladie subsistait encore dans toute son intégrité. Le symptôme périodique du vomissement , tout menaçant qu'il était , était loin de la constituer. Elle gisait tout entière dans l'engorgement du bas-ventre , toujours renitent , toujours douloureux. J'employai tout l'intervalle d'un paroxysme à l'autre à le combattre avec la baryte et le foie de soufre , alternés , le premier remède à la fraction décillionième , le second à celle dix-millionième. C'est à leur action sans doute que je dus le bonheur de voir le futur paroxysme ne revenir que beaucoup plus tard , c'est-à-dire au bout de cinquante-quatre jours , et avec plus de douceur. Il fut composé de deux vomissemens et d'une faible hémorrhagie nasale.

Cependant la tumeur ventrale décroissait à vue d'œil ; la douleur était moins vive , avec de longues intermittences. La constipation avait disparu , et l'embonpoint de la malade promettait une prompte guérison. Après avoir répété deux fois la baryte et le foie de soufre , je passai au *calcareæ carbonica* , reconnu si efficace dans les affections scrofuleuses (voyez la Matière médicale pure). Il fut administré à la dose décillionième entière , en rapport avec l'impressionnabilité de la malade , visiblement diminuée. L'effet en fut si heureux , que le paroxysme mit deux mois à reparaitre , composé seulement d'une évacuation sans hémorrhagie. La malade ne fut point obligée de s'aliter. Après trois semaines de l'action de ce remède , je revins à la baryte et au foie de soufre , qui

terminèrent la cure. La mère de cette demoiselle, à laquelle on avait conseillé les eaux de Marienbad, emmena sa fille avec elle, avec prescription de ma part de les lui faire boire.

On pourra s'étonner peut-être d'entendre un médecin homœopathe prescrire l'usage des eaux minérales, si contradictoire avec les principes de l'homœopathie, qui dose si faiblement ses remèdes.

La contradiction n'est ici qu'apparente. Il faut bien se garder de croire que l'homœopathie, conseillant l'usage des eaux minérales, en inonde ses malades, à la manière de l'école ancienne. Mais ce qu'elle fait, et ne fait pas l'allopathie, c'est d'appliquer ce remède conformément à la loi de guérison sur laquelle elle se fonde. Assez d'observations faites sur des personnes que le désœuvrement, le désir de se mieux porter encore, conduisent à ces sources, ont démontré leurs propriétés médicinales, je veux dire la vertu de convertir l'état de santé en celui de maladie. Non contente de ces données, pour elles trop exactes, l'homœopathie en a fait l'épreuve sur l'homme sain, seule voie qui puisse conduire à la connaissance de leurs vertus positives. Ainsi scrutées, les eaux minérales ont fourni des tableaux symptomatiques, réfléchissant l'image d'un grand nombre de nos maladies naturelles. A ce titre, elles devaient prendre rang dans la matière médicale de l'homœopathie. Toutes fois donc que cette dernière rencontre une similitude entre la maladie médicinale produite par les eaux minérales et la maladie qu'elle se propose de guérir, elle en dispose

comme d'un bien légitimement acquis, sans cesser d'être fidèle à ses principes, quant au mode de leur administration ; ce n'est point l'homœopathie qui se rapproche de l'école ancienne, mais bien cette dernière qui fait de l'homœopathie sans s'en douter.

En effet, si l'on considère l'extrême atténuation à laquelle la nature réduit les parties médicinales constituantes de ces eaux, si parfaitement imitée dans la préparation des remèdes homœopathiques, on ne peut n'être pas frappé du degré de similitude qui existe entre le procédé curatif de la nature et celui de l'homœopathie, en d'autres termes, que, à aucune époque, la médecine ne s'est autant rapprochée de la nature que l'homœopathie. C'est en raison de cette excessive atténuation, que cette dernière permet à ses malades l'usage répété journellement de ses remèdes, ce qui lui donne un air de ressemblance avec l'allopathie. Mais ici encore l'homœopathie ne ressemble qu'à elle-même, depuis qu'elle a découvert que la répétition de ses atomes médicinaux est indispensable dans le traitement des malades, descendus à la suite de longues souffrances, et de cures nombreuses inefficaces, à ce degré de torpeur qui les rend insensibles à toute impression médicamenteuse, où bien encore lorsque leur impressionnabilité se trouve, par l'action des mêmes causes, montée à un tel degré d'exaltation, qu'ils ne peuvent être qu'effleurés par le médicament, si toutefois il est étendu dans beaucoup d'eau. Cette découverte est due au docteur *** qui, n'ayant pu, pendant le cours d'une année, que pal-

lier une céphalalgie violente, imagina de l'attaquer avec un atome de phosphore , partie centième de la fraction décillionième de ce remède , dissous dans quelques onces d'eau , dont il faisait prendre une cuillerée chaque jour. Il triompha ainsi de cette maladie jusque-là rebelle au même médicament administré à la même dose , mais sans lavage.

Qui ne voit ici une véritable identité entre le procédé curatif de la nature, opérant une guérison par les eaux fabriquées par elle-même, et celui du médecin homœopathe que je viens de nommer ? Ce fut une dernière tentative qu'il fit contre une maladie désespérée. Il réussit , parce qu'à son insu il imitait la nature. N'est-ce pas aussi avec une sorte de désespoir que l'école ancienne envoie aux eaux minérales les maladies rebelles à tous ses traitemens ? On sait quelle faiblesse , quel épuisement les malades emportent avec eux ; quelle est l'exaltation de leur sensibilité , ou le défaut de réaction de cette puissance vitale. Bienheureux sont-ils , si le hasard qui leur a donné ce conseil , a mis leur maladie en rapport avec la maladie médicinale des eaux ! plus heureux encore d'y trouver une diététique auxiliaire de l'action des eaux , que jusque-là on n'avait pas songé à lui imposer. Qu'ils ne s'effraient point si les premières doses du remède provoquent une aggravation de toutes leurs douleurs. D'ailleurs le médecin des eaux est là pour calmer leurs craintes et leur apprendre que cette aggravation est le présage de leur guérison.

N'est-ce pas là bien encore de l'homœopathie ? mais

c'est tout ce que le médecin allopathe en sait. C'est une connaissance de fait qu'il partage avec les habitans du lieu, qui de temps immémorial le voient tous les ans se répéter sous leurs yeux. Il était réservé à l'homœopathie d'en trouver la cause dans la similitude des symptômes médicaux avec les symptômes de la maladie, ce qui veut dire que, la maladie du médicament étant en tout semblable à la maladie naturelle, cette addition de mal à un mal semblable doit nécessairement aggraver ce dernier, aggravation qui constitue sa spécificité.

Toujours guidé par l'observation, le médecin des eaux minérales tempère cette aggravation en tempérant l'administration de son remède, dont il modifie la quantité ou même suspend l'usage, dont l'expérience lui enseigne qu'on ne doit pas abuser. Le malade arrivé à la fin de sa cure se plaint-il d'être imparfaitement guéri, son médecin l'assure que l'action des eaux s'étend à quelques mois au-delà de la terminaison de leur usage, et que dans les mêmes proportions il verra progressivement son état s'améliorer. Ce pronostic est-il autre chose que l'homœopathie, qui attend de son remède une réaction de l'organisme, qui souvent a la durée de quelques mois? Enfin, dernier terme de ressemblance, le malade a reçu le conseil de se rendre une seconde, une troisième année aux mêmes eaux, pour achever une guérison qu'une seule et unique administration du remède n'a pu opérer. Il me semble, par cette sage conduite, qu'on ne peut être plus complètement homœopathe. Qu'en cou-

terait-il de plus d'admettre le principe lorsqu'on en recueille et utilise toutes les conséquences ?

Ma jeune malade fut conduite aux eaux minérales de Marienbad, source abondante, comme on sait, en carbonate et en sulfate de soude. Elle contient encore d'autres substances médicinales, dont je m'abstiens de faire l'énumération, non que je redoute l'objection que, les eaux minérales étant composées de principes médicinaux divers, l'allopathe y trouve la justification de ses recettes où diverses substances sont mélangées. Sans doute il y a mélange et composition dans la réunion des substances médicinales qui entrent dans la composition de ces eaux; mais, de bonne foi, peut-on établir le moindre parallèle entre la chimie de la nature et celle de l'art. En vain l'analyse la plus scrupuleuse voudrait-elle approfondir les opérations de la première. Ne voit-on pas que, comme l'anatomiste, elle n'opère que sur un cadavre, oui, le cadavre des eaux minérales, que déjà a abandonné la vie qui leur est propre : ici tout est mystère. Le principe vital réside au fond du laboratoire, où l'œil ne peut pénétrer; des canaux, une circulation, c'est tout ce que nous en pouvons connaître. Ainsi nous apparaît le sang humain, jaillissant du cœur aux extrémités, sans que nous ayons jamais pu, malgré la plus sévère analyse, en connaître la composition intime, en créer une particule. Cessons donc de vouloir imiter la nature dans ses œuvres génératrices, et de prétendre à la découverte de ses secrets. Elle élabore dans le sein de la terre des milliers de substances, dont l'hétérogé-

néité frappe tous nos sens, dont sa puissance sait former un tout homogène inimitable, qui a sa vitalité, et les conditions auxquelles il la conserve. C'est à des profondeurs inaccessibles à l'air atmosphérique que s'opère cette création. Parvenue à son tube excréteur, la vie qui l'animait est prête à la quitter, que dis-je? elle l'abandonne à l'instant même; comme la vie abandonne le sang humain au moment où il s'échappe de la veine, un *caput mortuum* lui survit, débris d'un tout homogène qui a disparu. Tel est le changement que subissent les eaux minérales hors de leur source. Je l'appuie par un exemple :

Un malade paralytique des extrémités inférieures fut envoyé à Tœplitz, pour y prendre les bains sulfureux. Arrivé à son trentième bain, sans avoir éprouvé le moindre soulagement, il était prêt à s'en retourner, lorsque sa bonne étoile lui fit rencontrer un médecin homœopathe, qui lui fit rendre compte de la manière dont il s'était conduit. D'après son rapport, il avait évité la trop grande chaleur des bains, que, disait-il, il ne pouvait supporter. Sur le conseil qui lui fut donné de placer ses pieds sur la source même, il se détermina à essayer d'en soutenir l'impression. Il n'y fit entrer ses jambes que jusqu'au mollet; puis, de jour en jour, il les enfonça davantage. Quel fut son étonnement, au cinquième bain, de sentir ses orteils se mouvoir; peu à peu le mouvement se rétablit dans toute la longueur des extrémités, et le malade se trouva, dans l'espace de trois semaines, complètement rétabli. En communication immédiate

avec la nature, ce malade ne ressemble-t-il pas à l'enfant suçante le lait de sa nourrice, lait imprégné de vie, que rien ne peut remplacer. Je reviens à mon sujet.

Je conseillai les eaux de Marienbad à ma jeune malade, non sur l'examen chimique des substances qui les composent, encore moins sur l'analogie qui pouvait exister entre cette maladie et d'autres maladies guéries par l'usage de ces eaux, mais bien sur la comparaison des symptômes médicaux qui leur sont propres, avec ceux qui constituaient la maladie dont je voulais terminer radicalement la cure. La similitude me détermina. En effet, il arriva que, dans les premiers jours de l'usage de ce remède, le ventre se resserra, le côté redevint douloureux, et qu'une légère hémorrhagie nasale reparut : l'estomac seul resta immobile. Voilà bien une véritable résurrection des symptômes primitifs de la maladie, mais ils ne se dessinèrent qu'en miniature, et ne se montrèrent plus. La cure eut une durée de vingt-huit jours, après lesquels les bains ferrugineux de *Franzensbad* rendit à la malade les forces que cette longue maladie lui avait fait perdre.

On s'étonnera peut-être que cette cure ait pu être opérée sans qu'il se soit fait à la peau une nouvelle éruption dartreuse : cette objection est inspirée par une croyance aussi fautive que pernicieuse, que cette décharge du miasme sur l'organe cutané délivre de son influence les organes internes. Oui, il y a libération du désordre organique causé par la métastase, lorsque le miasme retourne à la peau ; en d'autres termes, la ma-

ladie externe a remplacé la maladie intérieure , mais le miasme reste identifié avec l'organisation , exerçant son influence sous une autre forme , qui varie selon la diversité des organes dont il se fait un aboutissant , un dégorgeoir , excréteur de ses produits. Il n'a point échappé à l'observateur attentif , que ces éruptions critiques appartiennent presque exclusivement à la nature , l'art réussissant très-rarement à les obtenir. Heureusement, elles ne sont point une condition *sine quâ* de la guérison. Le miasme de la psore se neutralise , comme on voit la syphilis s'anéantir sans éclat extérieur , lorsque l'un et l'autre miasmes sont homœopathiquement combattus , c'est-à-dire attaqués par des remèdes spécifiques. *Subtâtâ causâ , tollitur effectus*. Jamais cet axiome n'a reçu une plus juste application.

Une des maladies chroniques de l'enfance , non moins commune , est le rachitis. Dans la triste acception de ce mot , on ne devrait entendre que les affections de la colonne épinière. On l'a étendu à tous les os susceptibles de déviation et d'un gonflement appelé vulgairement *nouure*. C'est spécialement aux extrémités des os qu'il se fait remarquer. En même temps que leurs têtes s'épaississent , on voit leur corps se courber , et l'enfant cesser de grandir sans éprouver le plus souvent aucune douleur dans les parties affectées. Tous les auteurs qui ont traité de cette maladie n'ont pas manqué de l'attribuer à un vice originel , que les uns ont nommé *scrofule* , les autres *scorbut* , et d'autres noms encore. Cependant les traitemens dirigés contre ces diverses causes sont , la

plupart du temps, demeurés sans succès. Il est vrai que le mal ne se borne pas toujours à la substance osseuse ; il n'est pas rare qu'il s'y joigne de la tuméfaction du ventre, de l'oppression de poitrine, des selles colliquatives, tous symptômes indicateurs d'une altération profonde dans ces deux cavités, ou, après la mort, l'autopsie cadavérique découvre une suppuration dans les glandes du mésentère, et le poumon parsemé de tubercules purulens. Concentré sur le système osseux, le vice rachitique ne se borne pas à gonfler les extrémités des os, leur substance propre ne tarde pas à se détériorer. Bientôt la douleur s'en empare, profonde et lancinante; la tumeur augmente, se ramollit; une fluctuation exercée par le toucher, découvre enfin une collection purulente, dont l'ouverture laisse apercevoir la substance osseuse découverte et cariée au fond de l'abcès. C'est à ce prix que la nature a sauvé les organes nobles et mis la vie en sûreté.

Qu'il y ait peu ou point d'espoir de salut dans une maladie parvenue à ce degré, l'expérience en offre journellement la preuve. Cependant j'ai réussi à arracher à la mort et à des opérations chirurgicales qui eussent été mortelles, une victime de ce genre. Je vais tracer le portrait de sa maladie et l'histoire de son traitement.

Portrait de la maladie.

Une petite fille, âgée de cinq ans, née à sept mois d'un père et d'une mère scrofuleux, comme il appert par leur aveu et plus encore par les cicatrices des glandes du cou

ayant suppuré dans leur enfance, contracta, à l'époque de la dentition, un gonflement indolent aux deux malléoles, un autre au coude du bras droit, un troisième à la tête du *cubitus* gauche, un quatrième un peu au dessus du poignet, du même côté, appuyé sur le *radius*. Son ventre se tuméfia et acquit une grosseur prodigieuse. Plus grosse que lui encore était la tête de l'enfant, dont les dimensions étaient démesurées. Ce développement exagéré du cerveau, communément accompagné de la précocité de l'intelligence, avait laissé celle de cet enfant plongée dans la matière. C'était un véritable crétin : boire, manger et dormir formait toute son existence. A l'âge de trois ans, toutes ces tumeurs suppurèrent, rien ne fut épargné pour maîtriser un mal si grave. L'antimoine, le mercure, la ciguë, l'iode, le fer, les bains aromatiques, les frictions du même genre, tout demeura sans effet curatif. Arrivée à l'âge de cinq ans, l'enfant ne marchait point, ne parlait point encore. Ses premières dents étaient presque toutes cariées ; passait-on dans la chambre où elle était assise sur un canapé, on pouvait la prendre pour une poupée, tant son immobilité était grande et constante. Lorsque, appelé pour donner mon avis, je la vis pour la première fois, je trouvai, un peu au dessus de l'insertion du tendon d'Achille, au *calcaneum*, un ulcère profond, pénétrant jusqu'aux os, comme le signala la sonde qui retentit à l'oreille même de la mère de l'enfant. Il fournissait beaucoup de pus mêlé de sang. La tumeur du *radius*, en s'ouvrant, avait formé deux trous fistuleux, d'où suintait un pus liquide. Au coude du

même côté se trouvaient également deux plaies fistuleuses, tantôt ouvertes, tantôt fermées. Sur les apophyses du cubitus gauche saillait une tumeur volumineuse, formée par un abcès qui ne tarda pas à s'ouvrir. Les quatre extrémités étaient émaciées, l'enfant ne vivait que par le ventre, qui était, comme je l'ai dit, d'une grosseur prodigieuse. L'appétit vif, les selles bien formées et régulières, la peau sèche, mais libre de toute éruption.

Voilà, ce me semble, un vice scrofuleux parvenu au dernier degré de chronicité. Aucun doute ne régnait sur son caractère originel. Cela est si vrai que, même au temps de la cure de cet enfant, je délivrai son père d'une glande axillaire indolente, qui ne pouvait ni se résoudre ni suppurer.

Dés ulcères, parfois douloureux, d'autres fois indolens, la tuméfaction du ventre et l'émaciation des membres, la grandeur démesurée de la tête, la crainte fondée de l'hydropisie cérébrale, tout parlait en faveur de la *belladonne* : elle fut administrée à la plus petite dose de la fraction décillionième, et répétée avec des intervalles de vingt-quatre heures de plus à chaque dose, jusqu'à une réaction sensible, qui se fit remarquer en effet au bout de huit jours. Le ventre devint légèrement douloureux et les ulcères s'enflammèrent visiblement.

Une suppuration plus abondante s'établit dans toutes les plaies, qui entraîna au bout de quelques jours des esquilles de celle de la jambe. Cette réaction dura trois semaines, pendant lesquelles s'ouvrit la tumeur placée sur le coude droit, dont il sortit quelques onces de pus.

La sonde me fit reconnaître que les os étaient intègres. Le gonflement des chairs environnantes avait dans les autres ulcères sensiblement diminué. Le ventre aussi offrait plus de mollesse. A la belladonne je fis succéder le *foie de soufre*, fraction dix-millionième. Ce remède partagé avec la belladonne une partie de ses propriétés, il a, comme elle, une action positive sur les ulcères scrofuleux, qu'il semble convertir en plaies récentes. Même amélioration. Conversion d'un pus limpide, lymphatique, en une matière épaisse et de bonne qualité. Les selles se multiplient, et le ventre se ramollit et s'abaisse de plus en plus. Ces deux remèdes furent répétés en les alternant, et remplacés par le *calcareo carbonica*, qui était ici à sa place (voyez la *Matière médicale pure*). Je laissai pendant un mois la malade sous l'influence de ce troisième médicament, dont les effets furent héroïques. Ils furent achetés, à la vérité, par de vives douleurs dans tous les ulcères, où survint une forte inflammation, suivie d'une augmentation de suppuration. Cette crise eut des résultats si heureux que les plaies de la jambe et du coude gauche se cicatrisèrent, et la malade fut mise en possession de la faculté de marcher. Un autre phénomène non moins remarquable, est une éruption générale qui couvrit la peau d'une foule de petites vésicules, dont la brûlante démangeaison priva la malade du sommeil pendant quelques jours. Les paupières se gonflèrent, les tarses s'épaissirent, suintèrent et finirent par laisser éclore deux orgelets. J'eus quelque peine à tranquilliser les parens alarmés de cette apparition, qui leur semblait

être un surcroît de maladie. Quelques jours suffirent à la disparition de ces phénomènes, l'effroi fit place à l'espérance. Quelle ne fut pas la joie du père et de la mère, entendant pour la première fois leur cher enfant les appeler de ces doux noms ! Il m'en souvient encore avec délices. Il avait beaucoup plu, l'enfant était auprès de la fenêtre, regardant dans un jardin, la mère et moi à quelque distance, nous entretenant de l'heureuse métamorphose de sa fille. « Qui vient de parler ? » s'écria la mère étonnée. Est-ce vous, Natalie ? — Oui maman, je dis qu'il a beaucoup plu cette nuit. » Telle fut sa réponse dans une langue qu'elle entendait très-peu parler. Tout ceci se passait en Pologne, au milieu d'une famille russe du plus haut rang. Après ce mouvement critique, il ne me restait plus que deux plaies à refermer, celle du *radius* gauche et celle du *cubitus* droit, la plus récente; mais ici la nature fut moins docile. Après l'emploi de la *silice*, si spécifique dans les maladies des os, je dus revenir à la *belladonne* et au *foie de soufre*. Il a fallu quelques mois de l'usage de ces trois remèdes pour cicatriser ces deux ulcères, dont l'opiniâtreté était due à la circonstance d'être entretenue par le gonflement de la substance même des os. Peut-être aussi ces deux ulcères servaient-ils d'exutoires, recevant et excréant les produits d'un vice identifié avec la totalité de l'organisme. Cette présomption est d'autant plus vraisemblable, que la santé générale de l'enfant acquit toute sa perfection avant la cicatrisation des ulcères.

Après des faits aussi importants, que ne doit-on pas attendre de cette nouvelle manière d'envisager les mala-

dies chroniques de l'enfance? Qu'un public profane, étranger aux sciences anatomiques et physiologiques, ne puisse concevoir l'exclusive unité d'une cause de tant de phénomènes divers, cela se comprend. Mais la diversité de structure de nos organes, le mode de vitalité propre à chacun d'eux, le lien sympathique qui les unit, donnent à l'homme de l'art l'intelligence de toutes ces variétés de formes pathologiques, produit d'un seul et même principe pathogénétique. On ne peut reprocher à l'école ancienne de n'avoir point compris cette filiation innombrable de formes diverses sortant d'une même source; mais jusqu'à la découverte de Hahnemann, elle dut errer dans la détermination de cette cause, qu'elle chercha toujours dans le mode de désaccord de nos organes, impénétrable à nos sens. De ce diagnostic fondé sur l'hypothèse, ne pouvait jaillir qu'une thérapie hypothétique. De là l'inefficacité des traitemens, dont est sortie, comme conséquence finale, une sentence d'incurabilité. Il est vrai que du côté de Hahnemann il y eut bien aussi de l'hypothèse dans la pensée que la psore pouvait n'être pas étrangère à la production des maladies chroniques. Mais voyez la différence de son procédé intellectuel, dans la recherche de cette cause! aidé d'une immense érudition, ce médecin, remontant à l'origine de l'art et presque à la naissance des sociétés humaines, observe siècle par siècle la psore dans toutes les formes pathologiques dont elle se revêt. A côté du tableau de ces formes innombrables, ou plutôt en face de ce tableau, il place celui des symptômes également innombrables dont se composent

les maladies chroniques. Frappé de la similitude des uns et des autres, il ose penser que la psore répercutée pourrait bien en être la mère. Il la voyait, dans les nombreuses observations présentées dans son immortel ouvrage, exercer sur l'humanité les mêmes ravages, dont les maladies chroniques nous rendent tous les jours témoins. Sa présomption s'en accrut. L'hypothèse prenait de plus en plus les formes de la vérité, qui jaillit enfin du succès des traitemens auxquels il soumit ces maladies. Ils ne purent d'abord être qu'imparfaits, vu la pauvreté de la matière médicale, que dix ans d'épreuves enrichirent d'un grand nombre de médicamens, auxquels il donna le nom d'antipsoriques. On a vu quelques uns d'eux en action dans l'histoire des cures que j'ai présentées. Encore quelques années d'épreuves, et la matière médicale répondra à toutes les formes dont le miasme psorique peut se revêtir.

J'ai dit que jusqu'à Hahnemann l'erreur était inévitable. Chercher la cause de nos maladies dans le mode de désaccord de l'organisme, était chercher une chose introuvable. Il résulta de cette fausse manière de raisonner, qu'on prit l'effet pour la cause. La thérapie combattit les produits matériels des maladies, laissant subsister leur cause qui était inconnue.

Il serait à désirer pour l'humanité que toutes les maladies auxquelles elle est condamnée, relevassent de principes fixes et invariables ! Reconnaissables à des signes certains, ils ne laisseraient au médecin d'autre travail que le choix des médicamens à leur opposer, dont la plupart

sont signalés par l'expérience, comme le *mercure* pour la syphilis, le *thuja* pour la sycosis, le *soufre* contre la psore, la *belladonne* contre la scarlatine. Mais cette fixité est le privilège exclusif des maladies miasmatiques; pour toutes les autres, il reste à l'école ancienne la conjecture, à l'homœopathie le travail de la comparaison des symptômes médicaux avec ceux de la maladie naturelle.

Il arriva bien quelquefois à la première d'imiter Hahnemann, conseillant l'usage de la *belladonne* comme préservatif de l'épidémie scarlatine. On se demande sur quoi peut être fondé cet usage. Il serait injurieux de supposer qu'on n'est point remonté à la source de cette faculté prophylactique de la *belladonne*. On n'a pas été sans remarquer que l'emploi de cette substance trop fortement dosée, provoque des rougeurs érysypélateuses semblables à celles de la scarlatine. Certes ce n'est pas sous l'empire de la *loi des contraires* que ce phénomène peut se manifester. Comme remède antipathique à la maladie, il doit, en vertu de cette loi, le combattre au lieu de le produire, et, s'il est étranger au miasme de la scarlatine, c'est-à-dire allopathique, il passera à côté de lui sans l'effleurer. Il ne reste plus qu'un troisième et dernier rapport, c'est celui de la similitude d'action avec le miasme, c'est-à-dire le rapport homœopathique. Voilà encore l'école ancienne surprise à faire, à son insu ou avec connaissance de cause, de l'homœopathie ! En coûterait-il donc beaucoup, je le répète, de reconnaître le principe dont on avoue les conséquences ?

J'ai montré la *psore* exerçant ses ravages, sous le nom de *scrofule*, dans les systèmes glanduleux et osseux, avec les formes diverses de tumeurs, d'ulcères et de carie. Elle a apparu avec la même évidence dans la consommation méésentérique, dont les sujets de mes observations ont failli être victimes. Voyons-la maintenant cause d'une surdité presque totale chez une fille de douze ans, et d'une paralysie des extrémités inférieures avec atrophie chez un garçon âgé de sept ans. J'ai vu naître cette jeune fille, des parens de laquelle je suis médecin. Elle avait atteint l'âge de dix ans, sans être éprouvée par des maladies autres que celles qui sont imposées à l'enfance. Elle croissait lentement, était pâle, maigre et sujette de temps à autre à un écoulement fétide par les oreilles. A dix ans elle avait l'air de n'en avoir que sept. Fréquentant une pension, ses maîtres s'aperçurent les premiers que son ouïe était dure. Ses parens avertis ne tinrent compte de l'avertissement, attribuant cet accident aux impressions de l'air froid et humide. L'écoulement cessa et la surdité fit de rapides progrès. Consulté sur son état, je répétais ce que j'avais dit tant de fois, que l'enfant portait la peine de la santé de sa mère, qui avait en quelques semaines été guérie d'une large dartre au front, qu'avaient fait disparaître des applications répercussives. Cet événement était arrivé avant la naissance de la malade. Aussi cette femme était-elle depuis tombée dans la stérilité, dont la cause résidait indubitablement dans une maladie chronique de l'utérus, où le toucher fit reconnaître un état squir-

rheux, accompagné d'une leucorrhée de mauvais caractère.

Le premier effet du traitement, ouvert par le *soufre*, fut de rétablir l'écoulement des oreilles, qui en fut considérablement augmenté. Après trois semaines de l'action de ce remède, j'administrai le *calcareo carbonica*, qui accrut encore l'écoulement. Je laissai agir ce second remède pendant l'espace d'un mois entier, pendant la durée duquel l'ouïe commença à se découvrir; le *foie de soufre* et la *baryte*, alternés, achevèrent la cure de cette surdité dans l'espace des deux mois suivans. Aucune éruption cutanée ne marqua l'extinction du miasme. Depuis ce moment le développement physique de la malade s'est fait avec rapidité. Elle touche à l'époque de la puberté, dont les signes avant-coureurs se font déjà remarquer.

J'ai accusé de fausseté l'opinion de la nécessité de la réapparition du vice psorique à la peau, pour obtenir la guérison des maladies causées par sa répercussion. Sans doute il y a toujours pour la malade quelque chose à gagner dans le retour éruptif du miasme à la peau; *de deux maux le moindre*, dit le sage. Mais il est si rare que cette métastase heureuse soit complète! L'expérience prouve journellement qu'elle n'apporte qu'un léger allègement à des maux qui n'en restent pas moins incurables, jusqu'à l'anéantissement du miasme identifié avec l'organisme. Je n'ai vu qu'une seule fois ce mouvement éruptif suivi de la décomposition entière du mal intérieur. C'était une phthisie pulmonaire entrant dans le second degré, dont

il ne resta aucune trace aussitôt après que la peau se couvrit de l'éruption. On imagine facilement que je favorisai de tout mon pouvoir la pullulation critique des boutons psoriques. La vie du malade était en sûreté. Mais il acheta son salut au prix d'un traitement dont la durée ne fut pas moindre que de six mois. C'est une chose digne de remarque que la ténacité du vice psorique reporté à la peau après un long séjour dans les profondeurs de l'organisme. Il n'est pas moins remarquable de le voir dépouillé de sa propriété contagieuse. J'ai vu un jeune garçon , à qui une longue série de bains de vapeurs à l'eau pure avait rendu l'éruption psorique , vivre impunément au milieu de ses frères et sœurs , sans jamais leur rien communiquer. A côté de cette éruption à la peau et de la longue résistance au traitement dont je n'ai été témoin qu'une seule fois , je dois dire que cette éruption , presque toujours imparfaite , est le plus souvent fugitive. Il est difficile , presque impossible , de l'enchaîner à la peau , à raison , sans doute , de la prédominance de l'irritation de l'organe sur lequel le vice interne s'exerce. Il faut y voir un effort curateur de la nature rejetant au dehors l'excédant des produits matériels du miasme. Vainement Hahnemann , après lui ses disciples , ont tenté par des applications stimulantes soutenues à la peau , d'y appeler la psore. Ils n'en ont obtenu qu'une irritation insupportable , sans jamais avoir provoqué le moindre soulagement. La seconde observation , à tous égards digne de remarque , est la suivante :

Un petit garçon âgé de trois ans , né de parents sains

en apparence , portait néanmoins sur la tête une petite teigne sèche , qu'on ne songeait point à traiter , parce que , compagne d'une belle santé , elle était aux yeux de ses parens la source de ce bien-être. Il jouissait de cet inestimable trésor , lorsqu'un événement nocturne subit vint le lui ravir. Repoussée par l'armée russe , l'armée polonaise se retira brusquement dans la ville de *Lublin* , où elle essaya de se défendre. C'est au milieu de l'épouvante dont furent saisis les habitans , que cet enfant , presque nu , fut emporté hors de chez lui par ses parens , qui , par une nuit d'hiver , errèrent dans les rues longtemps avant de trouver un asile. L'enfant effrayé , refroidi , perdit depuis ce moment l'usage de ses jambes. Aucun remède ne lui fut administré incontinent. Ses parens , pauvres , comptèrent sur la nature , qui cependant ne fit rien pour lui. Non seulement il avait cessé de marcher , mais bientôt les extrémités inférieures se desséchèrent , et les os des jambes commencèrent à dévier et à se courber. La même difformité gagna les extrémités supérieures , les clavicules mêmes formèrent bientôt un demi-cercle , et l'on ne tarda pas à voir la colonne épinière dévier de sa rectitude et former une légère bosse.

Au milieu de ces phénomènes morbides , l'enfant conservait de l'appétit et du sommeil , un teint frais , trop coloré même , ce qui éloignait de l'esprit de ses parens toute idée de danger. Mais insensiblement le ventre s'éleva , durcit , la poitrine s'oppressa , la face se tuméfia , la tête même semblait grossir. Plus de respiration possible sans renverser la tête sur le dos. On voyait les jugu-

lares engorgées, à la manière des varices. La vie semblait s'être retirée tout entière vers les centres, ne rayonnant plus que faiblement vers la circonférence.

(*La suite au prochain numéro.*)

CONTROVERSES MÉDICALES;

Par le Docteur CHANCERELLE.

Depuis Hippocrate jusqu'à nous, de nombreuses théories médicales se sont succédé, et cependant aucune n'a pu conduire encore à une thérapeutique satisfaisante. Cette lacune immense, qui a toujours séparé la spéculation de l'application, tient-elle à l'imperfection des théories, ou bien à la direction vicieuse imprimée à la thérapeutique? A l'une et à l'autre assurément.

En effet, jusqu'à Haller, les théories médicales s'appuyèrent tour à tour sur les sciences physiques et métaphysiques. Or il en résulta que les deux hypothèses *matière* et *esprit* furent les deux pivots sur lesquels tourna la médecine, et qu'elle emprunta alternativement aux mathématiques, à la mécanique, à la physique, à la chimie, ou bien à la métaphysique, les principes sur lesquels ces sciences reposent. Il arriva de là que, d'un côté, tous les phénomènes vitaux furent soumis au calcul, qu'on chercha à les expliquer par les lois de la mécanique et de la physique, ou par les affinités chimiques;

d'un autre côté, toutes les manifestations de la vie furent attribuées à une substance immatérielle existant par elle-même et présidant à toutes les fonctions.

La thérapeutique qui découla de ces différentes manières de voir, varia comme les hypothèses sur lesquelles elle était fondée. Elle emprunta ses moyens tantôt à l'une, tantôt à l'autre des sciences dont je viens de parler, ou bien elle resta dans l'expectation, suivant sa tendance matérialiste ou spiritualiste. Les moyens mécaniques pouvaient bien, jusqu'à un certain point, corriger certaines déviations, enlever certains matériaux nuisibles, et même remplacer certains organes manquant; les agens chimiques pouvaient bien aussi quelquefois neutraliser dans l'organisme certaines qualités chimiques; mais les uns et les autres, n'agissant que sur les effets, sur les produits du travail morbide, et nullement sur ce travail lui-même, étaient incapables de le modifier en aucune manière, au moins directement. Je dis, au moins directement, car leur action plus ou moins prolongée sur les instrumens de la vie pouvait offenser ceux-ci et ajouter à la maladie déjà existante une maladie nouvelle. L'inaction dans laquelle restaient si souvent les partisans du spiritualisme était moins fâcheuse, et pourtant elle avait aussi ses inconvéniens; car, s'il est hors de doute que la nature se suffit à elle-même dans la plupart des cas, il est évident aussi que, dans d'autres cas, elle a besoin d'être aidée.

Haller sentit que les sciences physiques et métaphysiques, nécessaires pour expliquer les actes physiques,

intellectuels et moraux de l'homme , étaient insuffisantes pour rendre raison des phénomènes physiologiques qu'il présente. C'est donc dans l'étude de l'homme lui-même qu'il chercha l'explication de ces phénomènes.

La physiologie une fois fondée, on espéra pouvoir asseoir sur elle un système médical inébranlable. Ce ne fut plus ni aux forces , ni aux propriétés de la matière inorganique , ni à une substance immatérielle indépendante de celle-ci qu'on s'adressa , mais bien aux propriétés vitales elles-mêmes. Ainsi, Brown , Bichat , M. Broussais , se servirent de ces dernières pour produire des doctrines qui brillèrent du plus vif éclat et qui firent révolution dans le monde médical.

La doctrine physiologique surtout étendit rapidement ses conquêtes , renversa les doctrines rivales , s'empara du sceptre médical , et domina toute l'allopathie ; mais si cette doctrine séduisit et entraîna tous les esprits par la clarté et la simplicité de ses théories , elle en repoussa beaucoup par la pauvreté de sa thérapeutique. Cependant les anatomo-pathologistes et les éclectiques , en s'efforçant de trouver les sources d'une bonne thérapeutique , les uns dans les altérations pathologiques , les autres en mettant à contribution tous les systèmes du passé , échouèrent complètement dans leur tentative. C'est que les uns et les autres voulaient trouver dans une mine , d'ailleurs féconde , des élémens qui ne s'y trouvaient pas , ou qui , s'ils y étaient , se trouvaient si intimement combinés avec d'autres élémens , qu'il était impossible de les en séparer.

En effet, d'une part, les lésions de texture ne pouvaient pas plus éclairer sur le choix des substances à employer pour les modifier, que sur le mode d'action des causes qui les produisent; d'une autre part, les méthodes thérapeutiques empruntées aux anciens systèmes ne pouvaient être qu'empiriques, à moins d'adopter franchement et sans restriction les principes sur lesquels ils étaient fondés. Aussi la thérapeutique allopathique est-elle encore aujourd'hui tout-à-fait conforme aux principes de la doctrine physiologique, ou tout-à-fait empirique.

Cet état stationnaire de la thérapeutique dépend de la voie fautive dans laquelle elle fut constamment engagée. Entée sur des doctrines qui avaient la prétention de pénétrer la nature intime de la vie et de la maladie, elle ne fut que le reflet de ces mêmes doctrines, et, comme elles, elle s'égarera dans des spéculations ambitieuses.

Heureusement un homme de génie l'arrêta et la fit entrer dans la seule route véritable et sûre, celle de l'observation et de l'expérience.

Assez et trop long-temps la médecine avait obéi à des idées préconçues, et sillonné dans tous les sens le champ de l'erreur. Hahnemann sentit qu'il était temps de la faire descendre du monde des idées dans celui de la réalité. Pour cela il posa autour d'elle les limites qu'elle ne doit plus franchir, sous peine de s'égarer de nouveau. Il dit : 1° qu'avant tout son rôle était de guérir les maladies; 2° qu'elle ne le pourrait qu'autant qu'elle aurait acquis, d'une part, la connaissance des maladies, de l'autre celle des vertus curatives du médicament; 3° que

la première ne s'acquerrait que par l'étude des symptômes, et que la seconde avait pour source unique les modifications imprimées à l'organisme sain par les substances médicamenteuses ; 4° que de l'application convenable des vertus curatives des médicamens aux maladies résultait nécessairement la guérison ; 5° que cette application était soumise à une loi qu'il s'agissait de découvrir ; 6° que celle-ci ne pouvait avoir pour base que la *similitude*, l'*opposition* et la *différence* entre les symptômes de la maladie et ceux du médicament ; 7° que l'expérience avait démontré que *la loi générale de la thérapeutique était la loi de similitude* ; 8° qu'en vertu de cette loi qu'il formula ainsi : *Similia similibus curantur*, le médecin se trouvait en possession du fil d'Ariane qui lui permettait de sortir enfin du labyrinthe dans lequel il errait depuis si long-temps.

Cela posé, l'homœopathie prit son essor et s'élança dans toutes les directions. Lors de son apparition, elle éprouva le sort de toute idée nouvelle, elle ne fut pas comprise, et elle eut à surmonter des obstacles sans nombre. Née de l'expérience, et faisant elle-même appel à l'expérience, elle fut repoussée sans examen par les hommes pour qui les faits sont tout, et cependant elle marchait entourée d'un cortège important de faits. C'est que les faits qu'elle proclamait n'étaient pas de nature à être expliqués par les principes généralement admis dans les sciences, et qu'il fallait convenir que celles-ci n'avaient pas encore atteint leur apogée. Or, comme il est plus commode pour l'amour-propre de nier un fait que

d'avouer qu'on ne sait pas l'expliquer, on prit le premier parti.

Une autre cause d'antipathie contre la doctrine homœopathique, c'est qu'on crut qu'elle ne tenait aucun compte de l'anatomie pathologique et qu'elle la foulait aux pieds.

Ce qui donna lieu à cette erreur, c'est que Hahnemann, voyant la préoccupation des esprits en faveur de l'anatomie pathologique, à l'aide de laquelle on espérait pénétrer la nature intime et l'étiologie des maladies, et découvrir en même temps les moyens propres à les guérir, s'éleva avec force contre cette tendance qui ne pouvait conduire qu'à des résultats infructueux, et dédaigna peut-être un peu trop les services qu'elle pouvait rendre à l'art de guérir.

Quoi qu'il en soit, il est évident que l'homœopathie ne peut ni ne doit proscrire l'anatomie pathologique sans se mettre en contradiction avec elle-même; car si les maladies ne nous sont connues que par leurs symptômes, nous devons les recueillir tous avec soin et n'en négliger aucun. Or l'anatomie pathologique nous fournit des symptômes fixes, durables, facilement appréciables par l'observateur. A ce titre, il est hors de doute que l'homœopathie doit en tenir un compte rigoureux et les joindre aux lésions de sensation et de texture pour former le tableau complet de la maladie.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que l'homœopathie se sert de l'anatomie pathologique pour établir son diagnostic et son pronostic, mais qu'elle la subordonne à sa loi thé-

rapeutique, et qu'elle lui refuse toute espèce de rôle dans l'étiologie et dans la découverte des moyens curatifs des maladies.

Nous avons vu que les sciences physiques et métaphysiques n'avaient été d'aucun secours à la thérapeutique; que les sciences anthropologiques elles-mêmes n'avaient pas produit, sous ce rapport, tout ce qu'on en attendait.

Nous avons vu encore que cette branche importante de l'art de guérir ne fut réellement fondée que du jour où Hahnemann conçut et réalisa l'heureuse idée d'étudier les vertus curatives des médicaments en appliquant ceux-ci à l'organisme sain.

Nous avons vu enfin, dans un précédent article, que si l'empirisme conduit quelquefois à des applications heureuses, ses découvertes sont frappées de stérilité, par cela seul qu'il ne fournit pas les moyens de s'en servir en temps opportun.

La continuation de l'examen du *Journal des connaissances médico-chirurgicales* nous fournira la preuve de ces différentes propositions.

Nous passerons en revue dans cet article : 1° Un mémoire du docteur Sarlandière sur l'Électricité. Ce mémoire, tout en démontrant l'action de l'électricité sur l'organisme, démontrera en même temps l'impuissance des théories physiques pour expliquer les phénomènes vitaux. 2° Quelques observations sur l'emploi de l'oxide blanc d'antimoine dans les phlegmasies pulmonaires, par le docteur Levrat-Perroton, de Lyon. Ces observations

serviront à prouver que les moyens empiriques réussissent quelquefois ; mais, en même temps, elles viendront corroborer l'opinion que j'ai émise plus haut, à savoir, qu'il est impossible de saisir l'opportunité ou l'inopportunité de leur emploi. 3° Une observation de rhumatisme articulaire traité par les frictions mercurielles ; et 4° une observation de catarrhe suffocant, par le docteur Gaudon. Ces deux observations feront voir, la première, le peu d'efficacité de la médecine dite rationnelle, d'une part, et de l'autre, le résultat heureux et prompt obtenu par l'emploi d'un spécifique ; la deuxième ne prouve absolument rien, ni pour ni contre le traitement employé, à moins qu'on n'invoque en sa faveur le raisonnement *post hoc, ergo propter hoc*, si fort en usage en allopathie.

Ces différens mémoires et observations sont insérés dans le numéro de mars 1836.

I. M. Sarlandière commence par faire l'historique de l'électricité. Il prend cette branche de la physique à son berceau, et la conduit jusqu'à l'époque actuelle, en nous faisant part des perfectionnemens qu'elle a reçus en passant par les mains de Gilbers, médecin anglais, Boyle, Otto de Guericke, contemporain de Boyle et de Newton au dix-septième siècle, de Hauksbée, de Grey, de G. Dufay et de Franklin au dix-huitième siècle.

Puis il expose la théorie de l'électricité, et il la réduit aux quatorze principes suivans :

1° L'électricité n'est appréciable que par une action quelconque :

2° Dans l'état d'immobilité parfaite il n'y a aucune manifestation d'électricité ;

3° Le frottement de deux corps de matière différente est le plus puissant moyen de production d'électricité ;

4° Certains corps , étant frottés , sont plus aptes à produire l'électricité que d'autres ;

5° Il y a des corps moins aptes , étant frottés , à produire la séparation des fluides , et les moins aptes de tous sont les métaux ;

6° Les corps sont bons ou mauvais conducteurs de l'électricité ;

7° Les meilleurs conducteurs sont les métaux ;

8° Les plus mauvais sont le verre et les résines : ce sont les meilleurs corps isolans ;

9° Dans une machine électrique en mouvement , l'un des fluides s'attache à la surface du plateau , l'autre à la surface des coussins , et les conducteurs s'emparent de l'un et de l'autre ;

10° Ces fluides s'influencent par attraction ou par répulsion , selon la différence ou l'identité de leur nature ;

11° La *décharge électrique* est produite par la réunion brusque de deux fluides contraires accumulés en assez grande quantité pour rompre l'obstacle qui les séparait.

12° Les fluides séparés et accumulés peuvent se combiner violemment et d'une manière insensible ;

13° Toutes les fois qu'il y a reconstitution avec violence , il y a choc ressenti de part et d'autre par les surfaces où les fluides étaient accumulés ;



14° L'électricité modifie la sensibilité et la contractilité, et n'a aucun effet sur les opérations de l'esprit et de l'âme.

Il passe ensuite à l'application, et il dit que, hors le cas d'inflammation avec fièvre, les commotions électriques ne peuvent avoir de résultats nuisibles, à moins d'être excessives.

J'avoue que cette assertion me paraît bien hardie; car il me semble difficile à croire qu'un agent thérapeutique, quel qu'il soit, puisse être innocent, s'il n'est pas approprié au cas pour lequel on l'emploie.

Le docteur Sarlandière dit avoir vu des convulsions et des douleurs nerveuses très-intenses guéries par des commotions électriques et des secousses galvaniques.

Loin de moi la pensée de contester les guérisons annoncées. La probité scientifique de notre savant confrère est trop bien établie pour qu'il entre dans l'esprit de qui que ce soit de suspecter sa véracité. Aussi, je le répète, je regarde ces guérisons comme très-authentiques; mais ce qui me paraît moins évident, c'est l'explication qu'il en donne, et pour qu'on ne m'accuse pas de dénaturer sa pensée, je le laisserai parler lui-même.

« J'ai vu des convulsions et des douleurs nerveuses »
 » très-intenses guéries par des commotions électriques et »
 » des secousses galvaniques; et toutes les névralgies qui »
 » se guérissent ainsi ne permettent pas de considérer ces »
 » agens physiques comme de simples excitans ou irritans, »
 » qui n'ont d'autre effet que d'augmenter la vitalité. Il

» faut bien admettre là une action modificatrice, ou, si
 » l'on veut, une perturbation. Tous ces nerfs, dont le
 » mode de vitalité est devenu vicieux, en occasionant la
 » convulsion ou la douleur, ne se trouvent-ils pas en
 » quelque sorte heurtés et secoués dans leur manière
 » d'être anormale, par les chocs réitérés qu'on leur im-
 » prime; et forcés de revenir à leur état fonctionnel ha-
 » bituel, en vertu de cette loi : que tout organe a ses
 » fonctions et sa *destination*, desquelles il ne peut sortir
 » que par le *désordre*; et lorsqu'on a détruit les causes de
 » ce désordre, tout reprend la marche primitive et *vou-*
 » *lue* par sa *destination*. C'est là, je crois, le secret de
 » toute thérapeutique, et ce qui donne l'explication de
 » remèdes qui paraissent contradictoires, concourant au
 » même but. Toute la médecine n'est peut-être qu'une
 » perturbation. Combattez le *mode d'être* vicieux d'un
 » organe, de manière à ne le pas jeter dans un autre mode
 » d'être vicieux, mais seulement en détruisant le mal :
 » les organes, déviés de leur harmonie fonctionnelle, y re-
 » viennent par la force même de leur *destination*, et tout
 » rentre dans cet équilibre de santé qui est selon la na-
 » ture. Je ne considère donc pas l'électricité comme
 » un *irritant* des nerfs, mais comme un modificateur
 » qui, agissant puissamment et directement sur les cor-
 » dons nerveux, demande seulement à être bien em-
 » ployé. »

J'ai cru devoir citer textuellement ce passage, afin de mettre sous les yeux du lecteur les pièces du procès.

D'abord le docteur Sarlandière récuse, pour expliquer

l'influence de l'électricité sur l'économie animale, la théorie de l'irritation, et il y substitue la théorie de la *perturbation*, qu'il paraît affectionner beaucoup. Celle-ci consiste, suivant lui, dans le heurtement et les secousses des nerfs malades, résultant des chocs réitérés qu'on leur imprime, et dans le retour de ces nerfs à l'état normal, en vertu de ces chocs qui ont détruit en eux les causes du désordre.

Je commencerai par demander au docteur Sarlandière quelles sont les causes de ce désordre primitif, et comment les secousses imprimées aux nerfs peuvent le faire cesser ? S'il ignore ces causes, comme je le crois, et s'il ne sait pas mieux comment le fluide électrique agit pour les détruire, je lui demanderai alors sur quoi repose sa théorie. S'il me répond qu'elle est l'expression des faits, je continuerai mes questions et je lui demanderai encore si les faits sur lesquels il s'appuie sont tellement constans, qu'il puisse, dans tous les cas, prévoir le résultat. Dans ce cas, je le prierais de formuler la loi générale qui résumerait tous ces faits ; dans le cas contraire, il me permettrait de ne voir dans sa théorie de la *perturbation* qu'un jeu d'esprit, qu'une hypothèse ingénieuse, propre à cacher notre ignorance sur le rapport de causalité qui existe entre l'électricité et la guérison des affections nerveuses.

Il généralise ensuite sa pensée sur la *perturbation*, et il l'applique à toute la thérapeutique dont il croit avoir trouvé le *secret*. Ce secret consiste à combattre le *mode d'être* vicieux d'un organe, de manière à ne le pas jeter

dans un autre *mode d'être* vicieux, mais seulement en détruisant le mal.

Si j'ai bien compris le docteur Sarlandière, toute maladie, et en cela je suis d'accord avec lui, toute maladie se manifeste par le désordre. Or, pour faire cesser ce désordre, ce trouble naturel, il suffit, d'après l'auteur, de lui opposer un trouble artificiel, avec l'attention cependant de ne pas jeter l'organe malade dans un autre *mode d'être* vicieux. Il résulte de ce qui précède que toutes les perturbations ne sont pas bonnes, et qu'il en est qui peuvent substituer un *mode d'être vicieux* à un autre. Il y a donc un choix à faire entre ces différentes perturbations, et, comme on le voit, ce choix est très-important. M. Sarlandière a oublié de nous initier à la méthode qui conduit directement et sûrement à ce choix; et cependant il conviendra lui-même que, sous cette condition, nous courons risque de faire, avec nos agens perturbateurs, plus de mal que de bien à nos malades. Je le prie donc de réparer au plus tôt cette omission.

Poursuivons l'examen du mémoire : l'auteur, parmi les maladies qui peuvent obtenir un plus grand secours de l'électricité, met, en première ligne, les paralysies et les faiblesses dans le mouvement, ainsi que l'obtusion dans la sensibilité. Il indique ensuite les différentes manières dont on doit appliquer l'électricité, selon la différence du siège et de la nature des maladies.

Quant aux maladies résultant de l'exaltation de la sensibilité, il désigne celles qui sont ou ne sont pas curables par l'électricité. Parmi ces dernières, il place

surtout les douleurs qui sont le résultat de l'inflammation.

Les affections nerveuses intestinales, vésicales, rénales, hépatiques, ne lui paraissent pas devoir être traitées efficacement par l'électricité. Il en est de même des aberrations des sens.

Suivant l'auteur, les lésions des branches et rameaux nerveux cèdent facilement au traitement électrique. Les affections convulsives sont plus difficiles à guérir, surtout quand elles sont compliquées de douleur. Les affections de la moelle sont plus graves que celles des cordons nerveux, et celles du cerveau plus graves que celles de la moelle.

M. Sarlandière termine son mémoire par la description de son procédé opératoire, dans le détail duquel je me dispenserai d'entrer. Je dirai seulement qu'il emploie des excitateurs en bois ou en métal, terminés par une pointe ou par une boule, suivant la sensibilité du sujet et la délicatesse des parties sur lesquelles il dirige le courant électrique.

S'il n'était pas avéré que les lois physiques sont impuissantes pour expliquer les actes de la vie, nous en aurions ici une preuve bien frappante. En effet ce n'est pas par la théorie de l'électricité que le docteur Sarlandière cherche à expliquer les phénomènes produits par ces agens physiques dans l'organisme; c'est par une théorie qu'il emprunte à la physiologie. Et cependant il n'est pas douteux qu'il eût eu recours de préférence à la première si celle-ci eût pu lui fournir une explication satisfaisante,

plutôt que d'en appeler à la théorie de la perturbation , qui n'a véritablement aucune espèce de fondement.

Pour moi , je considère le médecin qui veut faire cesser une maladie qui n'est autre chose qu'une perturbation de l'organisme, en excitant dans ce même organisme des perturbations nouvelles , comme un chef de gouvernement qui , en politique , chercherait à apaiser une sédition populaire en fomentant d'autres séditions. Certes, dans l'un et l'autre cas , je crois que le remède serait pire que le mal. Aussi je suis bien convaincu que l'explication donnée par M. Sarlandière , pour rendre raison des succès qu'il a obtenus , est essentiellement fausse , et je suis persuadé aussi que , s'il eût bien voulu nous communiquer quelques unes de ses observations, nous aurions pu leur appliquer avec avantage la loi des semblables.

II. Le docteur Levrat-Perroton fait précéder ses observations de quelques réflexions.

Il fait d'abord l'éloge des préparations antimoniales.

Ensuite il félicite les médecins de la capitale d'être revenus à des médications plus actives (il veut probablement dire plus riches).

Sous le premier rapport , je conçois , jusqu'à un certain point , l'enthousiasme du médecin de Lyon pour les préparations antimoniales. Je sais, par expérience, qu'elles rendent quelquefois de très-grands services aux médecins qui en font usage ; mais je sais aussi que d'autres fois elles échouent complètement, et qu'elles sont, pour les médecins allopathistes, la source de désappointemens d'autant plus pénibles qu'ils sont imprévus.

Sous le second rapport, j'ignore s'il est avantageux pour les malades que les médecins soient revenus à des médications plus riches ; car, s'il est vrai qu'ils se soient mis ainsi en possession d'agens thérapeutiques plus nombreux, il est vrai de dire aussi que l'application qu'ils en font est loin d'être toujours heureuse.

Les observations rapportées par M. Levrat-Perroton sont au nombre de quatre.

La première a pour sujet un marchand de vins, valétudinaire, qui, sous l'influence d'une pleuro-pneumonie, traitée par les *moyens rationnels*, se trouvait dans une position tout-à-fait désespérée.

L'oxide blanc d'antimoine (mêlé avec le sirop diacode, l'eau distillée de laitue et la gomme arabique, comme il est d'usage en allopathie, où, pour compliquer les résultats, on donne toujours plusieurs médicamens à la fois) fut administré par cuillerée, d'heure en heure, à la dose d'une once dans six onces de véhicule.

Sous l'influence de ce remède, les symptômes s'amendèrent, après quelques heures ; et, au bout de six jours, le malade entra en convalescence.

Le sujet de la deuxième observation est une demoiselle âgée de quarante-huit ans, qui, à la suite d'un refroidissement, est prise d'une violente douleur au côté gauche de la poitrine. Elle se refuse à la médecine dite rationnelle, c'est-à-dire aux saignées générales et locales, et elle est soumise de suite à la potion d'oxide blanc d'antimoine comme ci-dessus ; de plus, application de

sinapismes sur les membres inférieurs et sur le côté sain de la poitrine.

Au bout de dix jours de ce traitement, la malade allait bien ; et le quatorzième, elle était en convalescence.

L'observation troisième fait mention d'un homme de trente-cinq ans affecté de pneumonie aiguë. Pendant quatre ou cinq jours, le traitement fut dirigé par des commères, et l'état du malade alla toujours en s'aggravant. On eut recours alors au docteur Levrat-Perroton, qui prescrivit l'oxide blanc d'antimoine en potion, douze sangsues sur le point de côté, et quatre grands vésicatoires au bras. Cinq jours après, le malade allait très-bien, et, quelques jours plus tard, il était en convalescence.

Le sujet de la quatrième observation est un marchand de vin de quarante-huit ans. Ce n'est que cinq jours après l'invasion de la maladie qu'on se décida à appeler le médecin. Celui-ci proposa une saignée et une application de sangsues sur le côté malade, mais ces moyens furent refusés. On eut alors recours à la potion indiquée. L'effet produit fut si prompt que, trois jours après, le malade réclama des alimens. La constipation, qui datait du début de la maladie, fut avantageusement combattue par une once d'huile de ricin, et, bientôt après, le sujet entra en convalescence.

De ces quatre observations, la première est surtout fort curieuse et fort remarquable. Ainsi les moyens dits rationnels sont employés au début de la maladie, c'est-à-dire au moment où le traitement offre le plus de

chances de succès ; cependant la maladie n'en fait pas moins des progrès très-rapides, et menace d'une terminaison fatale. Alors, et en désespoir de cause, on a recours à un traitement empirique ; et celui-ci réussit au-delà de toute espérance.

J'en appelle maintenant à tout homme de bonne foi : est-il possible de donner un plus vigoureux soufflet à ce qu'on est convenu d'appeler la *médecine rationnelle* ? Et pourtant ce soufflet, c'est l'allopathie qui se le donne elle-même. Quoi ! c'est en prenant la raison pour guide que vous avez conduit le malade aux portes du tombeau ; et c'est au contraire en vous abandonnant à l'aveugle empirisme que vous l'avez rappelé à la vie ! Ah ! s'il en était ainsi, la plus belle prérogative de l'homme, celle qui le rapproche le plus de la divinité, ne serait qu'un fléau destructeur de l'humanité. Mais heureusement ce que vous mettez sur le compte de la raison est l'œuvre de l'orgueil. En effet, la raison vous a bien appris qu'en vertu de certaines causes plus ou moins appréciables, il survenait, dans l'économie, des désordres qu'il vous était facile de constater ; que, la plupart du temps, ces désordres s'effaçaient d'eux-mêmes après une certaine durée ; que quelquefois ils persistaient indéfiniment ; qu'alors certaines substances, mises en contact avec l'organisme, avaient puissance de les faire cesser ; que, d'autres fois, la mort survenant, les organes malades se trouvaient gorgés de sang. Mais elle ne vous a jamais dit comment ces désordres se produisaient, ni comment ils se dissipaient ; comment les substances médicamen-

teuses agissaient, ni comment les congestions sanguines se formaient. C'est l'orgueil seul qui a pu vous faire croire que vous aviez pénétré le mystère de la pathogénésie, et c'est encore lui qui vous a persuadé qu'il suffisait de répandre le sang de vos malades pour les guérir; n'outragez donc pas plus long-temps la raison en cherchant à la rendre passible des écarts nés de votre présomption.

Dans le cas dont il s'agit, si, au lieu de se contenter de constater l'action salutaire de l'oxide blanc d'antimoine, le docteur Levrat-Perroton eût pris la peine d'étudier les modifications imprimées par cette substance à l'organisme sain, s'il les eût comparées aux symptômes présentés par ses malades avant son emploi, il aurait vu le rapport qui aurait existé entre les premières et les secondes, et il aurait été conduit ainsi à vérifier si les médicamens agissent par voie de similitude, de contrariété et de différence. En répétant les mêmes expériences sur d'autres substances dont il aurait encore eu à se louer, il aurait acquis ainsi la connaissance des vertus curatives de plusieurs médicamens qu'il aurait pu ensuite appliquer avec certitude dans des cas donnés. Alors il aurait eu vraiment une médecine rationnelle qui ne l'aurait pas exposé à se jeter dans les bras de l'empirisme pour éviter les funestes conséquences du prétendu rationalisme médical.

La deuxième observation démontre combien l'empirisme, malgré ses succès, a peu de confiance en lui-même. Il n'ose pas marcher seul; il se fait escorter de la méthode dérivative. Cependant la malade était en con-

valescence le quatorzième jour. Quel rôle jouèrent les sinapismes dans la production de cette cure ? C'est ce que le médecin ne dit pas. Il paraît, du reste, ajouter si peu d'importance à cette médication qu'il attribue l'amélioration progressive qui eut lieu à l'influence de la position antimoniée. Si c'est en effet celle-ci qui mérite les honneurs de la guérison, je ne vois pas alors pourquoi le docteur Levrat-Perroton n'a pas épargné à la malade l'application d'un moyen si douloureux.

Dans la troisième observation, le traitement anti-phlogistique, la méthode dérivative et les moyens empiriques sont combinés ensemble. Il semble, dans ce cas, que le médecin, se défiant de ses moyens, en emploie un grand nombre dans l'espoir qu'il s'en trouvera peut-être un d'approprié au cas dont il s'agit.

Enfin, dans la quatrième observation, le sujet, mal traité au début de la maladie, se refuse, cinq jours après l'invasion, à toute évacuation sanguine. Force fut donc de s'en tenir à la méthode empirique, qui eut un effet si prompt que, trois jours après, le malade réclamait des alimens.

Il est digne de remarque que c'est précisément dans les deux cas où la médication empirique est employée seule, que les guérisons surviennent plus rapidement, et pourtant, dans l'un et l'autre cas, la maladie était avancée : qu'on juge, d'après cela, de l'efficacité de la *médecine rationnelle*!

S'ensuit-il qu'on soit autorisé à lui préférer la médecine empirique ? Nullement, car celle-ci, ne s'appuyant

sur aucune loi, ne fournit qu'une expérience aveugle et stérile.

Les deux observations suivantes ont été recueillies et publiées par le docteur Gaudon.

III. Le sujet de cette observation est un homme de trente-six ans, d'un tempérament sanguin. Il est d'abord pris de douleurs vagues dans les articulations fémoro-tibiales et de quelques accès de fièvre intermittente. Plus tard, douleurs vives à la région lombaire et aux articulations tibio-tarsiennes. — Frictions d'eau-de-vie camphrée. — Exaspération des douleurs.

Huit jours après, articulations tibio-tarsiennes excessivement douloureuses au plus léger contact; le moindre mouvement les exaspérait. Inappétence, soif vive, sensibilité à l'épigastre, constipation, urines très-rouges, pouls dur et très-fréquent; sueurs nocturnes abondantes. — 40 sangsues autour des articulations, cataplasmes laudanisés, lavemens émolliens, limonade, diète absolue; un grain d'opium dans la soirée, et un bain pour le lendemain. — Amendement considérable, mais de courte durée.

Le lendemain, sensibilité excessive de la face dorsale des pieds, œdème aux articulations tibio-tarsiennes, douleur, rougeur et gonflement du genou. — Saignée de 16 onces, cataplasmes, 18 gouttes de laudanum pour la nuit. — Diminution de la dureté du pouls, insomnie, transpiration abondante.

Le jour suivant, pas une seule articulation de libre;

horribles douleurs au plus léger mouvement. — Médecine expectante.

Deux jours après, même état. — 4 frictions sur l'abdomen avec l'onguent mercuriel double, à la dose de 3 gros pour chaque friction faite à une heure d'intervalle. — Liberté de toutes les articulations en 48 heures. Cependant, quelques articulations conservant encore de la douleur, le traitement fut continué pendant 6 jours : *diarrhée abondante, salivation*. — Trois jours après, les genoux étant encore douloureux, application de 3 ventouses scarifiées. — Guérison sans récidive.

Laissons maintenant parler le docteur Gaudon, et écoutons les réflexions qu'il fait à ce sujet :

« Cette amélioration subite, produite par le mercure, »
 » a quelque chose d'étonnant et d'inexplicable; mais, »
 » quelles que soient les idées médicales que l'on pro- »
 » fesse, on ne saurait se refuser à l'évidence des faits : »
 » ici les *antiphlogistiques, si bien indiqués, ont échoué*, et »
 » les frictions mercurielles ont enlevé la maladie comme »
 » par enchantement. Ce traitement est empirique sans »
 » doute; mais l'ignorance où nous sommes du mode »
 » d'action du mercure dans cette circonstance, est »
 » loin d'être une contradiction dans l'emploi de ce mé- »
 » dicament. En médecine, plus qu'en toute autre science »
 » peut-être, tout n'est pas explicable, et il y aurait de »
 » la déraison à ne vouloir pas employer un médicament »
 » dont l'efficacité est reconnue, par cela seul qu'il ne »
 » rentre pas dans notre système, ou que son mode

» d'action se dérobe à notre esprit. En pratique, les
» faits seuls doivent être la boussole du médecin.»

Voyons maintenant si, de notre point de vue, cette cure est aussi étonnante et aussi inexplicable que paraît le croire notre confrère.

Nous avons affaire à un rhumatisme articulaire aigu, occupant d'abord les articulations tibio-tarsiennes et finissant par envahir toutes les articulations. Ces douleurs arthritiques sont accompagnées de gonflement et sont exaspérées par le mouvement : voilà pour les symptômes locaux. Les symptômes généraux sont les suivants : inappétence, soif, sensibilité épigastrique, constipation, urines très-rouges, pouls dur et fréquent, sueurs nocturnes abondantes.

Il est clair que si les symptômes purs du mercure sont en correspondance avec ceux de la maladie dont il s'agit, la cure obtenue est une cure homœopathique, et qu'alors tout le merveilleux dont elle semble entourée disparaît à nos yeux.

Prenons donc le *Manuel d'homœopathie* de Jahr, et vérifions :

Pour rendre ma démonstration plus évidente, je déclare que je ne signalerai que les symptômes caractéristiques, et que je négligerai tous les autres :

« Lancination tractive dans les jambes, surtout la nuit
» et pendant le mouvement. — Gonflement douloureux
» des chevilles. — Déchirement tractif, nocturne, dans
» les membres. — Douleurs arthritiques dans les mem-
» bres avec gonflement des parties malades. — Le soir et

» la nuit, aggravation des symptômes. — Les symptômes
 » sont aggravés par la chaleur du lit jusqu'à paraître in-
 » supportables.

» Soif ardente de boissons froides. — Urine rouge-foncé,
 » fétide, qui ne tarde pas à se troubler. — Sueurs noc-
 » turnes abondantes. »

Est-il possible, je le demande, de nier maintenant l'homœopathicité du médicament avec la maladie ? Comment, en présence de faits semblables, nos adversaires pourraient-ils encore repousser avec dédain la loi de spécificité ?

Que le docteur Gaudon y réfléchisse bien, et il verra que la loi qui sert de base à notre thérapeutique est un guide beaucoup plus sûr que l'empirisme qu'il invoque et qu'il conseille toutes les fois que la *médecine rationnelle* fait défaut.

IV. La dernière observation que je me propose d'examiner dans cet article est celle d'un catarrhe suffocant chez une jeune femme.

Je dis qu'ici le traitement ne prouve absolument rien ; et en effet, la malade, atteinte, depuis quelques jours, d'un catarrhe bronchique, est prise, après une marche forcée, de dyspnée considérable, de râle bruyant et de toux par accès éloignés avec imminence de suffocation ; le pouls était petit, faible, et facilement dépressible. Une saignée fut faite, et bientôt après les accidens se dissipèrent. Pour prévenir un nouvel accès, on prescrivit une potion gommeuse avec 4 grains d'ipécacuanha et un pédiluve sinapisé.

La malade prit une cuillerée de la potion ; mais à peine eut-elle plongé ses pieds dans le bain qu'elle éprouva une syncope suivie de râle et de suffocation. — Nouvelle saignée : cessation graduelle du râle et de la dyspnée. — Quelques gouttes de laudanum et d'éther sulfurique sur du sucre pour dissiper du malaise et même de la douleur à la région épigastrique : soulagement marqué. — Sinapismes sur les coude-pieds, et application de linges très-chauds pour combattre un froid glacial. Nuit calmé.

Le lendemain, quelques accès de dyspnée : sinapismes sur les genoux et les mollets. — Amélioration progressive. Guérison.

N'est-il pas évident que, dans ce cas, ce n'est qu'en vertu de l'argument *post hoc, ergo propter hoc*, qu'on peut invoquer les résultats obtenus comme des effets de la médication ?

Ainsi une première, une seconde saignée sont faites, une amélioration survient après chacune d'elles : donc l'amélioration est l'effet des saignées.

Un pédiluve sinapisé est administré : il s'ensuit une syncope accompagnée de râle et de suffocation : donc ces accidens résultent du pédiluve.

Il survient un malaise et même une douleur épigastrique ; on donne quelques gouttes d'éther sulfurique et de laudanum sur du sucre. Ces moyens sont suivis de soulagement : donc l'éther et le laudanum ont guéri la douleur épigastrique. De deux choses l'une ; ou le doc-

teur Gaudon a raisonné ainsi, ou bien il a fait les raisonnemens suivans :

1° Toute gêne dans la respiration est le résultat d'une congestion pulmonaire sanguine ; or la déplétion du système vasculaire sanguin est le seul moyen de faire cesser une congestion sanguine : donc la saignée doit être pratiquée.

2° Tout moyen révulsif a pour effet de produire une congestion locale ; mais une congestion locale ne peut se former sans diminuer une autre congestion locale antérieure : donc le moyen de remédier à une congestion pulmonaire est de provoquer une congestion cutanée. Resterait à expliquer comment ce moyen, qui, d'après la théorie, devait produire un bon effet, en a produit un mauvais.

3° La femme dont il s'agit est douée d'un tempérament nerveux ; la douleur épigastrique qu'elle éprouve doit dépendre de l'irritabilité spasmodique de la malade : donc il est nécessaire de modifier cette propriété vitale. L'éther étant un anti-spasmodique, et le laudanum un stupéfiant du système nerveux, ces deux moyens sont indiqués.

Si je ne me trompe, c'est ainsi que raisonne la *médecine rationnelle*. On sait à quels résultats elle arrive avec une pareille logique.

Je continuerai, dans un prochain article, à passer en revue les observations qui offriront quelque intérêt.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

(Extrait du *Journal des Haras et des Chasses*, etc., tome 17. Août 1836.)

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE CONTRE LA MORVE ET LE FARCIN (1).

Si des considérations personnelles m'ont empêché de tenir plus souvent les lecteurs du *Journal des Haras* au courant des succès obtenus depuis dix-huit mois par M. Leblanc, vétérinaire en premier au 10^e régiment de

(1) Ce travail que nous publions aujourd'hui est dû à M. Merson, capitaine instructeur au 10^e régiment de cuirassiers, et est extrait du *Journal des Haras et des Chasses*, tome 17, avril 1836, où il est paru avec l'autorisation de messieurs les vétérinaires attachés aux infirmeries dans lesquelles les traitemens ont été faits. Il nous a paru, sous plusieurs rapports, mériter de fixer les yeux de nos lecteurs; aussi nous empressons-nous de le signaler à leur attention. Indépendamment des lumières que pourront en retirer ceux qui voudraient se livrer à l'art si difficile et souvent si méconnu du vétérinaire, nous avons pensé que nous y trouverions une occasion rare de faire remarquer la bizarrerie qui semble présider aux volontés en matière scientifique des puissans de l'époque. Plus heureux que les hommes, les chevaux n'ont point d'académie; aussi aucune voix ne s'est-elle élevée pour frapper d'un aveugle interdit le nouveau traitement médical, du bénéfice

cuirassiers, une raison puissante, la justice, me fait une loi aujourd'hui de publier de nouveaux documens sur les résultats obtenus par la médecine de Hahnemann, mise en pratique par M. Leblanc. Ces succès sont tels, que je n'oserais peut-être pas y croire, si je n'avais été témoin de la persévérance avec laquelle ce vétérinaire, malgré les obstacles qu'il a quelquefois rencontrés, a poursuivi sa tâche.

Malheureusement, notre bonne petite espèce humaine, et surtout notre spirituelle nation, impatiente de jouir sans rien attendre du temps, juge souvent défavorablement, le lendemain, ce qui, la veille, lui avait paru entraînant. C'est ainsi que la nouvelle doctrine mise en pratique dans le 10^e de cuirassiers, après y avoir rencontré bon nombre d'apologistes, s'est vue tout à coup

duquel ils ont profité; bien plus, le médecin vétérinaire a reçu l'autorisation, ou plutôt l'ordre exprès, de traiter les chevaux homœopathiquement, ce qui semblera inexplicable à ceux d'entre nos lecteurs qui n'ignorent pas que, grâce aux tracasseries émancipées du même lieu que l'ordre précité, un de nos confrères, chirurgien dans un régiment, éprouve les plus grandes difficultés pour traiter par la même méthode les hommes confiés à ses soins, malgré l'immense et incontestable avantage qui en est déjà résulté, avantage qu'au besoin nous pourrions prouver par des chiffres.

Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur le travail de M. Merson, nous contentant d'en recommander la lecture; nous ajouterons seulement que nous sommes heureux de pouvoir annoncer que nous avons la certitude d'être tenus au courant des faits nouveaux qui pourraient apparaître, faits dont nous nous proposons d'entretenir nos lecteurs lorsqu'ils nous sembleront dignes de leur attention.

descendue du septième ciel par ceux-là même qui n'ont pu et n'ont voulu la juger que par des miracles qu'elle ne pouvait produire. C'est tout au plus si elle eût trouvé grâce en ressuscitant les morts, et c'est ainsi que, ne comptant que les sujets qu'elle n'a pu sauver, on n'a tenu aucun compte de ceux qui ont été guéris.

Pertes faites dans le cours de dix-huit à vingt mois.

Partant de ces deux points de comparaison, peut-être serai-je assez heureux pour démontrer que M. Leblanc a obtenu des résultats jusqu'ici inespérés.

Pendant dix-huit à vingt mois, le 10^e de cuirassiers a perdu *vingt-huit* chevaux abattus pour morve, parce que bon nombre de ces animaux portaient depuis un assez long-temps tous les caractères d'une débilité complète, et qu'ils n'ont pu résister aux effets d'un traitement qui ne pouvait plus être mis en rapport avec les organes de sujets déjà trop affaiblis. Toutefois, neuf ou dix de ces chevaux ayant été abattus par l'ordre de M. l'inspecteur-général, en septembre 1835, l'autopsie faite, il a été reconnu et constaté que l'incurabilité n'était pas complète; au contraire, quelques uns présentaient à l'examen un commencement de guérison. M. le lieutenant-général Cavaignac reçut, sur cette expérience qu'il avait ordonnée, un rapport dont il fit l'objet d'un compte rendu, au ministre de la guerre, et ordre fut donné pour que M. Leblanc se livrât au traitement des chevaux morveux et farcineux du 10^e de cuirassiers, par la méthode homœopathique.

Maintenant, si nous mettons en regard, à côté des vingt-huit chevaux abattus, le tableau nominatif de ceux qui ont été guéris radicalement, nous reconnaissons que les deux cinquièmes des chevaux morveux sauvés de la mort et rentrés dans les rangs, sont un résultat d'autant plus grand, qu'il est hors de proportion avec les succès obtenus jusqu'à ce jour.

GUÉRISON RADICALE. — DIX-HUIT CAS DE MORVE.

Chevaux morveux guéris.

NUMÉROS		NOMS DES CHEVAUX.	DATE	
D'ÉTALONS.	MATRICOLES.		de l'entrée aux infirmeries.	de la sortie après guérison.
1	1055	L'Amoureux.	11 nov. 1834.	5 mai 1835.
4	1542	Le Déicole.	12 nov. 1834.	1 ^{er} juin 1835.
5	1939	La Fanfare.	17 nov. 1834.	6 avril 1835.
5	1527	Le Fugitif.	22 nov. 1834.	24 avril 1835.
1	1644	L'Arétin.	6 janv. 1835.	24 août 1835.
5	1866	Le Frappart.	17 janv. 1835.	5 mai 1835.
1	1862	L'Anguille.	4 févr. 1835.	5 juin 1835.
4	1220	Le Don.	26 mars 1835.	6 avril 1836.
5	1596	Le Tamerlan*.	10 juin 1835.	1 ^{er} août 1835.
1	1139	Le Frivole.	15 mai 1835.	31 août 1835.
1	1635	L'Actrice.	25 sept. 1835.	5 déc. 1835.
2	2034	La Biezzé.	20 octob. 1835.	28 déc. 1835.
1	1973	L'Avis.	26 octob. 1835.	16 janv. 1836.
5	1931	Le Fémur.	31 juillet 1835.	6 avril 1836.
5	1931	Le Fouleur.	16 janv. 1836.	13 mai 1836.
3	1734	Le Caïman.	30 janv. 1836.	23 avril 1836.
3	1732	Le Carlos.	26 févr. 1836.	6 avril 1839.
2	1639	La Beata.	17 févr. 1836.	22 juin 1836.

* Ce cheval n'a que huit ans, et appartient à M. Pioge, capitaine.

Dans ce nombre de dix-huit chevaux affectés et guéris de la morve, se trouvaient un beau et bon cheval appartenant à M. le comte de Piogier, commandant le 2^e escadron, qui a été guéri en moins de deux mois; le cheval du maréchal-des-logis Heysch, dont il a été parlé dans un précédent article, et qui était affecté de morve et de farcin; l'*Avis*, cheval atteint de morve aiguë, avec chancres et jetage vert si intense, que je dis à M. Leblanc qu'il faudrait probablement faire abattre ce cheval avant huit jours; mais grand fut mon étonnement, en rentrant de congé après deux mois et demi, de retrouver ce même cheval entièrement guéri. Enfin, le *Caïman*, cheval dont l'abattage avait été demandé et accordé, fut atteint, dans la nuit qui précéda le sacrifice, d'une anasarque complète produite par l'effet du traitement, qui détermina un mieux sensible, si bien que l'abattage fut suspendu, et le cheval guéri est depuis plus d'un mois dans les escadrons de manœuvre. Eh bien! malgré tant de succès, le croirait-on? j'ai pourtant entendu dire que ces chevaux n'étaient pas morveux! A cela que répondre? Que si ces chevaux n'étaient pas morveux, ceux dont j'ai demandé et obtenu l'abattage ne l'étaient pas non plus: et dès-lors quelle responsabilité n'ai-je pas assumée sur ma tête après trente ans de services et d'expérience?

Mais, je le dis encore, si l'on compare ces résultats avec l'expérience faite sur *trente-deux* chevaux du régiment envoyés à Pomponne en 1832, d'où il n'en est pas revenu un seul au corps, on sera forcé de reconnaître

qu'ils sont prodigieux, puisque nous avons obtenu par la médecine homœopathique les deux cinquièmes de guérison radicale parmi les chevaux soumis à cette méthode, dans le cours de dix-huit à vingt mois. Et qu'on ne croie pas que les chevaux guéris ont été remis dans les escadrons inconsidérément; car le colonel du 10^e cuirassiers est l'officier de son grade qui s'occupe peut-être le plus des chevaux de son régiment. Il les voit tous les jours, et deux fois par semaine il passe la revue de ceux entrés aux infirmeries, recueillant tous les renseignemens sur la marche de la maladie ou sur l'efficacité du traitement, et ce n'est qu'après un mois de convalescence et de travail aux classes, au manège, que les chevaux sont admis dans les escadrons; et c'est avec ces soins et ces précautions que le 10^e de cuirassiers est arrivé au point de ne compter que deux chevaux entrés aux douteux depuis près de six mois. Ce résultat est grand, sans doute, comparativement à l'état maladif des saisons, depuis le mois d'octobre dernier, révolution si grande dans l'atmosphère, que nous étions ici au mois de mai en plein hiver.

Quant aux succès obtenus contre le farcin, ils sont si grands et si incontestables, que je n'oserais moi-même les signaler, si, par la nature de mes fonctions, je n'avais été, à tous les instans du jour, témoin des heureux effets de la médecine de Hahnemann. Ils sont tels que nous ne comptons pas un dixième des chevaux affectés de farcin, qui n'aient été complètement guéris, et je puis affirmer que, sans des causes étrangères à cette affection,

tous les chevaux qui en ont été traités seraient dans les escadrons de manœuvre, si quelques uns, mais en petit nombre, n'étaient tombés dans un marasme général.

Pour compléter ces documens, je ferai connaître, avec l'autorisation de M. Leblanc, les remèdes qui sont employés par lui, et les soins qu'il est important de prendre pendant leur administration. Puisse cette franchise du vétérinaire du 10^e régiment de cuirassiers faire comprendre aux hommes du métier qu'il joue cartes sur table, et que, loin de redouter un examen sévère, il l'appelle de tous ses vœux!

Traitement homœopathique.

L'or, la *pulsatille*, la *calcaire*, la *bryone*, la *bella-donne*, l'*aconit*, l'*acide phosphorique*, dont l'emploi et la dilution varient suivant l'analogie des symptômes et les degrés de l'affection.

Ainsi, les dilutions ont toujours été la 3^e, la 6^e, la 9^e, la 15^e et quelquefois la 30^e, et la dose de 2 à 3 gouttes de chaque dilution versées sur 3 à 4 grains de sucre de lait en poudre, qu'on administre, le matin à jeun, sur la langue du cheval, au moyen d'une petite spatule en os, ayant soin de ne donner à manger que deux heures après, un barbotage et de la paille; puis, le reste du jour, et jusqu'à nouvelle dose, régime ordinaire.

La répétition des doses se fait tous les deux jours, jusqu'à ce qu'il y ait aggravation marquée, après la durée

d'action de laquelle une nouvelle dose est administrée, 'il n'y a pas amélioration; et ce n'est que dans le cas marqué d'un mieux sensible qu'on éloigne l'administration des doses, qui ne se donnent alors que tous les huit ou quinze jours. C'est au praticien à régler son affaire, si la doctrine nouvelle lui est suffisamment connue.

Quant au farcin, la *douce-amère* en est le spécifique. Deux gouttes de la 3^e, 9^e ou 15^e dilution dans du sucre de lait, comme il est dit plus haut, forment la dose suivant l'importance de l'affection. Presque tous nos chevaux ont été guéris avec cette substance.

Nota. Les chevaux vigoureux, forts et bien constitués, résistant mieux aux traitemens homœopathiques, guériront en moins de temps et radicalement, tandis que les chevaux faibles d'organisation ou débiles, résistant avec moins de succès, guériront moins vite et succomberont, s'ils ne tombent dans un état de marasme complet.

P. MERSON,

Capitaine-instructeur au 10^e de cuirassiers.

RÉPERTOIRE DES JOURNAUX ÉTRANGERS.

Désireux de répandre plus de variété dans notre Journal, nous nous sommes décidés à y joindre un Répertoire des journaux publiés en Allemagne sur l'homœopa-

thie. Nous commencerons donc par le neuvième volume de la *Gazette homœopathique universelle*, qui paraît à Leipzig, une feuille par semaine, et nous nous engageons à la suivre pas à pas. Mais, afin de ne pas faire perdre à nos lecteurs et de ne pas perdre nous-mêmes un temps précieux, nous éliminerons toutes les discussions polémiques, en tant qu'elles ne concerneront que la dispute toujours aussi vive entre les pharmaciens et les homœopathes; toutes les critiques d'ouvrages qui n'auront pas été traduits en français; enfin toutes les querelles particulières dont ses colonnes retentissent souvent.

Nous en ferons de même pour le cinquième volume de l'*Hygea* de Griesselich dès qu'il paraîtra; et les *Archives* de Stapf, en sorte que nos lecteurs seront constamment tenus au niveau des progrès de la science.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG.

N^o I. — OBSERVATIONS PRATIQUES; par le Docteur FIELITZ, de Halberstadt (Prusse).

Première Observation. — Orchite.

M...., âgé de quarante-trois ans, avait joui d'une excellente santé jusqu'à son adolescence. A cette époque déjà il se sentait un grand penchant pour le sexe, et le temps n'avait fait que l'augmenter. Deux fois il avait été affecté de chancres qu'on avait traités par le mercure. Il

avait fait six campagnes, entre autres celle de Russie, en 1812, pendant laquelle il avait extraordinairement souffert. Il y a douze ans qu'il avait été atteint d'une hydrocèle dont on avait fait l'opération, et quelques années après il avait eu de nouveau un chancre. Depuis deux ans le testicule gauche était dur et douloureux. Ce testicule avait grossi lentement d'abord, puis il était devenu dur, bosselé; il semblait qu'il allait s'y déclarer un squirrhé, comme on le lui disait. Mais ce danger devait avoir été prévenu par la médecine.

Le remède qui avait opéré les effets les plus salutaires, était les bains de vase de marais; mais ils n'avaient agi cependant que comme palliatif. Au mois de février 1833, l'enflure et le durcissement n'avaient cessé d'augmenter et la circonférence des testicules avait atteint un degré inconnu jusque-là.

On me consulta en juillet 1833; je trouvai les symptômes suivans :

Le testicule gauche de la grosseur d'un œuf de canard, dur, douloureux. Douleurs le plus souvent sourdes dans cette partie; quelquefois tiraillemens et pressions. Le testicule droit également enflé, mais moins gros et moins dur. Le médecin de la maison assurait que le cordon spermatique était sain. Le malade se sentait mieux lorsqu'il se donnait un mouvement modéré, surtout lorsqu'il allait en voiture. Le scrotum toujours soutenu par un suspensoir.

Du reste, son état était très-supportable; seulement il sentait une faiblesse générale, et cette faiblesse se

manifestait particulièrement par une sueur abondante au moindre mouvement. Caractère irritable, chagrin.

Il éprouvait encore périodiquement dans le creux de l'estomac une pression singulière qui se changeait souvent en crampes d'estomac la nuit. Beaucoup de vents. Selles irrégulières, quelquefois seulement tous les trois ou quatre jours. Elancemens à l'anus et nœuds hémorroïdaux. Grande disposition à se refroidir. Disposition à l'obésité.

Le malade ne faisait pas d'excès, et était habitué à des vêtemens très-chauds.

Les soucis, le chagrin, faisaient sur lui une impression des plus pénibles.

Le 3 juillet, je lui donnai *coccul.* 12', en lui recommandant de prendre beaucoup de mouvement en plein air, et de se baigner souvent dans l'eau froide.

Le 12, son état s'était en général amélioré, il était moins faible. Sourds élancemens dans les testicules; tiraillemens et démeangeaisons. Les testicules plus ou moins durs. Selles inégales, moins dures cependant. Parfois du malaise. A deux reprises, des tiraillemens dans les genoux.

Le 24, l'amélioration se soutenait depuis huit jours; les testicules étaient moins gros, moins durs, moins sensibles; les fonctions du bas-ventre régulières. Par contre, les douleurs dans les genoux avaient augmenté et l'empêchaient presque de marcher. La nuit, douleurs dans les tubes des os. Je lui fis prendre *aurum* 6.

Le 13 août, son état était empiré. Le testicule gauche

très-enflé et dur. Pollutions lorsqu'il dormait l'après-midi. Coliques et tranchées dans le bas-ventre, accompagnées de beaucoup de vents. Dispositions à la diarrhée. Les nœuds hémorrhoidaux enflés. Grande lassitude et tiraillemens dans les jambes.

Le 9 septembre, le mieux était redevenu sensible; diminution de l'enflure des testicules; appétit très-fort. Jusqu'au 5, il n'avait éprouvé aucune douleur dans les membres. Pollutions. Depuis cette époque, démangeaisons et tiraillemens dans les testicules. Déchiremens rhumatismaux dans tous les membres et dans le dos, lorsque le temps était à l'orage. Je lui administrai *rhododend.* 3o.

Le 13 octobre, il sentait encore du malaise et avait toujours la diarrhée. Jusqu'au 11, fréquentes pollutions, pressions et élancemens sourds dans les testicules. Le testicule gauche toujours gros, mais moins douloureux. Nœuds hémorrhoidaux à l'anus. Appétit bon. Selles alternativement molles et dures. En général, il était mieux qu'il ne l'avait été depuis des années.

Le malade resta plusieurs semaines sans rien prendre, et sans me faire connaître son état.

Le 12 novembre, il prit *spigel.* 3o, et le 2 décembre, sa maladie présentait les caractères suivans :

Enflure des nœuds hémorrhoidaux, accompagnée de cuissons; pollutions fréquentes. L'enflure des testicules avait d'abord augmenté et avait été accompagnée de tiraillemens, de picotemens et de déchiremens. Mais depuis quinze jours elle avait de nouveau diminué; le

diminué de nouveau ; le testicule gauche avait presque sa grosseur naturelle ; seulement il était encore un peu dur.

Le 9 décembre , violens déchiremens dans le testicule gauche et le cordon spermatique , jusque dans le bas-ventre. Enflure des nœuds hémorrhœïdaux et douleurs de reins. Le testicule enflé , très-sensible au toucher ; tiraillemens dans les glandes inguinales. Enchiffrement , nez enflé , boutons sous le nez , autour de la bouche et à la lèvre supérieure. Je lui fis prendre , le 5 janvier 1854 , *nitri acid.* 30.

Le 15 février , le testicule malade avait repris sa forme naturelle , à l'exception d'une petite proéminence dure. Beaucoup de vents. Depuis ce jour , enflure et dureté du testicule , surtout le matin , pressions et cuissos à l'anus. Pollutions. Le soir et la nuit , quand il était au lit , tiraillemens dans les jambes , qui cessaient le matin. Grande quantité de vents. Le 27 février , il prit *aurum* 6.

L'enflure diminua sensiblement , et le malade était sur la voie d'une prompte guérison , lorsqu'au mois de mars il fut atteint de la rougeole. Comme j'habitais à une distance de 80 milles , il dut recourir de nouveau à son ancien médecin. Pendant toute la maladie , qui dura quatre semaines , il se trouva très-mal. La desquamation s'opéra très-lentement , et long-temps il se sentit bien faible ; mais son ancienne maladie avait entièrement disparu ; il n'éprouvait plus que quelques traces d'hémorrhœïdes. La constipation durant toujours , je lui envoyai , le 24 avril , *nux vomic.* 50.

Ce remède produisit les plus heureux effets, et le malade se sentait extraordinairement bien. L'enflure des testicules avait disparu. A la fin de mai, tout son corps se couvrit d'efflorescences que son médecin prit pour un reste de rougeole; il lui prescrivit en conséquence des bains chauds. Les efflorescences disparurent bientôt, mais immédiatement après, se déclara un enchifrement accompagné d'une inflammation d'yeux opiniâtre, sensibilité excessive au moindre courant d'air; diarrhée, tranchées; selles peu copieuses, grises, accompagnées de cuissons à l'anus et d'épreintes; enflure des nœuds hémorrhoidaux et tiraillemens dans les testicules, sans qu'ils fussent enflés toutefois. Un troisième médecin ne parvint qu'avec beaucoup de peine à guérir l'inflammation au moyen de collyres; et aussitôt après, le malade ressentit une horrible douleur à l'occiput. Cette douleur étant inflammatoire, on la combattit par des sangsues, des cataplasmes froids, etc. Le malade ne tarda pas à s'adresser de nouveau à moi, et comme les autres symptômes dont j'ai parlé étaient restés les mêmes, je lui fis prendre *phosphor. 3o*, médicament qui opéra bientôt les effets désirés. L'enflure des testicules disparut tout-à-fait; on n'en aperçut même aucune trace, lorsqu'après avoir joui quelque temps d'une bonne santé, le malade fut atteint d'une inflammation et d'un abcès au tibia, lequel, s'étant changé en une enflure opiniâtre du pied, demanda encore un long traitement. Il n'y a aucun doute que cette dernière maladie n'ait été une métastase de la miliaire, qui se jeta, heureusement pour le malade,

sur les extrémités, et il est vraisemblable qu'un traitement plus rationnel lui aurait évité de cruelles souffrances.

Deuxième observation. — Group.

Antoine S., âgé de quatre ans, enfant gros et court, sanguin, à la tête forte, à la face pleine et rouge, au cou court et gras, aux épaules larges et au corps excessivement replet, en un mot, le vrai type de la constitution apoplectique, était sujet, dès sa naissance, à l'enrouement et à des extinctions de voix, et souffrait souvent de la toux, ce qui lui rendait la voix rauque et glapissante. En novembre 1835, par un vent est-nord-est, il avait été subitement atteint, avec une violence inouïe, d'une angine membraneuse accompagnée d'une fièvre inflammatoire des plus fortes.

Face enflée, d'un rouge de cuivre. Yeux rouges et enflammés, lui sortant de la tête pendant le paroxysme. Battement visible des carotides.

Respiration accélérée, enrouée; la tête rejetée en arrière: le cou proéminent; sensibilité du larynx; voix enrouée, rauque, interrompue à chaque instant par l'oppression de la poitrine; à de courts intervalles, toux convulsive, enrouée, rauque, sourde, avec difficulté de respirer, comme s'il allait étouffer; sifflement de la poitrine, comme si elle était desséchée.

Pouls dur, accéléré; peau brûlante, sèche. Soif ardente; pas de sommeil.

Aconit fit cesser en moins de dix heures la fièvre et la congestion à la tête; mais tous les symptômes du croup proprement dit augmentèrent de violence. *Spongia* et *hepar sulph.*, administrés alternativement après les accès d'enrouement et de suffocation ou de toux, à des intervalles de plusieurs heures, ne produisirent chaque fois qu'un mieux momentané, suivi toujours d'une exacerbation violente. La respiration de l'enfant imitait le bruit d'une scie avec tant de force qu'on l'entendait dans une chambre voisine, les portes fermées; sa voix faible, sifflante, interrompue presque à chaque mot; sa toux si violente qu'elle lui soulevait la poitrine et retentissait dans toute la maison. Lorsqu'il cherchait à respirer, son cou se dilatait, ou plein d'inquiétude il se jetait sur un lit, s'y roulait, mais en vain, et se relevait inondé de sueur.

Cette terrible maladie augmenta jusqu'au troisième jour; ni l'*aconit*, ni l'*éponge*, ni le *foie de soufre* n'y purent rien, quoique répétés souvent. Mais à la fin du troisième jour, après un accès d'une telle violence qu'on entendait déjà l'enfant tousser à quarante pas de la maison, accès pendant lequel chaque aspiration faisait l'effet d'un bouchon qui lui serait entré dans le cou et l'aurait suffoqué, ses parens, qui n'osaient plus supporter la vue de la lutte terrible dans laquelle était engagé leur enfant, me supplièrent d'employer le même traitement allopathique qui avait déjà guéri un de leurs fils d'une angine. Je n'hésitai pas un instant à me rendre à leurs vœux, d'autant plus que j'avais déjà traité de pareilles

maladies de cette manière, et presque toujours avec succès.

Un certain nombre de sangsues au cou, un vésicatoire sur la poitrine, des vapeurs chaudes à aspirer, et après que les sangsues eurent agi, *cuprum sulphuricum*, comme vomitif, lequel lui fit rendre beaucoup de glaires et de matières épaisses, ne produisirent absolument rien. La suffocation était imminente; il était étonnant que l'enfant eût pu résister quatre jours, malgré sa force incroyable, à de si affreuses douleurs; d'un autre côté, je ne pouvais m'expliquer pourquoi les remèdes n'avaient point agi. Le moment paraissait être venu de donner, comme les allopathes, *moschus* avec de l'*antimoine doré*, le plus souvent seulement *ad euthanasiam promovendam*.

Bien décidé à ne pas m'engager davantage dans cette voie, je ne savais que faire. Un vrai puritain se serait peut-être déjà consolé au moyen de la porte de derrière appelée *psora*, et, inébranlable dans sa foi, plein d'espérance, il aurait essayé de terrasser en peu d'heures ce monstre à plusieurs têtes, soit en lui faisant respirer le plus petit globule de *soufre*, soit en le lui posant sur la langue. Mais je ne voulus pas le tenter; car, d'après ma propre expérience et les assurances de maint médecin habile, ce remède n'agit que dans certains cas qui offrent des symptômes analogues à ses effets primitifs. Je n'avais pas de temps à perdre.

L'examen de l'état du malade me montra qu'il y avait encore un autre remède. L'enfant, qui pendant quatre jours et trois nuits n'avait pas dormi une demi-heure,

tomba en somnolence, ronflant et sifflant, la bouche ouverte, la tête rejetée en arrière. Tout à coup il se leva, se mit à frapper autour de lui; sa face était brune et bleue; il paraissait sur le point de suffoquer, jusqu'à ce qu'il fût pris de nouveau d'un accès de toux, et qu'il retomba épuisé, haletant. La paralysie des poumons et la suffocation paraissaient inévitables. Je lui fis prendre une goutte *sambucus* dans de l'eau, et une heure après, n'ayant aperçu aucun changement, je renouvelai la dose. Au bout de cinq heures, l'enfant était hors de danger, comme par miracle. Respiration plus libre, toux plus légère, sueur critique et sommeil, le jour même. De faibles symptômes de paroxysme furent combattus par une nouvelle dose *samb.* 3, et une copieuse éjection acheva de débarrasser la poitrine. Comme il était encore enroué, je lui donnai *carbo veget.* La plaie du vésicatoire, toujours très-douloureuse et en suppuration, ne me donna pas moins de peine à guérir.

Troisième observation. — Spongia.

Le soir, toux enrouée, sèche, avec enchifrenement et chatouillemens dans le gosier — *Nux vomic.* 30. — Vers minuit, respiration enrouée, forte; toux bruyante comme dans le croup; respiration inquiète. — *Hepar sulphuris.* A une heure de la nuit, l'enfant s'éveilla, tressaillit, en s'écriant qu'il allait suffoquer; respiration accélérée, comme s'il avait eu une soupape dans le cou; l'enrouement l'empêchait presque de parler; respiration bruyante, râle; toux brève, coquelinante; face entière-

ment pâle; sueur d'angoisse; pouls petit et accéléré. Deux doses *spongia* 12, administrées à une demi-heure d'intervalle, firent rapidement cesser la crise chez un enfant qui avait souvent souffert d'accès moins violens de ce genre.

Il paraît qu'on administre indifféremment l'un des deux remèdes qui produisent le plus d'effets dans le croup, *spongia* et *hepar sulph.*, sans indications positives et souvent seulement *ex usu in morbo*. C'est ce qu'on pourrait conclure, du moins, de beaucoup d'histoires de maladies où l'on ne motive pas suffisamment l'emploi de l'un ou de l'autre.

L'expérience m'a appris que le *hepar sulph.* convient lorsque le symptôme dominant est la *toux*, accompagnée d'un grand bruit, d'enrouement de la voix, sans que la parole soit toutefois subitement interrompue, et sans que le malade soit empêché de parler, bien qu'avec peine. Respiration bruyante. — La *spongia* est préférable quand il y a moins de toux, mais d'autant plus de sécheresse dans la trachée, enrouement; respiration très-difficile, ou lorsque l'air, en pénétrant dans le gosier, semble passer par une soupape, ou enfin lorsqu'il y a comme un bouchon dans le cou du malade; larynx montant ou descendant lorsqu'il respire; tête rejetée en arrière; cou proéminent pour faciliter la respiration, voix subitement interrompue en parlant, angoisse, étouffemens, respiration bruyante, face pâle, regard inquiet.

Quatrième observation. — Sabadilla.

Un jeune homme de seize ans , sanguin , avait le ver solitaire. Teint très-rouge, douleurs dans la moitié de la tête, avec tiraillemens jusque dans les épaules; mouvemens convulsifs d'un côté; rotation involontaire du bras du même côté. *Sabadilla* 30 guérit en peu de jours les convulsions et les maux de tête. Quelques nouvelles doses lui firent rendre, en quelques semaines, des pelotons entiers de ver solitaire. Dès-lors on n'en aperçut plus de traces, et le jeune homme se porta parfaitement bien.

Remarque sur la psore.

La *psore* est le diable médical! les uns disent qu'il y en a un, d'autres qu'il n'y en a pas. Dans tout système médical un pareil démon a toujours joué un rôle plus ou moins important. Hahnemann l'a peint tout entier, avec queue et pieds de cheval. Il appartient à ses successeurs de saisir ce satan par les cornes et d'en délivrer l'humanité.

Les médecins se divisent à ce sujet en diabolistes et en exorcistes. *Psora est aliquid*: tout le monde en parle; mais qui encore en a donné une bonne définition? La psore n'est pas autre chose que *dispositio et opportunitas ægotandi*, c'est-à-dire la disposition à devenir malade, implantée par la nature dans l'organisme humain.

Cette disposition est innée dans les individus, les fa-

milles, les villes, les contrées, les pays, les nations et les climats; elle peut être plus ou moins modifiée par la constitution, le tempérament, le genre de vie, l'habitation, les occupations, la contagion.

La réalisation de l'idée de l'opportunité dans des maladies spéciales dépend de l'intensité des influences que nous venons de citer sur l'organisme, modifiée par la température, les influences telluriques, le génie régnant des maladies, la constitution épidémique et endémique, favorisée par la civilisation et le luxe, par les excès et la contagion. Plus les peuples sont civilisés, ou plus ils sont abrutis, plus les formes des maladies sont divisées et nombreuses. Plus la vie est régulière, naturelle, plus les maladies sont rares et faibles, et plus l'opportunité reste profondément latente.

Hahnemann lui-même donne cette idée de la psore dans cette singulière remarque : *Des personnes qui ne sont pas psoriques, n'éprouvent, par suite des courans d'air ou du froid humide quand ils leur sont agréables, aucun refroidissement, aucun malaise.* De cette manière, tout le monde civilisé est psorique; car quel est celui qui, dans toute sa vie, n'ait pas eu de refroidissement? Il n'y a que ceux, en bien petit nombre, qui, doués d'une organisation robuste, endurcis de bonne heure aux intempéries des saisons et menant une vie régulière, n'ont en eux qu'une très-faible disposition à se refroidir. Mais de même que le monde physiologique, l'arrosement artificiel, la culture, la transplantation peuvent produire de nouvelles variétés de plantes et d'animaux, les combi-

naisons des momens qu'on appelle primitifs, produisent dans le monde pathogénétique de nouvelles maladies, de nouvelles épidémies, de nouveaux miasmes. Ou bien les épizooties sont-elles aussi des manifestations d'une *psore latente*? Dans tous les cas, Hahnemann, avec la psore, a pris *la partie pour le tout*. Les formes variées des maladies de la peau produites depuis des siècles par la civilisation, les excès, l'abrutissement, l'infection et la transplantation, ainsi que leur penchant à la métastase sur les organes internes (comme, par exemple, *scabies retrograda et retropulsa*), maladies qui sont causes en grande partie de notre misère physique, Hahnemann les a prises pour le tout et les a déclarées la source de tous nos maux; tandis que ces formes de maladies ne sont qu'un rameau, une disposition, une opportunité.

L'explication ophieuse de la psore ne permet d'admettre qu'une modification sous *certaines* formes par la transplantation et l'infection du miasme animal.

On est donc très-embarrassé au sujet des remèdes appelés *anti-psoriques* et *apsoriques*. Beaucoup de ces médicamens sont comme des anges déchus; on ne sait pas où les placer. On en a récemment dégradé ou élevé quelques uns, entre autres la belladonne, au rang de remèdes anti-psoriques. Cela excitera chez beaucoup de leurs semblables du contentement ou de la jalousie.

Enfin, qui est psorique? qui ne l'est pas?

Le seul grand anti-psorique est une vie régulière; alors on peut dire que l'âge n'est pas une maladie.

La Gazette homœopathique, n° II, ne contenant rien qui puisse intéresser les lecteurs français, nous la passerons sous silence.

N° III. — SUR L'OLFACTION DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur RUMMEL de Magdebourg (Prusse).

M. le docteur Griesselich m'a demandé dans l'*Hygea* de m'expliquer sur ce que l'expérience m'a appris touchant cette méthode; je le fais d'autant plus volontiers, que j'y puis joindre quelques observations pleines d'actualité sur la grandeur des doses des remèdes homœopathiques.

Je ferai remarquer d'abord que je ne suis pas riche en expériences pareilles, parce que la méthode de faire flairer les médicamens a quelque chose de singulier, et que j'ai horreur de tout ce qui approche du singulier. Ne voyant pas d'ailleurs les avantages qu'elle peut avoir sur l'autre méthode, je ne m'en suis servi qu'exceptionnellement. Que les médicamens administrés de cette manière puissent encore agir avec force, je m'en suis convaincu maintes fois en préparant des remèdes homœopathiques. Souvent, quoique doué d'une bonne constitution, mais très-irritable, il est vrai, j'ai éprouvé des symptômes douloureux et me suis souvent senti désagréablement affecté ces jours-là. Je sais que la même chose s'est passée chez d'autres individus, tandis qu'il y en a par contre qui, à ma connaissance, n'ont que très-rarement

éprouvé du malaise en préparant leurs remèdes. Dans les maladies, j'ai surtout fait flairer les médicamens lorsqu'il y avait affections douloureuses de la tête, des dents ou des organes de la respiration; et quand le remède était convenable, je l'ai souvent vu produire les effets les plus prompts, quelquefois même augmenter momentanément la douleur. Je n'ai jamais essayé cette méthode dans les maladies végétatives, et, convaincu comme je le suis, par l'expérience, de l'efficacité des fortes doses, je rirais au nez de celui qui voudrait guérir un chancre en faisant respirer une trentième dilution de mercure.

C'est un fait fondé sur l'expérience que des médecins ont aperçu souvent l'état du malade empiré par de hautes dilutions ou par la simple aspiration des médicamens; car il y a des individus, des femmes hystériques ou des hommes très-sensibles, qui sont affectés très-désagréablement par les plus petites doses de certains remèdes; ils ne se l'imaginent pas seulement, comme quelques homœopathes le croient. Mais cette grande irritabilité n'est qu'une exception, et faire de cette exception la règle, c'est-à-dire regarder comme la dose normale la trentième dilution, c'est une proposition qui a beaucoup nui aux progrès de l'homœopathie, et à la suite de laquelle beaucoup de malades n'ont pas été guéris, quoique rien ne fût plus facile. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne faille jamais administrer le médicament à cette dose; il y a des maladies, des individus qui ne peuvent être guéris qu'ainsi; mais ce sont des exceptions

à la règle. Ce n'est pas la grandeur de la dose, mais sa juste proportion, qui détermine une guérison prompte ou lente. D'un autre côté, il est des personnes sur lesquelles de fortes doses seules peuvent agir; mais celles-là aussi sont des exceptions; l'important est toujours de choisir le vrai remède spécifique, et de ne pas se déterminer seulement d'après une ressemblance superficielle. Dans la plupart des cas, j'ai trouvé que les dilutions de 3 à 15 opéraient avec succès, bien qu'avec force, sans suite fâcheuse néanmoins le plus souvent. Dans beaucoup de cas, il est indifférent de répéter souvent la 30^e dilution, ou d'administrer à de longs intervalles la 3^e ou la 6^e. Il est vraisemblable que plusieurs remèdes, tels que *ipecacuanha*, *crocus*, *sambucus*, *euphrasia*, *cannabis*, etc., perdent leurs propriétés à hautes dilutions, et si dans quelques cas ils paraissent avoir agi lentement, il reste à savoir si ce n'est pas la nature seule qui a opéré.

Je ne puis approuver les anathèmes qu'on lance de tous côtés maintenant contre les globules, et je n'y vois qu'une disposition à donner dans un autre extrême, au moment même où l'homœopathie vient d'abandonner heureusement l'extrême des hautes dilutions. D'abord, je me suis aperçu depuis des années des excellens effets des médicamens sous cette forme, qui a en outre l'avantage d'être très-commode, aussi long-temps surtout que les pharmaciens nous forceront à préparer nous-mêmes nos remèdes; car mes plus belles cures ont été opérées par des médicamens administrés sous cette forme. En second lieu, nous sommes parfaitement maîtres de don-

ner un plus ou moins grand nombre de remèdes, jusqu'à la concurrence d'une demi-goutte ou d'une goutte entière de teinture. Je remplis les deux tiers à peu près d'un verre qui peut contenir de deux à trois gros de teinture, de petits globules qu'on humecte ensuite avec dix ou douze gouttes de teinture, et je n'ai jamais eu à me plaindre, ni de leur inefficacité, ni de leur facilité à se gâter, surtout étant obligé, comme je l'étais, d'en préparer souvent de nouveaux. Enfin, à ne consulter que la saine raison, je ne vois pas l'ombre d'un motif pour qu'un globule 3^e dilution n'opère pas, quand nous voyons opérer une goutte 6^e dilution du même remède; car un pareil globule contient en tout cas plus de parties médicinales qu'une goutte 6^e, bien qu'en préparant le médicament nous n'apercevions qu'une dilution. Et d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, il y a une différence à faire entre administrer le remède *convenablement* et l'administrer à *forte* dose; le point important pour la guérison, c'est de bien choisir.

Schrœn et Griesselich, dont j'approuve fort d'ailleurs la tendance critique, en revenant sans cesse sur la nécessité de renoncer aux globules et aux petites doses, et en relevant avec soin toutes les opinions qui militent en leur faveur, commettent une inconséquence, eux qui ont vu des guérisons opérées par des dilutions 30, aussi bien que ces homœopathes incarnés, dont les globules ne sont visibles qu'au microscope, et qui redoutent cependant d'en administrer plus d'un, repoussant de toutes leurs forces et déclarant fausses toutes les observations

de leurs collègues sur les fortes doses. Au reste, je puis assurer à ces messieurs, qui s'en tiennent toujours aux dernières règles publiées par Hahnemann, que le père de l'homœopathie est bien revenu de sa peur des fortes doses, et qu'il donne maintenant des dilutions basses avec autant de succès qu'auparavant.

**TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES PAR UNE CAUSE
TRAUMATIQUE, AU MOYEN DE L'USAGE INTERIEUR ET EXTÉ-
RIEUR DE L'ARNICA;**

Par le Docteur MUNNECHE, à Lichtenberg (Saxe).

Quoiqu'il y ait l'administration à l'extérieur des remèdes homœopathiques soit contraire aux principes de Hahnemann, des expériences ont prouvé que, dans les maladies qui se manifestent par des symptômes extérieurs visibles, on peut employer extérieurement, en même temps qu'intérieurement, le médicament convenable. En agissant ainsi, on se conforme au principe *cito, tuto et jucunde sanare*, et l'on opère la cure en moitié moins de temps. Les maladies des articulations, même quand elles proviennent de quelque cause traumatique, prennent ordinairement un caractère chronique, et résistent avec une opiniâtreté extrême aux plus violents remèdes, si elles n'ont pas été attaquées avec force dès le principe. Mon expérience seule, indépendamment des observations publiées par d'autres médecins, m'a convaincu que les maladies chroniques des articulations sont produites, le plus souvent, par des effets trauma-

tiques sur ces parties. Mais ces maladies ne sont que secondaires ; elles ont pour cause une *dyscrasie psoriques* ou *scrophuleuse*. Les malades dont je vais parler m'en ont fourni des preuves ; je m'empresse d'en publier le traitement en priant les autres médecins homœopathes de me donner là-dessus leur avis.

Première observation.

F. Rss., âgée de 26 ans, femme d'un manœuvre de L., s'était étendu démesurément, en portant un lourd fardeau qui lui avait fait faire un faux pas, l'articulation du pied gauche, et au même instant elle y avait ressenti les plus violentes douleurs, comme si son pied eût été démis. Néanmoins, il lui fallut marcher encore pendant quinze à vingt minutes avant d'arriver à sa destination ; encore ne put-elle pas se faire saigner de suite ; elle attendit jusqu'au soir. Espérant que la nuit et le repos la guériraient, elle n'employa aucun remède, quoique l'articulation de son pied fût déjà fort enflée. Mais des élancemens, des tiraillemens violens l'empêchèrent de fermer l'œil, et le lendemain son pied était tellement enflé, qu'elle ne put mettre ni souliers ni bas. Il lui était impossible de marcher ou même de s'appuyer sur le pied ; elle ne pouvait même le laisser pendre sans éprouver des douleurs insupportables ; elle était obligée de le tenir sans cesse étendu dans une position horizontale. Pendant plusieurs jours elle employa toutes sortes de remèdes domestiques ; mais, le mal ne cessant d'augmenter, elle fit appeler enfin un chirurgien, qui la traita

pendant quinze jours sans que les cataplasmes, les bains, les frictions produisissent le moindre effet; au contraire, les douleurs ne firent que s'accroître. La malade, qui m'avait vu traiter plusieurs autres maladies extérieures, s'adressa enfin à moi le 9 novembre 1834. Je trouvai son pied dans l'état suivant.

Enflure forte, brillante, de l'articulation du pied et de tout le pied. Élancemens dans la partie enflée, s'étendant à toute l'articulation au moindre mouvement. La peau de la partie enflée froide; les veines gonflées, bleues, comme des varices. La marche était accompagnée de douleurs violentes, de tiraillemens, de picotemens; elle ne pouvait marcher qu'appuyée sur un bâton.

Je lui donnai *arnica* 1, gutt. 6. Trois jours après, pas d'amélioration.

Le 13, je lui fis prendre *arnica* 1, gutt. 3. Trois jours après, amélioration à peine sensible. L'enflure n'était plus aussi forte ni aussi brillante, picotemens moins violens, même en marchant.

Le 16, je lui administrai *sulphur* 1, gutt. 6. Le mieux continua.

Du 20 au 24, pas de changement.

Le 25, je lui donnai 1 goutte d'*arnica*, teinture mère, dans une cuillerée d'eau, en lui recommandant de se laver deux fois par jour le pied jusqu'au milieu de la jambe avec une cuillerée à thé de teinture mère d'*arnica*.

Au bout de quinze jours elle était assez bien pour pouvoir remettre ses bas et ses souliers sans difficultés, et même pour se servir de son pied. Je suis convaincu

que, si elle s'était ainsi lavé la jambe avec l'arnica le lendemain, ou mieux encore le jour même de l'accident, elle aurait été guérie le troisième jour, aussi parfaitement qu'elle l'était le 12 décembre; mais je crois aussi que la psore (la malade avait eu la gale dans sa jeunesse, et n'en avait pas été bien guérie, comme tous les membres de sa famille que j'appris à mieux connaître par la suite) fit, d'une maladie facile à guérir dans le principe par l'administration du remède spécifique convenable, une maladie longue et douloureuse.

Deuxième observation.

G., voiturier à L., homme robuste de 37 ans, qui avait eu dans sa jeunesse la petite-vérole naturelle, dont il lui était resté de nombreuses marques, et plus tard deux fois la gale, sans que sa santé en ait été altérée du reste, glissa un jour qu'il chargeait sur sa voiture une grosse pierre; l'articulation de son pied droit fléchit, craqua, comme s'il venait de s'y casser quelque chose. Il crut d'abord que ce ne serait rien, et quoiqu'il ressentit des douleurs en marchant ou en se tenant debout, il n'en continua pas moins à vaquer toute la journée à ses affaires. Mais la douleur augmenta sans cesse, et le soir l'articulation, ainsi que tout le pied, était tellement enflée, qu'il ne put tirer sa botte qu'avec peine et avec de grandes douleurs.

Le lendemain, tout le pied, plus encore l'articulation, était fortement enflé et la peau bleuâtre. Le mouvement augmentait l'enflure et la douleur; il lui était absolument

impossible de marcher. Il crut donc qu'il devait nécessairement s'être cassé ou démis quelque chose. Dans cette persuasion, il fit chercher un chirurgien, qui n'arriva que le lendemain. En attendant, il s'était appliqué des compresses de vinaigre, de sel et d'eau, remède généralement employé pour dissoudre les tumeurs. Toutes les recherches du chirurgien ne purent lui faire découvrir ni fracture ni luxation. Il prescrivit donc de continuer les compresses et lui fit appliquer des sangsues dans l'après-midi. Mais deux jours après, ces remèdes n'ayant produit aucune amélioration, il ordonna des fomentations chaudes de *species resolventes*, ainsi que des lotions d'esprit camphré. Au bout de quatre jours, l'état du malade avait encore empiré. On mit donc de côté et les compresses et les lotions, et on frictionna la partie malade avec de l'onguent mercuriel gris, on l'enveloppa de flanelle et on lui fit prendre soir et matin de l'exercice, afin de lui donner de la souplesse. Mais ces moyens, continués pendant cinq jours, eurent les résultats les plus funestes; les douleurs, l'enflure et la chaleur de l'articulation et de tout le pied augmentèrent de beaucoup. L'état du malade empira d'ailleurs tellement, qu'on se décida à me consulter. Le 14 février 1835, je trouvai le malade dans l'état suivant :

Grande agitation d'esprit, inquiétude au sujet de son pied, forte fièvre pendant laquelle dominait le frisson. Vive douleur dans le pied et l'articulation, qui ne le laissait dormir ni nuit ni jour. Grande faiblesse; dès qu'il s'endormait, la douleur que lui causait son pied

le réveillait à l'instant. Même en dormant, il la sentait; aussi son sommeil n'était-il qu'un demi-assoupissement, troublé par les imaginations les plus bizarres et les rêveries les plus désordonnées. Inquiétude. Plaintes en dormant, tressaillemens de crainte chaque fois qu'il s'assoupissait. Il était chagrin, facile à s'emporter, puis il retombait dans le plus grand abattement; son humeur variait plusieurs fois par jour. La douleur l'empêchait de remuer son pied. Il ne pouvait définir d'une manière caractéristique ce qu'il éprouvait; c'étaient, disait-il, des picotemens, des douleurs cuisantes; mais il se plaignait surtout d'un sentiment de chaleur extraordinaire dans tout le pied.

Les glandes inguinales du côté droit étaient aussi attaquées, sensibles au toucher, sans être enflées toutefois. Il lui était impossible de remuer les doigts du pied; leur moindre mouvement lui causait de vives douleurs dans tout le pied. Le pied lui-même était presque raide, et fortement enflé jusqu'au milieu de la jambe. Il ne pouvait ni marcher ni s'appuyer sur le pied malade.

Inflammation violente, profonde, de l'articulation, avec tous les caractères d'un érysipèle, rayonnant de là sur tout le pied, et s'étendant à la partie inférieure de la jambe. La pression du doigt y laissait une marque blanche qui devenait cependant bientôt rouge.

Je lui fis prendre aussitôt *bryon. alb.* ʒo, gutt. 1.

Le 17 février, je renouvelai la dose; le 20, l'inflammation avait déjà sensiblement diminué. L'enflure et la

rougeur ne s'étendaient plus au-delà du pied, et étaient d'ailleurs moins fortes, ainsi que les douleurs cuisantes et les picotemens. Le mouvement lui causait moins de douleurs. Il nourrissait l'espoir de sa guérison.

Le 21, je lui donnai *arnica* 3, gutt. 1, dose que je répétai le 24. Le 27, il pouvait marcher dans la chambre en s'appuyant sur un bâton, sans ressentir des douleurs trop vives. Dès lors, il m'était possible d'examiner avec plus de soin l'état du pied et de l'articulation. Je trouvai l'os naviculaire soulevé d'une manière sensible, et il n'existait pas une liaison normale entre l'os du tarse, l'astragalé et les cinq os cunéiformes.

Le 28, je lui fis prendre *sulphur*. 6, gutt. 1. Son état s'améliora sensiblement; le 7 mars, il était déjà capable de marcher dans la rue en s'appuyant sur un bâton. Le 9, la guérison n'ayant pas fait de progrès depuis quelques jours, je lui donnai de nouveau *arnica* 3, gutt. 1; mais, ce remède n'ayant produit aucun effet, je lui fis prendre, le 12, 1 goutte *inct. arnic. fort.*, dans une cuillerée d'eau. Le 16 et le 20, je renouvelai la dose, et pendant tout ce temps je lui prescrivis de se frictionner soir et matin l'articulation et le pied avec une cuillerée à thé de *teint.-mère arnic.*

A compter du 24 mars, le malade put se chausser de nouveau, et reprendre ses occupations; seulement le soir il éprouvait encore une espèce de paralysie et un peu de raideur dans l'articulation; encore ces derniers symptômes disparurent-ils au bout d'une huitaine de jours. L'os naviculaire était soulevé, mais il ne l'incom-

modait pas du reste. Environ six mois après, j'eus l'occasion d'examiner de nouveau son pied. L'os naviculaire était presque à sa place naturelle; sans doute la marche, en agissant sur le métatarse, l'y avait successivement ramené.

Si nous jetons seulement un coup d'œil superficiel sur les effets des remèdes et manipulations allopathiques qu'on lui administra, nous trouverons : 1° que les fomentations froides ne firent qu'augmenter l'inflammation, ce qui était dans leurs effets primitifs (diminuant l'action) et secondaires (augmentant l'action); 2° que les fomentations chaudes ont agi de la même manière, par suite de leurs effets primitifs (relâchement des parties molles) et secondaires (admission d'une plus grande quantité de sang et d'humeurs dans les parties relâchées); les sangsues même, en opérant une évacuation de sang locale, ne firent que rendre plus violente, plus tard, l'action du sang et des humeurs, surtout sur les vaisseaux vidés; les plantes aromatiques (*spec. resolv.*), l'esprit camphré et l'onguent mercuriel n'avaient aucun rapport pathique avec la maladie; enfin, 3° les manipulations, les exercices, les essais de donner de la souplesse au pied par flexion et extension ne pouvaient, comme tout mouvement d'une partie enflammée, qu'augmenter l'inflammation.

Je guéris de la même manière et par les mêmes remèdes un valet de ferme, P. W., à O., qui s'était tordu l'articulation du pied en sautant d'une voiture, et qui avait été traité auparavant à peu près par les mêmes

moyens allopathiques. Mais le malade s'était adressé à moi plus tôt ; aussi fut-il guéri plus promptement. Nouvelle preuve de l'utilité extérieure du remède spécifique, en même temps qu'il est administré intérieurement dans les maladies traumatiques.

Troisième observation.

Ferdinand, âgé de 15 ans, fils d'un instituteur de B., d'une constitution délicate, fit une chute, et ses deux coudes ayant porté sur la terre, il se tordit l'articulation du bras gauche. On fit appeler aussitôt un chirurgien, qui s'aperçut à l'instant de la luxation, et qui après quelques manipulations, déclara que le coude était remis quoiqu'il fût encore tout difforme ; mais, disait-il, cette difformité disparaîtrait d'elle-même en quelques jours. Seulement, il fit imbiber plusieurs fois par jour, d'esprit camphré, le bandage qu'il avait placé dans la région du coude, et cela au point que Ferdinand sentait le liquide lui pénétrer jusqu'à la peau. Quant à courber le bras, il n'en était pas question.

Mais au bout de trois jours, la difformité n'ayant point disparu, il fallut recourir à un second chirurgien, d'autant plus que toute l'extrémité, mais surtout la région de l'articulation, commençait à enfler.

Tous les deux examinèrent le bras et déclarèrent d'un commun accord la luxation remise, affirmant en outre que la difformité cesserait d'elle-même avec l'enflure, et que le malade pourrait alors remuer le bras. Il fallait seulement continuer à humecter le bras avec de l'esprit

camphré. Trois jours après, la difformité était toujours la même. On m'appela alors.

Le malade était dans l'état suivant le 27 décembre.

Les vives douleurs qui lui enlevaient tout repos, l'inquiétude, le manque d'appétit, l'avaient tellement abattu et affaibli qu'il devait garder le lit. Les traits tordus, défigurés. Pouls mou, petit, fréquent, faible, facile à comprimer. Son sommeil était très-agité. Rêves pénibles. Fréquentes alternations de frissons et de chaleurs; forte chaleur la nuit, soif modérée néanmoins, quoique la bouche fût sèche. Dès qu'il buvait, il avait le hoquet. Pieds froids; front et face brûlans. Yeux troubles et sans éclat, très-sensibles à la lumière. Forte transpiration vers le matin.

Lorsqu'on le portait hors de son lit, la douleur et la faiblesse lui causaient chaque fois des vertiges. Il voyait tout noir; et même lorsqu'on l'avait remis au lit, il se sentait encore pendant quelque temps la tête lourde, embarrassée, vertigineuse. Manque absolu d'appétit; amertume de la bouche.

Le bras gauche, depuis l'articulation de l'épaule jusqu'à la main, enflé et brûlant. Les glandes axillaires douloureuses au toucher ou au moindre mouvement du bras.

La partie supérieure du bras et la main jusqu'à la moitié de l'avant-bras, rouges et brillantes. L'avant-bras était raide, ne pouvait être plié à l'articulation du coude, et la difformité qu'il présentait avec l'humérus, donnait à penser qu'il y avait luxation de l'articulation du coude par derrière. L'olécrane était

donc sorti de la grande fossette postérieure de l'extrémité inférieure de l'humérus, et l'apophyse coronoïde avait pris sa place. Ce qui tendait à confirmer cette supposition, c'était une forte enflure du triceps, ainsi qu'une grande extension des tendons communs du biceps qui s'insèrent dans la tubérosité du radius. Mais ce qu'il y avait de bien remarquable, c'était l'enflure de l'articulation du coude qui s'étendait à trois pouces au dessus et à trois pouces au dessous de l'articulation. La peau à cette place était brillante, d'un rouge foncé, brûlante, parsemée de taches rondes d'un demi-pouce de diamètre, d'une couleur encore plus foncée. Le malade ressentait des élancemens brûlans dans l'enflure, et surtout dans les taches où il lui semblait, disait-il, avoir des charbons ardents.

Je lui fis ôter le bandage et je lui enveloppai tout le bras dans une étoffe de laine. Le même jour, matin et soir, je lui donnai *arsenic* 15, gutt. 1. Le lendemain, 28 décembre, même dose matin et soir.

Le 29, son état s'était amélioré. Son visage annonçait plus de tranquillité intérieure. Pouls plus élevé. Il avait reposé à différentes reprises, son sommeil n'avait point été troublé par des songes. Il eut envie de prendre un bouillon qui le fortifia singulièrement. Bouche humide, soif vive, grand désir surtout de boire de la bière, ce que je lui permis. Rarement le hoquet après avoir bu. Chaleur égale partout le corps; peau humide.

Le malade ne tombait plus en faiblesse lorsqu'on le levait et qu'on le remettait au lit; il était d'ailleurs plus

facile de le transporter, parce qu'il commençait à pouvoir un peu s'aider lui-même.

La peau du bras n'était plus aussi rouge, ainsi que les taches. Selle tous les jours, d'une consistance de bouillie.

Le malade espérait se guérir. Je ne lui donnai ce jour-là aucun médicament.

Le 30 décembre au matin, il prit *arsenic* 12, gutt. 1.

Jusqu'au 2 janvier, le mieux continua, les taches disparurent entièrement, il n'éprouvait plus de douleurs qu'en remuant le bras; la couleur du bras était presque naturelle, seulement il paraissait enflé, comme œdémateux. Mais, d'un autre côté, la région de l'articulation à une distance de trois pouces en haut et en bas, était encore très-rouge et la rougeur s'étendait en rayons. Glandes axillaires aussi douloureuses qu'avant.

Le 3, je lui administrai *arsenic* 9, gutt. 1. Jusqu'au 5, je n'aperçus aucun changement. Je compris dès-lors que l'arsenic avait cessé d'agir, et qu'il fallait un autre remède. Le 6, je lui donnai donc 1 goutte *teinture-mère d'arnica* dans une cuillerée d'eau, soir et matin jusqu'au 12. Le 9, l'enflure avait déjà tellement diminué, que le 10 il me fut facile de reconnaître la luxation que j'avais pressentie; mais l'enflure était encore trop considérable pour que je pusse songer à remettre les os à leur place. L'*arnica* pris intérieurement ne produisant plus d'effet, je résolus de l'administrer en même temps à l'extérieur, et du 13 au 16 janvier, je fis frictionner l'articulation soir et matin avec une cuillerée à thé de *teinture-mère d'arnica*.

L'état de Ferdinand s'était tellement amélioré, qu'il pouvait non seulement se lever, mais même aller se promener de temps à autre en plein air, ce qui lui faisait beaucoup de bien. La diminution de l'enflure me permit dès-lors de lui remettre le coude, ce qui eut lieu en effet dans l'après-midi du 17, à la grande joie du malade, mais non sans peine et sans de vives douleurs. Je lui posai un bandage modérément serré autour de l'articulation, depuis le milieu du bras jusqu'au milieu de l'avant-bras, bandage qu'on lui ôtait à chaque friction. Je n'en continuai pas moins à administrer l'arnica à l'intérieur.

Le 21, la rougeur de la peau, ainsi que son enflure, avaient disparu. Le malade pouvait remuer l'articulation du coude, mais il en était empêché par l'enflure des parties molles de l'articulation et par une espèce de tension qui s'y faisait sentir.

Le 24, tout étant encore dans le même état, j'en conclus que l'arnica avait cessé d'agir; cependant, ce remède me paraissant le plus convenable, j'espérais lui rendre sa vertu au moyen de bains chauds, dont j'avais eu plusieurs fois occasion d'éprouver les heureux effets dans le traitement allopathique. Je fis donc mettre, le soir seulement, peu d'instans avant la friction, le bras de l'enfant dans un bain chaud, et lorsque la peau avait été bien essuyée, je le faisais aussitôt froter d'arnica. Le résultat répondit à mon attente. A la fin de janvier, à l'exception d'un peu de raideur dans l'articulation, qui se perdit bientôt d'ailleurs, Ferdinand était parfaitement guéri.

N^o IV. — MISCELLANÉES ET EXPÉRIENCES HOMŒOPATHIQUES;

Par H,

L'expérience souvent répétée que la méthode homœopathique peut rendre des services même dans les maladies les plus difficiles et les plus désespérées, fait que plus d'un médecin ne s'occupe pas avec assez de soin des pronostics qui se présentent sous un aspect favorable, et se fie à l'efficacité des remèdes homœopathiques, même dans les cas où cette méthode curative ne produit aucun effet. Je conviens que nous sommes déjà devenus beaucoup plus prudents dans le traitement de la phthisie; mais d'un autre côté, on m'accordera que c'est précisément dans cette espèce de maladie que nous nous laissons le plus souvent induire en erreur par le peu de violence apparente des symptômes, et que nous espérons encore des effets salutaires de l'homœopathie quand il n'y a plus rien à en attendre. Une preuve évidente pour moi, non seulement de l'incurabilité d'une phthisie, mais de la mort prochaine du malade, c'est de voir la maladie diminuer d'intensité, la respiration devenir moins courte, la toux, l'expectoration, la transpiration moins fortes. Si, en passant un doigt le long de la colonne vertébrale du malade, non pas toutes, mais une ou deux des vertèbres supérieures qui servent à former la cavité de la poitrine, lui font mal à la pression, on peut être assuré qu'il n'y a pas moyen de le guérir.

Un fait rapporté dans la correspondance médicale de la Société wurtembergeoise, du 22 mars 1835, concernant un squirrhe des testicules, traité par le docteur Camerer de Langenau, prouve encore avec quelle légèreté les médecins de l'ancienne école procèdent dans le trai-

tement de la gale; encore ne veulent-ils jamais regarder cette maladie comme la cause des maux qui se déclarent par la suite. L'anamnésie du cas qui y est rapporté en fournit la preuve évidente.

Un homme de 57 ans avait eu dans sa dix-huitième année la gale, dont il n'avait pu se guérir qu'au bout de trois ans, malgré la quantité de remèdes gras et par conséquent répercutans dont il s'était servi. Depuis cette époque, il avait souffert de temps à autre de furoncles, preuve que le germe de la maladie n'aurait pas été extirpé. On ne dit pas combien de temps durèrent ces éruptions; il suffit de savoir que dans sa trente-quatrième année, se forma, pour la première fois, une enflure au côté gauche du scrotum que l'on prit pour un hydrocèle. On ne s'aperçut que c'était un squirrhe, qu'après lui avoir fait l'opération et lui avoir enlevé le testicule attaqué. Le malade fut guéri, mais il mourut neuf mois après d'une espèce de fungus hématode qui envahit toute la région inguinale du côté jadis malade, et rendait souvent beaucoup de sang.

Une pareille dégénération survenue à la suite d'une gale supprimée par des frictions, est un *noli me tangere* qui, une fois opéré, amène en tout temps une mort prompte, de même que si l'on ne fait rien pour la guérir. Il est difficile de comprendre que les médecins de l'ancienne école ne le sachent pas après tant d'expériences qui auraient dû les en instruire; mais on comprend encore moins qu'ils n'aient pas reconnu d'après la *causa proxima et remota*, dont ils font si grand cas, cette désorganisation pour ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire pour la suite d'une gale supprimée et non guérie, et qu'ils n'aient pas employé des remèdes intérieurs au lieu de pratiquer une opération inutile. Ce cas, à mon avis, serait un de ceux qui tendraient à confirmer la

supposition d'Hahnemann, d'une psore latente, quelque peu disposé que je sois d'ailleurs à la regarder comme la cause des sept huitièmes des maladies chroniques.

Quels sont les effets du *houblon* sur le corps bien portant? Ce serait la peine de s'en assurer. Hahnemann, lui-même, défend sévèrement de boire de la bière pendant le traitement, parce qu'il croit qu'elle contient, en général, des plantes médicinales, et qu'elle peut, par conséquent, détruire l'effet des remèdes. Avant que d'admettre une pareille supposition, il nous faut d'abord apprendre à connaître les effets des parties constituantes de la bière; nous saurons ainsi si l'ivresse qui en accompagne l'usage immodéré, est produite par le houblon ou par la fermentation spiritueuse. Le goût de la bière, qui s'est tellement répandu depuis quelque temps, surtout parmi les jeunes gens, qui en boivent souvent outre mesure, m'a fait présumer que ce désir insatiable d'en boire était une propriété du houblon. Il n'est pas invraisemblable, non plus, que l'ivresse est produite par cette plante, puisqu'il suffit d'une faible quantité de cette boisson pour enivrer les gens nerveux. Cependant je ne veux pas l'affirmer d'une manière positive; je me contente d'attirer là-dessus l'attention en passant. Dès que nous saurons à quoi nous en tenir sur les propriétés du houblon, nous ne serons plus en doute si nous devons permettre ou défendre pendant une cure de boire de la bière, dans la composition de laquelle il entre. Cependant le houblon ne paraît pas être tout-à-fait sans vertu médicinale, comme le prouve le succès avec lequel les anciens médecins l'employaient dans les éruptions cutanées chroniques, dans les hydropisies, dans les constipations du bas-ventre, contre les vers, etc.

Qu'il me soit permis de citer un fait récent qui prouve, d'un côté, que le médecin homœopathe ne doit pas se

diriger uniquement d'après l'analogie des symptômes; de l'autre, que la noix vomique possède d'autres propriétés que celles qu'on lui connaissait déjà, et enfin qu'elle est un excellent remède dans les paralysies des nerfs sacrés ou des branches de nerfs voisines.

Un homme de 60 ans éprouvait déjà depuis dix-huit jours une douleur de plus en plus vive en urinant. Le 26 mai, elle devint tellement forte qu'il ne crut pas devoir tarder davantage à me consulter. La seule chose dont il se plaignit, c'était d'avoir ressenti dans les dernières vingt-quatre heures un besoin continuel d'uriner, ce qui l'avait obligé de recourir toutes les cinq minutes à son vase de nuit sans qu'il pût lâcher, toutefois, plus de trois ou quatre gouttes d'urine. Souvent il éprouvait en même temps des épreintes. Il ne sentait pas de douleurs en évacuant ces quelques gouttes; mais la pression sur l'os pubis devenait de plus en plus forte et douloureuse, et lui causait une agitation qui augmentait sans cesse. La nuit précédente, ses douleurs ne lui avaient pas permis de jouir d'un instant de repos. La cause de ses souffrances paraissait être un refroidissement des pieds, quoiqu'il l'attribuât lui-même à une bière blanche inoffensive, dont il buvait rarement plus d'une chopine, mais qui, selon lui, devait contenir de l'acide vitriolique.

Pas de fièvre, ni de crampes, ni de ces douleurs qui accompagnent ordinairement les rétentions d'urine. Le mal paraissait provenir plutôt de l'inactivité de la vessie, du *detentor et sphincter vesicæ urinariæ*; et les douleurs de l'anus, de la pression de la vessie trop pleine.

L'analogie des symptômes me décida à lui administrer aussitôt *cantharid.* 15, que je lui fis prendre le soir même. Le lendemain matin, pas la moindre amélioration ne s'était encore déclarée; au contraire, la vessie était devenue plus tendue, et la pression ainsi que l'inquiétude

générale, plus fortes. Il était évident que sans avoir préalablement vidé la vessie, on ne pourrait attendre d'effets des remèdes; mais je ne pus engager le malade à se laisser cathétériser. Un autre médicament, *cannabis* 1, ne produisit pas plus d'effet, et le soir 27, les symptômes devinrent si inquiétans, que, craignant que la vessie ne crevât, je fis appeler un chirurgien, et lui fis faire l'opération. Il sortit près de quatre pintes d'urine. Deux doses *nux vom.* 12, l'une le soir même, l'autre le lendemain soir, lui procurèrent des nuits paisibles, de copieuses déjections, et le second soir même, il évacua à peu près une cuillerée d'urine. Mais le troisième jour, l'agitation et la pression sur la vessie paraissant augmenter, je lui fis faire un nouveau cathétérisme, à la suite duquel il évacua encore plus de trois chopines d'urine. Dès-lors il n'éprouva plus de difficulté à uriner, et deux doses *nux vom.* 4/24 suffirent pour le guérir complètement.

(*La continuation au prochain cahier.*)

opérer la cure avec les procédés usités en pareil cas. Voici quel fut le traitement :

Le malade passait journellement six heures plongé dans un bain de sable réchauffé par le soleil. Le soir, avant son coucher, il prenait un bain aromatique dont la base était une décoction de pieds de mouton.

En sortant de ce bain, où il restait trois quarts d'heure, il était frictionné aux quatre membres et sur la colonne dorsale avec un liniment aromatique spiritueux. Tels furent les moyens extérieurs destinés à rappeler la vie dans les régions où elle languissait. Pendant que j'opérais ainsi à la surface, je cherchai à désobstruer les centres à l'aide du sirop antiscorbutique de *Portal*, où l'on sait qu'il entre du *muriate suroxygéné de mercure*. Trois mois de ce traitement n'ayant produit aucune amélioration, je ne crus pas devoir le porter plus loin. Il restait le procédé homœopathique, que je n'hésitai pas un instant de mettre en usage.

Mon premier soin fut d'effacer les impressions médicinales du traitement antérieur. Le *soufre* fut administré comme antidote du mercure. A cette propriété il réunissait l'avantage encore de répondre à quelques uns des symptômes de la maladie. La dose fut de quelques petits grains de la fraction décillionième, répétée le troisième jour, puis avec des intervalles croissant toujours de vingt-quatre heures. Cette progression fut continuée jusqu'à la première apparence d'une réaction qui eut lieu après la septième dose.

Je laissai le malade pendant l'espace de trois semaines

sous l'influence de ce médicament, dont l'effet fut marqué par un fourmillement de tout le système cutané, une augmentation de soif, plus de mollesse dans les selles habituellement dures, et des démangeaisons à la peau pendant la nuit. Le remède ayant achevé son action, je le remplaçai par le *foie de soufre*, comme le plus propre à remplir la double indication et de neutraliser l'action du mercure et de combattre l'obstruction ventrale. Après quinze jours de l'action de ce deuxième remède, je pus croire à la neutralisation du mercure. Mais aucun autre amendement ne s'était fait remarquer dans l'état du malade. Je dus passer à un troisième médicament, choisi dans la corrélation de ses symptômes avec ceux de la maladie.

Portrait de la maladie.

Sueur à la tête, gonflement de la face, chaleur et rougeur des joues, dilatation des pupilles, sécheresse du nez, gonflement des gencives, soif continuelle, appétit dévorant, oppression de la poitrine après le repas, tuméfaction de l'abdomen. La respiration ne se fait que par l'élévation des côtes, comme dans les paroxysmes de l'asthme. Fourmillement dans les extrémités inférieures, douleurs sourdes dans le dos et dans les bras, accès souvent répétés de démangeaison aux jambes, rudesse de la peau de tout le corps, oscillations musculaires visibles au dessous des gras de jambes; de temps à autre, saccades de ces parties. Chaleur nocturne incommode, sommeil agité.

La similitude des symptômes de la *belladonne* avec ceux dont je viens de tracer le tableau, ne me laissait aucun doute sur l'opportunité de ce remède. Les résultats de son action eurent quelque chose de prodigieux. Après une légère aggravation, l'enfant éprouva un mieux-être marqué. Le ventre, si gros, si tendu, dont la tuméfaction repoussait le sang vers la poitrine et la tête, se ramollit et s'affaissa à la suite de nombreuses évacuations alvines offrant un caractère critique, dessiné dans la liaison des excréments. Cet état, qui se soutint, amena une diminution sensible de la congestion pectorale et cérébrale. La face perdit sa couleur vive et sa chaleur. La respiration devint plus libre et l'appétit plus naturel. La soif vive et la faim canine disparurent. On sera peu surpris d'apprendre que, dès ce moment, la nutrition s'étendit jusqu'aux membres, que la nature semblait avoir oubliés dans la distribution des sucs alimentaires. Le remède fut renouvelé au premier signe stationnaire de l'amélioration. Le malade resta ainsi sous son influence l'espace de six semaines, pendant lesquelles les extrémités inférieures se ranimèrent assez pour que le malade pût se tenir sur ses jambes et essayer quelques pas, soutenu par une main étrangère. Continuer ce procédé déscopilateur des glandes méseraïques était la principale indication à remplir. Aucun remède n'y paraissait plus propre que le *calcareo carbonica* (voyez la *Matière médicale*, antipsoriques). Il fut administré avec la progression suivie pour les premiers médicaments, et répondit pleinement à ce que j'en attendais. La durée d'action de ce

remède est étendue, et son activité puissante. J'en reçus une nouvelle preuve dans le soulèvement de la nature contre l'action primitive de ce médicament. L'enfant eut à supporter pendant trois jours un mouvement fébrile, accompagné de ballonnement du ventre avec borborrygmes et constipation. La face rougit de nouveau, la tête était douloureuse, la soif vive, l'appétit nul, la faiblesse ne lui permettait plus de se lever. Le quatrième jour, tous ces symptômes disparurent pour faire place à des sueurs abondantes et à de nouvelles évacuations alvines critiques. Depuis cet événement, la cure fit de rapides progrès. Le malade se fortifiait à vue d'œil, reprenant des chairs, et ce *turgor* qui attestait une nutrition parfaite. Il ne tarda pas à marcher assez solidement, il est vrai, mais en se balançant d'un côté à l'autre, attendu la courbure des os des jambes déjetés de dedans en dehors.

J'eusse pu rigoureusement borner là mes soins, en laissant à la nature le soin de redresser les os, travail dont elle s'acquitte presque toujours, lorsque les obstacles qui peuvent la contrarier sont levés. Comme disciple de l'école ancienne, j'avais rempli tous mes devoirs; l'homœopathe va plus loin, en possession qu'il est des remèdes inconnus à la matière médicale ordinaire. L'épreuve des médicamens sur l'homme sain a fait reconnaître dans la *silice* une action spécifique sur la substance osseuse. L'emploi de ce remède chez l'homme malade a opéré d'admirables guérisons dans les ulcères chroniques avec carie des os longs; des amputations regar-

dées comme inévitables pour sauver la vie, ont été supprimées par la propriété que possède la silice de provoquer des séquestres et de régénérer la substance osseuse en état d'inflammation suppurative, comme on peut le voir dans les recueils de la thérapie homœopathique. Je me crus autorisé à seconder la nature par l'emploi de ce remède. La *silice* fut donc administrée et alternée avec le *soufre*. Ce second traitement dura trois mois, pendant lesquels, non seulement les os des jambes et les clavicules reprirent de la rectitude, mais encore vit-on la colonne épinière se redresser et la bosse diminuer de moitié. Plus ne reparurent les accidens du ventre, de la poitrine et de la tête. Je secondai la nature et les remèdes par l'emploi des moyens orthopédiques. Un lit et des ligatures raisonnées tendaient constamment et à tous les instans à combattre la courbure de l'épine dorsale, que ne contribua pas peu à redresser un poids porté dans la marche par la main du côté répondant à la convexité de la courbure; car cette dernière était latérale. Ici finit le traitement homœopathique; le *saltem non nocent* du père de la médecine se présentait à mon esprit, mon ministère était accompli. Le petit bossu fut confié à l'établissement orthopédique, qui fut chargé de terminer la cure. Les nouvelles que l'on en reçoit sont de plus en plus satisfaisantes, elles donnent l'espoir d'un complet rétablissement.

On se contentera peut-être d'admettre la fidélité de ces récits, en ne contestant point la vérité des guérisons qu'ils renferment. Mais que les maladies qu'elles ont ter-

minées relèvent de la psore exclusivement, cette assertion, je m'y attendais, souffrira quelques difficultés. On ne saurait nier, sans doute, que des causes étrangères à la psore ne puissent donner lieu à ces maladies. Mais remarquons bien qu'il n'est ici question que de celles de l'enfance, c'est-à-dire d'un âge où la vie est encore vierge de tout abus. Cet âge ne peut être puni des fautes qu'il n'a pu commettre. C'est donc celles des auteurs de ses jours que l'enfant est condamné à expier. Je sais que la difficulté est loin d'être vaincue par cet appel à l'hérédité, et que les maladies transmises des pères à leurs enfans peuvent reconnaître chez ces derniers d'autres causes que la psore. Oui, l'abus des jouissances, tous les genres d'excès, toutes les intempérances physiques et morales peuvent porter dans tous les systèmes de l'organisme une désharmonie qui amène à la longue des dégénéralions portant le même cachet que les maladies chroniques qui font le sujet de ces réflexions. Mais est-il bien sûr que la psore n'en soit pas ou la source primitive, ou la cause complicante qui en détermine l'opiniâtreté et, le plus souvent, l'incurabilité.

Je reviens toujours à dire que l'on a, dans tous les temps, fait trop peu de cas de ce miasme, qu'on le connaît très-mal encore, témoin les traitemens vicieux auxquels on l'a soumis jusqu'ici et on le soumet encore. On ne saurait trop inviter les hommes de l'art, et même les gens du monde, à lire le premier volume du *Traité des maladies chroniques* de Hahnemann. C'est à son berceau que ce savant observateur est allé considérer ce miasme,

alors aussi hideux qu'il nous paraît aujourd'hui simple et dépouillé de toute malignité, depuis son passage au travers de millions d'organismes pour arriver jusqu'à nous. Il y a loin, sans doute, de la forme horrible et dégoûtante de la lèpre, à quelques boutons, quelques vésicules qui forment maintenant son apanage. Et cependant voyez, toujours dans le tableau fidèle qu'en offre Hahnemann, la multitude d'affections chroniques, rebelles à tout traitement, que ce miasme repoussé au dedans peut engendrer. Je le répète, le peu d'importance accordée à ce miasme, sa cure vicieuse, suite inévitable de sa nature méconnue, et l'incrédulité sur la presque-universalité de sa diffusion, ont imposé à l'humanité cet onéreux tribut, le fléau des maladies chroniques. Hahnemann a démontré avec une telle évidence l'irrationalité et le danger des traitemens usités dans la psore, qu'il n'est qu'un aveuglement incurable, même une prévention coupable, qui puissent s'y refuser. Il n'est pas moins contraire à la saine raison, de contester l'infinie diffusion d'un miasme dont nous trouvons la société entachée de temps immémorial, de l'extrême subtilité contagieuse duquel nous sommes bien convaincus, au milieu duquel nous vivons exposés à le contracter au moindre des contacts, que nous ne pouvons cependant éviter, que les armées traînent après elles, que les guerres permanentes font circuler en tous lieux, que nous cachons soigneusement nous-mêmes lorsque nous en sommes atteints, que nous effaçons en toute hâte, impatiens que nous sommes de rentrer dans la société dont nous nous bannissons, tant

par respect pour la santé publique que par la honte de ce vice et par l'impudeur d'un tel aveu. Une telle conduite n'est-elle pas une confession tacite de la vérité de ce que l'on s'efforce de contester tout haut ?

Il est un dernier retranchement où peut encore se réfugier l'incrédulité. C'est le caractère d'un raisonnement qui ne peut être concluant, parce qu'il est, selon le langage de l'école, fait *à priori*. Aussi l'homœopathie ne s'en sert-elle que comme complément de ses preuves appuyées sur les faits. Le doute philosophique, symbole de la sagesse, guida ses premiers essais : le succès justifia la présomption. Le moyen de résister à l'évidence des guérisons tentées et opérées sur la foi de ce diagnostic ! Que si l'on persiste à ne point vouloir admettre la psore comme source de nos maux chroniques, tout en avouant l'existence des cures opérées par les remèdes qui la combattent victorieusement, qu'il plaise au moins aux adversaires de cette opinion de ne pas rejeter de la matière médicale les moyens héroïques dont l'homœopathie leur fait présent, sauf à les revêtir d'un autre nom et à supposer à ces maladies, ce qui leur coûtera peu, toute autre cause. Cette transaction fera disparaître la culpabilité d'une prévention qui prive l'humanité souffrante du bienfait de cette découverte.

Après avoir exposé les diverses métamorphoses que subit la psore dans les générations des maladies chroniques de l'enfance, il ne sera pas difficile de comprendre la part que peut avoir ce miasme dans la composition de ces maladies dans les différens âges de la vie. Ici j'in-

voquerai la psore acquise à défaut de la psore originelle, qui n'eût pas manqué de s'associer aux maladies de l'homme enfant, si elle eût véritablement préexisté à ces maladies. Il faut encore rappeler le texte, tout paradoxal qu'il semble être, de la presque-universalité de l'infection publique. Je ne me lasse pas de le redire : on fait trop peu de cas des éruptions fugitives dont l'enfance offre si fréquemment le spectacle. Ce reproche s'adresse encore plus aux parens qu'à l'homme de l'art lui-même. Les premiers, jaloux de la propreté, de la beauté même de leurs enfans, sont en possession de tous les moyens cosmétiques propres à entretenir l'une et l'autre; ils parlent de tout à leur médecin, excepté de ce symptôme, auquel il attribue lui-même peu d'importance. C'est ainsi que la psore, si elle n'est originelle, s'introduit furtivement, et à l'insu des uns et des autres, dans le torrent de nos humeurs. Quant aux autres saisons de la vie, quel est le malade qui daigne se souvenir d'avoir été psorique, lorsqu'un traitement, prétendu méthodique, l'a délivré de ce vice contagieux? Que dis-je? quel est le médecin qui lui adresse une question explorative relative à ce sujet? Non seulement cette idée est absente de son esprit, mais lui vint-elle, la question lui paraîtrait révoltante, offensante même. Toutefois faut-il que les malades et leurs médecins se décident, les uns à entendre, les autres à prononcer ce mot, qui perdra ce qu'il a de révoltant, à mesure que la conviction de l'universalité du vice involontaire qu'il désigne entrera dans les esprits.

Je l'avoue, ce mot et l'assertion de cette universalité ne firent pas sur moi, lorsque je les entendis pour la première fois, une impression moins rebutante que celle que j'opère sur mes lecteurs en les répétant. C'est du dégoût, c'est de l'effroi, c'est de l'humeur même. C'est dans ces sentimens pénibles, dont aucun espoir ne tempère l'amertume, que prend sa source l'incrédulité. Dépouillons donc une fausse honte. L'aveu d'un mal qu'on n'a pu éviter, que nous partageons avec l'humanité presque tout entière, ne doit pas plus nous coûter que la plainte d'un léger catarrhe, d'une faible inflammation de la gorge. Gardons notre irritation, pour en poursuivre l'incurabilité dont nous étions frappés, et ouvrons nos cœurs à la joie qu'on doit ressentir à la vue d'une découverte qui, tout à la fois, nous enseigne à prévenir les maladies chroniques par une méthode curative plus sage de la psore, et à en opérer la guérison lorsqu'on n'a pu les éviter. Si la psore est réellement la mère de la presque totalité de nos maladies chroniques, comme il appert par les observations que j'ai exposées, il n'est pas moins vrai que l'on retrouve ce miasme fréquemment associé à beaucoup de maladies aiguës, dont il contrarie et entrave la marche, dont il peut déterminer l'incurabilité. Combien souvent j'ai moi-même gémi sur l'inefficacité d'un traitement rationnel méthodique, et déploré l'insuffisance de l'art à conjurer les dangers et la mort dans certaines maladies; tandis qu'à l'aide du même procédé, je voyais les mêmes maladies entrer facilement en voie de parfaite guérison! Ces douloureuses impressions

me sont encore parfois réservées. La mort aura toujours des droits incontestables. Mais je confesse avec bonheur que, depuis mon initiation aux vérités découvertes par Hahnemann, ma sensibilité a cessé d'être mise à de si nombreuses déceptions. Je jouis encore au souvenir d'une cure dont le malade et moi avons toute l'obligation à la première application que je fis de ce nouveau principe. En voici la relation détaillée et fidèle :

Une petite fille de six ans contracta la coqueluche, qui régnait épidémiquement. Un médecin allopathe soumit cette affection au traitement le plus régulier. Les premières voies furent évacuées, suivirent les remèdes incisifs et dérivatifs, puis les sédatifs propres à enchaîner le type nerveux qui fait l'essence de cette maladie. Tous ces moyens demeurèrent sans succès. Une fièvre vive, accompagnée d'une soif ardente et de beaucoup de chaleur générale, spécialement à la face, réclamait l'usage des antiphlogistiques. Les sangsues furent appliquées, d'abord à la tête, puis à la poitrine. La fièvre tomba et avec elle tous les symptômes qui l'escortaient. Un dépôt critique semblait vouloir se former sur les glandes du cou, qui se gonflèrent, mais sans phlogose. Ce nouveau symptôme fut suivi d'une éruption de nature miliaire, dont on favorisa la sortie par l'application de sinapismes et de vésicatoires. La toux convulsive en fut éminemment soulagée. La malade, à quelques quintes près de cette toux qui avait perdu sa férocité, semblait toucher à l'époque de sa guérison; elle ne se plaignait plus que de quelques démangeaisons à la peau, que l'on calma et fit

disparaître à l'aide de quelques bains tièdes. Mais la fièvre ne tarda pas à se relever et prit le caractère de fièvre lente, la toux se ranima et reprit la forme convulsive première. Point d'expectoration, soif, chaleur permanente, faim canine, goût exclusif pour la viande, le ventre est relâché et resserré. Emaciation des membres. La peau devient dans toutes les parties du corps rugueuse et ressemble à la peau de chagrin; absence presque totale de sommeil, interrompu par les accès de toux devenus plus fréquens. Tel était l'état de la malade, quand je fus appelé.

J'étais évidemment en face d'une phthisie pulmonaire, parvenue à ce degré qui ravit tout espoir de guérison. Entre tous les symptômes, celui de la toux convulsive était le symptôme dominant et primitif, dont tous les autres dérivait, comme les conséquences d'un principe. Je dirigeai contre elle les propriétés médicinales de la *belladonne* (voyez la *Matière médicale pure*). Son fluence fut marquée sur la toux, dont les quintes perdirent de leur violence et de leur fréquence.

La malade put goûter quelques heures de sommeil. Mais la fièvre continuait, avec elle la soif et la chaleur: n'ayant rien de plus à attendre du remède, je lui substituai le *drosera rotundifolia*, véritable spécifique de la toux convulsive. Ce remède ne fut pas plus heureux que la belladonne. La toux seulement perdit complètement son caractère nerveux, pour ne ressembler plus qu'à une toux catarrhale, avec expectoration abondante, qui, loin de soulager, ajoutait chaque jour à la faiblesse et à l'é-

puisement. Frappé de l'inefficacité de ces remèdes, déçu dans les espérances que j'avais fondées sur leur héroïque spécificité, j'osai pour la première fois soupçonner la psore d'entretenir cette maladie. Je dus cette inspiration à la circonstance de l'éruption dont j'ai parlé, dont l'apparition avait calmé tous les symptômes, dont la disparition fut suivie de leur exacerbation. J'accusai cette métastase de tout le désordre qui lui succéda; préoccupé du caractère psorique de cette éruption, j'attaquai son miasme avec son spécifique. Pour proportionner le remède à l'excessive impressionnabilité de la malade, je me bornai à lui faire flairer la fraction décillionième de la teinture de *soufre*. Je répétais jusqu'à trois fois ce procédé dans l'espace de vingt-quatre heures; ce n'est qu'après ce laps de temps que je remarquai une réaction caractérisée par de l'agitation, de l'augmentation de la fièvre, de la toux et de la soif. Cette exacerbation n'eut qu'une durée de quelques heures, après lesquelles un long et doux sommeil s'empara de la malade, qui, en se réveillant, était couverte d'une sueur générale et abondante, qui fit tomber la fièvre. Elle ne revint plus que par paroxysmes irréguliers, avec une diminution successive de leur durée et de leur intensité. Le remède fut renouvelé le sixième jour, mais, cette fois, à la dose de la goutte entière de la fraction décillionième, dont la malade pouvait supporter l'activité. Cette seconde dose acheva ce que la première, trop faible, n'avait pu opérer, c'est-à-dire la chute de la fièvre et de tous les symptômes concomitans. La toux diminua sensiblement

de jour en jour, avec elle l'expectoration, dont les produits n'avaient pas peu contribué à émacer la malade. La convalescence fut alors décidée. Les glandes du cou seules, froides et *rénitentes*, avaient résisté à l'action du soufre. Elles cédèrent plus tard au *mercure*, au *foie de soufre* et au *calcareo carbonica*, qui ensemble formèrent un traitement de la durée de trois mois.

Point de doute que, si cet enfant eût succombé, on ne l'eût regardée comme l'une de ces nombreuses victimes que fait tous les jours la coqueluche. D'après cet événement, je ne doute pas qu'un grand nombre de ces victimes sont moissonnées, non par la toux convulsive elle-même, mais bien par sa complication avec ce miasme ignoré, caché derrière elle, et défigurant cette maladie jusqu'à la mortalité. On peut croire que, pendant le règne de cette épidémie, je n'ai pas cessé de faire des investigations sur les antécédens des enfans qui ont succombé à cette maladie. Mes recherches ont, en grande partie, confirmé l'existence de cette complication. La plupart de ces infortunés portaient plus ou moins de signes de la présence du vice psorique. Je le redis encore, sauf à engendrer la satiété, on donne trop peu d'attention à ces efflorescences auxquelles l'enfance est si sujette; on oublie trop facilement ces croûtes de lait, ces humidités d'oreilles, ces petites éruptions volatiles générales, ces petites excoriations des organes génitaux et des plis de l'aîne, dont ils ont été délivrés par des lotions aux poudres astringentes ou que l'invasion de la maladie a fait disparaître. Isolés dans l'organisme ou relé-

gués à son extrême frontière, et fixés sur des organes peu essentiels à l'harmonie des fonctions, ces produits blessent plus la vue qu'ils n'altèrent le sentiment. On les voit traverser de longues périodes de la vie, respectant constamment ses principaux mobiles; qu'une étincelle, partie d'un foyer d'irritation, soit morale, soit physique, vienne incendier le sang et exalter la sensibilité, fidèles au lien sympathique qui les unit, tous les ressorts de la vie accourent au secours de l'organe en souffrance, entraînant avec eux le flot des humeurs, au milieu desquelles passe inaperçu le miasme. La maladie se développe, mais bientôt se hérissé de symptômes étrangers à sa nature. Les remèdes les plus appropriés demeurent inefficaces, ou ne produisent qu'un calme fugitif. Une complication est soupçonnée; mais quelle est-elle? Le malade jouissait, avant l'invasion, d'une santé parfaite. On a bien quelque souvenance d'un exanthème, d'un écoulement, d'un suintement d'oreilles, qui peut-être est pour quelque chose dans ces difficultés qu'on ne peut vaincre, contre lesquelles on dirige, sans trop y croire, un vésicatoire, qui est frappé de la même inefficacité.

Sans doute, il existe un alliage dans les principes constitutifs de cette maladie qui résiste à tout traitement. Ces symptômes anomaux, étrangers à l'essence du mal, ne sont point des épiphénomènes, mais bien les symptômes d'une maladie combinée avec la première. Tirillée en sens opposés, la nature ne peut répondre complètement ni à l'une ni à l'autre; il y a croisement des mouvemens médicateurs. Cet état de perturbation

dans lequel tout commence et rien ne s'achève, ne saurait durer, sans amener la désorganisation et l'épuisement. Ainsi s'explique l'incurabilité de ces maladies qui, dans leur état de simplicité, marchent à leur terminaison paisiblement, exemptes de tout danger. Tel était le double caractère de celle dont je viens de tracer l'histoire; deux atomes de *soufre* en ont triomphé, en décomposant l'assemblage de deux maladies que la nature ne peut mener de front. On a vu l'inefficacité des applications stimulantes, destinées à rappeler au dehors les produits du miasme et le miasme lui-même; ce que pouvait ce *stimulus* contre la prédominance du *stimulus intérieur*, provoqué et entretenu par le conflit de deux maladies : l'œuvre médicale était dans leur séparation ou l'anéantissement de l'une d'elles. Les maladies aiguës n'obéissent qu'à la nature; la cause en est toujours inconnue. Il n'en est pas de même de celles chroniques, dont le principe est un miasme qui peut être victorieusement combattu par son spécifique. Le soufre, que j'opposai à celui qui compliquait cette maladie, est de temps immémorial reconnu pour être son antidote. Il décomposa le monstrueux mélange dont la mort allait surgir. Enchaînée par ce remède, la psore s'endormit, si je puis parler ainsi, et la coqueluche, rendue à ses formes naturelles, put sans nulle entrave cheminer vers sa terminaison par la santé. La psore, ai-je dit, n'était qu'en état de sommeil; témoin l'engorgement des glandes; mais sa séparation de la toux convulsive s'était opérée, et cela suffit à cette dernière maladie pour entrer en voie de guérison. Le reste de la cure an-

tipsorique s'acheva , comme je l'ai dit. Il faudrait un grand degré d'aveuglement pour refuser à la psore , dans la complication présente, la plus grande part du danger de mort qu'a couru la malade , et au soufre l'honneur de l'heureux dénouement de ce drame lamentable. Oh ! plutôt félicitons-nous , félicitons la science d'une découverte à laquelle elle a tant à gagner ; qui , en la plaçant au rang des sciences exactes , la réhabilite aux yeux des nombreux adversaires d'un art conjectural , et la réconcilie avec l'humanité dont elle était condamnée à contempler les souffrances , sans pouvoir les soulager. Mais peut-être n'ai-je pas encore suffisamment démontré l'influence délétère du vice psorique sur le cours des maladies qui lui sont étrangères. Bien que je pusse renvoyer le lecteur à sa mémoire propre , pour puiser les preuves qui lui manquent , à celles que j'ai offertes jusqu'ici j'ajouterai la démonstration que renferment les observations suivantes.

Je traitais depuis trois mois un malade de la fièvre intermittente tierce , sans pouvoir l'en délivrer. Le traitement, entièrement homœopathique, c'est-à-dire rigoureusement basé sur la similitude des symptômes qui la composaient avec les symptômes médicaux , suspendit à trois reprises différentes la fièvre , qui reparut autant de fois, toujours avec le même type. Son premier était le suivant :

Froid vif, soif ardente pendant le frisson , nausées ; la tête est douloureuse , les membres brisés. Cet état dure deux heures. Une forte chaleur succède , la

soif continue ; enfin , la sueur termine l'accès , elle est abondante et dure quelques heures de suite pendant le sommeil ; dans l'apyrexie , l'appétit est nul , le goût amer et la langue chargée et jaunâtre.

Le malade a toujours grande envie de boire ; il est abattu , de mauvaise humeur , constipé. C'est à la suite d'un refroidissement que s'est développée cette fièvre. Le malade est d'un tempérament bilioso - sanguin , irritable , violent.

Ces détails paraîtront minutieux aux praticiens qui voient dans le kina un moyen sûr de se rendre maître du type fébrile intermittent. Avant la découverte du *sulfate de kinine* , on passait à l'administration du *quinquina* immédiatement après celle des évacuans regardés comme indispensables pour purifier les premières voies. Aujourd'hui on croit pouvoir se dispenser de ces préliminaires. Le sulfate fait à l'instant justice de la fièvre. Voilà ce que j'ai vu , ce que je vois encore tous les jours ; je dirai plus , ce que j'ai fait moi-même. Quels étaient , quels sont encore les résultats de cette méthode curative des fièvres intermittentes ? Il doit suffire de renvoyer le lecteur à sa propre mémoire ; il se rappellera qu'il est des fièvres rebelles à ce remède , que leur suspension est fréquemment suivie de maladies plus graves que la fièvre qu'il a arrêtée , qui ne cèdent qu'au retour de cette fièvre , dont la nature est assez bonne pour déterminer la récidive.

Autre doit être la conduite du médecin homœopathe ; pour lui , il n'est point de généralité ; tout est espèce à

ses yeux. Une maladie est elle-même et ne ressemble qu'à elle-même. Ce n'est point dans sa ressemblance avec toute autre fièvre, en apparence de la même nature, qu'il cherche le remède qui lui est propre, mais bien dans la similitude avec la même maladie virtuellement contenue dans le médicament qui peut la développer sur l'homme sain. Quelques nombreuses qu' puissent être leurs formes, ils ne sont pas moins nombreux les remèdes éprouvés qui leur correspondent.

Dirigé par ces principes, je trouvai cette similitude dans la *noix vomique*, qui, renfermant les symptômes caractéristiques de cette fièvre, avait de plus l'avantage de répondre à la cause occasionnelle, le refroidissement, dont elle était née. Administrée sur la fin du paroxysme, son influence sur le paroxysme suivant fut signalée par une aggravation des symptômes, symbole de la spécificité. L'accès fut et plus violent et plus long, la constipation fut vaincue et le malade attendit vainement le troisième paroxysme. L'apyrexie dura huit jours, après lesquels la fièvre se rétablit avec son type primitif.

Nulle différence dans les symptômes, si ce n'est que la soif n'était plus attachée qu'au frisson, et que le mal de tête n'occupait qu'un côté du front, circonscrit dans un étroit espace, à la manière du clou hystérique. Le malade se plaignait aussi de sentir une profonde faiblesse au creux de l'estomac. A l'entendre, ses intestins lui semblaient n'être pas soutenus, et dans l'intervalle d'un paroxysme à l'autre, il montrait une grande sensibilité au froid. Cette fois le ventre était plus relâché que res-

serré. Voilà bien encore une fièvre intermittente tierce. Malgré l'uniformité du type, qui oserait y voir une maladie semblable à la première ? Sa cause interne, quelque inconnue qu'elle soit, devait avoir varié, puisque les symptômes, qui en sont la fidèle expression, avaient eux-mêmes varié. Ils demandaient un remède qui les contint virtuellement ; je le trouvai dans la *fève de saint Ignace* (voyez la *Matière médicale pure*). La fièvre céda avec la même facilité à ce remède nouveau. Comme la durée d'action est courte, il fut renouvelé le cinquième jour. Bien que la fièvre ne revint plus, le malade était averti tous les deux jours qu'il avait été fiévreux à telle heure, ressentant, en miniature, il est vrai, les principaux symptômes de son mal. Le remède fut encore réitéré ; mais cette fois sans succès. La fièvre reparut dans toute sa force primitive, et sous la forme suivante : frisson de la durée d'une heure, chaleur, rougeur de la face, pendant que les membres sont agités par le tremblement. Puis chaleur ardente générale, douleur profonde dans les os, le malade est brisé ; la sueur tarde beaucoup à venir, mais elle est abondante et longue ; privation de sommeil ; s'il s'endort, il est tourmenté de rêves effrayans, se réveille en sursaut, hors de lui-même et baigné de sueur ; défaut d'appétit, le ventre est relâché, la faiblesse est grande, le teint jaune et l'humeur grondeuse, colère. Les membres sont si douloureux, qu'on ne peut les toucher sans causer de la souffrance, comme s'ils étaient meurtris ; absence de la soif.

Il est donc bien vrai qu'il n'est que des espèces dans

la nature. C'est bien le même malade, toujours atteint de la fièvre tierce; même type, mais variété de symptômes. Cette fois le *kina* répondait mieux que tout autre remède aux symptômes caractéristiques. (Voy. la *Matière médicale pure.*) Je le donnai à la dose billionième de la teinture spiritueuse de cette substance. Aggravation marquée du paroxysme suivant, cessation de la fièvre. Le malade retrouve de l'appétit, reprend des forces et un meilleur teint. La guérison paraît complète. Le *kina* est renouvelé le sixième jour, mais à la dose quadrillionième; malgré la faiblesse de cette dose, le malade eut un ressentiment de la fièvre. J'ai tout lieu de regarder ce mouvement fébrile comme un effet du remède. C'était sans doute la maladie du médicament. C'est ce qui arriva à Hahnemann lui-même, lorsqu'en pleine santé il prit ce remède pour en éprouver la vertu positive. Cet extrait de paroxysme ne se renouvela pas. Le malade était rentré dans son état de santé, à un peu de faiblesse près; il en jouissait depuis un mois, lorsqu'une vive affection de l'âme vint l'en priver, en lui rendant la fièvre tierce.

On pourrait à moins de frais perdre le courage et la patience. Ma perplexité était égale à celle du malade. La maladie se représentant accompagnée des mêmes symptômes que dans la précédente récidive, j'administrai de nouveau le quinquina. Quel fut mon étonnement de voir la fièvre lui résister! La dose pouvant avoir été trop faible, je la réitérai, donnant cette fois la dix-millionième fraction. Le paroxysme en fut notablement aggravé, même résistance, la fièvre continua. C'est alors seule-

ment que l'idée d'une complication se présenta à mon esprit.

Un nouvel examen des antécédens du malade m'apprit qu'il avait eu, pendant de longues années, des dartres que, quelques mois avant d'être atteint de la fièvre, il avait fait disparaître à l'aide de lotions pratiquées avec du savon très-âcre. Conséquemment à cette découverte, je ne balançai pas un instant à lui donner le *soufre*, qui enleva la fièvre comme par enchantement. Le moyen de douter que la psore ne fût la continuation de la fièvre, lorsque sa cessation fut suivie d'une éruption dartreuse aux mêmes lieux où ce vice avait siégé précédemment ? De temps immémorial on a professé cet axiome : *Toutes et quantes fois une maladie est rebelle au traitement rationnel qui en triomphe communément, on doit y soupçonner quelque cause secrète qui en détermine l'incurabilité.* N'est-ce pas avoir fait la moitié du chemin que d'adopter cette maxime. Mais quelle est cette cause cachée ? C'est ici que s'ouvre le domaine de l'imagination, dont on sait que l'étendue n'a point de bornes. Il a été, depuis la plus haute antiquité, parcouru dans toutes ses régions, sans que notre science, tout en s'enrichissant de brillantes théories, soit devenue plus heureuse. Avant Hahnemann, on savait que la psore répercutée peut engendrer les maladies les plus graves ; mais, avant lui, personne n'avait pensé que ce miasme pouvait se trouver mêlé à la plupart des affections chroniques. Avant les découvertes de ce grand observateur, on attaquait la psore rentrée avec la psore elle-même, dont on mettait en jeu le conta-

gieux caractère en l'inoculant de nouveau aux malades par le contact immédiat avec des individus psoriques, sans que ce moyen aboutît à la fin qu'on se proposait. Comment en espérer une nouvelle imprégnation d'un organisme déjà saturé de ce miasme ! Mais, avant Hahnemann, on ignorait que la psore récente a déjà imprégné de son miasme tout l'organisme avant de faire son éruption à la peau, et que cette éruption est le complément de son acte, au lieu d'en être le principe : erreur qui est devenue et devient encore tous les jours la source des maladies chroniques de tous genres. La science lui est redevable de cette grande idée qui doit renverser la méthode curative de ce vice, en l'attaquant dans ses racines, au lieu de s'en prendre à ses branches. Ce grand homme a comblé la mesure de sa bienveillance pour la science et l'humanité, en cherchant et découvrant les moyens de l'anéantir, lorsque, répercuté et identifié avec nos humeurs, auxquelles il fait éprouver tous les genres de perversion, il refuse opiniâtrément de reflleurir sur l'organe cutané.

Ces remèdes, qui ont subi des milliers de fois l'épreuve de l'homme sain, avec lesquels ont été opérées autant de cures jusqu'à eux inespérées, ces mêmes remèdes que l'on a vus en action dans la description des guérisons que j'ai relatées, sont aujourd'hui au pouvoir de la science. Leur auteur ne lui demande, pour salaire de ses travaux, d'autre peine que celle de les soumettre à sa propre expérience.

Jusqu'à quand balancera-t-on encore à être consé-

quent au principe universellement admis, que le bouton psorique est comme le bouton syphilitique, l'expression de l'infection du sang par ces deux miasmes ? S'il en est ainsi, que signifie cette attaque du symptôme de la psore avec les frictions sulfureuses ? Ne voit-on pas que le miasme, privé d'un aboutissant nécessaire à son éruption, et d'une parfaite innocuité, se rejettera sur un organe interne, pour y déterminer une maladie aiguë ou une affection chronique, selon le degré d'importance de cet organe dans l'économie animale ? En vérité, il faut un haut degré d'obstination et d'incurie pour persévérer dans une route si peu honorable pour la science, si fatale à l'humanité ! La nouvelle méthode curative n'eût-elle d'autre avantage que celui de la simplicité, il faudrait encore l'adopter, ne fût-ce que pour satisfaire à ce besoin caractéristique de notre époque, besoin qui devrait être celui de l'esprit humain dans tous les temps, de ramener les choses humaines à leur plus simple expression.

Comment en effet peut-on se refuser le plaisir de voir ce miasme hideux, cette hydre aux mille têtes, les courber docilement devant un atome de soufre, son vainqueur ! Il me souvient toujours du sentiment d'indifférence, pour ne pas dire de pitié, que j'apportai (car je ne voulais pas juger sans connaissance de cause) à la première épreuve de la cure d'une psore avec cette fraction infinitésimale de soufre, dont je m'apprêtais d'avance à me moquer. Quel fut mon désappointement de voir pulluler les vésicules, s'accroître les démangeaisons sous l'influence de cet atome médical ! force fut

bien à moi d'y croire, en dépit de nos plus respectables principes. Que de conséquences déroulait à mes yeux ce phénomène si peu attendu ! toute la doctrine homœopathique en surgissait, la loi des semblables était gravée en gros caractères dans l'exiguité du remède ; une épreuve manquait encore à ma conviction, celle du médicament sur l'homme sain ; je pris moi-même du soufre, dont je continuai l'usage pendant quelques jours, à la dose d'un grain chaque jour, et la démangeaison cutanée que j'en éprouvai acquit un sectateur de plus à l'homœopathie.

Mais j'oubliais que j'ai promis d'autres exemples de la fréquence de la complication de la psore avec nos maladies. Une jeune fille, âgée de 15 ans, reçut avec beaucoup de peine le flux menstruel, qu'elle ne revit plus pendant plus d'une année ; elle pâlit, elle jaunit, maigrit et tomba dans toutes les incommodités de la chlorose. Préparations ferrugineuses, bains de la même nature, désobstruans de toute espèce, application de sangsues aux parties génitales, tout fut infructueux. La malade languissait et commençait à tousser. Appelé pour la secourir, j'aperçus, en la regardant parler, une rougeur à l'entrée des deux narines, où elle mettait souvent les doigts pour y gratter. C'est ainsi que je fus averti de la présence de la psore, qu'elle me confirma par l'aveu qu'elle avait eu, deux ans auparavant, cette maladie. De suite je procédai à l'administration du soufre, dont elle prit la dix-millionième fraction, augmentation de la démangeaison aux narines, prurit incommode au vagin,

coliques menstruelles, mouvement de pression, partant des reins pour aboutir à l'utérus, soit vive, agitation générale, irritabilité excessive de l'humeur, penchant à la colère : tels furent les symptômes avant-coureurs de l'éruption des règles, qui parurent le septième jour. Il fallait pourvoir à leur retour périodique par l'anéantissement de la cause qui les avait retenues. Le *charbon végétal* et la *sépia* remplirent cette indication; après l'action de ces deux remèdes, le soufre fut rendu à la malade, qui jouit de la plus parfaite santé.

Une femme de 36 ans, mère de cinq enfans, aussi bien portans que leur mère, vit brusquement s'évanouir son bonheur par la mort de son époux bien aimé. Le chagrin ne tarda pas à ébranler cette belle santé; sa douleur, qui paraissait inconsolable, l'ayant privée du sommeil et de l'appétit, la jeta bientôt dans un véritable état de marasme. Elle fut traitée pendant l'espace de six mois sans aucun succès. Ce n'est qu'à l'apparition de quelques douleurs vagues dans une épaule qu'elle éprouva un mieux-être intérieur : on la crut sauvée. Elle l'était en effet; car, dès ce moment, elle recouvra de l'appétit, du sommeil et des forces. Ce bien-être fut de peu de durée. Bientôt les quatre extrémités furent saisies de douleurs déchirantes qui ne laissaient aucun repos à la malade. Elles finirent pourtant par se calmer, mais pour se convertir en une paralysie des quatre membres. Alors plus de douleurs, mais immobilité complète des parties affectées. C'est pour remédier à cet état désespéré qu'on vint dans ma personne implorer l'homœopathie. Après

avoir entendu tout ce que je viens d'exposer, ma première question à la malade fut relative à la *psore*; sur sa réponse affirmative, qu'elle avait été atteinte deux fois de la gale, la première fois à l'âge de dix-huit ans, la seconde à l'âge de vingt-quatre, je ne doutai plus de l'existence de la *psore*, comme cause et effet tout à la fois de cette redoutable maladie. Mais cette fois, au lieu de recourir au traitement interne par le *soufre*, je jugeai plus convenable de l'administrer extérieurement. Toutes les fonctions intérieures étaient normales, je ne voulus pas y toucher. La maladie, fixée dans les membres, aux frontières de l'organisme, me parut devoir céder plus facilement aux remèdes extérieurs avec lesquels j'allais la mettre en contact immédiat. La malade partit de suite pour aller prendre les eaux de *Tœplitz*. Il lui fut ordonné de les prendre à leur plus haute température, qui est de 36 degrés de Réaumur. Après le quinzième bain, les membres commencèrent à ressentir un léger fourmillement, précurseur de la résurrection de la sensibilité. Bientôt reparurent sur la poitrine de grosses pustules accompagnées d'une vive démangeaison qu'on ne pouvait satisfaire par le grattement, sans y laisser le sentiment de la brûlure. Le bain fut dès-lors suspendu; la réaction de l'organisme était marquée, la continuation des bains n'eût pu que la troubler. La malade demeura ainsi quinze jours, soumise à l'unique influence de l'effet secondaire du remède, qui n'est, au fond, que la nature réagissant contre l'effet primitif, qui appartient tout entier au médicament. Dans

ce court espace de temps, les mains, habituellement fraîches, se réchauffèrent; les orteils commencèrent à exercer de légers mouvemens. Tout annonçait un retour à la vie et au mouvement. L'éruption terminée, les bains furent rendus à la malade, qui, ayant soin de placer les pieds sur l'ouverture de la source, en recevait chaque jour une impression vivifiante. Le mouvement ne tarda pas à se rétablir dans toutes les parties paralysées. Déjà, après le trentième bain, la malade pouvait s'y rendre à pied, soutenue seulement par une main étrangère. Le nombre des bains fut porté à quarante, après lesquels il ne restait plus de la maladie qu'un peu de faiblesse, qu'une diète restaurante et beaucoup d'exercice en plein air eurent promptement dissipée.

On retrouve dans cette observation une nouvelle preuve du sommeil de la psore dans l'organisation, état qui permet le parfait accomplissement des conditions de la santé jusqu'à ce qu'une perturbation de l'harmonie, en la réveillant, lui restitue son activité; phénomène inexplicable, comme tant d'autres. Cette cure pourra paraître à quelques uns ne point appartenir à l'homœopathie. Toutefois en vain arguerait-on d'un remède composé de plusieurs autres et répété chaque jour, ce qui semble rentrer dans la méthode curative ordinaire; ne sait-on pas que ces substances multiples que renferment les eaux minérales, préparées par les mains de la nature dans son laboratoire mystérieux, ne forment qu'un seul et même corps, un unique médicament, dont l'essence, en dépit des recherches de la chimie, nous restera inconnue, au-

trement que par ses effets sur le corps humain en état de santé ou de maladie ? Ne voit-on pas que l'action d'un médicament appliqué à la surface, bien que la même, est lente, successive, et demande à être répétée pour équivaloir à celle d'un remède interne, toujours plus près des facteurs de la vie ? Il n'y point ici d'abandon de principes ; l'homœopathie demeure fidèle à sa doctrine, à cette loi de guérison fondée sur la double action de son remède, primitive et consécutive, phénomène non aperçu jusqu'à Hahnemann et source de tous les mécomptes de la thérapeutique en honneur.

J'étais sur le point de me marier, lorsqu'il apparut sur ma peau une éruption dont je ne pouvais méconnaître la nature, c'était une gale : ainsi parlait un malade entré dans le troisième degré de la phthisie pulmonaire. Pressé de guérir pour accomplir mon mariage, mon médecin me débarrassa en quelques jours de ce vilain mal. Heureux de mon rétablissement, je jouissais d'une bonne santé que vint interrompre une fluxion de poitrine que m'attira un refroidissement à la suite d'un bal où j'avais beaucoup dansé. J'échappai comme par miracle à la mort, à la faveur d'un grand nombre de saignées qui me jetèrent dans une faiblesse dont je ne puis me relever. De plus, la toux ne me quitte plus. Je tousse jour et nuit et j'expectore une matière épaisse, jaune et abondante, dont je me sens épuisé. Je maigris à vue d'œil, des sueurs nocturnes m'ôtent chaque jour le peu de forces qui me reste.

Il en fallait moins à un médecin homœopathe, pour

accuser la psore de ce désordre du système pulmonaire. S'il en était temps encore, si la substance du poumon n'était pas trop altérée, je pouvais espérer une guérison que je ne pouvais pourtant pas promettre; l'entreprendre en face de l'allopathie qui avait échoué, était déjà un acte de courage qui pouvait, en cas d'insuccès, être mal rémunéré; la nature en décida autrement, il semblait qu'elle n'attendit que l'application de sa loi favorite, pour sauver la vie de cet infortuné. Le flair de la teinture de *soufre* me parut devoir suffire à l'excessive impressionnabilité du malade. Cette dose est fugitive et doit être fréquemment répétée. Elle le fut de cinq en cinq minutes, jusqu'au premier signe de la réaction, qui s'annonça par une exaspération de la toux, une augmentation de chaleur et une soif plus vive. Cette aggravation fut de peu de durée, son premier effet fut la chute de la fièvre lente qui consumait le malade, du moins ne parut-elle plus dans le jour; un léger paroxysme se remontra encore le soir pendant quelques jours. La toux ne se fit plus entendre que de loin en loin, et l'expectoration, sensiblement diminuée, n'offrit plus à la vue qu'une matière catarrhale bien cuite. Cependant les sueurs nocturnes ne cessaient pas et apportaient un grand obstacle au rétablissement des forces, ainsi que des selles liquides et trop fréquentes. Je n'avais plus rien à espérer du soufre. Ces deux symptômes réclamaient un autre remède, que je trouvai dans le *kina*; la fraction sixième de la teinture de cette substance mit fin à cette diarrhée colliquative. Mais les sueurs

lui résistèrent, elles ne cédèrent qu'à l'étain, fraction sixième. Dès ce moment la convalescence parut se décider. Néanmoins le malade n'était point encore délivré de la toux ni de l'expectoration, et le pouls conservait encore quelque chose de fébrile. En un mot, mon malade n'était pas guéri. J'avais besoin d'un remède qui pénétrât plus profondément dans le foyer de la psore. La *sépia* me l'offrait (voyez la *Matière médicale pure* de Hahnemann); ce remède demande d'être dosé avec la plus grande circonspection, attendu son extrême affinité avec l'organe pulmonaire : quelques uns de ces petits grains imprégnés, au nombre de cent, de la décillionième fraction de la sépia, suffirent pour aggraver la toux et l'expectoration, qui montra quelques filamens sanguins. Nous en fûmes, le malade et moi, quittes pour la peur. Après deux jours de cette pénible situation, il y eut une amélioration marquée, qui s'accrut de jour en jour jusqu'au trentième, où il ne restait de toute la maladie qu'un peu de toux sèche qui le fatiguait les nuits; j'y remédiai avec la *jusquiame*, fraction douzième; la cure paraissait terminée et le malade avait déjà repris son train de vie ordinaire, lorsqu'il commença à se plaindre de tiraillemens dans les extrémités inférieures, et d'une demangeaison vive et brûlante à la peau de ces extrémités. C'était le matin surtout que ce symptôme montrait le plus d'acuité. Il se calmait peu à peu sous l'influence d'une sueur abondante dont se couvraient ces parties. Point de doute que la psore interne ne fût encore flagrante. Force fut de revenir au *soufre*, que dès-lors j'ad-

ministrai à la dose dix-millionième, dont le malade pouvait supporter l'énergie. On pense bien qu'il eut à se plaindre d'un surcroît de démangeaison, et d'un besoin de gratter irrésistible. Cette fois le vice aboutit à la peau, qui se couvrit d'une multitude de vésicules qui fournissaient une limphe âcre et brûlante. Cette éruption se soutint vive pendant quelques jours, après lesquels elle passa à la dessiccation et à la desquamation. Le *soufre* fut renouvelé et suivi de l'administration du charbon végétal et de la salsepareille, qui complétèrent la cure.

Voilà un démenti formel donné au pronostic d'incubabilité prononcé sur les phthisies pulmonaires entrées dans leur troisième degré ! Je n'en excepterai que celles qui marchent d'un pas rapide vers la mort, nommées vulgairement phthisie galopante, produites par une inflammation vive qui hépatise la substance pulmonaire, ou y détermine une vomique ; leur terminaison mortelle est inévitable. Rarement on les voit passer à l'état de chronicité ; ce sont des pneumonies aiguës, et il n'est ici question que des pneumonies critiques, suites, pour la plupart, d'inflammations aiguës du poumon imparfaitement jugées. Soumises à un traitement qui communément en triomphe, elles ne résistent que parce que leur marche est entravée par un obstacle étranger à leur nature. C'est la psore, et presque toujours la psore, qui forme cet obstacle. N'était-ce pas elle qui dans le cas précité suspendait le mouvement curatif de la nature secondée par l'art ? On l'a vue successivement abandonner sa liaison avec la maladie principale, la renouer, puis l'abandonner

encore, et l'affection pulmonaire entrer en voie de solution lorsqu'elle fut dégagée de cette funeste complication. La psore lui survécut.

Elle avait poussé de profondes racines dans l'organisation. Son traitement exigea l'emploi de divers remèdes auxquels elle finit par céder entièrement. Il est heureux dans le cours d'un traitement antipsorique de voir le miasme sortir de ses profondeurs pour se montrer à la surface. Cette apparition est consolante pour le malade comme pour son médecin, ce leur est à tous deux une certitude de la justesse du diagnostic. Mais cette apparition n'est pas pour cela un signe de l'extinction du miasme interne, de même que le défaut de sa transmission à l'extérieur ne doit en rien altérer la confiance de la possibilité d'une guérison radicale. Que le miasme éclate ou non à la surface, il n'y a de guérison réelle que dans l'anéantissement de tous les symptômes qui en sont l'expression, et cet anéantissement peut être opéré sans qu'aucune éruption se manifeste à la surface. Il est bien important de n'en négliger aucun, qui fournirait l'étincelle d'un nouvel incendie. Aussi ne doit-on attendre la complète extinction du miasme psorique que d'un traitement prolongé, plus ennuyeux par les privations qu'il impose, que fatigant par les remèdes dont il se compose.

Je terminerai le récit de ces cures antipsoriques par celui d'une constipation qui, après avoir résisté aux remèdes les plus propres à la combattre, ne céda qu'à un traitement de la psore.

Une demoiselle âgée de 22 ans, ayant toujours joui

d'une bonne santé, devint peu à peu sujette à une constipation que l'on traita infructueusement par tous les moyens dont la médecine est en possession. Fille et belle-sœur de médecins, on peut croire aisément que rien ne fut négligé pour opérer son rétablissement. En dépit de tous ces soins, le ventre se resserra au point de ne fournir qu'une selle dans l'espace de quinze jours. L'expulsion des excréments ne peut être comparée qu'à un accouchement laborieux ; d'horribles douleurs de ventre la précédaient et l'accompagnaient, et duraient quelquefois une ou deux heures. Cette opération terminée, la malade rentrait dans son calme ordinaire, ne souffrant nullement dans l'intervalle d'une selle à l'autre.

Avant d'en venir aux remèdes, j'opérai une révolution complète dans le régime, où je trouvai à réformer l'usage du vin, du café, du thé, des alimens épicés, ainsi qu'une vie trop sédentaire.

N'ayant rien obtenu de ces changemens, je procédai à la cure par les remèdes généraux de la matière médicale homœopathique.

La noix vomique, la bryone, l'ellébore blanc, remèdes si propres à vaincre les constipations les plus opiniâtres, restèrent sans succès ; l'opium seul parut avoir quelque action sur l'atonie du tube intestinal, mais son effet fut de peu de durée. Il restait le plomb dont on connaît les propriétés constipantes par la maladie qui attaque les ouvriers qui travaillent ce métal. J'en obtins des effets assez heureux pour que la durée de la constipation ne fût plus que de six jours. Mais les selles n'en restaient

pas moins précédées et accompagnées des mêmes douleurs. C'est alors seulement que je songeai à la psore, d'autant plus vraisemblable que la malade était juive, nation qui, comme l'on sait, garde soigneusement le dépôt de ce miasme, héréditaire chez elle.

Je ne puis, encore aujourd'hui, sans admiration, penser à l'effet miraculeux du *soufre*, administré à la malade à la dose d'un dix-millionième de grain. A peine quelques heures s'étaient-elles écoulées, lorsque de bruyans borborygmes annoncèrent l'arrivée d'une évacuation qui, cette fois, eut lieu sans aucune douleur, et se renouvela le surlendemain, et successivement de deux en deux jours, dégagée de toute souffrance. Je réitérai le remède jusqu'à trois fois de dix en dix jours, pour assurer la guérison. Il y a trois ans que cette cure fut opérée. La personne est mariée, mère de deux enfans, et jouit d'une santé parfaite et de la liberté du ventre qui ne s'est plus resserré depuis. Cette cure, qu'à bon droit on peut appeler brillante, ne borna pas là ses effets, elle valut encore à l'homœopathie deux partisans de plus dans les personnes du père et du beau-frère de la malade.

A ces preuves de l'extrême diffusion du miasme psorique et du rôle important qu'il joue dans l'économie animale, soit comme cause primitive, soit comme cause de complication dans nos maladies tant aiguës que chroniques, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres encore non moins concluantes; j'en ai dit assez pour convaincre tout lecteur exempt de prévention. On peut se lasser de

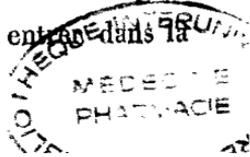
l'entendre, je ne me lasse pas de le redire : la première pensée du médecin, en présence d'une maladie chronique, doit être celle de la psore ; son premier soin, l'investigation de son existence ou de sa non-existence. Je ne veux pas dire par là qu'il n'est point d'autre principe des maladies chroniques ; à Dieu ne plaise que je refuse la faculté de les produire aux influences pernicieuses que nous voyons aujourd'hui présider à l'éducation physique de l'enfance, comme aussi à la sensualité qui a multiplié les jouissances d'une manière effrayante pour la nature chargée d'en supporter tout le poids. Toujours les habitans du Valais auront un goût, formé et entretenu par la boisson des eaux résultant de la fonte des neiges ; toujours le crétinisme se perpétuera sur une terre offensive. Qui n'est pas frappé du contraste que la nature a élevé entre l'habitant de la Bresse et celui de la Bourgogne ? il est un monde entier entre ces deux populations, qui cependant se touchent et ne sont séparées que par une rivière. L'aisance met sur la table du dernier un excellent vin dont on abuse, et fabrique la goutte plus commune en Bourgogne que partout ailleurs ; tandis que la pauvreté condamne le Bressan à un pain de seigle mal pétri, qu'il arrose avec une eau malsaine, la seule que lui fournisse un sol plat, glaiseux et humide, couvert d'étangs artificiels, et détrempe par les orages qu'attirent ses nombreuses forêts. Sous le ciel le plus hospitalier, sur une terre émaillée de fleurs, nous voyons s'étioler, comme les plantes en serre chaude, de jeunes enfans auxquels la nature avait départi tous les dons de

la santé. Comment pourraient-ils ne point se détériorer sous l'influence des infractions faites aux lois de la nature ? un lait étranger, dont la pureté reste douteuse, en dépit de toutes les investigations, est le plus souvent substitué au lait maternel que la nature lui destine. Les premiers pas que l'enfant fait en entrant dans le monde sont pour aborder une pharmacie, dont on lui prodigue les compositions au signal de la plus légère douleur. A la vérité il ne connaît plus le maillot ; mais le voyez-vous enterré dans la plume, brûlé par la chaleur et baigné par la sueur ; on pousse le soin de le tenir chaudement jusqu'à le priver des impressions de l'air libre. La nature a-t-elle triomphé de toutes ces entraves, elle se trouve, cette bonne mère, en état permanent d'hostilité avec le régime alimentaire en usage : où trouvera-t-elle des forces pour élaborer cette masse de sucs nutritifs dont on la surcharge ? car, sous prétexte que l'enfant croît, son estomac est dans un travail perpétuel ; on le gorge d'alimens superflus et le plus souvent indigestes. Quel cœur tendre pourrait lui refuser ce qu'il demande ? et il demande sans cesse, parce qu'on lui a fait connaître la sensualité, et souvent aussi pour apaiser une faim canine, due à une acrimonie mordante engendrée par des alimens mal digérés. Faut-il s'étonner, après cela, que son ventre se tuméfie, que sa poitrine s'opresse, que son teint pâlisce, que sa figure se boursoufle, que ses glandes s'engorgent, que ses membres se dessèchent, que ses articulations se gonflent, que son épine vertébrale dévie et se contourne ? Ah ! plutôt réservons notre admiration pour

cette puissance admirable de la nature, qui parvient encore à triompher de cette alliance *naturicide* de l'usage et des remèdes ! Accablée sous le poids des sucs viciés, elle parvient à en délivrer les organes nobles en les rejetant sur ceux qui ont moins d'importance dans l'organisation humaine : c'est ainsi qu'on voit éclater des éruptions sur les diverses parties de l'organe cutané, aboutir des écoulemens sanieux au cuir chevelu, dans les oreilles, se former des ophthalmies humides, se gonfler le nez, dont la nature fait un exutoire, et autres explosions, tournant toutes au salut de la vie menacée. Mais si toutes ces dégénéralions ne disparaissent point devant les changemens salutaires que prescrit l'hygiène, aidés des remèdes les plus appropriés à cet état, plus de doute alors que la psore n'en soit la cause génératrice : le succès de la cure est assuré, si le traitement antipsorique est conforme aux principes de la doctrine homœopathique.

J'ai sans doute, en grande partie, prêché dans le désert. *C'est trop beau, dira-t-on, pour être vrai. Je pourrais retourner cette réflexion, et dire : Ce qu'on a fait jusqu'ici de contraire, est trop mauvais pour être la vérité.*

Qui nous répond que Hahnemann est dans le vrai ? Votre propre expérience, si celle de Hahnemann et les faits qu'il a multipliés ne vous suffisent pas ; oui, votre propre expérience. Ce n'est pas à lui que vous devez la consacrer ; c'est à l'humanité, envers laquelle, en votre qualité, vous en avez contracté l'obligation. Tout refus de sortir des ténèbres qui enveloppent encore les propriétés positives des médicamens, pour entrer dans la



vive lumière qui jaillit des épreuves de ces mêmes médicaments sur l'homme sain, est un délit de lèse-humanité. Il n'est ici, vous dirai-je, que le premier pas qui coûte. Instituez ces expériences, mais faites-les comme Hahnemann les prescrit et les pratique. Que vos sujets d'expériences soient soumis au même régime diététique que vos malades mêmes. Que vos médicaments d'épreuve soient ménagés dans la dose, pour qu'ils ne soient point rejetés au dehors avant que leur action ne s'accomplisse. Le trouble de la santé, le développement des symptômes qui leur sont propres par ces doses infiniment petites, vous donnera l'intelligence de la nécessité de les modérer encore, lorsque vous les dirigerez contre des maladies semblables. Ainsi disparaîtra sous vos yeux cette apparente impossibilité d'opérer des cures avec des remèdes aussi atténués; car c'est là que se trouve le plus grand obstacle à la croyance dans l'homœopathie : incrédulité qui place son principal appui dans la nécessité obligée en allopathie, de proportionner la force du remède à la gravité de la maladie, nécessité sage et toute rationnelle, puisque votre remède ne frappe que sur des organes étrangers à ceux de la maladie, où votre intention est de provoquer un trouble, une douleur plus vive, pour en effacer une qui l'est moins. *Ex duobus doctoribus major obscurat minorem.* Tel est votre dessein, votre indication. Mais si vous retournez cette dernière, et que votre remède soit adressé à l'organe souffrant, comme les frictions de neige au membre gelé, la chaleur à la main brûlée, oserez-vous le doser aussi fortement, sans

compromettre la vie du malade et votre conscience ? Voilà le mot de cette énigme, regardée comme insoluble, la justification du reproche de paradoxe et d'irrationalité, adressé à une méthode qui soumet tout à la raison et à l'expérience. *Non in verba magistri, sed in experientiam credere et jurare.* Autant est difficile à prendre la résolution de remettre en question la chose jugée et de soumettre à un nouvel examen ce que l'on croit démontré et incontestable, autant est grande l'admiration que fait éprouver à l'expérimentateur le spectacle d'une cure vraiment homœopathique. Il est, en effet, étonnant, presque incroyable, qu'avec des moyens aussi faibles on puisse opérer de si grandes choses. Cela ressemble assez au grand faire de la nature, dont les phénomènes, tous les jours, nous surprennent et souvent nous confondent; c'est qu'en effet c'est elle qui préside au maintien de la santé et à son rétablissement, quand elle est troublée. En vain nous cherchons à connaître le mode interne de ses opérations dans l'un et l'autre de ces deux procédés. Les conditions de la santé et de son maintien sont le sujet de la physiologie et de l'hygiène, sciences portées, par l'observation et l'expérience, à un rare degré de perfection. La pathologie n'a pas exprimé avec le même bonheur les conditions de la guérison des maladies. Trop curieux de connaître leur cause interne, à jamais inappréciable, l'art de guérir s'est jusqu'ici livré à des suppositions plus ou moins ingénieuses sur cette cause efficiente, au lieu de se borner à recueillir soigneusement tous les signes extérieurs

et sensibles de nos souffrances, qui sont l'expression fidèle de ce désaccord interne que nous ne pouvons approfondir. De là les variétés multiples des systèmes qui ont régénéré la nature jusqu'à nos jours. Que ni les uns ni les autres n'aient pu soutenir l'épreuve de l'expérience, cette vérité se fonde sur leur disparition successive, terminée par un complet abandon. Lassés de cette versatilité décevante dans une matière aussi sérieuse, les médecins les plus sages en sont revenus à la médecine expectante, c'est-à-dire à la contemplation de la nature militant seule contre la désharmonie des fonctions, se bornant à éloigner de ses efforts tout ce qui peut les contrarier. C'était revenir à la doctrine des crises, si bien tracée par le père de la médecine. Ce pas rétrograde fut un bienfait pour l'humanité, si durement éprouvée par tant de méthodes curatives erronées. Mais combien ne leur laissait pas à désirer encore cette nature, triomphant souvent de nos maladies, mais trop souvent encore succombant au milieu de ses efforts! Il ne leur échappait pas que ces crises, après s'être entourées de dangers imminents, laissaient le malade sauvé dans une faiblesse extrême, produite tant par la violence des secousses imprimées à l'organisme, que par la perte abondante des sucs dont ces crises s'accompagnent. Les essais que l'on a faits pour imiter ces cures par la voie des crises ont été moins heureux encore. Quel dommage, s'est-on dit, que le *lysis*, c'est-à-dire la solution des maladies sans ébranlement de l'économie animale, sans évacuations sensibles, soit si rare et si peu imitable. En effet,

l'avantage serait immense pour l'humanité : sûreté, douceur, solidité, célérité de guérison, tels sont les attributs caractéristiques de ce procédé curatif de la nature ; telles sont aussi les marques distinctives des cures opérées par l'application de la loi des semblables. Ici, point de secousses vives de l'organisme, point de ces évacuations débilitantes si propres à effrayer le médecin, et dont l'épuisement de son malade est la suite inévitable. Par conséquent point ou très-peu de convalescence. Elle marche à pas de géant, le malade n'ayant perdu de ses forces tout juste que ce que lui a ôté la maladie. De cette identité des phénomènes visibles n'est-il pas permis d'induire l'identité du mouvement organique curateur que nous ne pouvons apercevoir ? L'homœopathie n'est donc qu'une imitation fidèle de la force médicatrice de la nature dans celui de ses procédés le plus favorable à l'humanité souffrante. Ici tombe le reproche fait à son auteur, de n'avoir pour la nature et ses opérations médicatrices, que du mépris. Hahnemann ne méprise rien, que les fausses doctrines et les pratiques médicales erronées. Les crises lui ont paru des actes de désespoir de la nature, des guérisons trop chèrement achetées, quand toutefois elles ont lieu. La doctrine des crises est fondée sur une idée fautive, sur la supposition de l'existence d'une humeur morbifique, comme cause efficiente des maladies, tandis que cette humeur n'est que le produit immédiat d'un désaccord dans l'harmonie des fonctions. Ce qui se passe dans les cures homœopathiques porte cette vérité au plus haut degré d'évidence. Qu'un refroi-

dissement soit causé par un coryza très-humide, ou des selles très-abondantes et avec tranchées, la noix vomique dans le premier cas, la *dulcamara* dans le second, mettent, en quelques heures, fin à ces évacuations. Combien de fois n'ai-je pas été appelé pour des vomissemens bilieux provoqués par un violent accès de colère? La camomille, ce remède qui court les rues, en faisait promptement justice. *Cessante causâ, cessat effectus*. Mais cette cause, ce n'est pas dans l'imagination que l'homœopathie va la chercher, mais bien dans la spécificité de son remède, renfermant virtuellement en lui la faculté d'affecter l'organe malade de la manière qu'il l'a été par les causes occasionnelles. Nous ne pouvons approfondir ce qui se passe lors de la rencontre du remède avec la maladie. Ce procédé intime échappe à nos investigations. Mais nous pouvons apercevoir les phénomènes extérieurs de cette rencontre. Ainsi que dans le travail des crises, il y a aggravation des symptômes de la maladie; on voit clairement un soulèvement des forces vitales contre l'ennemi. Mais, grand Dieu! quelle différence! C'est un atome médicinal qui a opéré cet effort. Il est modéré, parce que la dose du remède est en rapport avec l'impressionnabilité du malade. Il est de courte durée, encore par la raison de l'infinie petitesse de cette dose. Il y a discrédit, effort de la vie contre l'ennemi commun, et cet effort est triomphateur: voilà, en dépit de notre curiosité d'en savoir plus, tout ce que nous pouvons en savoir: permis à chacun d'expliquer à sa manière cette œuvre cachée de curation. Pour mon compte, je ne saurais y

voir qu'un renfort donné à l'organe souffrant, qui en réagit plus vivement pour retrouver son accord. Quelle que soit l'idée qu'on s'en forme, il reste éternellement vrai que la loi des semblables est la voie de guérison qui plaît le plus à la nature, celle qui lui coûte le moins d'efforts, comme aussi elle impose aux malades le moins de sacrifices de forces et de douleurs. Il serait oiseux de répondre aux adversaires de cette nouvelle doctrine, sur le reproche par eux adressé aux médecins homœopathiques, de ne s'occuper que des symptômes des maladies, et font-ils eux-mêmes autre chose que la médecine symptomatique, malgré leur prétention à la connaissance de la cause interne? Et, si l'on compare la manière de relever les symptômes dans l'une et l'autre méthode curative, l'avantage se range du côté de l'homœopathie, qui recueille tout fidèlement pour en faire un tableau complet qui reflète tout le désordre caché, tandis que sa rivale se contente d'en considérer quelques uns dont la gravité ascendante détermine le choix, sans que cette gravité, le plus souvent, leur mérite la préférence. Mais c'en est déjà trop sur un point qui restera toujours un paradoxe aux yeux de ceux qui fuient la lumière.

OBSERVATIONS PRATIQUES ;

Par LÉONCE LENORMAND.

Première observation. — Accidens déterminés par
une chute.

Louis G...., ouvrier teinturier, âgé de cinquante-deux ans, blond, d'un tempérament nerveux, d'une stature bien au dessous de la moyenne, grêle et faible, traînait une légère voiture à bras chargée de marchandises, dans les premiers jours du mois de juillet dernier. Sa voiture ayant été en chemin heurtée avec violence par une charrette, l'équilibre des marchandises qui chargeaient la voiture fut tout à coup dérangé, et, soit l'effet du poids de la charge qui se trouva tout entière rejetée en arrière, soit le contre-coup causé par le froissement violent de la charrette, G.... fut brusquement enlevé de terre à une hauteur de deux à trois pieds, et il retomba assez lourdement ; le côté droit seulement fut blessé dans cette chute. Promptement relevé et secouru, G...., après quelques instans, s'étant un peu remis, retourna chez lui, et se trouva, dès le lendemain, en état de se livrer à son travail ordinaire. Il ne ressentait en effet qu'une légère douleur dans l'épaule droite, et une autre un peu plus vive dans le coude et une partie de l'avant-bras du même côté, qui en effet était ecchymosé. Pendant deux

jours il n'éprouva que la gêne occasionée par ces légères douleurs, et seulement quelques frissons et horripilations de temps en temps.

Les choses étaient en cet état lorsque le troisième jour, après avoir déjeuné avec peu d'appétit, il fut pris tout à coup d'un violent mal de cœur, et bientôt il vomit tout son repas. Le même fait se représenta à son dîner, et alors fut accompagné de coliques sourdes et de douleurs vagues dans les membres. Nous devons dire que G...., d'une sobriété rare, surtout dans sa classe, ne fait jamais usage de vin pur ou de liqueurs spiritueuses, de sorte qu'il était impossible d'attribuer son état à des excès d'aucun genre. Le jour suivant, les coliques et les vomissemens reparurent encore, et l'appétit, bien qu'il ne fût pas entièrement supprimé, disparaissait cependant sensiblement. Les deux jours suivans, les accidens, loin de se ralentir, ayant au contraire augmenté d'intensité, il fut obligé d'avoir recours à la médecine : depuis deux jours déjà il gardait le lit.

Appelé près de lui, nous le trouvâmes dans l'état suivant :

Douleurs violentes et élançantes dans l'intérieur de la tête, qui est tout endolorie extérieurement; grand embarras des idées; sensation de vacuité dans le cerveau; bourdonnement et sifflement presque continuels dans les oreilles. Les yeux semblent proéminens; ils sont brillans, très-ouverts, et les pupilles fort dilatées. Langue rouge à sa pointe, et, sur les bords, couverte d'un enduit blanchâtre fort épais. Beaucoup de salive blanche

et écumeuse dans la bouche. Sensation de resserrement avec contractions spasmodiques dans la gorge.

Vomissemens continuels avec efforts douloureux et violens dès que le malade prend seulement un verre d'eau. Les vomissemens sont devenus plus douloureux dans l'estomac depuis la veille où plusieurs voisins officieux sont venus le forcer de prendre un peu d'eau-de-vie, dans l'intention probable de le guérir. Le malade est tourmenté d'une soif vive. Il éprouve des crampes dans l'estomac et une violente douleur à la pression dans la région épigastrique.

Quelques coliques sourdes. Diarrhée blanchâtre très-abondante. Les urines sont supprimées entièrement.

Douleurs de brisure dans les membres. La contusion du coude et de l'épaule ne fait presque plus souffrir. Crampes très-fréquentes dans les jambes, et douloureuses au point de forcer le malade à sauter du lit pour les faire cesser.

La peau est sèche et brûlante. Fièvre violente; le pouls, petit et précipité, bat plus de cent pulsations.

Agitation incessante, anxiété, idées tristes, craintes violentes de la mort avec vive inquiétude sur son état. Dans l'état normal, caractère doux, facile et timide jusqu'à être peureux.

Il était bien évident que nous avions à combattre une affection gastrique avec prédominance des symptômes nerveux : mais à quoi attribuer cette maladie? G... est d'une sobriété exemplaire et n'a pas à se reprocher le plus petit écart de régime, et, d'un autre côté, aucun

changement dans la température ne s'est manifesté, et le malade n'a commis aucune imprudence. Jusqu'ici rien donc ne motive l'apparition des symptômes précités. Restait enfin la chute à laquelle le malade lui-même attribuait sa maladie. Mais une chute pouvait-elle avoir produit des accès si graves, alors que le malade n'avait reçu qu'une légère contusion? Enfin il nous mit lui-même sur la voie en nous apprenant qu'il avait éprouvé, dans le moment de sa chute, une frayeur telle que, pendant plus d'une heure après, il avait été en proie à un tremblement convulsif et n'avait pu avaler aucune des boissons que s'empressèrent de lui offrir les témoins de son accident. De plus, réfléchissant au caractère naturellement si timide du malade, que nous connaissions depuis long-temps, nous restâmes convaincu que l'émotion, la frayeur seules avaient déterminé l'affection existante, et, sans plus nous arrêter à faire de la médecine symptomatique, fixé désormais sur *la cause du mal*, ce fut à elle que nous adressâmes le médicament. Et l'événement prouva que nous n'avions point erré.

Nous prescrivîmes *ignatiæ tinct.*, gutt. 1, dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure, et, le lendemain matin, les symptômes les plus graves avaient disparu, à savoir : la fixité du regard et la dilatation des pupilles, les douleurs de tête, les vomissemens, les crampes et la diarrhée.

La faiblesse générale, la suppression des urines et la courbature des membres avaient seules persisté. Nous ordonnâmes, pour la journée, trois potages au gras, et

pour boisson, l'eau d'orge lactée avec une nouvelle dose du même médicament, à prendre le soir en une seule fois. Le lendemain, le malade était levé et voulait retourner à ses travaux. Nous prescrivîmes un peu de repos, et, à quelques jours de là, nous fîmes prendre au malade une dose d'*arnica*, par un scrupule que l'on comprendra et pour parer aux mouvemens *postérieurs* de l'accident, quoique, pour le moment, rien ne semblât en réclamer l'emploi.

Deuxième observation. — Métrite et ovarite aiguës.

Madame R...., âgée de vingt ans, brune, d'un tempérament sanguin et nerveux, mariée depuis trois mois, à la suite d'une promenade en barque où elle avait été mouillée et avait eu froid, fut prise, quelques heures après, d'un violent frisson avec des coliques sourdes dans le bas-ventre. Attribuant ce malaise au froid qu'elle avait éprouvé, et ne le regardant que comme des symptômes d'un rhume prochain, elle resta au lit le lendemain, en se contentant de boire une infusion de fleurs de mauve. Cependant, vers le soir, les symptômes avaient augmenté d'intensité, et, pendant la nuit, les douleurs du bas-ventre devinrent intolérables. Appelé près d'elle, le 28 novembre 1855, nous la trouvâmes en proie à un délire aigu. La face était rouge et injectée, la gorge et la langue sèches, le ventre distendu et tellement douloureux à la pression, que la malade ne pouvait supporter le poids de ses couvertures. Pouls dur, plein et précipité, avec chaleur et moiteur de la peau. La malade

n'avait pas été à la selle depuis trois jours ; urines rouges et sédimenteuses.

En présence d'un tel tableau de symptômes, nous restâmes embarrassé ; nous ne savions si nous avions à combattre une entérite, une péritonite ou une affection des organes génitaux. Le ventre était trop ballonné et d'ailleurs trop douloureux à la pression pour que l'on pût tâcher de sentir à travers ses parois les organes atteints. Cependant l'état de la langue n'annonçait pas une affection gastro-intestinale ; d'un autre côté, les urines n'étaient pas supprimées, et cette dernière considération devait nous éloigner de l'idée d'une affection du péritoine. Enfin, dans l'incertitude, nous fîmes la médecine du symptôme. Considérant, d'une part, l'état d'excitation fébrile, et de l'autre la dureté du ventre, nous prescrivîmes *aconit* V, glob. 6, dans six cuillerées d'eau à prendre de quart d'heure en quart d'heure, avec l'intention de le faire suivre de *nux vomica* VI, qui, en effet, fut donnée une heure après l'*aconit*, à la dose de 3 glob., pris en une seule fois, et nous fîmes recouvrir le ventre de compresses de flanelle imbibées d'une décoction de racine de guimauve : la malade devait prendre pour boisson de l'eau gommeuse.

Dès le soir la fièvre était tombée, le délire avait cessé, la malade avait eu une selle de matières dures et presque noires. Le ventre était moins tendu, moins dur ; mais la malade éprouvait des douleurs élançantes dans les côtés du bas-ventre, accompagnées de violentes douleurs de reins et de tiraillemens dans les cuisses. Elle se plai-

gnait d'étourdissemens , de sifflemens dans les oreilles , d'éprouver une soif vive avec une grande faiblesse générale. Nous avons oublié de dire que la malade est d'un caractère vif et même emporté. Elle ne voulut point nous permettre de palper le ventre , dans la crainte des douleurs qui pouvaient en résulter. Nous la laissâmes ainsi sans nouveau médicament jusqu'au lendemain matin, où nous prescrivîmes encore 3 glob. de *nux VI*, à prendre en une seule fois, avec la diète absolue et les mêmes accessoires que la veille. Le soir, elle était à peu près dans le même état. Elle consentit alors à nous laisser explorer le ventre, et nous trouvâmes la région des ovaires chaude et endolorie, surtout à droite, où l'on pouvait facilement sentir une petite tumeur très-douloureuse à la pression. Le doigt porté dans le vagin rencontra le col de la matrice tuméfié sans être dur; le corps de la matrice lui-même était sensiblement augmenté de volume et de poids, ce que nous pûmes constater avec peine, il est vrai; car on déterminait, en soulevant la matrice, de violentes douleurs dans toutes les parties malades. Notre tâche alors était devenue facile, car il était bien évident que nous avions affaire à une métrorite aiguë. Nous prescrivîmes *bellad. tinct.*, gutt. 3, dans eau 6 onces, pour en faire prendre à la malade deux cuillerées à une heure d'intervalle dans la soirée, et la laisser ainsi passer la nuit. Le lendemain 30, tous les symptômes cérébraux et fébriles avaient entièrement disparu. La tumeur, appréciable la veille, ne l'était plus, quoique les douleurs fussent encore vives. Même médicament, 2 cuillerées.

Enfin il suffira d'ajouter que , trois jours après , sans le secours d'aucun nouvel agent thérapeutique , la malade était en pleine convalescence. Le traitement radical de cette affection avait duré cinq jours.

Troisième observation. Hémorrhoides fluentes.

Madame B... , âgée de vingt-quatre ans , grande et mince , brune et pâle , d'un tempérament nerveux et lymphatique , souffrait , depuis cinq mois , d'une affection hémorrhoidale , qui s'était déclarée peu de temps après être accouchée. Vainement elle avait eu recours aux soins de médecins allopathistes ; ceux-ci avaient épuisé sur elle tout l'attirail des antiphlogistiques sans la soulager. Elle avait même déjà une fois supporté l'excision des tubercules hémorrhoidaires , sans que cette cruelle opération eût pu lui apporter une guérison que les atroces douleurs auxquelles elle était en proie lui faisaient appeler de tous ses vœux. Bien plus , un mois à peine s'était écoulé que de nouvelles tumeurs , plus volumineuses encore que les précédentes , étaient venues leur succéder.

Ce fut alors qu'elle se décida à avoir recours à l'homœopathie , en s'adressant à nous. Interrogée sur ses antécédens , elle nous apprit que sa mère était morte fort jeune d'une maladie chronique , et qu'une jeune sœur d'elle-même venait d'être victime d'une affection désorganisatrice. Elle-même avait toujours été d'une santé chancelante. Ainsi , avant sa grossesse , elle s'effrayait souvent de se voir la poitrine et l'abdomen gon-

flés pendant plusieurs jours. Cette maladie, en disparaissant, avait fait place à l'affection hémorroïdale actuelle. Elle-même était certaine de ne jamais avoir eu la gale ; mais, bien que cet exanthème n'eût point existé chez elle d'une façon primitive, comment était-il possible, d'après ses antécédens et ceux de sa famille, de méconnaître une diathèse éminemment *psorique* ?

Aussi, nous regardant comme suffisamment éclairé, par les faits précédens, sur la cause originelle de l'affection, nous procédâmes à l'examen attentif de son état actuel, et, de cet examen, il résulta que la malade éprouvait les symptômes suivans :

Céphalalgie frontale, susorbitaire, martelante et lancinante, avec pâleur de la face, et grande chute de cheveux. La langue est un peu rouge et piquetée.

Digestions souvent pénibles avec pyrosis et renvois acides. Somnolence après les repas, et gêne causée par les vêtemens dans la région épigastrique. Le ventre est ballonné et dur. Coliques hémorroïdales. Constipations chroniques durant depuis plusieurs mois.

Hémorroïdes fluentes, occasionant une vive douleur de brûlure, surtout quand la malade va à la selle ; elles consistent en tubercules de la grosseur d'une noisette, occupant la marge de l'anus avec bourrelet hémorroïdal externe, plus remarquable à gauche qu'à droite ; du même côté et extérieurement se trouvent deux tubercules assez volumineux et tellement rapprochés que leurs côtés correspondans sont aplatis et présentent une ul-

cération peu profonde, avec un suintement peu abondant de sérosité.

Leucorrhée peu abondante et par accès; la matière de l'écoulement est jaunâtre, de consistance de blanc d'œuf, et n'a point d'odeur; urines rouges et sédimenteuses.

Grande faiblesse générale, avec fréquentes douleurs dans les membres.

Sommeil agité, peu réparateur; le soir et la nuit état légèrement fébrile; pouls très-petit et précipité.

Caractère timide, triste et inquiet.

Considérant qu'il y avait de l'acuité dans les symptômes de la maladie, nous débutâmes, le 17 mars, par *aconit* $\bar{5}/24$, trois fois répété à douze heures d'intervalle. L'effet de ce médicament fut de faire cesser presque immédiatement l'écoulement du sang et de calmer l'acuité des douleurs.

Le lendemain nous donnâmes à la malade deux doses de *nux* $\bar{5}/18$, avec recommandation de les prendre à quatre jours de distance. Le 29 mars, la malade étant revenue nous voir, nous pûmes constater l'état suivant: les hémorrhoides avaient un peu diminué de volume, l'écoulement de sang, le suintement séreux avaient complètement disparu; l'ulcération nous sembla moins large, et, quant aux symptômes de sensation, les douleurs étaient presque entièrement passées, et il ne restait plus qu'un léger picotement quand la malade allait à la selle, encore ne durait-il que peu d'instans.

Nous voyant parvenu à une palliation aussi prompte et

aussi satisfaisante, nous jugeâmes convenable d'aborder alors le traitement radical de l'affection, et nous jetâmes les yeux sur *sulfur*, en réfléchissant à l'origine psorique presque certaine, et, de plus, en nous souvenant que, dans une affection analogue, ce médicament nous avait parfaitement réussi. Nous ordonnâmes donc, le 29 mai, *sulfur. tritur. gutt. 1*, dans quatre cuillerées d'eau, à prendre tous les matins à jeun pendant quatre jours. Trois jours après l'administration de la dernière cuillerée, nous trouvâmes la malade en proie à une aggravation générale considérable. En effet, elle éprouvait des accès de céphalalgie frontale pressive et martelante, surtout en marchant. — Coryza violent. — Coliques hémorroïdales avec violentes douleurs du rectum. Diarrhée avec ténésme. Seulement les fleurs blanches avaient entièrement cessé. Nous jugeâmes convenable d'administrer alors une dose de *nux*, qui devait en même temps agir comme palliatif, puisqu'elle avait déjà si bien réussi précédemment, et aussi diminué les symptômes artificiels du *soufre*, dont elle est l'antidote. En effet, huit jours après, la malade nous annonça qu'après ce médicament la diarrhée, qui avait été plus forte pendant deux jours, s'était promptement arrêtée le troisième, ainsi que la plupart des autres symptômes.

Jugeant que la malade devait être encore sous l'action du soufre, dont elle avait pris une assez forte dose, dont 3 glob. de *nux* n'avaient pu paralyser entièrement les effets, nous lui conseillâmes de rester pendant quelques jours sans prendre de nouveau médicament.

Et le 19 avril, la malade étant venue nous trouver, nous pûmes remarquer les changemens suivans : les hémorrhôides étaient considérablement diminuées de volume ; les ulcérations étaient entièrement cicatrisées, et il ne restait plus que deux tubercules de la grosseur d'un petit pois, et entièrement flétris. Mais une affection intercurrente était venue compliquer la maladie primitive ; elle offrait les symptômes suivans : suppression des règles depuis huit à dix jours, leucorrhée jaunâtre abondante et très-liquide, occasionant des tiraillemens d'estomac, faiblesse générale avec bouillonnement et congestion sanguine dans la poitrine ; l'épigastre est un peu gonflé, endolori, et ne peut supporter la pression des vêtemens : *aconit* 4/18, deux fois répété, et *pulsatille* 4, III, suffirent pour faire disparaître, en dix jours, tous ces accidens.

Cependant les hémorrhôides, dans cet intervalle, n'avaient pas augmenté, et il restait peu d'efforts à faire pour obtenir une guérison entière ; et, comme l'état aigu de cette affection n'existait plus, nous crûmes devoir revenir à *sulfur*, dont nous avons déjà obtenu un résultat si satisfaisant ; en effet deux doses de ce médicament, suivies d'une dose de *thuja occidentalis*, firent disparaître les restes de cette maladie, qui, aujourd'hui, a laissé à peine les plus légères traces.

CONSIDÉRATIONS SUR LES MALADIES DE L'ENFANCE;

Par le Docteur BIGEL.

(Suite et fin.)

Par suite de cette concentration du principe vital, la seconde dentition avait devancé l'époque de son développement, et je trouvai, à l'âge de six ans, époque à laquelle l'enfant me fut confié, les dents de lait tombées et leurs successeurs près de paraître. Je fus peu étonné de la précocité de l'organe intellectuel, symptôme concomitant du développement prématuré du cerveau. J'ai peine à comprendre qu'une semblable congestion sanguine du thorax et de la tête n'ait point amené de convulsions, qui sûrement eussent été mortelles. Néanmoins une mort prochaine et violente me paraissait certaine. La Providence, qui veille sur les pauvres, ne permit pas que cet infortuné restât sans secours; une personne charitable le recueillit. C'était une belle et touchante pensée, mais un bien triste présent offert à l'homœopathie! Au sein de la guerre civile qui déchire le monde médical, je redoutais de fournir des armes aux adversaires de l'homœopathie, en la chargeant d'un trépas qu'on n'eût pas manqué de lui attribuer. D'un autre côté, je ne pouvais croire à l'incurabilité d'une maladie qui n'avait point été traitée. Je crus de la prudence de chercher une palliation dans un traitement allopathique, et d'en

ANALYSE DU TRAITÉ DE THÉRAPEUTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE, PAR MM. TROUSSEAU ET PIDOUX;

Par le Docteur LIBERT.

(Deuxième article.)

Des stupéfiants.

MM. Trousseau et Pidoux commencent par l'opium l'étude du groupe de médicamens qu'ils ont désignés sous la dénomination de stupéfiants. Le développement qu'ils ont donné à l'histoire de cette substance, et le rôle important qu'elle joue dans la thérapeutique, nous engageant à nous arrêter un peu plus long-temps sur elle. Et d'abord, tout en reconnaissant avec eux que l'opium est d'une utilité et même d'une nécessité incontestée, nous devons dire aussi qu'il n'est aucun médicament dont la médecine allopathique ait abusé plus souvent et plus amplement; il n'en est pas qui, dans ces circonstances, ait causé plus de désordre dans les fonctions de l'organisme, et qui ait déterminé plus de maladies médicinales.

Ces messieurs reprochent avec raison aux nombreuses expériences faites depuis plusieurs siècles, dans le but de constater les propriétés de l'opium, de manquer de précision et même de pouvoir fournir aucun résultat rigoureux. C'est ce qui les a engagés à recommencer ces expériences. Ils ont rejeté celles qui sont faites sur les animaux comme n'étant que de très-peu d'utilité pour la thérapeutique;

mais ils ont puisé à une source tout aussi impure, c'est-à-dire à l'expérimentation chez les malades. Comme l'occasion se présentait souvent à eux d'administrer l'opium chez des individus malades, ils ont pensé qu'ils pourraient en profiter pour étudier son action. On est étonné qu'ils ne leur soit pas venu à la pensée que les phénomènes morbides viendraient toujours masquer et altérer plus ou moins les modifications apportées à l'organisme par le médicament, et que le résultat qu'ils obtiendraient serait toujours complexe. Une autre circonstance qui vient frapper de nullité les observations en question, c'est que le médicament a été donné à des doses si élevées et si rapprochées dans leur administration, qu'il est devenu impossible d'observer la sphère d'action du médicament, et de la suivre dans tous ses développemens successifs. Il est d'autant plus à regretter que ces messieurs n'aient pas expérimenté sur l'homme en santé, et en laissant épuiser son action à chaque dose du médicament, que, malgré cela, ils sont arrivés à reconnaître dans la médication par les narcotiques, des périodes, comme on le fait dans la plupart des maladies. S'ils eussent suivi une bonne méthode, il est évident qu'ils n'étaient pas éloignés de reconnaître également une sphère d'action dans chaque médicament, indépendamment de la classe à laquelle il eût appartenu, et de là à la matière médicale pure il n'y avait qu'un pas. Nous noterons en passant les résultats de ces expériences, quoiqu'ils ne puissent être d'une grande utilité pour la thérapeutique homœopathique.

Modifications de l'appareil digestif. Augmentation de la soif, sécheresse de la bouche et de la gorge, gêne de la déglutition; rarement, et comme action consécutive, diminution de la soif et salivation. Dégoût des alimens, et souvent à sa suite augmentation de l'appétit; nausées, vomissemens, difficulté des digestions, constipation ou diarrhée, la diarrhée était toujours précédée de constipation. Ces phénomènes ont été modifiés par le mode d'administration, le sexe, le tempérament, etc.

Modifications dans les appareils des sécrétions. Diminution et plus rarement augmentation dans la quantité de l'urine; difficulté d'uriner; sueurs avec chaleur de la peau et rougeur de la face; démangeaisons ordinairement générales et très-vives; éruption, surtout à la face (prurigo, urticaire, eczema). En général, disent ces messieurs, toute sécrétion qui a été modifiée en plus, a pu l'être en moins, et réciproquement; les supersécrétions ont toujours été précédées d'un état inverse, et ne sont survenues qu'à une époque plus ou moins avancée de la médication.

Modifications de l'appareil génital. Menstruation plus abondante, ou bien paraissant plutôt que d'ordinaire, ou même rétablie.

Modifications de l'appareil de la circulation. Les sueurs s'accompagnent toujours de l'accélération du pouls et de la fréquence plus grande des mouvemens de la respiration.

Modifications de l'appareil nerveux de la vie de relation. Pupilles resserrées, paupières d'une teinte légèrement violacée et s'abaissant sur le globe oculaire; air d'abatte-

ment et de faiblesse sur toute la face ; assoupissement ; sommeil de courte durée et presque toujours interrompu par des rêves pénibles, suivi d'une insomnie très-rebelle.

Les expériences dont nous venons de relever les résultats, ont été faites exclusivement avec des sels de morphine et le plus souvent à l'aide de la méthode endermique. Au reste, MM. Trousseau et Pidoux regardent l'action des extraits d'opium et des sels de morphine comme étant identique.

Action thérapeutique. Dans l'insomnie, qui ne semble dépendre d'aucune maladie douloureuse ou fébrile, l'opium est, disent ces messieurs, un médicament dangereux. Il a des résultats extraordinaires dans le traitement de la *chorée*. Il est efficace dans le *delirium tremens* et dans le tétanos. Il peut être de quelque utilité dans l'épilepsie, dans les névralgies et surtout celles de la face, dans les rhumatismes, dans les otalgies et dans les odontalgies ; il a des résultats satisfaisans dans certaines maladies des yeux, dans les varioles confluentes et la rougeole, dans le catarrhe aigu, dans les toux opiniâtres, dans les accès d'asthme nerveux, dans les vomissemens, dans les névralgies intermittentes de l'estomac, dans les coliques, dans la colique de plomb et dans la hernie étranglée. L'opium est souvent d'un grand secours dans le traitement de la diarrhée aiguë, de la colique néphrétique, des chaude-pisses cordées, des blennorrhagies aiguës de la femme, des douleurs utérines, des aménorrhées avec absence de chlorose, des phlegmorragies pulmonaires,

des catarrhes chroniques de la vessie, du ptyalisme mercuriel.

Nous ne parlerons pas de l'association que ces messieurs conseillent de faire de l'opium avec d'autres médicamens, tels que les antispasmodiques, le mercure, etc. Les médecins homœopathistes savent à quoi s'en tenir sur tous ces mélanges souvent informes, il est inutile de nous y arrêter. Les différentes espèces de pavots n'ont que fort peu attiré leur attention; aussi les passerons-nous sous silence.

Acide hydrocyanique. — *Action physiologique.* Nausées légères, excrétion de salive plus abondante, accélération du pouls, pesanteur de tête, légère céphalalgie; anxiété précordiale; dans l'empoisonnement, insensibilité du pouls, respiration très-rapide, pupilles largement dilatées, stupeur profonde, extinction immédiate et presque complète des phénomènes de la vie animale.

Action thérapeutique. De toutes les maladies contre lesquelles on a vanté l'acide hydrocyanique, les toux convulsives, la coqueluche, l'asthme nerveux sont les seules qui semblent évidemment améliorées par son usage, et au résumé, cet acide et ses préparations diverses sont, disent ces messieurs, des médicamens infidèles, peu utiles et fort dangereux.

Le cyanure de potassium possède à peu près les mêmes actions physiologique et thérapeutique que l'acide prussique. Dans la thérapeutique externe, on le place au premier rang des préparations de cyanogène. Il est surtout efficace dans les céphalalgies et les migraines.

Dans les céphalalgies avec fièvre, il modifie la fièvre.

Nous ne parlerions pas des amandes amères et de l'eau distillée de laurier-cerise dont les actions physiologique et thérapeutique ne diffèrent pas d'une manière tranchée de celles de l'acide prussique, si, à cette occasion, nous n'avions pas à faire connaître à nos lecteurs quelques phrases dans lesquelles MM. Trousseau et Pidoux reconnaissent l'axiome homœopathique, *similia similibus curantur*. Au reste, cela ne doit surprendre personne; car on voit ces messieurs emprunter à droite et à gauche à toutes les doctrines, sans s'inquiéter le moins du monde d'harmoniser leurs idées et leurs vues thérapeutiques. Nous copions les phrases telles que nous les trouvons. « Suivant Dioscoride, cinq ou six » amandes amères suffisent pour dissiper l'ivresse. Cette » opinion était probablement accréditée chez les anciens; » car Plutarque raconte que le fils du médecin de l'em- » pereur Tibère tenait tête aux plus intrépides buveurs, » en ayant soin de manger quelques amandes amères. » Cependant Lorry dit avoir éprouvé un sentiment d'i- » vresse pour en avoir mangé douze. Ce fait, s'il est » vrai, n'infirmerait en rien les assertions de Dioscoride, » car nous voyons que l'ammoniaque, qui produit elle- » même le phénomène de l'ivresse, dissipe évidemment » les fumées du vin chez une foule de personnes. »

Les solanées sont partagées en deux catégories, les solanées vireuses et celles qui ne le sont pas. Les premières sont la belladonne, le datura, la mandragore, la jusquiame, et le tabac; les secondes, la douce-amère

et la morelle. L'action des solanées vireuses sur l'organisme vivant ne diffère, selon ces messieurs, que par son intensité. En vérité, nous sommes tenté de croire, après de semblables assertions, qu'ils n'ont étudié les propriétés d'aucune de ces plantes; dans tous les cas, cela peut nous faire juger de la manière dont ils ont expérimenté.

Belladonne. — Action physiologique. Nausées qui ne sont pas toujours suivies de vomissement, sécheresse et constriction de la bouche, du gosier; embarras de la tête, céphalalgie, vertiges, éblouissemens, dilatation extrême et immobilité des pupilles, le plus souvent en même temps confusion de la vue, et quelquefois cécité complète; tuméfaction et rougeur de la face, globe de l'œil injecté et saillant; regard fixe, hébété ou hagard, quelquefois ardent et furieux; hallucinations; délire léger d'abord, puis plus intense, ordinairement « gai ou mar- » qué par des extravagances, des gesticulations nom- » breuses et ridicules, des ris immodérés, ou une lo- » quacité intarissable; dans quelques cas, aphonie ou » articulation pénible de sons confus ». On a observé aussi un véritable état de somnambulisme, un délire furieux avec grincement de dents, des convulsions partielles ou générales, des faiblesses, des lipothymies, un abattement extrême; d'autres fois il y avait soif, sueurs abondantes, éréthisme général, éruption aphtheuse au gosier; le pouls était tantôt vif et accéléré, tantôt faible et irrégulier, d'autres fois fort et fréquent; les battemens du cœur tumultueux; la respiration courte, précipitée, quelquefois irrégulière, oppressive, stertoreuse. On a

observé une toux croupale, une excitation des organes génitaux, des excrétiens, une émission involontaire d'urine, de la constipation, le météorisme du ventre.

Action thérapeutique. La belladonne est employée avec succès dans les névralgies, surtout dans celles de la face, dans la migraine, dans les rhumatismes articulaires, dans la goutte, dans les otalgies et les odontalgies, dans les douleurs, quelle que soit d'ailleurs leur nature. On a vanté la belladonne dans le traitement de l'hydrophobie, de l'épilepsie, du tétanos traumatique et de la folie. A propos de son emploi dans cette dernière maladie, MM. Trousseau et Pidoux rendent un hommage éclatant au principe fondamental de l'homœopathie. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de reproduire ce passage, nous le rapportons textuellement : « On fit des tentatives » réitérées (*dans la folie*), et quoique plusieurs auteurs » aient proclamé d'assez nombreux succès, on n'a pas » de nos jours répété ces expériences; et cependant l'analogie, ce guide si sûr en thérapeutique, nous conduit à user de ce moyen dans le traitement de la folie, » par cela même que la belladonne, prise à une dose plus » élevée, produit une folie passagère; car l'expérience » a prouvé qu'une multitude de maladies étaient guéries » par des agens thérapeutiques qui semblent agir dans » le même sens que la cause du mal auquel on les oppose. »

On retire de bons effets de l'usage de cette plante dans l'inflammation de l'iris, et dans certaines maladies des yeux; dans la constriction de l'anus, dans celle de l'u-

térus ; dans le traitement de la hernie étranglée, dans la coqueluche et dans l'asthme dit essentiel. *Hufeland* a préconisé sa vertu prophylactique propre à préserver de la scarlatine (1).

La *mandragore* n'est plus employée aujourd'hui.

Datura. — *Action physiologique.* Légers vertiges, pro-pension au sommeil, diminution de l'énergie musculaire, sensibilité émoussée, dilatation de la pupille, léger trouble de la vue, accélération du pouls, élévation de la chaleur de la peau ; soif, légère ardeur de gorge. Diarrhée, urines abondantes, ou bien sueurs. A dose élevée : vertiges, sentiment de faiblesse et d'affaissement général, stupeur légère ; bientôt trouble de la vue, dilatation énorme des pupilles, agitation, spasmes ; délire furieux, gai, triste ; hallucination continuelle ; insomnie opiniâtre ; fièvre vive, peau sèche, chaude, se recouvrant quelquefois d'une éruption scarlatiniforme ; soif ardente, sécheresse et constriction très-douloureuse du pharynx ; souvent impossibilité d'avaler. Cardialgie, vomissemens, quelquefois diarrhée, besoin fréquent d'uriner. Enfin collapsus, refroidissement et mort.

Action thérapeutique. On a mis en usage le *datura* contre la manie, le tétanos, l'asthme, les névralgies, la toux et la dyspnée de la phthisie, du catarrhe et des maladies du cœur, en un mot, dans toutes les maladies où la belladonne a été conseillée.

(1) Hahnemann est le premier qui ait recommandé la belladonne comme préservatif de la scarlatine.

Note du Rédacteur.)

MM. Trousseau et Pidoux conseillent surtout l'usage extérieur de cette substance, de même que de la belladonne et des autres solanées vireuses. Ils les emploient souvent par la méthode endermique.

Nicotiana tabacum. Cette substance est aujourd'hui peu employée en médecine. MM. Trousseau et Pidoux pensent qu'elle ne possède pas de propriétés spéciales qui n'appartiennent aux autres solanées vireuses, quoique son activité soit beaucoup moins grande.

Jusquiame. — *Action physiologique.* Cette action est beaucoup moins puissante que celle des daturas et de la belladonne; toutefois, elle est semblable si les doses sont proportionnellement plus élevées.

Action thérapeutique. Ces messieurs pensent que la jusquiame doit s'employer dans les mêmes cas que la belladonne et le datura; mais comme elle est douée d'une énergie beaucoup moins grande, elle doit être administrée à des doses plus élevées.

Solanées non vireuses.

Douce-amère. Donnée à hautes doses, elle peut produire la céphalalgie, l'ivresse, l'embarras de la langue, l'ardeur de la gorge, le délire, la nymphomanie, la suppression et la rétention d'urine, des démangeaisons et des éruptions à la peau. On l'a conseillée dans les rhumatismes chroniques; mais elle est surtout employée en thérapeutique comme dépurative dans les affections dartreuses scrofuleuses, les syphilis constitutionnelles, etc.

Morelle, solanum nigrum. Cette substance est peu

active, et presque totalement rayée de la matière médicale.

Laitue commune et laitue vireuse. Elles procurent le sommeil, calment les douleurs, la toux, l'érétisme nerveux avec moins de certitude, mais aussi avec moins d'inconvéniens que l'opium.

Aconit napel. — *Action physiologique.* Ardeur et douleur dans la région épigastrique, vomissemens, coliques violentes, vertiges, coma, paralysies partielles, refroidissement, enfin tous les symptômes des narcotico-âcres.

Action thérapeutique. Il possède une action stupéfiante, à l'aide de laquelle il calme les douleurs névralgiques et rhumatismales. Ce médicament étant encore mal connu et mal étudié, on doit, disent ces messieurs, s'abstenir, jusqu'à nouvel ordre, de s'en servir.

Grande ciguë, conium maculatum. — *Action physiologique.* A faibles doses, elle produit quelques légers vertiges, de l'obnubilation, de la céphalalgie, de l'anxiété, des nausées, de l'augmentation dans les sécrétions cutanées ou urinaires. A hautes doses : assoupissement, stupeur, délire, syncope quelquefois extrême, ralentissement du pouls, gêne de la respiration, refroidissement, nausées, vomissement.

Action thérapeutique. Elle est employée avec succès dans les cas de tumeurs diverses non cancéreuses, dans les engorgemens scrofuleux, dans quelques maladies de la peau, telles que les dartres, la teigne, etc. ; contre la coqueluche et contre les névralgies.

Les autres espèces de ciguës sont peu ou ne sont pas du tout employées en médecine.

Médication stupéfiante.

Les médicamens de cette classe abolissent ou diminuent notablement les fonctions du système nerveux, c'est-à-dire l'intelligence, la sensibilité et le mouvement.

Quelques uns de ces agens thérapeutiques portent plus spécialement leur action sur telle ou telle portion du système nerveux, et tandis qu'ils en stupéfient une certaine partie, ils augmentent au contraire l'action d'une autre. MM. Trousseau et Pidoux ont bien soin de faire remarquer que le choix du médicament stupéfiant est de la plus grande importance pour arriver à agir convenablement sur la portion du système nerveux que l'on veut modifier ; mais, n'ayant pas étudié l'action propre à chaque substance, à l'aide de l'expérimentation pure, ils en ont acquis une connaissance trop imparfaite pour pouvoir préciser les différences qui existent entre elles, et par suite les cas pathologiques dans lesquels elles doivent être mises en usage. Aussi se bornent-ils en général à indiquer tout un genre, comme si chaque médicament de ce genre possédait une propriété identique.

Ils considèrent tous les médicamens de cette classe comme agissant sur les centres et les conducteurs nerveux, de manière à diminuer la douleur ; et comme ces messieurs pensent que la première indication dans les maladies est toujours de faire cesser la douleur, ils attachent une grande importance à cette propriété des substances qui nous occupent. « Le rôle que joue la douleur » dans les maladies, disent-ils, est plus important que

» beaucoup de pathologistes ne le pensent ; à lui tout
» seul, l'élément-douleur est une cause puissante de ma-
» ladie ; en combattant, en détruisant cet élément, on
» fait souvent cesser les accidens les plus graves. »

Ainsi, ces messieurs décomposent chaque maladie en différens élémens, afin de les combattre ensuite isolément. Nous ferons observer, au reste, que cette idée bizarre de décomposer une maladie en plusieurs élémens, cadre parfaitement avec la thérapeutique allopathique, qui se sert de médicamens composés de substances nombreuses, et destinées à combattre dans les affections morbides leurs différens élémens.

Ils admettent trois méthodes principales d'employer les stupéfians : l'application locale ou directe, l'administration indirecte et l'administration mixte. La première est, selon ces messieurs la meilleure. La seconde, qui est la plus énergique, consiste à dénuder la partie de son épiderme avant d'appliquer le médicament.

Enfin MM. Trousseau et Pidoux admettent que certains stupéfians agissent d'une manière toute spécifique, pour faire cesser quelquefois des troubles fonctionnels extrêmement graves avec une rapidité qui tient du prodige.

JOURNAUX ÉTRANGERS.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 4.

(Continuation.)

OBSERVATIONS PRATIQUES, par le Docteur MUNECKE.

Quatrième observation.

M. A., petit garçon de 7 ans, du caractère le plus turbulent, tomba en glissant sur un abreuvoir et se releva en se plaignant à hauts cris de la main gauche. Les parens crurent s'apercevoir que son poignet était déboîté; ils se mirent donc, dans leur inquiétude, à lui étendre fortement le bras, puis à lui faire une forte ligature à l'articulation au milieu des cris les plus perçans; la difformité de la main disparut en effet aussitôt. Cependant, il se déclara une enflure de la main jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Ils lui lavèrent donc l'articulation avec de l'esprit de savon de leur composition; mais, l'enfant continuant à se plaindre de violentes douleurs, ils s'adressèrent enfin à moi. On m'apporta le petit malade le 6 janvier; je trouvai les symptômes suivans :

Enflure de la main, de l'articulation et de la partie inférieure de l'avant-bras, mais *peu* de rougeur.

Douleur qu'il ne pouvait définir, à chaque mouvement, surtout lorsqu'il fléchissait ou étendait la main. Les glandes axillaires douloureuses au contact du bras,

mais sans être enflées. Je lui fis prendre aussitôt 1 goutte *arnic. teinture mère* ; les douleurs diminuèrent. Trois jours après, c'est-à-dire le 10, je renouvelai la dose, ainsi que le 13, en lui faisant frotter deux fois par jour le carpe et l'avant-bras avec une cuillerée à thé de *teinture mère d'arnica*. La main et l'avant-bras furent en outre assujettis par un bandage modérément serré. Le 16, il était parfaitement guéri, sans qu'il lui fût resté de son accident la moindre difformité.

Cinquième observation.

Un laboureur, d'une constitution des plus robustes, qui avait eu dans sa jeunesse la petite-vérole naturelle, dont il lui était resté des marques, voulut, dans l'automne de 1854, mettre à terre un sac de pommes de terre qu'il portait. Ses reins craquèrent, et il lui fut impossible de se relever, tant il éprouvait de douleur et de raideur dans le dos. On me fit chercher aussitôt ; car on supposait qu'il s'était cassé quelque chose. Cependant les recherches les plus minutieuses ne me firent découvrir aucune fracture, et je reconnus bientôt que ses douleurs ne provenaient que d'un tour de reins. Chacun sait qu'un tour de reins n'est autre chose qu'un effort ou une extension trop forte de quelques muscles.

Je lui administrai aussitôt *arnic. 3, gutt. 1*. Trois jours après, son état étant toujours le même, je lui fis prendre 1 goutte *arnica teint. mère* dans une cuillerée d'eau ; mais au bout de deux jours ce remède n'avait encore produit qu'une faible amélioration. Il était bien

en état de remuer les reins avec plus de facilité et moins de douleurs ; mais il ne pouvait encore se baisser et se relever qu'avec les plus grandes précautions et avec une lenteur extrême. Le cinquième jour, je lui fis frotter soir et matin les reins avec une cuillerée à thé de teinture mère, ainsi que le sixième, et la guérison fit dès-lors des progrès si rapides qu'il ne fut plus nécessaire de lui donner d'autre remède. Bientôt il put retourner à ses occupations.

Sixième observation.

Au mois de décembre 1854, on vint me chercher en toute hâte pour que j'allasse visiter un bûcheron de O., qui, en voulant soulever une brouette pleine de bois, s'était, me disait-on, déboîté les reins. Ses reins avaient craqué, il était tombé à terre et n'avait pu se relever ; on avait été obligé de le reconduire chez lui en voiture. Je trouvai les symptômes suivans : Fièvre, soif ardente, oppression de la poitrine, angoisse. Douleurs dans les reins, si violentes qu'il lui était impossible de se retourner. Enflure, chaleur, mais sans rougeur, des parties molles sur l'os sacrum, ce qui ne permettait pas de s'assurer s'il existait quelque luxation ; du reste, on n'en apercevait aucun des signes caractéristiques. Je fis prendre sur-le-champ au malade 1 goutte *teinture mère d'arnica* dans une cuillerée d'eau, en prescrivant en même temps de lui frictionner les reins avec une cuillerée à thé du même remède, et de lui mettre immédiatement sur la peau une étoffe de laine pliée en quatre doubles, en l'assujettissant avec un mouchoir.

Le lendemain matin , le malade pouvait se soulever tout seul dans son lit , bien qu'il ressentit encore quelque douleur. Je lui fis administrer de nouveau de l'arnica intérieurement. Le soir , ses mouvemens étaient encore plus faciles. Nouvelle dose d'arnica à l'intérieur et à l'extérieur. Le lendemain il se promenait dans sa chambre ; il avait eu une abondante transpiration la nuit. Arnica seulement à l'extérieur. Le soir , même traitement. Le lendemain il se rendit dans sa cour ; il marchait très-bien , seulement il avait encore de la peine à s'incliner. Il n'avait plus transpiré. Arnica intérieurement et extérieurement. Le soir seulement à l'extérieur. La cure avait commencé le samedi soir. Le mercredi , il était retourné dans la forêt , se portant fort bien.

OBSERVATIONS PRATIQUES, par M. N., à B.

(Continuation.)

Une dame me fit chercher , une nuit , en toute hâte , pour la guérir d'une indisposition douloureuse. Il y avait une heure , à ce qu'elle me dit , qu'elle avait ressenti un grand malaise , accompagné de dégoûts , d'envies de vomir , de sueur froide , de détresse , qui l'avaient forcée à se coucher. Comme elle ne se souvenait pas d'avoir rien mangé qui eût pu l'indisposer ainsi , on lui avait fait prendre des remèdes domestiques , du cumin , de l'eau-de-vie , etc. , et même une tasse de café noir ; mais son état n'avait fait qu'empirer.

Elle se portait bien auparavant , et avait mangé avec appétit une soupe grasse le soir même.

Je lui donnai aussitôt *ipecacuanh.* 3, en lui en laissant quatre autres doses dont elle devait prendre une toutes les heures.

Le lendemain matin j'appris qu'après la seconde dose, elle avait vomi; mais, à l'exception d'un peu de muco-sité, elle n'avait rien évacué qui pût faire soupçonner la cause de sa maladie. A la suite de cette déjection, le dégoût avait cessé peu à peu; mais il avait été remplacé par une chaleur accompagnée de soif et par l'éruption de boutons rouges, larges, comme produits par des orties, sur tout le corps, la tête exceptée, qui lui causaient de vives démangeaisons, mais qui commençaient déjà à disparaître lorsque j'allai la voir. Le lendemain matin tous les symptômes avaient diminué, et, depuis cette époque, cette femme se porte bien.

Il n'y a rien de nouveau en cela, dira-t-on, l'*ipecacuanha* est employé depuis long-temps dans les fièvres accompagnées d'éruptions. Cela est vrai; mais, comme la malade était auparavant fort bien portante, cette éruption, produite par l'*ipécacuanha*, est remarquable en ce sens, surtout, que je n'en ai jamais observé de pareille, quoique j'eusse administré souvent ce médicament. Selon Hahnemann (*Mat. médicale*, sympt. 39), l'*ipécacuanha* produit une éruption par taches au poignet et à l'anus, et, après qu'on s'est gratté, de petites bosses rouges (1).

(1) Je crois plutôt que la conclusion de l'auteur : *post hoc, ergo*

Dans l'automne de 1835, la dysenterie régnait dans cette contrée (B.), mais seulement une dysenterie sporadique. Néanmoins elle attaquait le plus souvent la famille entière, et surtout les jeunes gens des deux sexes de six à quatorze ans. J'avais à traiter onze malades. La maladie saisissait presque subitement. La plupart se plaignaient d'abord de pincemens dans le ventre, suivis bientôt d'une déjection peu copieuse de consistance molle; mais comme les souffrances n'étaient pas assez violentes pour les empêcher de vaquer à leurs affaires, on n'y faisait pas attention. Cependant, vingt-quatre heures après, quelquefois plus tôt, des selles fréquentes, insuffisantes, de mucosités mêlées à du sang, et accompagnées d'épreintes, forçaient les malades à se coucher. Jusqu'à minuit les douleurs augmentaient, les selles devenaient plus nombreuses. Dans les intervalles, ils étaient en proie à la fièvre, au délire, et étaient dévorés d'une soif ardente. Vers le matin, ces symptômes, mais surtout la fièvre, diminuaient, et les malades pouvaient un peu dormir. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils conservaient presque tous un bon appétit. Pendant l'ardeur de la fièvre, la nuit, et même le jour, quoiqu'ils n'eussent point de fièvre, ils ne pouvaient souffrir de couverture; ils sentaient des frissons dès qu'ils étaient couverts. Pas un seul ne se plaignait de maux de tête; cependant

propter hoc, est tout-à-fait erronée, en ce que ces symptômes ne sont autre chose que le prodrome de l'ortiaire.

(Note du docteur Gross.)

ils avaient le regard trouble, la langue plutôt rouge que chargée, le cou et la poitrine à l'état normal, ainsi que le creux de l'estomac. Le siège du mal était dans le ventre, surtout dans la région ombilicale. Les enfans appelaient les douleurs qu'ils éprouvaient des pincemens, les personnes plus âgées des tranchées. On n'entendait ni borborygmes ni bruits dans le ventre; le bas-ventre n'était ni enflé ni tendu. La douleur paraissait insupportable et ne cessait qu'après plusieurs petites selles; mais alors les malades étaient si faibles, si abattus, pendant deux ou trois jours, qu'il fallait les porter au lit, où ils ne pouvaient cependant rester long-temps. La plupart se plaignaient d'une soif continuelle; ce qu'ils buvaient de préférence, c'était de l'eau froide. Si la maladie durait de six à huit jours sans être traitée, ou bien en étant mal traitée, les malades évacuaient, au milieu des épreintes les plus douloureuses, des grumeaux de sang pur ou de mucosité sanguine, et éprouvaient une agitation si violente qu'elle les empêchait de dormir. Ordinairement alors ils lâchaient sous eux. Le traitement homœopathique guérissait quelquefois cette maladie, sinon elle se changeait en épuisement, et amenait la mort. Je n'ai eu connaissance que d'un seul cas qui ait eu une suite aussi funeste.

Le traitement et la guérison de cette espèce de dysenterie ne peut que jeter un jour avantageux sur l'homœopathie. Aucun allopathe n'est en état de faire disparaître aussi promptement sans *opium* les épreintes douloureuses, ni d'adoucir aussi vite les maux de ventre

que l'homœopathe; et encore l'opium ne réussit-il pas toujours, sans parler des suites funestes qu'en peut avoir l'administration. *Mercurius vivus* et *sulphur* sont les deux remèdes que j'ai employés avec le plus de succès et qui guérissent en moins de temps la maladie. J'administras le premier à la dose 3, 4 ou 6 dilution, et le second sous la forme de teinture 0, 3 ou 6, selon les cas. *Hepar sulph.* m'a aussi rendu des services, moins cependant que *inct. sulphur*. Tous les remèdes devaient être donnés successivement à des intervalles plus ou moins rapprochés, selon la violence et la durée de la maladie. Je les faisais prendre d'abord, après chaque selle, toutes les cinq, dix ou vingt minutes, et plus tard toutes les deux ou trois heures. Deux ou trois heures après l'administration du soufre, les épreintes diminuaient, les selles devenaient plus rares. Après le mercure cessaient les maux de ventre, et en douze à vingt-quatre heures la maladie avait disparu ou était au moins très-affaiblie. Dans les derniers temps je n'ai eu besoin de me servir d'aucun autre remède; cependant j'en avais dans les commencemens essayé d'autres que *mercur. sublim.*, mais sans effet remarquable. *Colocynth.* adoucissait un peu les coliques, *colchicum* et *staphysagria* ne produisaient rien. *Secale cornut.* n'avait aucune prise sur cette espèce de dysenterie. Je n'eus plus besoin de recourir à l'opium. Des *cataplasmes chauds* sur le ventre adoucis- saient bien d'abord les douleurs, mais plus tard ils n'agissaient plus, et n'étaient guère qu'un embarras inutile. Je fis donner aux malades des boissons chaudes et

mucilagineuses d'orge mondé, de gruau d'avoine, mais ils s'en dégoûtaient bientôt; ils préféraient l'eau froide, et je m'opposais d'autant moins à ce qu'ils en bussent, que je ne leur faisais prendre ces tisanes que pour satisfaire leurs parens. J'en guéris quatre au moyen du *soufre* seul et un au moyen du *mercure* seul. Je ferai observer, au sujet de ce dernier remède, qu'il ne faut l'employer qu'avec une circonspection extrême.

J'avais à traiter un enfant sans l'avoir vu. Depuis six jours il était en proie aux plus violentes souffrances, et avait déjà été traité, quoique sans succès, par un médecin allopathe. Les symptômes indiquant le *mercure*, je lui en envoyai six doses, à prendre une après chaque selle. Soit que les doses eussent été trop fortes, soit qu'elles eussent été administrées à des intervalles trop rapprochés, ou bien encore qu'il eût existé des circonstances inconnues, toujours est-il que l'enfant tomba presque en démence; il tenait les discours les plus déraisonnables, était agité, gémissait sans cesse; cependant la dysenterie disparut. La *belladonne*, l'*arsenic* ou la *pulsatille*, auraient vraisemblablement dissipé l'orage aussi vite qu'il était venu; mais on s'adressa à un autre médecin.

Puissent d'autres homœopathes publier les observations qu'ils ont faites sur cette maladie, et justifier mon traitement.

J'ai guéri plusieurs cas de teigne, déjà ancienne, chez des individus adultes, surtout du sexe féminin, au moyen de quelques doses *tinct. sulphur.*: les unes avec la teinture même, d'autres avec dilut. 5. Les mêmes remèdes

guérissent aussi la gale chez différentes personnes , mais non pas chez toutes. Pourquoi ? C'est ce que des observations attentives et le temps nous apprendront.

J'ai malheureusement fait l'expérience que *mercur. viv. 30* ne guérit pas toujours le chancre. Un homme robuste de 40 ans en avait un depuis huit jours. Je lui promis , sur l'autorité d'Hahnemann, de le guérir en quinze jours , et , à cet effet , je lui fis prendre 6 doses *mercur. viv. 30* , une chaque jour. Mais que je fus trompé dans mon espérance ! au lieu de se guérir , le chancre ne fit que s'étendre pendant ces six jours. J'administrerai donc *mercur. 15* , mais sans plus de succès. Le malade s'adressa à un autre médecin. En général , je dois avouer que je n'ai vu opérer le mercure que donné à basses dilutions et à doses souvent répétées.

LA GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, vol. 9, n° 5, ne contient rien d'intéressant , à l'exception des *Fragmens sur l'Homœopathie* , par le docteur *Moritz Müller*, de Leipzig. Ces fragmens ne sont que des extraits des cours faits par ce professeur dans les années 1829 à 1833, et comme d'ailleurs ils ne jettent pas de nouvelle lumière sur l'homœopathie , nous n'en parlerons pas , afin de ménager un espace qui peut être employé à quelque chose de plus utile.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 6.

Le numéro 6 renferme la suite des *Fragmens sur l'homœopathie* , ainsi que la continuation des observations du docteur N. à B.

OBSERVATIONS PRATIQUES, par le Docteur MUNNECKE.

(Continuation.)

Septième observation.

C. S. à Ad., jeune fille de vingt-un ans, robuste, bien portante, n'avait eu ses règles qu'après dix-neuf ans, et, dans les deux années qui s'étaient écoulées depuis, elles n'avaient reparu que sept fois, encore avaient-elles été très-faibles; du reste, elle ne s'en sentait pas incommodée. — Une menstruation tardive, peu copieuse, rare, n'était pas un phénomène dans sa famille. — Depuis la récolte des seigles, en 1834, elle éprouvait des espèces de déchiremens dans les reins, joints à de la paralysie et de la raideur, ce qui l'empêchait de se baisser, et surtout de se redresser avec facilité.

Ces douleurs, selon elle, provenaient ou de ce qu'elle s'était souvent baissée pour lier les gerbes, ou de ce qu'elle avait porté plusieurs jours de suite de lourds fardeaux. Elles avaient augmenté d'une manière inquiétante depuis Noël (1834), à la suite d'un refroidissement, croyait-elle (1). — Au commencement de janvier (1835), elle avait voulu monter avec un fardeau sur une crèche, et en glissant, avait laissé échapper ce qu'elle portait et était tombée en arrière; ses reins avaient porté contre

(1) J'ai appris plus tard qu'elle avait dansé deux nuits de suite et était retournée à la maison le corps inondé de sueur.

le bord de la crèche. Après s'être traînée avec peine jusque dans sa chambre, elle avait dû se mettre au lit, et c'était de cette époque que dataient ses principales souffrances. On avait appelé un médecin allopathe, qui l'avait traitée d'après toutes les règles de l'art jusqu'au 17, et qui, n'apercevant aucun changement, lui avait voulu faire enfin appliquer des moxas. Les parens, effrayés à cette proposition, me firent prier d'aller voir leur fille le 10. Je la trouvai dans l'état suivant.

Elle ne pouvait rester couchée ni sur le dos ni sur l'un ou l'autre côté; elle devait se tourner sur le devant et s'appuyer sur les genoux et les coudes. — Elle éprouvait une douleur dans l'articulation de la dernière vertèbre des lombes, au point où elle se joint à l'os sacrum, comme si celui-ci eût été brisé. — Lorsqu'on la levait, elle ne pouvait rester assise, mais elle s'agenouillait devant la chaise, et s'appuyait dessus avec ses coudes; elle ne pouvait tenir son corps droit. — Si on la mettait sur ses jambes, elle n'était pas en état, même soutenue, de se tenir droite, les genoux fléchissaient sous elle: il lui était tout-à-fait impossible de marcher. — Constipation opiniâtre. Pas de selles sans purgatif ou lavement. — Dysurie; l'urine en s'échappant de l'urèthre lui causait des cuissons et des douleurs; elle était d'un rouge foncé. — Dans la région des reins, surtout au point de jonction de l'os sacrum et de la dernière des vertèbres des lombes, douleurs déchirantes, violentes, souvent une sensation comme si elle eût eu des charbons ardents sous la peau, toujours accompagnée de picote-

mens. — Lorsqu'elle se remuait, raideur douloureuse dans les articulations des reins et des hanches qui étaient comme paralysés; les douleurs s'étendaient tout le long des jambes par derrière. — Les deux extrémités inférieures étaient non seulement excessivement froides au toucher, mais froides même pour le malade, et comme paralysées. — Souvent un engourdissement dans ces parties, comme si elles n'appartenaient plus au corps. — Peu d'appétit, amertume dans la bouche; les mets mêmes lui paraissaient amers, surtout le pain noir. Les flatuosités ne sortaient pas par le bas, mais se rassemblaient sous les fausses côtes, et lui causaient alors des tensions dans le bas-ventre, des coliques et des tranchées, qui cessaient à la suite d'éruclations. — Les douleurs de reins étaient surtout violentes de trois heures après midi à minuit ou une heure du matin. — Le paroxysme s'annonçait par un frisson joint à une soif ardente. Toujours après minuit il se déclarait peu à peu un mieux qui durait jusqu'au lendemain dans l'après-dînée.

Nux vomica ̄, gutt. 1, administrée le 18, le 19 et le 20 janvier, procura chaque fois à la malade une déjection peu copieuse et une émission de vents par en bas, mais sans produire aucune autre amélioration.

Coccul. ̄ gutt. et *rhus* ̄ gutt., administrés chacun deux fois dans l'intervalle de dix jours, ne produisirent également aucun effet. — La malade eut deux selles amenées par des lavemens simples.

Je me décidai alors, eu égard à la cause du mal, à administrer *arnica*. J'en fis donc prendre le 4 février à

la malade une goutte *teinture-mère* dans une cuillerée d'eau ; la dose fut répétée le soir , et ainsi de suite jusqu'au 12. — Dès le 5, son état s'était déjà considérablement amélioré. Le 8, elle pouvait rester plusieurs heures sur le dos , ou sur l'un ou l'autre côté , et même se tenir assise droite pendant plusieurs heures , pour peu qu'elle eût le dos appuyé contre quelque chose et un coussin placé dans la région des reins. Elle n'éprouvait d'ailleurs plus autant de difficultés à remuer les extrémités , qui en outre n'étaient plus aussi froides. Les douleurs de reins avaient considérablement diminué ; mais il y avait toujours cependant exacerbation , depuis trois heures après midi jusqu'à minuit ou une heure du matin. Selles une fois par jour depuis le 5. — Le 9, l'amélioration était devenue plus sensible encore à la suite de frictions dans la région des reins avec une cuillerée à thé de *teinture-mère d'arnica* , frictions répétées soir et matin. — Le 11, la malade était en état de se promener dans la chambre, soutenue par quelqu'un ; le 13, elle marchait seule ; le 14, elle sortait pour aller prendre l'air dans la cour.

Le 10 février, elle avait eu ses règles plus fortes , selon elle, qu'auparavant. Pendant le période, c'est-à-dire jusqu'au 14 , je fis suspendre l'emploi des frictions. — Du 12 au 20, elle ne prit plus que toutes les quarante-huit heures, le matin, une goutte *teinture-mère d'arnica* intérieurement ; et extérieurement, on ne lui fit plus qu'une seule friction le soir , dans la région des reins avec une cuillerée à café du même remède.

Dès-lors il ne fut plus nécessaire de continuer à lui faire prendre des remèdes, puisqu'elle pouvait sans difficulté se livrer à toutes ses occupations.

Huitième observation.

M. F., maréchal-ferrant de S., reçut, le 20 mars 1855, en ferrant un cheval, un coup de pied dans le bas-ventre, qui le renversa sans connaissance. On le porta à la maison, on lui donna de l'eau froide à boire, on lui fit respirer de l'ammoniaque, et, au bout d'une demi-heure, il revint à lui. Il se fit alors des frictions sur le bas-ventre avec de l'esprit de savon préparé par lui-même; mais comme les douleurs ne diminuaient pas, et qu'une enflure du bas-ventre vint augmenter ses inquiétudes, il me fit appeler. — Le 25 mars, je le trouvai dans l'état suivant :

Il était au lit, en proie alternativement à des frissons et à des chaleurs.

- Soif modérée, pas d'appétit.

Envies de vomir, amertume dans la bouche, éructations aiguës.

Pas de selle depuis le 20.

Pouls petit, dur, fréquent.

Bas-ventre tendu comme un tambour, très-douloureux au toucher, mais sans chaleur particulière. Sentiment de plénitude et pressions semblables à des coliques dans plusieurs parties du bas-ventre, surtout dans les côtés.

Au milieu, entre le nombril et l'ilion, une ecchy-

mose de la largeur de la main , ainsi qu'un peu d'enflure. Cet endroit était aussi plus chaud que le reste de la peau du bas-ventre , et très-douloureux au toucher.

Du 25 au 27 , je lui fis prendre , chaque jour, soir et matin , une goutte *teinture - mère d'arnica* dans une cuillerée d'eau.

Son état s'améliora tellement , qu'à compter du 24 il eut tous les jours une selle ; la tension du bas-ventre diminua sensiblement , ainsi que l'enflure , et la couleur d'un vert jaunâtre en disparut peu à peu. Je fis continuer le même remède pendant plusieurs jours encore , mais sans que la guérison fit un pas du 27 au 30, ce qui m'engagea à joindre à l'administration intérieure du médicament des frictions sur tout le bas-ventre , qu'on lui fit soir et matin avec une cuillerée à thé de la *teinture-mère d'arnica*. Le mieux fit dès-lors de tels progrès que, le 5 avril, le malade pouvait retourner à son travail.

Neuvième observation.

F. H. , maçon à G. , tomba le 20 avril du haut d'un mur sur un monceau de pierres; on l'emporta sans connaissance à la maison , où on parvint à le faire revenir à lui à force de lui laver le visage , de lui frotter le front et les tempes avec un mélange d'eau et de vinaigre , de lui faire respirer de l'ammoniaque , de lui donner de l'eau froide à boire. On fit appeler un chirurgien qui lui coupa les cheveux d'une grande partie de la tête et le traita *secundum artem*.

Cependant, au bout de sept jours, les maux de tête et

L'état général du malade étant toujours les mêmes, on s'adressa à moi. Le 23 avril, je trouvai les symptômes suivans : le malade était assis dans un coin obscur de la chambre, tenant les mains devant ses yeux, parce qu'il ne pouvait supporter la lumière du jour et à peine celle d'une lampe. Les pupilles très-rétrécies, la tunique albuginée rouge, la cornée trouble et sans éclat, indice certain d'irritation inflammatoire du cerveau.

Il avait les cheveux du sommet de la tête coupés dans un espace d'à peu près quatre pouces carrés. La peau, en cet endroit surtout, était enflée, meurtrie, livide. Au milieu se trouvait un large espace où le crâne était dénudé. Le pus en était bien d'une bonne qualité, mais trop ténu.

La sonde ne m'indiqua aucune fissure ou fracture des os du crâne. Les autres parties molles de la tête étaient enflées et un peu douloureuses au toucher. Il en était de même de la peau du visage, et principalement des paupières supérieures, sans toutefois qu'elles fussent douloureuses au toucher.

Le malade se plaignait, en outre, de fréquens vertiges, surtout lorsqu'il marchait, de pesanteur et d'embarras dans la tête joints à des douleurs sourdes. Il y éprouvait des battemens, des tensions, comme si elle se dilatait, et quelquefois aussi il y ressentait des mouvemens convulsifs. Mais ce qui le faisait surtout souffrir, c'était la pression qu'il éprouvait sur le devant de la tête au dessus des yeux, pression qu'il ne pouvait mieux comparer qu'à celle d'une planche qui lui au-

rait serré à la fois le front et les tempes. Il éternuait fréquemment, ce qui lui causait des élancemens dans la tête; il avait le nez bouché, ce qui l'obligeait à respirer par la bouche. Immédiatement après avoir éternué, il se sentait dans le nez des fourmillemens et des picotemens qui le forçaient à le gratter. Ces fourmillemens et ces picotemens lui montaient alors du nez dans le front, et de là jusque dans la plaie. Il éprouvait de même dans les yeux une sensation d'élancemens, de fourmillemens, de picotemens, de démangeaisons, qui le forçait également à se gratter. Quand il était assis dans l'obscurité et clignait ses paupières, il voyait des anneaux de feu. Quelquefois élancemens, bourdonnemens et tintemens dans les oreilles. La bouche très-sèche, et cependant une soif modérée; pas d'appétit. Goût amer dans la bouche. Amertume des alimens. Langue chargée, d'un blanc jaunâtre. Selle chaque jour. La nuit, sommeil troublé par des rêvasseries; à son réveil il ne se souvenait ordinairement pas de ce qu'il avait rêvé. Il semblait qu'il sentit même en dormant les maux de tête. Esprit inquiet, rempli d'appréhension.

Je fis cesser aussitôt l'emploi de l'onguent de styrax et coupai de nouveau les cheveux, qui avaient recru dans l'intervalle autour de la plaie; après quoi je fis laver celle-ci avec de l'eau tiède au moyen d'une petite éponge; je la remplis de charpie sèche, je la couvris de quelques bandelettes agglutinatives et d'une compresse, et j'assujettis le tout au moyen d'une capeline. Cette opération fut renouvelée tous les jours. A

l'intérieur, je fis prendre chaque jour au malade, du 27 au 30 avril, une goutte *teinture-mère arnica* dans une cuillerée d'eau. Le 29, il eut un fort saignement de nez qui l'affaiblit d'abord un peu, mais qui fit cesser au bout de quelques jours les maux de tête, les bruissements dans les oreilles, l'enflure de la tête et de la face. J'observai même quelque granulation dans la plaie, le pus était plus épais, et les extrémités se rapprochaient déjà d'une manière sensible. Du 1^{er} au 8 mai, je fis continuer le même traitement, le matin seulement, tandis que le soir je fis laver les bords de la plaie avec une cuillerée à thé de *teinture-mère* du même remède. Les maux de tête disparurent, l'enflure des parties molles de la tête et de la face, les douleurs dans les yeux, le bruit dans les oreilles cessèrent entièrement. Les bords des lèvres de la plaie s'étaient rapprochés de plus d'un demi-pouce, et la granulation au milieu avait marché à proportion. Je fis rapprocher autant que possible, en serrant davantage les bandes de l'emplâtre, les bords de la plaie, afin d'amener une cicatrisation plus prompte. Le 9 et le 10, je n'administrai l'*arnica* qu'intérieurement, et à compter du 11, je ne lui fis plus prendre aucun remède. Le 15, le malade était retourné à son travail. Au bout de douze jours sa plaie était entièrement fermée, la plus grande largeur de la cicatrice ne dépassait pas deux lignes. Jusqu'au milieu d'octobre 1835, où je l'ai vu pour la dernière fois, il n'avait plus éprouvé la moindre douleur dans la tête.

OBSERVATIONS PRATIQUES, par N., à B.

(Continuation.)

Dans les cas de suppuration trop lente à se déclarer, le *mercure* est un excellent remède, comme j'ai eu lieu de m'en convaincre. Un malade avait le testicule gauche enflé de la grosseur du poing, ce qui lui causait de violentes douleurs. L'enflure ne voulant ni se dissiper ni venir à suppuration, jè lui fis prendre du *mercure*. 6, en six doses toutes les deux heures. Les douleurs augmentèrent d'abord, mais bientôt il sortit du testicule une quantité de pus. L'enflure était venue peu à peu sans cause connue, et avait résisté à tous les médicaments connus, tels que *spongia*, *iod.*, *clematis*, *vom.*, *arnica*, *sulphur*, *graphit*. La suppuration n'ayant fait diminuer que de bien peu le volume du testicule, j'administrerai la *silic.* qui ferma la plaie, et aussitôt les douleurs reparurent, en sorte que je me vis forcé de la rouvrir. La maladie est toujours encore au même point. On s'est adressé à un autre médecin.

Un homme robuste de quarante-sept ans me fit appeler au sujet de la maladie suivante. Il avait une grosseur sensible, recouverte d'une pellicule bleuâtre, couleur de perle, dans la gorge, sur l'amygdale gauche. L'amygdale elle-même était un peu rongée, ainsi que le voile du palais jusqu'à la luette. Toutes ces parties étaient chargées de matière visqueuse blanche, et lui

causaient une distension accompagnée d'élanemens, surtout lorsqu'il avalait, parlait ou riait. En la touchant avec une sonde, je trouvai la tumeur élastique, peu molle, peu sensible, presque lâche. L'état général du malade ressemblait parfaitement à ce que le docteur Knorre a appelé *dartre vénérienne*. A quel titre ? c'est ce que je ne déciderai pas, car ni la cause de la maladie ni sa guérison ne me l'ont appris. Lorsque le malade s'adressa à moi, il était déjà souffrant depuis plusieurs semaines, et avait employé divers remèdes domestiques qui avaient tellement empiré son état, qu'il s'était vu forcé enfin de recourir à moi. Je lui fis prendre quatre doses de *mercur. viv.* 4, une soir et matin. Le troisième jour les élanemens et la pression avaient cessé, la rougeur avait diminué, mais la grosseur était toujours assez considérable. Je renouvelai deux fois le même remède. Enrouement, sommeil agité, fièvre le soir, salivation assez forte. Quoique l'enflure me parût moins grosse, je lui donnai *acide nitr.* 6, six doses, une tous les deux jours. Cet acide parut d'abord produire d'heureux effets; mais après la troisième répétition, le mieux rétrograda. Toutes les dents lui faisaient mal, il éprouvait un sentiment de cuisson dans l'estomac, et avait une diarrhée accompagnée d'épreintes. *Sulphur* 30, administré pendant trois semaines, une dose tous les trois jours, puis tous les quatre, opéra quelque amélioration dans les douleurs secondaires, mais le mal principal resta dans le même état; l'inflammation paraissait même s'étendre

davantage. *Thuya* 15 sembla, au bout de quinze jours, produire quelques effets favorables; mais cela ne dura pas long - temps. *Mercuré sublimé* 15, deux fois par jour, n'avait rien opéré au bout de dix jours. *Thuya* 15, gutt. 1, deux fois par jour, resta également sans effet, quoique j'eusse fait frictiønner l'endroit malade avec *tinct. thuyæ*. Je revins donc au *mercure sublimé* 4, gutt. 1, tous les jours, qui produisit quelque amélioration, mais la salivation me força d'administrer chaque jour deux doses *acide nitr.* 6; les douleurs diminuèrent en partie. Pression plus forte dans le cou, diarrhée, lèvres enflées, grand abattement, agitation la nuit. Le malade, impatienté par la lenteur de la guérison, avait eu l'idée de se brûler assez fortement, à ce qu'il me parut, avec la pierre infernale. Inflammation violente, douleur et enflure de toutes les parties molles de la bouche et du gosier, fièvre, difficulté d'avalier, telles furent les suites de son imprudence. Quelques doses *aconit.* 15, toutes les une ou deux heures, des gargarismes d'eau tiède et de lait, le guérèrent en trois ou quatre jours de ces nouvelles souffrances. *Bellad.* 10/30, deux fois par jour pendant six jours, le soulagea beaucoup; mais son état empira ensuite. *Ozaenin* 10/30, une dose tous les matins pendant six jours, produisit des effets si heureux que je renouvelai la dose avec un égal succès; mais à la troisième répétition du remède, l'espoir que j'avais conçu disparut de nouveau. Il lui vint sur l'amygdale droite une grosseur pareille à celle qu'il avait sur l'amygdale gauche et couverte comme celle-ci

d'une pellicule bleuâtre. *Aurum* 6, soir et matin, n'ayant rien produit au bout de six jours, j'administrai *sabadilla* 12, une dose tous les jours, qui opéra une amélioration sensible d'abord, mais qui bientôt resta sans effet ainsi que *ozænin*. *Lachesis* 30, tous les quatre jours, n'avait pas fait faire un pas à la guérison au bout de seize jours. *Zincum* empira l'état du malade, en sorte que je lui fis prendre de nouveau *mercur*. 4, cette fois avec succès. *Carbo anim.* 18 et *calcar.* 18, tous les trois jours, ne produisirent rien. Les symptômes suivans se déclarèrent à la suite de la seconde dose *silic.* 18, administrée tous les trois jours : vertiges ; rétrécissement du côté droit du visage, en sorte que les lèvres ne se posaient pas exactement l'une sur l'autre, et que le malade ne pouvait se faire comprendre qu'avec peine ; grande-inquiétude ; perte de la mémoire ; salivation ; insomnie ; distorsions des muscles du visage. Un messenger vint m'annoncer en toute hâte cette hémiplegie. Je m'empressai d'envoyer *spirit. camph.* et *spir. nitri æther.* à faire respirer au malade, et j'eus le plaisir, deux jours après, d'apprendre que tous ces symptômes menaçans avaient disparu. *Silicea* n'avait pas exercé non plus peu d'influence sur le mal de gorge ; la tonsille droite paraissait être revenue à l'état normal et la gauche un peu diminuée. J'administrai successivement *aurum*, *zincum*, *ozænin.*, *acid. nitr.*, etc. (je n'osai pas essayer encore une fois de *silicea*), et ces remèdes n'ayant fait faire aucun progrès à la guérison, je donnai *laches.* 30, d'abord toutes les deux heures, puis de plus en plus rare-

ment. Je lui en fis prendre ainsi vingt et une doses à des intervalles de plus en plus longs, et ce fut ce médicament qui parvint à guérir petit à petit cette maladie opiniâtre. Il y a trois mois déjà que j'ai cessé le traitement, et dès lors le malade n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé (1).

Il est plus que vraisemblable que *lachesis* administrée dès le principe à dose répétée, aurait guéri cette maladie qui avait déjà deux ans d'existence, et que le malade n'aurait pas été exposé aux douloureux symptômes qui mirent sa vie en danger. Mais je n'avais pas le courage d'employer souvent un remède si violent dont je n'espérais d'ailleurs absolument rien auparavant. Puissent d'autres être plus hardis et guérir plus promptement que moi au moyen de *lachesis* une maladie aussi opiniâtre ! *Zincum* et *acid. nitr.* ne paraissent pas convenir dans ce cas ; mais le docteur Knorre a mieux réussi que moi en les employant, et l'efficacité, on pourrait même dire l'utilité absolue de *lachesis* dans cette espèce de maladie, ainsi que l'administration inutile d'autres médicaments, m'a engagé à publier cette cure comme avis et comme invitation à m'imiter.

Je me suis convaincu des heureux effets de *nux vomica* dans les hernies, et il se présenterait difficilement un cas pareil où je crusse devoir employer de fortes doses d'*opium*. Je l'ai vue opérer de la manière la plus

(1) Que nous apprend l'histoire de cette guérison ? Le plus important, c'est l'effet produit par *silicea*: (GR.)

satisfaisante chez trois personnes affligées de hernies incarceratedes. Je ne rapporterai cependant qu'un de ces trois cas. Un homme de soixante-dix-sept ans, qui avait depuis plusieurs années une hernie inguinale qu'il ne retenait qu'à peine au moyen d'un mauvais bandage, me fit appeler une nuit à cause des douleurs insupportables qu'elle lui causait. Quelque effort l'avait fait sortir, et elle s'étranglait. Ni des fomentations chaudes, ni ses propres mains n'étaient en état de la faire rentrer. Je trouvai la plus grande partie des intestins hors du ventre; le taxis était impossible. Je lui fis prendre *nux vom.* 15, et j'en attendis les effets : au bout d'un quart d'heure, les douleurs et la descente de la hernie n'ayant pas cessé, je lui en administrai une seconde dose qui fit cesser en quelques minutes la descente. Je lui en laissai deux doses pareilles qu'il devait prendre de demi-heure en demi-heure ou d'heure en heure selon que les circonstances l'exigeraient, et je le quittai accablé de sommeil. Le lendemain j'appris que la hernie était rentrée d'elle-même au bout de deux heures et que le malade avait déjà eu une selle régulière.

Sabine fait cesser les flux de sang de la matrice qui ne sont pas accompagnés de douleurs. Une femme de quarante ans, qui avait déjà fait quatre enfans, me fit appeler au sujet de la maladie suivante. Elle savait et sentait que le moment de la délivrance était arrivé. Elle avait été prise d'un flux de sang; ce sang était d'un rouge foncé, tantôt liquide, tantôt en grumeaux; elle n'éprouvait du reste ni maux de reins ni tranchées, mais se

sentait très-affaiblie. Jusque-là elle s'était toujours bien portée. Je n'aperçus aucun indice d'une délivrance prochaine, et cependant je ne pouvais trouver la cause de cette hémorrhagie. Comme elle était violente, je fis prendre aussitôt à la malade *sabina* ʒ, dose que je renouvelai une demi-heure après. Le flux de sang diminua peu à peu; à la troisième dose, il avait entièrement cessé. Trois doses *china* ʒ achevèrent la cure, et au bout de dix jours, la malade mit au monde un enfant très-faible qui ne vécut qu'un quart d'heure. Une chose remarquable, quoiqu'elle ne soit pas sans exemple, c'est que les eaux de l'amnios s'étaient échappées huit jours avant l'accouchement, quoique la malade fût d'un tempérament plutôt sanguin que lymphatique. La précédente fois, elle était déjà accouchée d'un enfant mort.

LA GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, vol. 9, n° 7, contient, outre la suite des fragmens du docteur Müller dont nous n'avons pas à nous occuper, la continuation des observations par le docteur Munecke et des remarques par N. à B.

OBSERVATIONS PRATIQUES, par le Docteur MUNECKE.

(Continuation.)

Dixième observation.

Dans beaucoup d'autres cas, moins remarquables que ceux dont je viens de parler et moins graves aussi, mais provenant également de causes traumatiques et aux quelles par conséquent l'*arnica* convenait, j'ai essayé de les guérir

par l'administration intérieure seule de ce médicament. J'y suis parvenu, il est vrai, mais très-lentement, presque aussi lentement que si la nature seule eût agi. — J'ai toujours obtenu les résultats les plus prompts en administrant le remède intérieurement et extérieurement à la fois. — C'est de cette manière que j'ai guéri des douleurs et des oppressions de la poitrine, suites d'une charge trop forte portée sur le dos et les épaules; des douleurs dans les muscles au moindre mouvement, suite d'un effort trop grand de quelques parties des muscles après de pénibles travaux ou dans une marche trop longue, douleurs qui se faisaient sentir surtout dans le grand et le petit muscle pectoral et dans quelques muscles du bras, principalement dans le deltoïde, le biceps et le triceps brachial et le soléaire. Elles étaient ordinairement accompagnées de paralysie des bras et des jambes, et quand elles avaient leur siège dans les muscles pectoraux, elles avaient beaucoup d'analogie avec de faux points de côté, et ressemblaient beaucoup à des douleurs rhumatismales; seulement elles ne causaient pas d'élancemens, mais des tiraillemens, des pincemens, et ceux qui les éprouvaient croyaient être malades de la poitrine parce qu'au plus léger mouvement ils les ressentaient en respirant.

Les maladies de *croissance*, comme on les appelle; anxquelles sont sujets les enfans, et qui ont, on le sait, pour la plupart leur principe dans une suppression de la transpiration, mais qui souvent aussi, chez les enfans plus âgés, proviennent d'efforts corporels trop grands

au jeu , à la course , etc. , et se manifestent par de l'oppression , par de la difficulté à respirer , par le gonflement du creux de l'estomac et de la région hypochondriaque , ainsi que par une enflure plus ou moins forte de quelques muscles du dos , de la nuque et des omoplates ; ces maladies , dis-je , ont été guéries par l'administration intérieure et extérieure de ce médicament. — Il n'a pas opéré d'une manière moins satisfaisante dans des cas de raideur dans la nuque provenant d'une suppression de la transpiration ou d'une position oblique de la tête pendant le sommeil.

J'ai déjà dit que j'ai guéri au moyen de l'arnica des douleurs de reins avec raideur et paralysie qui empêchaient le malade de se plier et de se redresser à volonté , et qui étaient la suite d'une transpiration supprimée. — Je l'ai employé avec un égal succès dans des meurtrissures des parties génitales par suite d'accouchemens pénibles ou des manipulations imprudentes d'une sage-femme inhabile. — Plus de vingt cas m'ont prouvé l'efficacité de la teinture d'arnica administrée comme je l'ai dit , contre les varices. — De légères lésions à la peau , par exemple , les bosses , les coupures , les piqûres simples et fraîches , les meurtrissures peu considérables produites par une chute , un coup , un pincement , les ampoules aux pieds , résultat d'une longue marche , etc. , n'ont besoin , pour se guérir , que d'être lavées avec un mélange de teinture d'arnica et d'eau à parties égales.

Ce remède n'agit pas efficacement sur les hommes seuls , mais aussi sur les animaux blessés par les har-

nais, par exemple par la selle ou par le collier, sur le poitrail ou les côtes. — Je l'ai vu produire des effets aussi favorables dans une espèce de paralysie des jambes chez de jeunes animaux que l'on avait chargés trop tôt et trop lourdement (1). Un médecin vétérinaire de G. a employé par mes conseils l'arnica à l'intérieur et à l'extérieur dans un cas d'épaulure provenant d'efforts trop grands et de refroidissement. En neuf jours, le cheval fut parfaitement guéri. Ce n'est pas la seule maladie de de cette espèce qu'il ait guérie de la même manière. — Un médecin vétérinaire employa en guise de cataplasme dans un cas pareil une décoction de cette plante, mais il n'en obtint pas le résultat qu'il s'en était promis.

Je conclus de tout ce que je viens de dire que l'arnica est le remède spécifique dans les maladies provenant de causes traumatiques, même au second degré, pourvu que le corps ne leur soit pas tellement sympathique et que la psore latente en lui ne soit pas tellement excitée, qu'il puisse se développer une dyscrasie des humeurs qui fasse dégénérer la lésion en ulcère. Mais pour qu'elle agisse avec efficacité, il faut l'administrer intérieurement et extérieurement à la fois et sous la forme de teinture-mère. On doit en outre, pour les frictions, préférer la teinture à la décoction.

(1) J'écrivais cet article lorsque m'est tombée entre les mains la petite brochure de C. Apert : *La Teinture d'Arnica*, etc. J'ai été charmé d'y trouver les mêmes résultats produits par la teinture d'arnica administrée à la fois à l'intérieur et à l'extérieur.

Qu'on jette un coup d'œil sur ce court aperçu des effets de l'arnica, et l'on s'expliquera comment et pourquoi elle agit et doit agir avec tant d'efficacité dans les cas de meurtrissures et dans les maladies surtout qui proviennent de causes traumatiques, ou bien de suppression de transpiration et de trouble dans l'activité de la peau en général.

Les vertus médicinales caractéristiques de l'arnica sont : 1° de pouvoir guérir les maladies résultant de meurtrissures ainsi que tout effet de causes traumatiques, lorsqu'elles ne sont pas encore trop anciennes. — L'arnica est connue depuis long-temps comme un remède qui agit énergiquement sur l'activité vitale de tout le système vasculaire, surtout des vaisseaux absorbans, et sur celle des nerfs dans l'organisation animale. Irritant et dissolvant à la fois, ce médicament a été employé avec un grand succès il y a plus de cent ans contre la stagnation des humeurs dans les petits vaisseaux, dans le système des vaisseaux capillaires. — Employé en même temps à l'intérieur et à l'extérieur, il produit des effets doublement avantageux, en excitant d'une manière extraordinaire l'activité générale et locale des vaisseaux sanguins et lymphatiques du système des vaisseaux absorbans, ainsi que du système nerveux.

2° L'irritation que l'arnica produit dans le système nerveux et le système vasculaire en général, quand on l'administre seulement à l'intérieur, se manifeste, à ce que m'a appris l'expérience, surtout dans la partie qui en éprouve immédiatement l'influence locale. — On

sent dans cette partie, aussitôt après la friction, une chaleur plus forte ; elle ne tarde pas à se couvrir de sueur, et cela explique pourquoi, dans des paralysies des reins ou dans des maladies produites par une suppression partielle de la transpiration ou par un dérangement dans l'activité de la peau, l'arnica opère une amélioration si rapide quand on l'emploie en même temps à l'extérieur. — Dans des douleurs chroniques dont la cause originelle était une influence traumatique qui avait tiré de son état latent la psore renfermée dans le corps, ce qui n'amenait qu'un retard dans la guérison, je recommandais de prendre dans les intervalles une ou deux doses *sulphur*, et je réussissais toujours à hâter ainsi le rétablissement du malade (1).

OBSERVATIONS PRATIQUES ; par N. . . . g, à B.

(Continuation.)

La *Gazette homœopathique* rapporte dans quelqu'un de ses numéros que l'usage intérieur de la *belladonne* suffit pour les crampes causées par un os arrêté dans le gosier. Je me suis trouvé dans le cas d'employer ce remède et je suis charmé de pouvoir fournir une nouvelle preuve de son efficacité. Un employé âgé de soixante-dix-neuf ans, avait mangé avec si peu d'attention d'une dinde, qu'il avait avalé un os. Le mal se ma-

(1) Ces observations n'auraient rien perdu à être plus courtes.

nifesta sur-le-champ par des élancemens et des pressions au fond de l'œsophage accompagnés, d'un besoin continu de tousser. Il s'empressa de me faire appeler. J'essayai vainement pendant trois quarts d'heures de le faire descendre, parce que vraisemblablement la pointe était tournée vers le bas, et le malade, craignant une mort certaine, consentit à se laisser traiter homœopathiquement. Je lui fis donc prendre une dose *bellad.* 10/30. Qui pourrait peindre ma joie et celle du malade, lorsque trois ou quatre minutes après il cracha l'os sans le moindre effort et sans douleur ! Je dois donc adresser des remerciemens, en mon nom et en celui de tous ceux qui se sont trouvés dans le même cas, à l'auteur de l'article de la *Gazette homœopathique*, au docteur Kretschmar, qui a fait une si heureuse découverte et l'a publiée le premier.

On dira peut-être qu'un vomitif, par exemple, *vitriol. alb. gr.* 5, aurait produit le même effet ; mais j'en doute, parce que d'abord un vomitif aurait agi avec plus d'énergie, et qu'il aurait même été nuisible si la pointe de l'os eût été tournée vers le haut (1).

Silicea. L'effet de *silicea* dans les panaris est souvent merveilleux, pour ainsi dire ; le cas suivant en fournira un exemple. Un homme de soixante-sept ans, cloutier

(1) A Berlin, dans un cas désespéré de cette espèce, on a employé *solut. tart. emet.*, et presque au même instant l'os a été rejeté. Mais si la belladonne offre plus de facilité pour l'avoir, elle mérite la préférence.

de son état, éprouva, sans qu'il pût en savoir la cause, une douleur dans l'élévation charnue sous le pouce gauche, suivie bientôt d'enflure et d'inflammation. L'emploi de divers remèdes domestiques amena l'aboutissement de l'abcès; mais le pus avait une mauvaise couleur, le pouce était très-enflé, toute la main douloureuse, et le mal durait déjà depuis huit semaines lorsqu'on me fit appeler. Ce fut l'après-midi que je vis pour la première fois le doigt malade, et que j'administrai une dose *silic.* 10/30. Le lendemain matin la suppuration avait diminué, les douleurs n'étaient plus aussi vives, je fis prendre au malade une seconde dose du même médicament, et, on aura peine à le croire, le jour suivant le doigt était guéri, au grand étonnement du malade et de moi-même.

Ratanhia. Une veuve, déjà âgée, était tourmentée, depuis sept ou huit semaines, d'une diarrhée continue qui la faisait beaucoup souffrir. Elle avait eu recours en vain à tous les remèdes domestiques possibles, et même à plusieurs médecins allopathes. Elle s'adressa enfin à moi. Elle était très-pâle, maigre et faible. Elle ne pouvait manger que fort peu, encore rendait-elle presque à l'instant les alimens non digérés. Sa soif était très-vive. Six doses *chin.* 9, une toutes les trois heures, n'ayant rien produit, je lui fis prendre, matin et soir, une goutte *tinct. ratanhie drach. semis.* Au bout de quatre jours, elle était parfaitement guérie; néanmoins je lui fis continuer le remède tant qu'il dura. Depuis, la veuve n'a plus eu de rechute.

Rumex acutus. Le batelier M. à L. avait la réputation de pouvoir guérir les diarrhées et les dysenteries les plus opiniâtres. Je désirais ardemment apprendre à connaître le remède qu'il employait, lorsqu'un voyage à L. me fournit l'occasion d'aller le voir. Il convint de tout ce que le bruit public disait sur son compte, et me montra aussitôt la plante qui avait déjà guéri nombre de malades. C'était le *rumex acutus*, dont il faisait prendre une infusion après en avoir fait bouillir la semence. Le remède est prétendu infailible; mais je ne l'ai pas encore employé. Il met une poignée de ces semences avec leurs capsules dans deux chopines d'eau. Le malade en boit nuit et jour, et il est bientôt guéri.

Arsenicum. Une jeune fille de quinze ans, qui n'avait pas encore ses règles, aux joues rouges, à la constitution robuste, vit venir sur sa lèvre supérieure, du côté gauche, de petits abcès, qui, en quelques jours, se couvrirent de croûtes et lui causaient de violentes démangeaisons. Elle ne fit rien pour la guérir; mais cette efflorescence ne cessant de s'étendre et ayant gagné enfin la moitié de son visage, ses parens, inquiets, lui firent prendre différens remèdes domestiques, mais en vain. Enfin ils me firent appeler. Trois doses *arsen.* ʒo, une chaque jour, suffirent pour guérir cette croûte serpigineuse. La guérison fut complète, puisque, depuis deux ans, il ne s'est pas présenté un seul indice de cette maladie.

Un homme de trente-six ans, non marié, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais été malade, fut envoyé en

qualité de secrétaire de chancellerie dans un pays étranger, où il se trouvait mieux sous tous les rapports que dans sa patrie. Après s'y être parfaitement bien porté pendant un an, il fut atteint d'une éruption mordicante au visage qui le tourmentait beaucoup, et ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Il consulta des médecins allopathes qui crurent devoir chercher la cause de cette maladie dans la syphilis, et qui le traitèrent long-temps par le mercure. Mais le mal, loin de diminuer, ne fit que s'étendre davantage. Tout son visage se couvrit d'abcès qui répandaient une odeur si désagréable que le malade n'osait plus sortir. Désespéré, il m'écrivit, en me suppliant de venir à son secours, si cela était encore possible. Il regardait comme la cause de sa maladie le cidre, dont on buvait beaucoup dans ce pays. Je lui envoyai six doses *arsen.* 10/30 à prendre tous les trois jours une. Quinze jours après, j'appris qu'il était parfaitement guéri.

ARCHIVES HOMŒOPATHIQUES DE STAFF.

Nous venons de recevoir le troisième cahier du quinzième volume des *Archives de Staff* et nous nous empressons de faire part à nos lecteurs de ce qu'il y a de plus remarquable. C'est dans cette intention que nous en avons extrait les morceaux suivans, qui méritent de fixer leur attention.

OBSERVATIONS PRATIQUES, par le Docteur GROSS.

Au commencement de cette année régnait ici, parmi les enfans au dessous de sept ans, une coqueluche épi-

démique. Les accès de toux revenaient le jour et la nuit à d'assez longs intervalles, et, outre les symptômes ordinaires, en présentaient de particuliers. *Drosera*, *cina*, *pulsatille* n'étaient d'aucun secours; la *belladonna* seule, à doses répétées, produisait une amélioration importante, et une dose *sulphur* ou *ambra* suffisait ordinairement pour faire disparaître le reste de la maladie. Quand la toux n'était pas ancienne, elle cessait en peu de jours après l'administration de quelques doses de *belladonne* 30, et les enfans qui n'avaient qu'une toux catarrhale, avant-coureur général de la coqueluche, étaient préservés de l'épidémie, s'ils en prenaient quelques doses.

L'épidémie disparut peu à peu dans le mois de mai, et dès-lors, pendant trois mois, il y eut une période exempte de maladies telle que je n'en ai jamais vu.

Je fus appelé, au mois d'avril, auprès d'un enfant en bas âge, qui souffrait d'une espèce de toux que je ne puis mieux désigner que sous le nom de *toux suffocante*. Elle n'avait rien de commun avec la coqueluche. C'était une toux brève, incessante, et, pendant l'accès, l'enfant avait la respiration si courte, si râlante, la poitrine si pleine, la face si gonflée, d'un rouge si foncé, qu'il y avait à craindre, à chaque instant, qu'il ne suffoquât. Quelques doses de *belladonne* le guérèrent promptement.

Le vulgaire est toujours le dernier à recourir à la médecine; aussi, pendant la coqueluche, il fut rare qu'un homme du peuple s'adressât à un médecin. Quelqu'un prétendit avoir guéri son enfant en lui faisant prendre,

par les conseils d'un autre, l'infusion de *tussilago farfara*, et l'on ne peut s'imaginer avec quelle rapidité ce remède se répandit parmi le peuple ; chacun était prêt à en faire l'essai dans sa famille. Il fallait donner chaque jour à l'enfant une ou deux cuillerées de cette infusion. Mais on ne s'en tint pas là, et bientôt on y joignit une pointe de couteau de poudre *sulphur. depur.* et *sulphur. sibiati. aurantiac.* J'ai toujours eu pour principe d'examiner avec soin toute découverte nouvelle, afin d'arriver à la vérité, et dans cette occasion aussi je voulus m'assurer de ce qu'il en était. Je n'avais pas besoin de nombreuses expériences pour être convaincu que cette poudre, sous cette forme, pouvait facilement devenir nuisible, quoique je soupçonnasse qu'administrée à dose convenable, elle pouvait rendre des services, puisque *spirit. vini sulphurat.* 30 m'avait plusieurs fois été utile dans cette épidémie. Mais je désirais apprendre à connaître mieux les propriétés du *tussilago*, qui avait déjà de la réputation chez les anciens. En conséquence, j'en préparai sur-le-champ une teinture^{cit.}, en faisant infuser, pendant quelques jours, l'herbe sèche dans de l'alcool, puis, en en mêlant 2 gouttes, que je pris pour unité afin d'arriver plus promptement au but, à 100 gouttes d'eau distillée, et, après avoir agité plusieurs fois cette mixtion, en en mettant de nouveau 1 goutte dans 100 gouttes d'eau, enfin en prenant une goutte de cette nouvelle mixtion après l'avoir également agitée plusieurs fois, et en la mêlant à 100 gouttes d'esprit-de-vin. C'était donc, d'après notre manière ordinaire de compter,

la dilution 4. J'en fis prendre chaque jour une *demi-goutte* ; mais je ne m'aperçus pas que le remède produisit aucun effet sur les coqueluches déjà formées ; il ne guérit que les toux catarrhales. J'observai le même résultat dans les familles où les parens l'employèrent sous la forme d'infusion. Mais que le *tussilago* joue un rôle important comme remède béchique, et qu'il mérite par conséquent d'être tiré de l'oubli où il est resté jusqu'à présent, c'est ce que prouve le cas suivant.

Une jeune femme, d'une constitution quelque peu phthisique, souffrait depuis sa dernière couche, et sans qu'elle nourrit elle-même son enfant, ce qui lui aurait été impossible, quelque envie qu'elle en eût eue ; cette femme, dis-je, souffrait d'une toux chronique, jointe à des symptômes assez graves. Les accès la prenaient le jour et la nuit ; ils étaient plus ou moins longs, accompagnés ou non d'éjections ; un refroidissement, un chagrin semblaient en augmenter la violence ; cependant elle se trouvait souvent aussi plus mal sans motif. Un chatouillement continuel, qui paraissait augmenter lorsqu'elle parlait, excitait la toux quand elle se trouvait dans un paroxysme. En même temps elle était sans cesse enrouée, et se sentait très-affaiblie par une abondante transpiration de chaque nuit. Elle maigrissait d'ailleurs à vue d'œil. Son poulx était toujours irrité, son humeur chagrine et triste.

Je lui prescrivis les médicamens qui me parurent les plus convenables ; mais tout ce que j'obtins, fut un soulagement momentané. Cependant elle se rétablit petit à

petit, sans mon aide, en apparence, lorsque la température devint plus douce.

Elle accoucha de nouveau treize mois après son dernier enfantement, comme cela avait eu lieu pour ses trois autres. La toux reparut bientôt, et je finis par concevoir des craintes sérieuses que ce mal opiniâtre ne dégénérait en phthisie. Mes inquiétudes augmentaient de jour en jour, car tous les remèdes restaient sans effet, et ne produisaient pas le moindre changement favorable. Dans cette perplexité, je me décidai à tenter quelque moyen empirique, et je lui fis prendre de la teinture de *tussilago farfara*. On eût dit qu'un Dieu m'avait inspiré, c'était le véritable spécifique. Je lui en donnai chaque jour *une goutte*; le mieux ne tarda pas à se déclarer et quinze jours ne s'étaient pas écoulés que la toux avait disparu avec tous ses symptômes.

Cette heureuse expérience m'engagea à administrer maintes fois, depuis, ce médicament dans les *toux catarrhales* opiniâtres, et revenant surtout en automne, lesquelles étaient ordinairement suivies, après un grand ébranlement de la poitrine, d'une éjection peu épaisse, et se manifestaient principalement par un chatouillement dans le cou, qui augmentait en parlant. Le résultat répondit à mon attente : je suis donc en droit d'espérer que quelque personne bien portante essaiera sur elle-même les effets du tussilage.

Puisque je suis en train de rétablir dans leurs droits les remèdes employés par le peuple et repoussés à tort de la médecine, je ne puis me dispenser de dire un mot

aussi de l'achillée commune, *achillæa millefolium*, dont les feuilles broyées sont souvent appliquées par les gens de la campagne sur d'anciens apostèmes au pied, et qu'ils recommandent, en outre, sous la forme d'infusion, dans les hémoptysies chroniques et les hémorrhoides invétérées. Cette plante est un des remèdes les plus importans de notre patrie, et je l'ai employée avec succès non seulement dans les fractures, mais même dans la phthisie accompagnée de crachement de sang. Ce fut à elle seule qu'un jeune homme, qui avait eu de fréquens accès d'hémorrhagie pulmonaire, et qui présentait déjà tous les symptômes d'un phthisique au premier degré, voire même qui avait déjà été abandonné depuis long-temps par les allopathes, ce fut à elle seule, dis-je, qu'il dut sa guérison. Quelques doses *achillæa* 15 me suffirent pour le rétablir, après avoir vainement employé jusque-là tous les remèdes connus.

Une jeune dame me consulta au sujet d'une douleur fixe qu'elle éprouvait sous la langue. J'examinai avec soin son palais; je trouvai l'amygdale enflée, et les glandes sublinguales gonflées et enflammées. *Mercur.* ne produisit aucun effet; mais *acid. nitr.* ʒ/30 fit diminuer, en moins de vingt-quatre heures, l'enflure de l'amygdale, et amena les glandes à suppuration. Au bout de quelques jours, cette dame était guérie. Elle avait une chevelure très-foncée.

Une primipare d'une constitution faible accoucha d'un tout petit enfant à la chétive apparence, qui paraissait néanmoins avoir assez de force vitale, était très-gai,

très-vif et donna de bonne heure des marques du développement précoce de son intelligence. Mais corporellement, il restait singulièrement en arrière; il était petit, maigre, et à neuf mois gros à peine comme un enfant de trois mois. Comme j'étais médecin de la maison, j'y allai un jour pour voir cette dame qui souffrait d'une légère indisposition. Je jetai par hasard les yeux sur son enfant qui était alors dans le bain, et du premier coup d'œil je remarquai que sa tête était démesurément grosse relativement au reste de son corps. Je ne l'avais vu qu'en passant, et je n'avais jamais été frappé de l'énorme grosseur de sa tête; mais je le fus tellement alors, que je ne pus me dispenser de l'examiner de plus près. Je découvris donc que tous les os de son crâne étaient disjoints et n'adhéraient nullement l'un à l'autre. Les yeux même paraissaient extraordinairement saillans. Du reste, il était gai et vif comme toujours, et c'était sans doute là le motif pour lequel ses parens n'avaient fait aucune attention à son peu de développement physique et ne m'en avaient jamais parlé.

Mais dès que je leur eus parlé de cette énormité et que je leur en eus expliqué les suites probables, ils me supplièrent de le guérir. Je lui fis donc prendre tous les trois ou quatre jours une dose *Mercur. solub.* 12, en sorte qu'il en prit dix doses en tout. Tant que dura le traitement, on n'aperçut aucun changement remarquable; mais les effets secondaires des médicamens ne tardèrent pas à faire diminuer peu à peu le volume du crâne et à le ramener à l'état normal. Au bout

de quelques semaines toutes les jointures étaient fermées.

Dans le mois de septembre, il y eut plusieurs cas de *choléra sporadique* parmi les enfans en bas-âge. *Veratrum* produisait bien quelques améliorations, mais ne guérissait pas cependant rapidement la maladie. Il fallait toujours en administrer plusieurs doses ʒo et même 12, et néanmoins les symptômes ne disparaissaient que petit à petit à mesure que les évacuations devenaient plus rares et plus naturelles. Un enfant de six mois, d'une constitution faible, avait depuis trois jours déjà des vomissemens et la diarrhée; il était très-affaibli lorsque j'allai le voir. Je lui fis prendre six doses *veratr. alb.* 12, une toutes les deux ou trois heures. Mais je n'aperçus aucun changement dans son état. Vingt-quatre heures après, on me fit dire qu'il ne cessait de battre la mesure avec le bras droit, tandis que le gauche restait immobile, et qu'il repoussait continuellement la couverture de son lit avec les pieds. Tout son corps était d'un froid de glace et il avait une soif intarissable. Le cas était grave. Je prescrivis aussitôt une infusion *cupr. metallic.* ʒo dans deux onces d'eau, et lui en fis donner une cuillerée toutes les dix ou quinze minutes, jusqu'à ce que les symptômes eussent disparu. Il fut sauvé, et quelques jours après il était parfaitement guéri.

Dans une *épilepsie* invétérée, contre laquelle avaient échoué jusque-là tous les remèdes, j'ai réussi à produire une amélioration extraordinaire au moyen de *pulv. herb. mari veri* 6, dont j'ai fait prendre un quart de

grain toutes les quatre-vingt-seize heures pendant quelques semaines. Peut-être parviendrai-je à guérir entièrement cette ancienne maladie, en continuant le même remède quelque temps encore à différentes dilutions.

Un enfant maladif de neuf ans avait souffert longtemps de douleurs de dents rhumatismales qui avaient cessé tout à coup, mais qui avaient été remplacées par des crampes du bas-ventre. Ces crampes ne le prenaient jamais la nuit, mais le jour, quelquefois toutes les dix minutes. L'accès arrivait toujours subitement et sans que rien l'annonçât. Il devait alors se rouler à terre et se replier sur lui-même en poussant les hauts cris. Les crampes cessaient au bout de quelques minutes; il se relevait, et retournait joyeusement à ses jeux, comme s'il ne lui était rien arrivé. La partie douloureuse était, à ce qu'il disait, dans la région ombilicale. Pendant le paroxysme, le moindre attouchement lui causait des douleurs insupportables, des élancemens aigus, comme si un couteau lui eût pénétré à travers le ventre depuis le nombril jusqu'à l'épine du dos. Rien ne me paraissait plus facile que de guérir une maladie qui présentait des symptômes tellement caractérisés et qui n'avait évidemment son principe dans aucun défaut de l'organisme, puisque l'attouchement ne faisait rien découvrir d'anormal; mais je me trompais fort. C'était une de ces maladies qui font le désespoir des médecins. Quatre doses *colocynth.* 50 produisirent aussi peu d'effet que quelques doses 2 administrées ensuite. Plusieurs doses *bellad.* à haute ou basse dilution, n'opérèrent également rien. Je

ne fus pas plus heureux avec *digital.*, *lachesis*, *platin.*, qui paraissaient cependant répondre à tous les symptômes. Enfin j'administrai plusieurs doses *ignat.* et *china*, de telle sorte que toutes les quarante-huit heures l'enfant prenait alternativement l'un ou l'autre remède. Je réussis au moins à rendre les paroxysmes plus rares ; ils ne revenaient plus que toutes les demi-heures à peu près et même moins souvent, mais par contre ils duraient plus long-temps, jusqu'à cinq minutes et même davantage. Les douleurs du reste étaient toujours les mêmes ; seulement l'enfant se jetait alors à terre sur le ventre et ne se repliait plus sur lui-même. Il y avait en outre des intervalles de quelques secondes pendant les paroxysmes, en sorte que chacun d'eux paraissait partagé en dix ou seize petits accès pendant lesquels l'enfant poussait les plus grands cris, tandis que dans les intervalles il était parfaitement tranquille, et comptait à haute voix le nombre des accès. Mais ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que lorsque le paroxysme approchait de sa fin, il savait au juste combien il éprouverait encore d'accès : je crierai encore trois fois, quatre fois, disait-il, et jamais il ne se trompait. Les cris étaient tantôt plus forts, tantôt plus faibles, selon la violence des douleurs, mais toujours il était dans la persuasion qu'il ne pourrait les supprimer, parce qu'ils lui procuraient une espèce de soulagement. Son pouls était assez normal ; seulement il indiquait quelque tension, comme spasmodique. Il s'était toujours bien porté auparavant. Plusieurs fois j'eus l'idée que toute cette maladie n'était qu'une feinte, mais

je dus toujours la repousser en considérant le tempérament de l'enfant, et surtout en voyant échouer toutes mes tentatives pour déjouer ce que je supposais n'être qu'une ruse. Je lui fis prendre toutes les quarante-huit heures *ignat.* ̄3; les paroxysmes revinrent tout aussi violens qu'auparavant, mais moins souvent. Après quinze jours d'intervalle, je prescrivis dix doses *cupr. metallic.* 3o, dont je lui fis donner une toutes les quarante-huit heures également. Les paroxysmes étaient encore assez longs, mais ils ne revenaient plus régulièrement; l'enfant était même des journées entières sans éprouver d'accès. Après un nouvel intervalle de plusieurs semaines, je lui fis prendre dix doses *cuprum*, une toutes les soixante-douze heures. Il eut encore un paroxysme, mais ce fut le dernier, et dès lors il fut guéri de cette maladie qui m'avait tourmenté plusieurs mois.

Une jeune fille, d'une vingtaine d'années, donnait quelquefois, mais surtout après ses règles, des signes d'*aliénation mentale*, délire, pleurs, agitation, angoisse, distorsion du visage, terreurs, insomnie. Quelques doses *bellad.* la guérèrent; mais quelques mois après reparurent de nouvelles traces d'une démence qui, bien que présentant les mêmes symptômes qu'auparavant, ne put pas cette fois être guérie par la belladonne. *Hyosc.* et *stramon.*, produisirent de tels changemens dans son état que tous les symptômes se réduisirent à une incroyable angoisse de cœur qui ne laissait pas à la malade un seul instant de repos, et la forçait à changer continuellement de place. *Arsenic.* fit cesser cette angoisse, mais un

autre symptôme se manifesta aussitôt. Tous les matins elle se réveillait pleine d'inquiétude, courait en pleurant trouver ses parens, car elle ne pouvait se sentir seule, se plaignait sans cesse d'être tourmentée de mauvaises pensées; elle s'imaginait, par exemple, qu'elle devait se jeter dans l'eau, etc. Elle était oppressée, le cœur lui battait violemment, ainsi que toutes les artères. Elle attendait ses règles dans quelques jours. Je prescrivis quelques doses *aurum* 30; mais son état empira d'une manière extraordinaire, ce qui pouvait bien provenir de ce que l'éloignement ne me permettant pas de la voir tous les jours, je n'avais pu juger par moi-même s'il ne s'était pas opéré dans sa maladie quelques changemens qui nécessitassent aussi un changement dans les remèdes. Elle ne reconnaissait plus personne. Elle vivait d'idées fixes; s'imaginait, par exemple, être mariée et enceinte; était tourmentée par les remords au sujet d'un crime qu'elle croyait avoir commis; voulait fuir, se noyer, se tuer, etc. Une congestion terrible à la tête et au cœur lui causait des angoisses mortelles; depuis huit jours, elle n'avait ni mangé, ni bu, ni dormi. Dans leur perplexité, ses parens, à mon insu, lui firent faire une saignée qui ne changea rien cependant à son état, et qui ne parut au contraire que l'exalter davantage. Ses règles avaient paru, mais peu abondantes. Je lui fis prendre successivement *platin.* et *veratr.*, et ces remèdes n'ayant produit aucun effet favorable, je lui donnai quelques doses *gratiola* 3 qui, si elles ne firent pas disparaître entièrement les symptômes, procurèrent au moins à la malade quelque

repos. Mais quoique, à tout prendre, la malade fût moins agitée, elle n'en avait pas moins des accès périodiques de fureur d'autant plus terribles que les intervalles avaient été plus longs. On était obligé alors de la lier dans son lit, parce que plusieurs hommes robustes n'étaient pas en état de la contenir. Elle égratignait et mordait tout ce qui se trouvait autour d'elle; sa bouche était couverte d'écume. Mais on l'avait liée si fortement qu'il se déclara bientôt à un de ses bras une violente inflammation qui vint en suppuration, et que je guéris en peu de temps. Je prescrivis ensuite quelques doses *sécale cornut.* 3. Une véritable amélioration ne tarda pas à se déclarer. Elle recouvra le repos, le sommeil, l'appétit, quoiqu'elle eût toujours ses idées fixes. Ce qui m'avait engagé à administrer ce remède, c'est le rapport qu'il a avec le système sexuel de l'organisme de la femme; la suite répondit à mon attente. Cependant le mieux ne fut pas de longue durée, ou au moins il ne fit pas les progrès que je désirais, ainsi que me l'apprit la lettre suivante d'une sœur de la malade: « Quoique le malheureux état de ma sœur paraisse s'être amélioré depuis un mois, elle est encore si mal que nous craignons de nous être flattés d'un vain espoir, et d'avoir pris pour une amélioration réelle ce qui n'était qu'un mieux apparent. Peut-être aussi avons-nous omis des choses essentielles dans la description que nous vous avons envoyée des symptômes de la maladie, car nous sentons notre impuissance à les saisir tous. Il est vrai que les accès de fureur ont entièrement cessé et qu'il

n'est plus nécessaire de la lier ; néanmoins ses idées fixes la tourmentent toujours. Elle cherche sans cesse à s'approcher de la fenêtre pour s'élançer dans la rue , à se sauver , à se noyer , etc. ; nous devons employer la force pour l'arrêter, car toutes les représentations, toutes les bonnes paroles ne font sur elle aucun effet. Elle se tient parfaitement tranquille tant qu'elle peut rester absorbée dans ses idées fixes , et les exprimer d'un ton plaintif. Mais la moindre chose vient-elle la troubler, quelqu'un entre-t-il , par exemple , la voilà de nouveau en proie à la plus violente agitation ; elle crie , elle bat , elle déchire tout ce qui lui tombe sous la main ; elle a négligé ses devoirs , dit-elle , elle a violé ses sermens. Il en est de même pour le manger. Elle le renvoie au moins six fois et le redemande aussitôt , et enfin lorsqu'elle a mangé ou bu , elle s'en repent une demi-heure , de même qu'elle se tourmente au sujet des moindres choses qu'elle fait. Nous avons d'abord regardé ces disputes éternelles , ces peines qu'elle se cause à elle-même , comme un signe du retour à la connaissance ; mais elle a toujours ses idées fixes. Cependant je dois avouer qu'il y a du mieux en ce sens , qu'elle n'exprime ces idées qu'à des intervalles plus rares , et plus à la dérobée qu'auparavant , et qu'elle ne paraît plus être aussi étrangère à toute réflexion , à tout sentiment tendre. Sa face n'est pas non plus aussi tordue , aussi cadavéreuse , quoique son corps et surtout ses jambes aient beaucoup maigri. Oui , il y a eu d'abord une amélioration réelle ; mais depuis trois semaines la guérison n'a plus fait un

pas ; au contraire , dans ces derniers temps , l'état de ma sœur a évidemment empiré ; son sommeil n'est plus aussi profond , le moindre bruit dans une chambre voisine est entendu par elle et l'agite. Ah ! puisse Dieu nous ménager quelque voie de salut ! Nous désespérons presque de la voir jamais guérie. Si l'on pouvait seulement trouver une cause à cette maladie incompréhensible ! Nous avons été d'autant plus étonnés de ce changement total dans sa conduite , que dans ses jours de santé , elle était pleine de retenue et de timidité. Peut-être une époque de son enfance pourra-t-elle nous donner quelque lumière ! Elle avait environ douze ans , lorsqu'elle fut prise d'une espèce de mélancolie. Toute la nuit elle sanglottait , sans pouvoir dire la cause de son chagrin. On employa tous les moyens pour la distraire , on lui fit faire un voyage , et cette maladie , qu'on attribuait au changement de sa nature , disparut peu à peu. Cependant elle était toujours inquiète , peureuse , et avait une foule d'idées chimériques. Entendait-elle parler de quelque maladie , elle s'en croyait menacée , et dans ces dernières années nous avons eu singulièrement à souffrir de son irritabilité et de sa violence. Du reste , elle était flegmatique , dormait long-temps le matin , et ne se décidait qu'avec peine à se lever. Elle ne prenait plaisir à aucun des travaux du ménage qui exigeaient de l'activité ; elle préférait rester assise. On a pu remarquer quelque chose d'énigmatique dans sa conduite ; on a pu remarquer en elle quelque dérangement d'esprit , et cela a pu faire naître l'idée qu'elle était moins chère à sa famille que ses frères et ses sœurs.

Cependant je ne puis me rappeler que nos parens aient jamais témoigné plus de tendresse à un de leurs enfans qu'à l'autre; nous avons tous reçu la même éducation et les mêmes soins. Ah! peut-être un peu plus de sévérité n'aurait pas nui à la malade! Cependant je ne puis sans le plus profond chagrin reporter mes pensées sur son enfance; qu'elle était bonne, active, sage alors! Elle avait surtout un goût singulier pour la lecture; elle apprenait tout par cœur. Elle y prend encore plaisir quelquefois et elle pleure sur son sort!»

Après avoir lu cette lettre, je ne trouvai pas de remède qui répondit davantage aux symptômes que *ignat. amar.* J'en envoyai donc *dix doses* 1, en recommandant d'en faire prendre une à la malade toutes les 48-72 heures. Trois semaines après, je reçus la lettre suivante: «Nous vous remercions de la poudre que vous nous avez envoyée pour ma sœur; nous lui avons dû quelques jours de tranquillité et d'espoir. Les trois premières doses ont produit d'excellens effets. Après les avoir prises la malade s'est trouvée périodiquement très-tranquille; elle s'est levée et s'est mise même à travailler. Cependant elle s'est élancée tout à coup de dessus sa chaise et a voulu fuir; ses idées fixes l'ont reprise et des choses étonnantes se sont passées. Dès lors les poudres n'ont plus agi; au contraire les accès d'agitation et d'angoisse nous ont paru plus nombreux et plus violens dans ces derniers jours. Elle avait un appétit qu'on eût pu dire fort, si elle ne s'était pas imaginé qu'il lui est défendu de manger; aussi du matin jusqu'au soir

elle n'avale pas une bouchée. Elle a d'ailleurs toujours la tête pleine des idées les plus folles. Le mal paraît donc très-opiniâtre, et il est clair pour nous maintenant qu'elle en a le germe dès son enfance; son état d'alors présenté avec son état actuel une ressemblance frappante : même salivation, même mouvement incessant et involontaire de la tête. Qui aurait pu se douter que cette maladie aurait des suites si terribles? Nous ne regardions pas alors sa violence, son irritabilité comme le résultat d'une maladie. Elle reprend goût aux alimens acides, comme il y a quelques mois; devons-nous nous en réjouir? »

Je permis l'usage modéré des acides, et j'envoyai dix doses *ignat. amar.* 6, à prendre comme les autres. Au bout de trois semaines, je reçus cette nouvelle lettre : « Nous vous remercions du fond de nos cœurs de la part que vous avez prise à notre malheur, et des peines que vous vous êtes données pour l'adoucir. Nous en sentons tout le prix maintenant que la terrible maladie paraît enfin être vaincue. A l'exception de quelques accès de tristesse et d'une certaine agitation, on peut dire que ma sœur est guérie; seulement la suppression de ses règles, qui n'ont point reparu depuis que sa maladie a atteint son paroxysme, prouve que le mal n'est point encore entièrement déraciné. Veuillez nous dire ce qu'il y a à faire. »

J'envoyai quelques doses *sp. vini sulph.* 30, et en réserve quelques doses *ignat. amar.* 9, pour le cas où quelques symptômes viendraient à reparaître. Comme

je n'ai pas encore reçu de nouvelles ultérieures, je dois remettre à un autre temps de faire connaître le résultat du traitement.

Un jeune homme d'environ trente ans, d'une constitution robuste et replete, m'écrivait la lettre suivante :

« J'ai une dartre qui s'étend sur tout mon visage, et qui se montre surtout lorsque je me suis échauffé. Ma figure se couvre alors de taches rouges à écailles blanches qui me causent des picotemens, des cuissons et des démangeaisons. Je souffre en outre d'une grande faiblesse d'estomac, d'aigreurs, d'éruclations, de flatuosités, de gonflemens, et même de constipation et de démangeaisons cuisantes à l'anus; mon sang est agité, brûlant; j'ai des battemens de cœur, quelquefois des douleurs dans le dos; enfin mes nerfs sont excessivement irritables. Depuis ma jeunesse je n'ai cessé d'avoir des maladies de peau. Enfant, j'ai eu la teigne; à quatorze et à vingt et un ans, un exanthème au visage; à dix-sept, j'en avais eu un aux mains, ainsi que de petits boutons sur la peau, semblables à des verrues. Ces éruptions ne me causaient alors aucune douleur, mais elles n'ont cessé de croître d'année en année en nombre et en grosseur. A vingt-cinq ans, j'ai essayé de les faire disparaître au moyen d'un remède extérieur, mais dix à douze jours après elles se sont changées en cette dartre au visage, dont je n'ai pu me guérir jusqu'à présent. J'ai pris du thé dépuratif, du soufre, du graphite et même du mercure, mais je n'ai pu le continuer que six jours parce qu'il me donnait une violente diarrhée. J'ai passé

aussi six semaines à Carlsbad l'année passée, et je fus délivré pendant plusieurs mois de ma dartre, qui est toutefois revenue depuis quelque temps. Ma constipation a diminué depuis que j'ai fait usage des bains de Carlsbad, mais mon estomac est toujours aussi faible. »

Je fis prendre au malade huit doses *arsen. alb.* 30, une toutes les 96 heures dans une demi-tasse d'eau. Je reçus bientôt la lettre suivante :

« Mon état est encore le même en général. Je dois vous dire en outre que tous les mets gras ainsi que les fruits cuits me causent des aigreurs et des glaires, la plupart des légumes de violentes flatuosités. Mes selles sont maintenant très-irrégulières ; je n'en ai quelquefois une qu'après quarante-huit heures, encore est-elle très-dure le plus souvent. Après avoir mangé, je me trouve toujours dans un grand état d'irritation ; mon pouls pendant quelques secondes bat vite et violemment. Ce n'est que lorsque ma digestion est parfaitement faite, que je me trouve assez bien. Je ne puis rester assis que peu de temps, parce que bientôt je sens mon sang se porter à la tête et me causer souvent alors des maux de tête et des vertiges. Quant à la dartre, elle n'a pas encore disparu, mais depuis peu il m'est revenu quelques verrues sur les mains qui, comme auparavant, ne me font aucune douleur. »

Quel médecin n'aurait pas reconnu que les dartres sont du nombre des maladies les plus opiniâtres ! Heureusement on peut toujours dire, quand il y a des particularités aussi caractéristiques, qu'elles indiquent

d'autant plus sûrement les remèdes convenables que les verrues jouent un grand rôle dans cette maladie : je le savais depuis long-temps , mais je suis affermi dans mon opinion en apprenant que l'arsenic avait fait reparaitre les verrues sur les mains. Je crus donc ne rien avoir de mieux à faire que de venir au secours de la nature , et je prescrivis au malade une dose *thuja occident.* toutes les quatre-vingt-seize heures. La première fois, je lui en fis prendre une demi-goutte; les cinq autres, quelques petits globules. Les verrues disparurent de nouveau et avec elles la dartre , qui ne causait plus alors aucune douleur. Mais le malade se plaignait encore de mauvaises digestions, et de flatuosités qui lui montaient dans la poitrine, et lui coupaient la respiration. Comme la dartre me paraissait être la principale cause de ses souffrances, je lui administrai encore une dose *thuja*. Je n'ai rien appris sur le résultat.

Monsieur le docteur Starke , médecin d'état-major , à Silberberg en Silésie, nous raconte qu'il a vu, après une fomentation avec une mixtion de 10 à 12 gouttes *tintc. arn. primitiv.*, et 1 ℥ d'eau fraîche de fontaine, une plaie, provenant d'une contusion, empirer tellement qu'il avait été forcé d'administrer du camphre en guise d'antidote, et de ne plus faire faire de fomentations qu'avec une mixtion de six gouttes *arnica*, et 1 ℥ d'eau de fontaine. Il ne veut pas décider si, dans ce cas, c'est l'eau fraîche de fontaine trop vive ou l'électricité trop grande de l'air (la température était très-élevée et l'atmosphère lourde, chargée d'électricité) qui a augmenté l'énergie du re-

mède ; mais il pense qu'il serait bon de se servir par précaution d'eau bouillie, lorsqu'on administre la teinture primitive. Quelque sagacité qu'il y ait dans cette hypothèse, le phénomène dont il parle me paraît plus facile à expliquer encore, si, comme nous l'avons souvent observé, nous admettons que les préparations homœopathiques agissent plus vite et plus efficacement lorsqu'on les applique immédiatement sur la plaie, que lorsqu'on les avale. J'ai dernièrement administré, dans des cas pareils, non seulement la 6^e dilution d'*arnica*, mais même la 30^e dont je me sers ordinairement ; je me suis même contenté de placer quelques globules sur la partie malade, et j'ai obtenu les plus brillans résultats. Si quelques globules dilut. 30 produisent de si heureux effets, on peut bien admettre que la teinture mère n'agira pas avec moins d'efficacité. Je ne me suis servi de cette dernière que lorsque l'épiderme n'était pas entamé, et alors elle n'a jamais empiré le mal. J'ai fait cette expérience sur moi-même depuis très-peu de temps. Après m'être menrtri la main au point d'y faire venir une ampoule sanguine, j'y ai appliqué aussitôt de la *teinture mère d'arnica*, avant que l'ampoule ait atteint sa grosseur naturelle, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que je n'y sentais plus aucune douleur. Au bout d'un quart d'heure, il y avait encore une petite tache d'un rouge pâle, mais plus d'ampoule.

Une femme de trente ans, d'une constitution robuste, qui avait fait six ou sept enfans, accoucha dernièrement d'un enfant mort. Depuis plusieurs semaines déjà elle

s'était aperçu que le fœtus était mort dans son sein ; le froid des extrémités, le sentiment de froid qu'elle éprouvait dans le bas-ventre ne lui permettaient pas d'en douter. Effectivement, en paraissant à la lumière, il avait déjà une couleur désagréable, et son corps était en partie dépouillé de l'épiderme. Les couches paraissaient devoir se passer heureusement. Pendant trois jours, l'accouchée se sentit parfaitement bien, et comme ses jambes, qui, pendant sa grossesse, avaient été très-enflées ; et couvertes long-temps de varices, avaient repris leur volume ordinaire, elle se hasarda à se lever et à aller dans sa cuisine. Mais elle eut lieu de se repentir de sa témérité. Bientôt elle sentit des frissons lui parcourir tout le corps, puis une chaleur brûlante y succéda. La cuisse droite et la grande lèvres droite enflèrent beaucoup, et sur le mollet se montra une tache rouge qui lui causait des élancemens et des cuissons douloureuses. Il lui était impossible de remuer la jambe. Le médecin de la maison lui prescrivit des cataplasmes émolliens et une solution de sel rafraîchissante ; et ayant été obligé de faire un voyage huit jours après, il me pria de continuer la cure, s'en rapportant du reste entièrement à moi. Je trouvai la malade très-abattue, couverte d'une transpiration légère, visqueuse, très-agitée et très-inquiète. La sécrétion du lait avait cessé, les lochies ne coulaient plus. Le pouls donnait 112 pulsations par minute ; mais il était mou et ondoyant. L'urine était rouge et brûlante, et déposait un sédiment d'un rouge jaunâtre. Diarrhée abondante, aqueuse ; soif

inextinguible, pas d'appétit, langue d'un rouge foncé et parsemée comme de pourpre. Peau couverte d'un pourpre blanc, surtout au côté sur lequel était couchée la malade. Sommeil très-agité et troublé par des rêvaseries. Toute la cuisse droite et la moitié des parties génitales oedémateuses et causant au toucher de cruelles douleurs. Sur le mollet, une place rose de la grosseur de la main, et, au milieu, un point blanchâtre proéminent, de la grosseur d'un sou, qui menaçait à chaque instant de s'ouvrir. Sous le jarret, une autre tache pareille, presque aussi grosse. Toux brève, sèche, continue, qui fatiguait beaucoup la malade. Je me bornai d'abord à faire continuer le traitement suivi jusque-là. Le lendemain, il s'était formé au mollet deux ouvertures, par lesquelles sortait seulement de l'eau jaune. Je voulus les sonder, mais la sonde pénétra en ligne droite à plus d'un pouce de profondeur sans en atteindre le fond. Du reste l'état de la malade était toujours le même. Dans ces circonstances, je devais craindre de voir une fistule se former depuis le jarret, dont l'inflammation n'avait pas diminué, jusqu'à l'articulation, ce qui aurait été d'un fâcheux augure, vu la prostration des forces de la malade et son état de nouvelle accouchée. Je lui fis mettre une compresse sèche au pied, et lui fit prendre à l'instant *aconit.* 30, et, quatre heures après, *rhus* 30; mais au bout de vingt quatre heures, son état nes'étant point amélioré et sa faiblesse au contraire s'étant accrue, je mis deux mèches dans les trous du mollet et après les avoir retirées humides, je les parsemai de quelques globules

rhus. 30, et les y remplaçai de nouveau. Le lendemain je trouvai la malade plus gaie, plus forte, la langue moins rouge, plus humide, la soif modérée, le pouls plus normal, les selles plus naturelles; les lochies avaient reparu, la jambe était moins grosse de moitié, elle pouvait remuer la jambe sans douleur, et les plaies au mollet jetaient un pus bon et doux. Je répétau le même remède et de la même manière soixante-douze heures après, et la guérison fit en peu de temps de tels progrès que l'on attend maintenant chaque jour son entier rétablissement.

Quelqu'un a déjà fait la remarque que l'homœopathie réussit à guérir les animaux encore mieux que les hommes, et dans le fait cette remarque n'est pas sans fondement. Depuis le peu d'années que les médecins vétérinaires ont adopté le système homœopathique, nous avons vu des guérisons de maladies regardées généralement auparavant comme incurables. Il n'y a plus, pour ainsi dire, de maladies chroniques chez les animaux domestiques qui ne puissent être promptement guéries par les remèdes homœopathiques. Par exemple, on a réussi dernièrement, et cela à plusieurs reprises, à guérir la fourbure, même compliquée du trisure, c'est-à-dire arrivée au plus haut point de son développement. Des paralysies du garot et des reins ont été de même parfaitement guéries par l'homœopathie, ainsi que les différentes paralysies auxquelles sont sujets les chevaux. Un de mes meilleurs amis a guéri par dix doses *phosphor.* 4/40, dans l'intervalle de cinq jours,

un fungus hématode de la grosseur d'une tête d'enfant qu'un cheval avait à l'anus. *Psorin.* 4/30, administré tous les trois ou cinq jours, lui paraît un remède presque spécifique contre la phthiriasis des animaux. Il a toujours guéri heureusement par *aconit.*, *colocynth.*, *sulphur* ou *arsenic.*, les coliques malignes que les médecins vétérinaires regardent comme mortelles. Il a toujours réussi au moyen de *secale cornut.* à expulser chez les animaux l'arrière-faix, même après un intervalle de huit jours, et l'on sait que si l'arrière-faix ne sort pas, l'animal court de grands dangers.

Il est bien possible que la nourriture simple, la manière de vivre régulière et la rareté des excès de toute espèce favorisent l'action des remèdes homœopathiques sur les animaux; mais le résultat n'en est pas moins remarquable, puisque jusqu'à présent on a peu ou plutôt on n'a point d'essais sur des bêtes bien portantes, et cependant leur organisation offre de nombreuses et grandes différences avec celle de l'homme. Si néanmoins les médecins vétérinaires, en adoptant la matière médicale que nous avons composée en quelque sorte par des observations sur des hommes bien portans, ont pu obtenir sur les animaux d'aussi brillans résultats, on ne peut nier que l'homœopathie, au point de vue même de Hahnemann, ne soit la méthode véritable, certaine, naturelle. Et cependant il y a, même parmi les homœopathes, quelques personnes qui renverseraient volontiers d'un seul coup tout ce que Hahnemann a construit avec tant de peine, sans avoir rien de mieux

à mettre à la place. Ils critiquent un magnifique ouvrage, parce que pour savoir s'en servir, il faut de la peine et des études, et qu'ils ne trouvent ni plaisir ni goût à cela. Ils aspirent à la réputation d'un Erostarte, mais ils sont impuissans à détruire l'œuvre magnifique d'Hahne-mann.

Un jeune homme qui habite à une certaine distance, m'écrit qu'il avait eu le malheur, neuf mois auparavant, d'attraper une *gonorrhée*. Il avait eu aussitôt recours au médecin et avait suivi ponctuellement ses ordonnances; mais son mal n'avait pas guéri. A la suite de cette cure, il s'était opéré une relaxation générale, mais surtout des parties génitales. Il désirait que je lui donnasse mon avis. Il ne me fallut pas long-temps pour me décider, et je lui envoyai trois doses *succ. petroselin.* 30 à prendre de huit en huit jours. Il le fit et m'annonça bientôt que, dès la première, le mal avec toutes les douleurs accessoires avait beaucoup diminué, et qu'après la seconde il avait disparu sans laisser la moindre trace.

Cette observation vient à l'appui de l'opinion de Wahle, opinion qui est révoquée en doute par un grand nombre et dont se moquent même quelques médecins dont la pratique ne consiste guère qu'à savoir médire et à faire de fades plaisanteries. Je l'adopte d'autant plus volontiers que dans plusieurs cas moins graves de cette espèce je n'avais jamais rien obtenu auparavant par la teinture mère seule de *succus petroscl.*

On sait depuis long-temps que l'*ipecacuanha* possède la propriété de guérir l'irritation malade du système

nerveux et l'éréthisme du système vasculaire; mais je crois qu'il vaut toujours mieux citer des preuves à l'appui d'une vérité ancienne, que d'émettre de nouvelles suppositions qui ne reposent sur rien. — Les allopathes déjà ont employé l'ipécacuanha comme vomitif afin d'opérer un ébranlement dans le système nerveux et faire disparaître ainsi l'irritation nerveuse, ou même afin de détruire le germe de la fièvre intermittente, sans se douter que c'était le remède lui-même qui produisait ces effets et non les efforts pour vomir. Il guérit, même sans vomissement, la maladie qu'on désigne sous le nom de gastricisme, et dégage la poitrine lorsqu'elle est irritée par des congestions ou par la surexcitation malade des nerfs, nommément du nerf vague.

Une petite fille de dix-huit mois, qui souffrait depuis long-temps du rachitisme (cette maladie s'était déclarée chez cette enfant malade et scrofuleuse après qu'on l'eût vaccinée), tomba subitement dans un grand danger à la suite d'un refroidissement. Une toux périodique déjà ancienne se changea aussitôt en spasmes de poitrine des plus violens, pendant lesquels il était impossible à la petite malade, dans toute la force du mot, de reprendre haleine; ces spasmes ne lui laissaient aucun repos ni jour ni nuit. Quelquefois ils la mettaient dans un état d'irritation terrible, elle frappait des pieds et des mains autour d'elle pendant des heures, était inondée de sueur, et supportait à peine le plus léger attouchement. Digestions des plus mauvaises; langue chargée, sale; selles tantôt molles, tantôt dures; vomissemens fréquens, pen-

dant la toux, de glaires visqueuses. Battemens du cœur si forts qu'on les entendait presque ; respiration râlante, rapide, brûlante ; pouls donnant 130 à 140 pulsations par minute. Un vieux médecin allopathe , très-habile du reste , la regardait comme perdue. Mais *ipecacuanha* g continué pendant plusieurs jours , et administré quatre fois par jour , la guérit parfaitement et la rendit mieux portante que jamais. Les symptômes rachitiques seuls restèrent tels qu'ils étaient auparavant.

Un manoeuvre d'une constitution robuste s'était beaucoup échauffé à construire une chaussée ; surpris par une pluie subite , il avait été mouillé jusqu'aux os. Bientôt il éprouva une raideur douloureuse dans tous les membres qui augmenta encore lorsqu'il fut obligé de retourner dans son logis situé à un mille de distance. Au bout de quelques heures il dut se mettre au lit et fut atteint d'une fièvre avec délire qui nécessita la présence de deux médecins. Ils lui prescrivirent une dissolution de sel antiphlogistique, et l'un d'eux lui fit poser des sangsues dans la région du creux de l'estomac. Son état étant toujours le même, on me fit appeler. Je trouvai le malade la face rouge, le regard assez fixe, étendu sans mouvement. Il répondit avec peine à mes questions comme quelqu'un qui n'a pas bien ses idées à lui, et se plaignit seulement de sentir une douleur fixe dans le bas-ventre et de ne pouvoir se remuer parce que le moindre mouvement le faisait souffrir davantage. Pouls excessivement lent, mais plein ; le bas-ventre brûlant au toucher ; la bouche et le cou toujours secs ; il ne pou-

vait boire assez. Sa femme ajouta qu'il ne pouvait dormir la nuit, mais qu'il était en proie jusqu'au matin aux rêves les plus extravagans. Il se plaignait de battemens de cœur qu'on entendait presque, et sentait une chaleur interne telle qu'il craignait sans cesse de brûler. Il avait en outre un malaise continu et des envies de vomir et désirait pouvoir vomir abondamment. Pas de selles depuis plusieurs jours.

Je prescrivis *ipécac.* 9, dont je lui fis prendre une dose quatre fois par jour. La nuit suivante, il fut encore très-agité par les chaleurs et le délire, mais le lendemain déjà on apercevait une amélioration sensible. Le bas-ventre n'était plus ni douloureux ni brûlant, la soif et le malaise étaient moins forts, le pouls plus normal. La nuit suivante fut beaucoup plus tranquille, et dès lors la guérison fit des progrès de jour en jour, en sorte qu'au bout d'une semaine le malade était rétabli.

L'*ipécacuanha*, ce remède qui agit si promptement, rend de grands services et appartient aux médicamens héroïques, lorsqu'on l'administre pendant long-temps à doses répétées. Je l'ai souvent employé dans des *asthmes* anciens, ainsi que d'autres médicamens plus énergiques, et j'en fais d'autant plus de cas que rarement il laisse apercevoir ses effets primitifs, et que par conséquent la surexcitation de la sensibilité du malade non seulement n'empêche pas de l'administrer, mais se guérit même fort bien par lui.

J'ai guéri promptement une espèce d'*éruption dartreuse* sur le dos des mains d'un jeune homme, laquelle

s'étendait toujours davantage et lui causait des démangeaisons, des cuissons, en la lui faisant laver quelquefois avec *laches*. $\mathfrak{30}$, *gut.* 10, dans $\mathfrak{3}$ ij *aq. dist.*, mêlé à un peu d'esprit-de-vin.

Une dame âgée, depuis qu'elle avait passé son année climatérique, avait fréquemment des *érysipèles* au visage. Une *dartre* lui était venue aussi sur l'avant-bras et le dos de la main. Des eschares d'un jaune clair couvraient ces parties de son corps, et dans les interstices l'épiderme paraissait rose, relevé, comme mobile. Elle y sentait des démangeaisons, des cuissons à la désespérer. Un allopathe lui avait donné *senna*, *salsapar.*, et enfin *iode*. Ces remèdes avaient, il est vrai, arrêté pour quelque temps les progrès du mal, mais il avait bientôt commencé à se développer de nouveau avec d'autant plus d'opiniâtreté.

La tendance à l'érysipèle me parut avoir atteint dans ce cas son dernier degré, et je [choisis en conséquence mon remède. Quelques doses *laches*. $\mathfrak{30}$, médicament dont je fis aussi laver quelquefois la *dartre*, suffirent pour la diminuer; mais les démangeaisons restèrent aussi vives. En même temps, la poitrine, le cou et les bras de la malade se couvrirent d'une quantité de petits furoncles, et la face prit un aspect teigneux, rude, comme après la guérison d'un érysipèle. Je prescrivis alors trois doses *rhus* $\mathfrak{30}$, qui furent prises comme *lachesis*, à des intervalles de quatre jours, et je fis laver deux fois les parties malades avec *rhus* 15. Toutes les eschares disparurent; seulement la peau resta rouge et

enflammée, et continua à causer à la malade de cruelles démangeaisons. Elle prétendait, surtout après l'emploi extérieur du médicament, avoir remarqué une prompte amélioration. Deux doses *graphit.* 30 augmentèrent les démangeaisons et les cuissons, jusqu'à ce qu'un abcès qui se forma au bras droit vint les faire diminuer. Quelques doses *graphit.* 30 firent marcher la guérison, tellement qu'il ne restait plus qu'un certain aspect teigneux et rude à la peau des bras et du dos des mains, qui d'ailleurs ne causaient plus que de temps en temps des démangeaisons pénibles. Quelques doses *secale cornut.* 30 guérirent le reste de la maladie.

Je puis citer quelques exemples à l'appui de l'observation faite par Constantin Hering, que l'*hydrophobin.* agit efficacement contre les morsures des chiens.

Cuprum metallic. 30 m'a rendu de nouveaux services dans le mal de St-Guy; cependant j'ai trouvé dans ces derniers temps que *calcar. carb.* 30 était un remède plus sûr, expérience que le docteur Weber a aussi faite.

Un jeune homme d'environ seize ans fut pris d'une douleur au genou gauche avec enflure, qui le gênait singulièrement lorsqu'il marchait. Non-seulement il boitait, mais son pied gauche était entièrement tourné en dedans, et sa jambe, lorsqu'il la mettait devant l'autre, décrivait un arc de dehors en dedans. Une dose *cicuta virosa* 5/16 le guérit en huit jours.

Un numéro de l'*Ermite* (journ. allem.) de l'année passée racontait comme une anecdote plaisante, que le fils d'un

médecin homœopathe ayant avalé toute sa pharmacie portative, son père au désespoir, afin de prévenir les suites funestes de cette gourmandise, avait envoyé chercher un allopathe, qui s'était mis à rire et lui avait assuré que ce singulier repas ne nuirait aucunement à l'enfant, mais servirait à prouver le néant des médicamens homœopathiques, qui, selon les partisans du nouveau système, produisent des effets extraordinaires sur les corps bien portans. Vraiment on ne supposerait pas une pareille ignorance de nos jours, chez des gens qui ont étudié la médecine, s'ils ne la proclamaient pas eux-mêmes. Dans le fait, une ignorance aussi grossière des lois irrévocables de la nature ne peut tourner qu'à leur honte. Mais c'est dans les universités déjà qu'il faut évidemment aller chercher le principe d'une telle perversité; dans les universités, où les professeurs se font un devoir de ne pas faire mention de la doctrine homœopathique. Au contraire, on se donne toutes les peines du monde pour remplir la mémoire des étudiants de choses qui n'ont aucune utilité réelle, et qui ne les mettraient pas même en état de sauver la vie à un chat. Ils sont actuellement obligés de consacrer cinq ou six ans à ces études, et encore certains examinateurs en renom en renvoient la moitié à leurs examens, parce qu'ils ont oublié le nom de quelque petit muscle ou d'un nerf à peine visible. Où peut conduire une instruction aussi triste? Elle porte naturellement ses fruits, et les médecins formés à cette école ne comprennent rien à la voix de la nature; mais, enchaînés à la lettre de leurs compendiums ou de leurs manuscrits, ils

se jettent en insensés sur l'organisme comme s'il devait se prêter complaisamment à tout ce qu'on leur a appris à lui demander pendant leurs longues études. Je choisirai pour exemples l'*iode*. Ceux qui n'ont pas étudié la médecine savent depuis long-temps qu'administré à la dose que recommandent les professeurs de médecine dans leur sagesse, il peut produire les plus funestes effets. Beaucoup de praticiens l'ont proclamé hautement aussi ; mais tout cela n'empêche pas qu'on ne continue à en abuser, au grand danger de l'humanité. Il n'y a pas long-temps qu'une jeune dame s'est adressée à moi. Un médecin nommé B. , qui n'est malheureusement que trop connu, l'avait traitée long-temps par l'*iode*. Les influences héroïques de ce remède s'étaient bientôt fait sentir ; mais il n'en avait pas moins continué à l'administrer jusqu'à ce qu'il eût réduit sa malade à un état si misérable qu'il faudra les plus grands soins pour la remettre sur la voie d'une guérison naturelle. Si on lui avait fait prendre aux doses homœopathiques l'*iode* qui était vraiment le médicament spécifique, elle aurait été d'autant plus facilement guérie, que dans l'origine sa maladie était peu de chose. Mais il a agi absolument comme celui qui prendrait une cognée pour tuer une mouche. C'est un fait depuis long-temps connu, que les dames perdent leurs règles et leurs seins par l'usage de l'*iode*, qu'elles deviennent semblables à de vrais squelettes, qu'elles se trouvent exposées à toutes sortes de maladies du système lymphatique, à l'enflure des articulations, etc., quelquefois même à des dérangemens d'esprit dange-

reux. Comment est-il donc possible qu'un médecin exercé se décide, en pleine connaissance de cause, à exposer celles qui ont confiance en lui à ces terribles maladies? Voilà le brillant résultat de la célèbre sagesse des écoles, à l'acquisition de laquelle on sacrifie ou plutôt on perd les plus belles années de sa vie! Ces maîtres sévères feraient vraiment mieux de retourner eux-mêmes à l'école, afin de s'instruire d'abord dans la pharmacodynamique, avant que de prétendre initier des jeunes gens à l'art difficile de sauver la vie aux hommes.

INTRODUCTION A LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMŒOPATHIE;

Par le docteur FERDINAND JÄHN (de Meiningen (1)).

« Minime igitur, Hippocrates, cum hujusmodi viris, quorum mens fluctuat et inconstans est (Abderitis), te congregari aut conversari oportet. Nam si ab his persuasus mihi tanquam insano veratrum propinasses, prudentia in insaniam evasisset artemque tuam velut dementiae causam increpassent. *Veratrum enim sanis exhibitum menti tenebras effundit, insanis vero multum prodesse consuevit.* » (Democritus ad Hippocratem.)

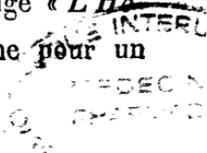
Je ne suis pas homœopathe, et je ne le serai jamais, parce que je crois avec Boerhaave que *libera ab omni*

(1) L'auteur de cet article, aussi connu par son esprit et son savoir que par ses importantes recherches dans le champ de la pathologie et ses nombreux et excellents écrits, est un des médecins allopathes les plus distingués et les plus célèbres. Quoiqu'il soit loin de rendre justice entière à l'homœopathie, il n'en sera pas moins intéressant d'apprendre à connaître son opinion sur ce sujet.

(STAFF.)

sectâ coli debet medicina! Cependant j'estime les efforts de Hahnemann et de ses meilleurs élèves, que je sais distinguer du *servum pecus imitatorum*. Car si, malgré tous les changemens introduits dans l'art de guérir, la mortalité est restée la même depuis des siècles, comme Süssmilch et d'autres l'ont établi par leurs calculs, on peut en conclure hardiment que la nouvelle école ne tiendra pas ses magnifiques promesses; mais, d'un autre côté, il est facile de prouver que l'homœopathie, ainsi que tous les autres systèmes qui l'ont précédée, contribuera et a déjà contribué en partie à développer la science de la médecine.

Je ne puis donc que me plaindre du peu d'intérêt que d'excellens médecins prennent à la doctrine de Hahnemann; ils ne la jugent pas digne d'un examen sérieux, approfondi. La faute paraît en être aux deux partis; mais je ne veux pas entrer dans cette question; je me bornerai à faire remarquer que le manque de connaissances scientifiques qui règne dans plusieurs, on pourrait dire dans la plupart des ouvrages sur l'homœopathie, bien qu'ils surgissent aussi innombrables que les champignons après la pluie, empêche beaucoup de bons médecins d'étudier plus à fond ce système. J'en citerai pour preuves un article intitulé : *Bases philosophiques naturelles de l'Homœopathie*, qui a paru dernièrement, et dans lequel l'auteur a transcrit servilement même les fautes typographiques les plus grossières d'un ouvrage dont il s'est servi, ainsi que l'ouvrage « *L'Homœopathie est la vie* », dans lequel on donne pour un



des partisans les plus zélés de la méthode d'Hahnemann, Spallanzani, qui est mort depuis long-temps !
Nil admirari !

Le principe connu de l'homœopathie, *similia similibus*, mérite déjà un sérieux examen. Je ne parle pas ici de l'utilité d'administrer les remèdes à dilutions infinitésimales ou de les faire respirer ; je ne m'occupe que du principe. Or ce principe, qui avait déjà fixé mon attention depuis long-temps, vient d'acquérir une nouvelle importance à mes yeux par suite de faits physiologiques qui sont nés de *intimis naturæ penetralibus*, pour m'exprimer comme Gaubius, et qui sont d'un poids infiniment plus grand que les opinions douteuses d'anciens médecins dont on invoque le témoignage. Ces faits sont ceux que les recherches microscopiques sur la pathogénie ont fait connaître et qui, si je ne me trompe, sont les seuls jusqu'à présent qui permettent de jeter un regard sur l'essence même des maladies.

Kaltenbrunner, cet ami qui m'a été ravi trop tôt, a découvert, en examinant au microscope une inflammation produite artificiellement par une blessure, « qu'il se produit, aussitôt la blessure faite, un mouvement accéléré et un gonflement dans le sang des vaisseaux les plus voisins de la plaie. De là ils s'étendent à une distance plus ou moins grande. Dans quelques petits vaisseaux près de la plaie, le mouvement du sang est désordonné ; il quitte quelques vaisseaux ; dans d'autres il se précipite en quantités irrégulières ; dans d'autres encore il va se mêler au parenchyme et y forme comme de petites

îles de sang. En même temps le parenchyme s'enfle. » Cet état, qui est indiqué par les changemens produits par la blessure et dépendans de sa gravité, est évidemment maladif; aussi Kaltenbrunner l'appelle-t-il *inflammation malade*. Il a observé ensuite que, pour guérir cette inflammation malade, il fallait dans tous les cas faire naître un état absolument pareil, qu'il appelle *inflammation guérissante*. « Poussées par le mouvement accéléré, une foule de globules de sang sont chassés par secousses çà et là hors du vaisseau et se répandent dans le parenchyme de la partie enflammée. Il s'y forme comme des taches ou des îles d'un rouge vif et de différentes dimensions. Bientôt toute la plaie est entourée de pareilles îles; le parenchyme dans les interstices s'enfle rapidement. Ce phénomène, qui ne se montre qu'au dernier période de l'inflammation et qui tend sans cesse à se rapprocher de son centre, répond parfaitement à l'inflammation malade, et c'est par lui que disparaissent peu à peu les changemens maladifs qui appartiennent à cette dernière (1). »

Etablissant en fait que le médecin n'est partout que le serviteur de la nature, je demanderai : le principe homœopathique peut-il être mieux prouvé que par ces découvertes ? Et si l'on ne peut que répondre affirmativement, je demanderai encore : le principe de la mé-

(1) Kaltenbrunner, *Experiment. circa statum sanguinis et vasorum in inflammatione*, pp. Cronach, 1826. Voyez aussi Heusinger, *Journal de physique organique*, vol. 1, p. 304.

thode *ordinaire* a-t-il une base anatomico-physiologique aussi solide que celui de la méthode homœopathique ? Il faut répondre sans restriction : non ; ce qu'on appelle allopathie ne s'appuie nullement sur les découvertes microscopiques dans la pathogénie.

Je suis d'avis que des observations comme celles de Kaltenbrunner donneraient une solution beaucoup plus sûre sur le mérite d'une méthode, que ce fantôme appelé *Expérience médicale*, dont tous les partis suivent la bannière. J'ajouterai que l'expérience *pure*, d'après ma conviction, est la seule institutrice du genre humain.

Puisse la médecine physiologique, non pas la médecine des *practici currentes*, examiner de plus près les faits qui ont donné lieu à cet article ! et puisse cet article aussi contribuer à faire soumettre enfin l'homœopathie à un examen qui réponde aux exigences des sciences naturelles !

VARIÉTÉS.

PROPOSITIONS DU DOCTEUR RAU.

1° Toute doctrine dont les différentes parties sont liées par un seul et même principe de manière à former un tout, est un système.

2° Le principe *similia similibus curantur*, sanctionné par l'expérience, est la base du système de la médecine homœopathique.

3° Dans l'état actuel de nos connaissances, ce principe ne peut être démontré *à priori*, mais seulement d'une manière empirique. Pourtant, on trouve dans la nature plusieurs phénomènes qui le justifient.

4° Le *simile* n'a pas seulement pour objet les phénomènes extérieurs, mais encore la totalité des rapports maladifs.

5° Quand un artiste a en vue des corrections, il doit nécessairement se familiariser avec les défauts de son œuvre; de même, les maladies, pour pouvoir être guéries sûrement, doivent être connues dans leur totalité.

6° Les symptômes ne sont que la réflexion extérieure, les rayons d'un état intérieur anormal que l'œil de l'intelligence doit explorer.

7° La possibilité d'arriver à une connaissance précise des maladies, dans leur totalité, est subordonnée, d'un côté, aux connaissances pathologiques; de l'autre, au don d'observer.

8° Les auxiliaires du diagnostic sont l'étude des constitutions individuelles et des influences nuisibles qui ont agi sur elles, ainsi que l'observation de tous les changemens qui surviennent.

9° Les maladies n'ont pas d'existence essentielle; ce ne sont que des changemens produits dans l'organisme, qui peuvent être considérés, sous le point de vue *idéal*, comme le reflet d'une activité désordonnée, et, sous le point de vue *réel*, comme une différence matérielle.

10° S'il existait une force indépendante de la matière,

les écarts de cette force ne pourraient jamais être corrigés par la médecine.

11° Toute considération isolée des maladies, soit sous le rapport dynamique, soit sous le rapport matériel, est défectueuse et incomplète; car si l'un de ces rapports est ordinairement en prédominance sur l'autre, cependant il faut les avoir simultanément en vue.

12° La pathologie de Hahnemann est exclusivement dynamique. Il méconnaît malheureusement tous les rapports anomaux de la matière.

13° La nécessité, reconnue plus tard par Hahnemann, d'avoir égard aux altérations matérielles, est en contradiction avec la proposition posée antérieurement: qu'on ne doit avoir égard qu'aux changemens dynamiques. Mais cette concession est un pas en avant.

14° L'assertion que tous les désordres de l'appareil nutritif ont pour cause la syphilis, la psore et la sycose, est une hypothèse gratuite.

15° Il est vrai cependant que l'opiniâtreté de beaucoup de maladies résulte du désordre de l'appareil nutritif, et que ces maladies doivent être considérées souvent comme les conséquences d'une des trois formes morbides syphilis, sycose et psore.

16° La dénomination collective d'antipsorique devrait être bannie de la science; car elle ne convient qu'au plus petit nombre des médicamens décorés de ce titre.

17° Comme la vie individuelle se développe en divers sens, il est possible d'agir sur elle de différens côtés.

18° Il y a différentes méthodes de guérir, chacune d'elles peut avoir sa valeur propre.

19° La maxime curative *tolle causam* est inattaquable.

20° L'activité vitale, la réaction, voilà la première condition de toute opération salutaire.

21° La spontanéité de la force médicatrice de la nature n'est pas admissible. Toutes les opérations qui ont pour but la conservation individuelle, sont soumises aux lois de la force vitale.

22° Le principe *contraria contrariis* est, dans le fait, trop naturel pour pouvoir être rejeté directement.

23° Le but de l'homœopathie est aussi de produire une opposition, mais par d'autres moyens et en suivant une autre route.

24° Les remèdes antipathiques s'efforcent de vaincre directement le désordre de l'activité vitale; les médicaments homœopathiques produisent l'opposition nécessaire en excitant l'activité propre de l'organisme.

25° Dans beaucoup de maladies l'opposition n'est qu'une négation. Aussi, est-il souvent plus facile de trouver le *simile* que le *contrarium*.

26° La méthode révulsive est fondée sur la loi de l'antagonisme. Elle est rationnelle et trouve souvent sa place à côté d'autres méthodes.

27° Les guérisons par les produits morbides (isopathiques), doivent être rangées parmi les guérisons homœopathiques.

28° L'assertion que toute maladie ne peut se présenter qu'une fois, est une argutie qui conduit à l'erreur. En-

visagées quant à leur essence qui doit être le véritable objet du traitement, les maladies peuvent se répéter.

29° Il y a évidemment des maladies purement locales qui cèdent à des médicamens locaux.

30° Comme le but de la médecine est de guérir les maladies dans leur totalité, le rôle du médecin ne se borne pas seulement à faire disparaître les symptômes.

31° Mais là où il n'existe pas de symptômes, il n'existe pas non plus d'objets sur lesquels la médecine puisse agir.

32° Le remède vraiment spécifique de chaque maladie est celui qui, chez un homme bien portant, est capable d'exciter un état morbide artificiel essentiellement semblable à l'état morbide naturel.

33° L'analogie des symptômes artificiels doit être tellement conforme aux symptômes naturels, qu'il soit possible de la considérer comme un signe extérieur de ressemblance essentielle.

34° Le côté faible de la thérapeutique de Hahnemann, c'est de se laisser guider seulement par les signes extérieurs; mais le côté brillant de l'homœopathie épurée, c'est de placer, comme source du diagnostic, l'intuition objective au dessus des hypothèses.

35° Connaître l'importance des symptômes extérieurs, est la condition principale de tout traitement rationnel.

36° Les produits des maladies, autant qu'ils pourraient devenir des sources de nouveaux désordres organiques, doivent être éloignés.

37° Si, d'un côté, la connaissance de l'état morbide, sujet de la guérison, est indispensable au médecin; de l'autre, il ne peut ignorer les effets des médicamens.

38° La connaissance des effets spécifiques des remèdes ne peut être acquise que par des expériences faites sur des personnes bien portantes.

39° Les effets curatifs des remèdes administrés aux malades ne sont que la confirmation des résultats obtenus sur des sujets à l'état sain.

40° La connaissance des effets des mélanges médicamenteux ne peut être acquise que par des expériences semblables.

41° L'excellent précepte de Hahnemann, par lequel il proscriit tout mélange médicamenteux, mérite d'être généralement suivi.

42° Les exacerbations homœopathiques ne sont pas nécessaires pour la guérison des maladies; la dose convenable du remède vraiment spécifique rétablit l'équilibre de la manière la plus douce.

43° La réceptivité du malade est le seul guide sûr pour déterminer la grandeur ou la force de la dose du médicament.

44° Le secret de l'homœopathie, c'est le choix du remède spécifique, et non pas l'administration des médicamens, en général, aux dilutions les plus hautes.

45° La dose doit être assez forte pour exciter une réaction dans l'organisme, mais non pas assez pour produire une exacerbation intense des symptômes.

46° L'activité des sens, l'état des facultés intellec-

tuelles et la disposition d'esprit, n'ont d'importance, qu'autant qu'ils ont subi quelques changemens.

47° Il est bien plus important de distinguer avec soin les phénomènes idiopathiques des sympathiques, les symptômes primaires des secondaires.

48° La durée de l'effet des remèdes est subordonnée à l'idiosyncrasie des malades. On ne peut donc la déterminer d'avance d'une manière sûre.

49° Une nouvelle dose est nécessaire toutes les fois que la dernière n'améliore pas l'état du malade, et que celui-ci reste stationnaire.

50° Il est de la plus haute importance de bien comprendre la valeur des nouveaux symptômes qui se manifestent, et de ne pas troubler les efforts salutaires de la nature.

51° La théorie peu sûre de Hahnemann sur ce qu'on appelle les dilutions, n'a aucun rapport avec le principe de l'homœopathie.

52° La seule vérité qu'elle contienne, c'est que la dissolution, la division extrême des médicamens est la condition de leur efficacité, pourvu néanmoins que les dilutions ne soient pas poussées trop loin.

53° Il n'est donc pas convenable d'appeler chaque dilution un *potentiellement* (augmentation de la puissance du médicament).

54° Comme il est impossible de déterminer, avec une précision mathématique, la dose d'un remède préparé d'après la méthode ordinaire, on devrait abandonner les dénominations puissance décillionième, billionième,

millionième, etc., et dire tout simplement troisième, sixième, neuvième, dixième, etc., dilution.

55° L'efficacité des médicamens n'est pas subordonnée à ce que leur présence puisse être démontrée par les réactifs chimiques.

56° Si des personnes bien portantes ont pu prendre des remèdes portés à de hautes dilutions, sans en ressentir aucun effet, ce n'est pas une preuve que ces mêmes dilutions sont absolument sans action sur les malades.

57° La suspension prompte du cours ordinaire de beaucoup de maladies, obtenue tant de fois, démontre la supériorité du traitement homœopathique sur toute autre espèce de traitement.

58° Si, comme dans la léthargie, la sensibilité et la puissance de réaction sont très-faibles (*voyez proposition 43*), il n'y a rien à attendre des hautes dilutions.

59° L'effet salutaire qu'on obtient des remèdes antipathiques dans les asphyxies, devrait nous encourager à les administrer dans d'autres cas analogues, de préférence aux remèdes homœopathiques, afin de provoquer d'abord une réaction.

60° C'est au temps et à l'observation qu'il appartient de perfectionner de plus en plus l'homœopathie, science qui repose sur un principe empirique.

Le programme du docteur Rau exigerait de longs développemens. La société de Paris s'en occupe, et notre prochain numéro contiendra, relativement à lui, une déclaration en forme de profession de foi, où les erreurs du docteur Rau seront relevées.

MORT DE MADAME MALIBRAN.

A l'éditeur du Morning-Post.

Monsieur,

Permettez-moi de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées par hasard en traduisant la lettre que je vous ai adressée le 4 de ce mois, et que vous avez eu la bonté d'insérer dans votre journal du 5 du même mois.

Dans un endroit de cette lettre, vous avez mis que M. de Bériot m'avait dit : « Voyez, elle vous connaît » ; tandis qu'il me dit : « Voyez si elle vous connaît » ; parce que, vu l'état de son délire, on supposait qu'il était impossible qu'elle pût reconnaître personne. Après ceci, vient un autre passage qu'il faut rectifier comme il suit : « M. de Bériot m'a dit que sa femme avait été indisposée depuis qu'elle avait quitté Londres pour Manchester. Le matin du 14, pendant qu'elle était à l'église, elle éprouvait des étouffemens si violens qu'elle fut obligée de sortir pour prendre l'air, et d'envoyer chercher une robe moins serrée ; cependant tout ceci ne lui a fait aucun bien. Mais, entraînée par son caractère naturel, qui était de surmonter toutes les difficultés, elle rassembla toutes ses forces et parvint à remplir le rôle qui lui était destiné. Cet effort l'affaiblit beaucoup, sans l'em-

pêcher de paraître le même soir au concert, où elle chanta un duo, qui exigea toute sa force et toute son énergie. La seconde partie de ce duo fut tellement applaudie, qu'elle la chanta une seconde fois ; mais, en se retirant, elle tomba de son haut, et s'évanouit. » Le passage dit « que j'ai envoyé chercher le docteur Bardsley aîné, qui la saigna, et lui tira à peu près douze onces de sang ; qu'étant arrivée chez elle, elle éprouva de grandes douleurs, et des vomissemens qui durèrent toute la nuit ; mais que le lendemain matin, 15, malgré le mauvais état de sa santé, elle voulut, contre l'avis de son médecin, aller à l'église pour chanter. A peine y fut-elle arrivée, qu'on fut obligé de la ramener chez elle, et c'est depuis lors qu'elle est tombée malade et qu'elle a été saignée. Jusqu'à mon arrivée à Manchester, c'est-à-dire pendant quatre jours entiers (non pas vingt-quatre heures, comme on a dit dans l'autre lettre), elle a eu une fièvre continue qui n'a fait qu'augmenter, et qui était accompagnée d'une toux violente, que rien ne pouvait adoucir, et qui, de temps en temps, occasiona des vomissemens. Les trois derniers jours elle avait eu le délire, et n'avait même pas fermé l'œil un moment ; à peine avait-elle pris quelque nourriture et très-peu de médicamens qu'on lui avait ordonnés. » Un autre endroit de la lettre dit « que j'ai trouvé bien qu'on lui coupât les cheveux et qu'on lui appliquât des fomentations, et que j'espérais un heureux résultat de ces moyens » ; tandis que j'ai dit, dans ma lettre française, « que je n'attendais aucun bien de toutes ces choses ». Il y a plusieurs

autres méprises qui ne sont pas de conséquence, et que je ne remarquerai pas. Je dirai cependant un mot du nom de M^{lle} Novello, qui devrait être remplacé par celui de M^{me} Novello. Je vous prie, monsieur, d'être assez bon pour insérer ces détails dans votre excellent journal.

Je suis, monsieur,

Votre obéissant serviteur,

JOSEPH (et non pas JA^s) BELLUOMINI,

Dr en médecine.

*Explication du docteur BELLUOMINI à l'éditeur du
Morning-Post.*

Monsieur,

Il y a eu tant d'histoires différentes au sujet de la maladie de madame Malibran de Bériot, que j'ai résolu de faire publier les faits tels qu'ils sont, dans l'espoir que vous ferez insérer ma communication dans votre excellent journal. A six heures du matin, samedi 17 septembre dernier, j'ai reçu une lettre de monsieur de Bériot, dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Ma pauvre Marie est sérieusement malade, et garde son lit. Elle a été saignée, mais sa maladie n'a fait qu'augmenter, et aujourd'hui elle est dans un état de délire qui ne cesse pas. Je ne sais que faire, ou ce qui en résultera, je suis au désespoir ! Votre présence nous sauverait la vie à tous deux ! » Trois heures après avoir reçu cette lettre, je me mis en chaise de poste, et j'arrivai à Manchester le 18 à

six heures et demie après midi. La malade n'était qu'en partie en délire ; car de Bériot m'a fait cette remarque : « Voyez si elle vous reconnaît ? » Elle me reconnut en effet, et s'est levée de son lit et m'a embrassé ; mais de suite elle s'est laissée retomber. Après une recherche scrupuleuse et soignée, j'ai trouvé que les organes de la poitrine et du ventre n'avaient point été attaqués de la maladie et j'ai affirmé que j'étais d'opinion que la maladie était une fièvre nerveuse excessivement dangereuse et accompagnée d'une faiblesse extrême. Je me suis mis de suite à administrer à la malade les remèdes que je jugeai convenables, et pendant que j'étais occupé ainsi, on annonça à monsieur de Bériot, que les docteurs Bardsley et Worthington étaient dans l'antichambre. « Qué faire ? » dit-il ; Mme Novello, qui était là, répondit : « J'irai leur parler » ; et puis se tournant vers moi, elle demanda : « Aimeriez-vous les voir ? » Comme j'étais occupé à donner les médicamens, je répondis : « J'y consens, s'ils le désirent, mais je ne le crois pas nécessaire. »

Madame Novello, étant de retour, m'a dit qu'ils voulaient me parler. Je me suis rendu auprès d'eux. Le docteur Bardsley a eu la bonté de me dire quels remèdes il avait ordonnés. Je le remerciai, mais en même temps, je lui ai dit que je ne croyais aucune consultation nécessaire entre eux et moi sur le traitement pour l'avenir de la malade, vu que mon système était celui de l'homœopathie, système qui leur était probablement inconnu. J'ajoutai qu'il me semblait que la maladie était une fièvre nerveuse, et le docteur Bardsley parais-

sait être de la même opinion , car il répéta trois fois : « Faiblesse , grande faiblesse. » Le premier effet de la médecine fut d'adoucir un peu la toux , et de donner quatre heures de sommeil très-calme à la malade. Quand je l'ai vue , à six heures , le lendemain matin , la fièvre avait diminué considérablement. La toux l'avait presque quittée , et elle n'avait plus de délire , excepté un certain air musical qui paraissait revenir constamment à son esprit. Elle prit une tasse de lait d'après mes conseils , et elle refusa toute autre nourriture. Je commençai alors à espérer sa guérison ; mais , hélas ! quelques heures après , la fièvre augmenta , la toux et le délire revinrent , et le pouls devint encore faible. Les médicamens lui donnaient du soulagement de temps en temps ; mais la source de la maladie était continuellement augmentée , d'autant plus que la malade refusa positivement toute espèce de nourriture , même par injection. Jeudi 22 , je commençai à perdre tout espoir. Craignant une fausse couche , j'exprimai le désir de me trouver en consultation avec le meilleur accoucheur de l'endroit. On me parla de M. Lewis , et je le priai de venir , désirant surtout savoir s'il croyait , comme moi , que l'enfant fût mort. Il était de cette opinion. Il conseilla qu'on coupât les cheveux à la malade , et qu'on appliquât à la tête et au ventre des fomentations d'eau et de vinaigre. J'étais d'accord avec lui , sans espérer aucun soulagement de ces moyens. Elle passa une très-mauvaise nuit , étant presque toujours dans le délire. M. Lewis , qui resta près d'elle pendant que je pris un peu de

repos, crut nécessaire d'administrer quelques remèdes, qui ne produisirent aucun bon effet. Le matin du 23, un certain symptôme d'un effort de la nature s'étant fait voir, on envoya chercher M. Lewis, et peu de temps après, une espèce de douleur d'enfantement commença, mais sans produire aucun effet, à l'exception d'affaiblir la malade, qui expira à onze heures et demie, le soir. Pendant le cours de la maladie, il paraissait seulement que les organes alimentaires fussent légèrement affectés, symptômes qui disparaissaient après l'exhibition du premier médicament que j'avais ordonné. Les fonctions du ventre et des intestins furent régulières jusqu'à ce moment. L'aversion qu'elle montrait pour prendre de la nourriture solide n'était qu'un symptôme de ce goût singulier qu'on voit si souvent chez les femmes enceintes : cet appétit faux existait chez madame Malibran depuis plus de deux mois. Elle avait une aversion marquée pour la viande et toutes choses nourrissantes ; elle n'aimait ni le sucre, ni rien qui fût sucré ; elle aimait seulement les huîtres, le fruit, les anchois, et toute autre nourriture légère. Elle soutint ses forces avec du porter et d'autres moyens artificiels. Au mois de juillet, elle est tombée de son cheval, qui l'entraîna par terre à quelque distance, ce qui causa une grande secousse d'esprit et du corps, et une impossibilité de mouvoir l'épaule et le bras gauches. — Les médicamens que je lui ai fait prendre ayant un peu dissipé les douleurs, elle insista pour chanter au théâtre de Drury-Lane, le même soir, contre mon avis ; circonstance qui re-

tarda beaucoup sa guérison complète. Pendant sa dernière maladie, les douleurs de l'épaule et du bras revinrent. Il est évident que sa santé avait été totalement détruite deux mois auparavant; mais sa grande force d'esprit l'empêcha de faire attention aux conseils de son mari, de son médecin et de ses amis.

Voici, monsieur, l'explication simple et claire de la maladie de madame Malibran de Bériot. J'ose espérer que ce sera assez pour détruire toutes les erreurs et les méprises qui ont existé relativement à elle.

J'ai l'honneur, etc.

JOS. BELLUOMINI.

A M. le docteur LÉON SIMON, à Paris.

Londres, le 12 octobre 1836.

79, Regent's-Quadrant.

Mon cher confrère,

J'ai pris dix fois la plume pour vous écrire, et dix fois j'ai été interrompu par une infinité de tracasseries, aussi bien que par les occupations ordinaires. Je vous remets deux lettres que j'ai publiées dans les journaux, sur la maladie de madame Malibran. Vous verrez, par cet exposé, que la saignée qu'on lui fit le 14 a été la cause principale de sa mort, l'ayant totalement épuisée; à quoi il faut ajouter le manque presque total de nourriture. Si j'avais été là au commencement, je ne doute pas qu'avec une dose de *noix vomique* et un peu de tranquillité, elle ne se fût remise en très-peu de temps; car sa maladie n'était au fond qu'une espèce de *delirium tremens* très-léger; maladie à laquelle elle était sujette, et qu'une dose de *noix vomique* avait vingt fois fait cesser.

Lorsque j'arrivai, cette maladie avait pris le caractère de fièvre nerveuse, se ressentant cependant toujours de son origine. Aussi, lui ayant donné de la *jusquiame* (quatre globules dissous en six petites cuillerées d'eau, à prendre de quart d'heure en quart d'heure), elle avait à peine fini de prendre cette potion, que le calme commença à s'établir, et enfin pour la première fois depuis quatre jours elle s'endormit, et eut un sommeil restaurant de quatre heures, avec rémission très-grande de la fièvre et de tous les autres symptômes; cependant, dans le cours de la matinée (le 19), l'exacerbation de la fièvre recommença. La *jusquiame* n'eut plus d'effet. Vers le soir, un peu de *bryonia* calma beaucoup la toux (toux convulsive, qui ne dépendait d'aucune affection du tissu pulmonaire); la nuit se passa un peu agitée, avec délire murmurant, et parfois quelques momens de calme qui ressemblaient au sommeil; mais le pouls était extrêmement faible. J'essayai le *stramoine* le matin du 20, il y eut rémission, mais elle fut courte. Je tentai successivement la *noix vomique*, la *camomille*, l'*opium*, le *camphre*, le *café*, mais toujours sans autre succès que de calmer par momens quelques symptômes. J'employai aussi l'*ipécacuanha*, qui fit cesser tout-à-fait la toux le 22; mais aucun remède ne releva jamais le pouls, qui alla toujours perdant de sa force et augmentant de vitesse, au point que le 23 on ne pouvait plus en compter les pulsations. La *camomille* fit beaucoup de bien, mais de courte durée. Quoiqu'on ne pût considérer l'affection du cerveau comme inflammatoire, je voulus essayer aussi de la *belladonne*; mais ce fut sans aucun succès.

La cause principale de l'inefficacité des remèdes, a été le manque de réaction provenant du grand épuisement produit par le manque total de nutrition; car la malade n'avait presque pas été nourrie pendant les

premiers quatre jours de la maladie; et ensuite, lorsque je fus arrivé, quoique je portasse toute mon attention sur ce point, on ne put jamais parvenir à lui faire boire qu'une petite tasse de lait le premier jour, et quelques cuillerées à thé de bouillon ou de gelée, pendant tout le reste du temps. Elle refusait tout lorsqu'elle n'était pas en délire, elle crachait tout lorsqu'elle était délirante. On ne put pas même lui introduire une goutte de bouillon par injection.

Ami depuis quatre ans de cette femme surprenante, que j'avais plusieurs fois traitée, je puis dire sauvée, à qui j'avais tant de fois restitué la voix, et qui m'appelait son papa, vous pouvez concevoir quelle douleur sa mort m'a causée; ma santé en a reçu un terrible choc. Il faut que je cesse d'en parler, car je sens que j'en souffre.

Le public est ici beaucoup plus raisonnable que ne le font paraître les journaux. Ce malheureux événement ne fera aucun tort à l'homœopathie. Ce sera tout au plus un petit nuage qui sera bientôt dissipé.

Veuillez me croire, monsieur,

Votre très-dévoué collègue, etc.

J. BELLUOMINI.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE.

Séance du 5 octobre 1836. (Extrait du procès-verbal.)

A huit heures, la Société a repris la continuation de ses travaux, sous la présidence provisoire de M. Léon Simon. M. le président invite la Société à se constituer, à fixer le jour, l'heure et le lieu de ses réunions, et à former son bureau.

La Société arrête que, jusqu'à nouvelle décision, ses séances auront lieu, les premier et troisième mercredis

de chaque mois, à huit heures précises du soir, chez M. le docteur Léon Simon.

On passe au scrutin pour la formation du bureau. M. le docteur Petroz est élu président; M. le docteur Molin, vice-président; et M. le docteur Léon Simon, secrétaire-général. (A dix heures, séance levée.)

Séance du 19 octobre 1836. (Extrait du procès-verbal.)

A huit heures, la séance est ouverte sous la présidence de M. Molin. Le procès-verbal est lu et adopté sans réclamation.

M. le secrétaire communique à la Société 1° les documents que le docteur Belluomini, de Londres, a eu l'obligeance de lui adresser, relativement à la mort de madame Malibran; 2° une lettre de M. le docteur Croserio, qui s'excuse de ne pas pouvoir continuer à faire partie de la Société.

M. Petroz lit un mémoire de M. Jouvé de Lyon, sur des expériences pures, faites avec le gen-zeng.

M. le docteur Chapusot donne lecture d'un mémoire suivi d'un certain nombre d'observations se rapportant à des maladies d'ordres différens. Ce mémoire, contenant des réflexions sur le principe *similia similibus curantur*, et sur la loi du dynamisme vital, conduit l'auteur à émettre les propositions qui suivent :

1° Toute substance médicinale a des propriétés qui la caractérisent et l'individualisent.

2° Ces propriétés sont l'expression d'un dynamisme inorganique, inhérent à la substance médicinale.

3° Le dynamisme inorganique est une puissance occulte qui se manifeste dans notre organisme, en opposition au *dynamisme vital*.

4° Toute lésion de sensation, de fonction ou de tissu, est une manifestation du *dynamisme inorganique*.

5° Il existe autant de dynamismes inorganiques qu'il

y a de substances non assimilables à notre propre substance. On peut les diviser en dynamismes médicaux et dynamismes morbifiques, et subdiviser ceux-ci en éphémères et chroniques.

6° La maladie est le contact d'un dynamisme morbifique avec le dynamisme vital.

7° Le symptôme est l'expression du dynamisme inorganique (morbifique ou médicinal).

8° La réaction est la supériorité du dynamisme vital sur le dynamisme inorganique; l'anéantissement ou la répulsion de ce dernier amène la guérison.

9° La guérison s'opère de deux manières, auxiliairement ou naturellement.

M. Chapusot établit aussi en principe que la loi du dynamisme vital peut être envisagée sous trois points de vue différens, qu'il nomme :

Le dynamisme vital ou physiologique.

Le dynamisme morbifique.

Le dynamisme médicinal.

Après cette lecture, M. le docteur Roth prend la parole, et communique une série de propositions du docteur Rau, lues par ce dernier au congrès homœopathique récemment tenu à Magdebourg. M. Roth prononce une courte allocution, dans laquelle il invite les membres de la Société à donner leur opinion sur la valeur de ces propositions. M. Roth attache d'autant plus d'importance à ces propositions, que, selon lui, le travail du docteur Rau et celui du docteur Wolff, dont il sera par M. Roth donné connaissance dans une prochaine séance, ont obtenu l'assentiment du plus grand nombre des médecins homœopathes d'Allemagne.

La Société décide que le travail communiqué par M. Roth ne peut être apprécié sans un examen, et renvoie à une autre séance sa discussion.

(A dix heures, séance levée.)

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR L'HOMŒOPATHIE,

Par le docteur SCUDERY (de Messine).

Lettre à Son Excellence Don Alexis Santo-Stefano, Marquis de la Cerda, Gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, Intendant de la vallée de Messine, etc., etc.

Excellence,

Décidé à publier quelques unes des observations homœopathiques pratiques les plus remarquables que j'ai eu l'occasion de recueillir pendant le cours de cinq années, j'ai cru de mon devoir de vous les adresser, à vous qui m'avez fourni l'occasion la plus favorable de faire les observations les plus convaincantes et les plus décisives en faveur du nouveau système. C'est vous, en effet, qui m'avez choisi dans la province que vous gouvernez pour aller au secours des habitans de la commune de *Mandanice*, tourmentés par une *dysenterie épidémique*, et je saisis aujourd'hui l'occasion de vous en témoigner toute ma reconnaissance ; car c'est à vous que je dois non seulement d'avoir enrichi mes recherches sur l'homœopathie, et de m'être senti porté de plus en plus vers la doctrine de l'illustre et savant Hahnemann. Mais encore je vous suis redevable du bonheur d'avoir été de quelque utilité à un canton qui fut le séjour de ma première enfance, en délivrant bientôt les habitans de l'épidémie dont ils étaient les victimes.

Les recherches que j'ai l'honneur de vous présenter sur cette nouvelle doctrine furent entreprises par moi , seulement dans un but critique , et encore pour attaquer les préceptes du réformateur allemand (1). Car , si d'un côté j'étais forcé de reconnaître dans sa théorie de l'art de guérir le cachet d'un génie incontestable et d'une logique puissante , si je ne pouvais nier la valeur d'une matière médicale créée entièrement d'après l'expérimentation pure ; de l'autre , la puissance de remèdes atténués presque à l'infini , et à un point où l'analyse la plus délicate ne découvre plus aucune trace de leurs propriétés physico-chimiques , me paraissait une complète chimère. Je me disais aussi que l'observation la plus rigoureuse au lit des malades n'aurait pas manqué d'en démontrer l'inefficacité jusqu'à l'évidence , surtout à un praticien habile , et ayant une habitude suffisante des expériences directes.

D'autre part , quelle objection pouvais-je adresser en dehors de toute expérimentation , à une doctrine qui se proclame née seulement de l'observation et de l'expérience ? C'est , en effet , avec raison qu'Hahnemann ne

(1) Le maréchal de camp du roi des Deux-Siciles , le commandant L. Caraffa de Noja , qui commande aujourd'hui la province et les troupes à Messine , partisan décidé de la doctrine homœopathique , fut le premier à m'exciter à étudier la nouvelle médecine. Je lui en fais ici mille remerciemens et je lui en témoigne ma profonde reconnaissance. Il est inutile de rappeler avec quelle philanthropie il s'empresse de secourir les pauvres malades au moyen de ses connaissances homœopathiques.

peut admettre d'autre réfutation, d'autre raisonnement que ce qui se déduit rigoureusement des observations et des faits. Il suffit de lire et d'étudier ses doctes ouvrages, pour que, déjà pénétrés du sentiment de candeur et de vérité qui respire dans ses écrits, vous sentiez qu'il ne vous reste d'autre arme à manier contre un si grand adversaire, que celle de l'expérimentation (1).

Les observations pratiques, d'accord avec les maximes

(1) Pourquoi donc l'Académie royale de médecine de Paris invitée par le gouvernement à examiner et à expérimenter avec soin les doctrines homœopathiques, dans le but de reconnaître leur supériorité sur celles des doctrines des allopathes; pourquoi, dis-je, a-t-elle dédaigné de descendre dans le champ des expériences, pourquoi a-t-elle esquivé les faits que lui présentaient les homœopathistes? Flattée peut-être de l'état de perfection auquel elle croit la médecine actuelle parvenue par ses efforts, a-t-elle cru *devoir* à son orgueil de repousser une réforme médicale importante, parce qu'elle n'était pas née dans son sein? Certes elle a manqué le but le plus important et le plus philanthropique de la mission qu'elle avait reçue, celui de détromper, au moyen de ses recherches, bon nombre de médecins ses confrères qui, dans toute l'Europe, ont embrassé et embrassent journellement les maximes homœopathiques, et elle a manqué l'occasion d'éclairer sur la fausseté de pareilles maximes la société qui en devient l'inévitable victime. La Société médicale n'ayant donc en aucune manière répondu aux vœux du gouvernement sera, par le jugement qu'elle a porté, tout-à-fait assimilée à la montagne en travail, car sa décision, prise à la légère sans expériences préalables, n'a pu que la faire déchoir dans l'opinion de ceux qui attendaient qu'elle se prononçât pour se décider eux-mêmes.

de la doctrine d'Hahnemann, et une honorable clientèle qui avait placé en moi sa confiance, me firent donc peu à peu et même malgré moi délaisser la médecine ordinaire ou allopathique, à l'étude de laquelle j'avais entièrement consacré ma jeunesse, et pour laquelle j'avais entrepris beaucoup d'excursions, de voyages, afin de visiter les principales universités et les plus célèbres cliniques de l'Europe.

Les observations que je vais exposer ne peuvent certes fournir à l'homœopathie un soutien plus solide que beaucoup d'autres qui ont été recueillies dans divers ouvrages ou dans différens journaux, et qui ne laissent rien à désirer sur la vérité des maximes homœopathiques. C'est par la conviction que j'en avais, que je m'étais abstenu de les publier jusqu'à ce jour : il me suffisait qu'elles eussent puissamment contribué à dissiper tous mes doutes sur l'irréfragable puissance de substances atténuées au plus haut degré, et qu'elles m'eussent éclairé sur un principe aussi philosophique qu'important en pathologie, *similia similibus curuntur*, en opposition avec son prédécesseur *contraria contrariis*. Mais, ayant réfléchi que depuis neuf ans le choléra asiatique, s'avancant du nord au midi, a décimé les nations civilisées de l'Europe, qu'il exerce aujourd'hui ses ravages sur les cités populeuses de notre Italie, et que par malheur, peut-être, il n'épargnera ni notre île si belle, la Sicile, ni les populations de la province administrée par votre sagesse, je croirais manquer à mes devoirs, si d'un côté je ne cherchais à démontrer à mes collègues, par mes

propres expériences, l'importance des doctrines d'Hahnemann, dans toutes les maladies, et si de l'autre je ne vous avertissais de leur immense avantage dans tous les cas d'épidémie. J'ai l'honneur de vous en offrir un exemple dans la dysenterie qui a désolé la commune où vous avez daigné m'envoyer.

Sans rappeler beaucoup d'affections contagieuses ou épidémiques observées en Allemagne et ailleurs, et dont les descriptions et le traitement démontrent la supériorité de la méthode homœopathique, il suffit de faire connaître les résultats qu'on a obtenus dans le choléra, pour que chacun soit convaincu des bienfaits qu'elle a procurés à l'espèce humaine.

Les docteurs Shroeter à Lemberg, Lichtenfels à Vienne, Wrecká à Vienne et à Selowitz en Moravie, Stuler à Berlin, Seiter à Wishney, Volotschok en Russie, Bakody à Raab en Hongrie, Gerstel de Prague à Mariahilt, Tischnowitz et Klostordorfen Moravie, Hannush à Tischnowitz, Fisher dans une petite ville entre Vienne et Brunn, Veith et Merenzeller à Vienne, Schaller, Lovy et Baer à Prague; tous ont traité les malades atteints par le funeste choléra, d'après les principes de l'homœopathie. Leurs mémoires prouvent que sur 1368 malades de tout âge, de tout état, de toute condition qu'ils ont entrepris de traiter, 1261 ont été guéris, et 107 seulement ont succombé; c'est-à-dire qu'ils n'ont perdu qu'un malade sur 13, ce qui est établi dans le tableau suivant.

	Malades.	Guéris.	Morts.
Docteur Shroeter.	27	26	1
— Lichtenfels	40	37	3
— Wreka.	144	132	12
— Stuler.	34	29	5
— Seiter.	109	86	23
— Bacody	223	215	8
— Gerstel.	330	298	32
— M. Hannush.	84	78	6
— Père Veith.	125	122	3
— Quin.	29	26	3
— Schaller.	113	113	»
— Lovy.	80	72	8
— Merenzeller.	30	27	3
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	1368	1261	107

En outre, d'après le rapport statistique des autorités de Tischnowitz, sur 6671 habitans, il y eut, savoir :

	Malades.	Guéris.	Morts.
Traités par la méthode allopathique.	331	229	102
— par l'homœopathie	278	251	27
— par le camphre sans mé- decin.	71	60	11
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	680	540	140

Les docteurs Hermann et Zimmermann, chargés par le gouvernement russe à Saint-Péterbourg d'un hôpital de cholériques, assurent dans leur rapport avoir guéri tous les malades qu'ils soumièrent à l'homœopathie (1).

Tout au contraire, le choléra-morbus s'est montré re-

(1) Si on veut plus de détails, on peut consulter les ouvrages suivans : Quin, *Du traitement homœopathique du choléra*, Paris, 1832. Duplat, *Observations de choléra traité homœopathiquement*, à Mar-

belle à toute espèce de méthode allopathique. Les statistiques de tous les pays, de toutes les cités attaquées par l'épidémie, donnent une effroyable mortalité : et quand cette mortalité n'a pas été supérieure au nombre des guérisons, elle n'a pas été au dessous de cinq morts sur douze malades.

Certes, les malades qui, sans appeler de médecin, s'abandonnèrent aux ressources de la nature, ou firent simplement usage de remèdes domestiques, n'eurent pas à souffrir une mortalité plus considérable (1).

Dans une disparité si grande de résultats, pour une maladie qui décime les populations qu'elle attaque, et contre laquelle la médecine ordinaire ne procure aucun secours, un essai de clinique homœopathique devra paraître d'une grande importance. Oserai-je proposer à la sagesse de Votre Excellence, dans le cas d'invasion du choléra dans la ville de Messine ou dans les environs, de vouloir bien désigner dans l'hôpital une salle particulière de clinique homœopathique (et l'autorité de tant de savans médecins allemands doit paraître suffisante pour appuyer une pareille détermination) : on verrait, je n'en puis douter, une foule de victimes arrachées au fléau destructeur, et conservées à l'État. De plus, les médecins calmes et raisonnables, ceux qui ne sont pas endurcis dans les erreurs d'un art qui devrait toujours être

seille, 1835. *Bibliothèque homœopathique*, t. I, p. 399; t. VI, p. 201 et 254.

(1) Voir les ouvrages qu'on vient de citer, p. 326.

salutaire, trouveraient, dans le champ que vous leur auriez ouvert, à recueillir une foule d'observations qui seraient pour eux le moyen le plus énergique de vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à renoncer à un système de médecine trompeur et même mortel dans une foule de circonstances.

Ce n'est pas ici le cas d'exposer les remèdes qu'emploie l'homœopathie pour la guérison du choléra : ce n'est point là l'objet de ma lettre, et l'on pourra trouver ailleurs et les symptômes de la maladie et les remèdes qu'on emploie pour la combattre (1).

Je viens d'exposer les motifs qui me déterminent à publier mes observations pratiques : avant de commencer, je dois m'excuser auprès des personnes qui auraient préféré ne pas voir leurs noms figurer dans des observations médicales, leur protestant que je n'ai eu en vue que l'intérêt de la science et le désir de mettre les médecins incrédules de Messine, où j'ai fait mes premières observations, à même de vérifier, quand bon leur semblerait, la véracité de toutes mes assertions.

Épidémie dysentérique.

A Mandanice, petit village montagneux de six cents âmes, situé à dix lieues de Messine, parut, vers les premiers jours de juillet 1833, une épidémie dysentérique. Elle attaqua d'abord la partie la plus pauvre des habitants, et atteignit bientôt ceux qui étaient dans la plus

(1) Voir les mêmes ouvrages cités, p. 326.

grande aisance. Les autorités, effrayées de voir périr dix personnes en peu de jours, et la douzième partie de leur population atteinte du même mal, réclamèrent auprès de vous les secours les plus prompts. Choisi par Votre Excellence pour prendre les mesures que je croirais les plus utiles au salut des habitans, je m'empressai de me transporter sur les lieux, et je remarquai ce qui suit.

Du jour de mon arrivée (28 juillet 1855) au 7 août, j'eus à examiner quarante-un malades à diverses époques de la maladie, en sorte que je pus distinguer, dans cette dysenterie, trois périodes bien tranchées.

Première période. — Invasion. Chez les uns, vertiges, comme s'ils allaient tomber, tête pesante et embarrassée, borborygmes dans les intestins, tranchées au bas-ventre. Chez d'autres, mal de ventre en forme de coliques, nausées, pincement dans différentes parties de l'abdomen. Les malades se plaignent de serrement au cerveau, mal de tête aigu, surtout vers les parties externes du front. Élancemens et retentissement dans les orbites : ces douleurs augmentent quand le malade baisse la tête. — *Progrès.* Après douze ou même vingt-quatre heures, pénibles épreintes, efforts inutiles pour aller à la garde-robe, ou évacuations d'une très-petite quantité de matières écumeuses, muqueuses, où l'on remarque, dans certains cas, quelques traces de sang ; mais le malade éprouve une sensation des plus pénibles, comme si les intestins, comprimés entre le dos et le ventre, allaient s'échapper par le rectum. Colique et mal de ventre qui

obligent le malade à se courber fortement en avant. Évacuations écumeuses d'une couleur jaune verdâtre, ou analogue au safran. Envies violentes d'évacuer toutes les cinq ou dix minutes, accompagnées d'une sensation pénible, comme si l'anüs et le rectum se fussent déchirés; ténesmes fréquens, émissions bruyantes de vents d'une odeur insupportable, urines chaudes et brûlant à leur sortie le canal de l'urètre. Les urines du reste étaient infectes, et si on les conservait, elles se troublaient et devenaient blanchâtres. Pouls petit, déprimé, figure abattue, faiblesse et tremblement des jambes, engourdissement des genoux, affaissement et découragement.

Deuxième période. Deux ou trois jours au plus, après l'invasion de la maladie, tous les symptômes qui affectaient la tête et le ventre s'aggravaient; ils étaient accompagnés d'un sentiment de brûlure et de picotement à l'estomac, de vomissemens, surtout dans le temps des évacuations; les matières rendues étaient noirâtres, fétides, d'une odeur fortement acide; évacuations prolongées et sonores; et, peu d'instans après, violentes éructations, hoquet continuel; douleurs sécantes à l'ombilic; spasmes douloureux et crampes au bas-ventre, colique déchirante; envies d'aller à la selle, soit inutiles, soit suivies d'une évacuation de matières muqueuses et teintées de sang, avec des douleurs lancinantes au pubis; évacuation d'une grande quantité de sang; évacuations fréquentes de beaucoup de matières molles, puriformes, et mêlées de sang, signalées par le malade comme s'il

était sorti un gros noyau de matières, accompagnées d'une douleur insupportable au sacrum et au rectum. Langue sèche et rude; soif et désir d'eau glacée, lassitude pénible; tiraillement général, crampes aux mollets; tremblement et faiblesse qui paralysent les jambes; frissons dans le dos, froid très-sensible aux épaules et aux pieds, et, peu de temps après, chaleur au front ou à la tête; fièvre accompagnée de sécheresse à la peau. Tristesse et angoisse comme à l'approche de la mort. Chute des forces; les yeux s'enfoncent dans leurs orbites et s'entourent de cercles bleuâtres. Amaigrissement et quelquefois mort.

Troisième période. Garde-robes de matières aqueuses, noirâtres (mélanosis); quatre-vingts à cent évacuations par jour, amaigrissement et émaciation. Refroidissement général et sueurs colliquatives; délire, soif inextinguible, désir ardent de glace, chaleur brûlante dans la bouche et à l'estomac (pyrosis); langue sèche, gercée, noirâtre; dents noires; haleine cadavéreuse, face hippocratique, gémissemens continuels, soupirs violens, hoquet. Ensuite calme, cessation de plusieurs symptômes; apparence d'amélioration dans l'état du malade; mort.

Je n'ai pu apprécier les altérations pathologiques après la mort, parce que l'autopsie de deux individus que j'ai vus mourir m'a été refusée par les parens, à cause des préjugés qui règnent dans le pays.

Causes de la maladie.

Suivant les observations que j'ai pu recueillir, on doit

attribuer le mal : 1° à la disette qui régna pendant l'hiver et le printemps, et qui obligea les malheureux habitans à se nourrir exclusivement de végétaux sauvages ou cultivés et de quelques graines légumineuses ; 2° à l'avidité avec laquelle ils se nourrissent de blés à peine mûrs et mal séchés ; à un été très-variable, où des pluies abondantes succédèrent à une grande chaleur.

Traitement.

Les remèdes que j'ai cru devoir administrer aux malades, suivant la loi homœopathique, ont été, dans la première période, de la camomille à la 10^e dilution, la coloquinte et le sublimé corrosif à la 30^e; la camomille prise sous forme de globules (un seul ou deux chaque demi-heure), a été, dans les premiers temps de la maladie, d'un effet salutaire, mais peu durable : aussi jamais je ne laissais les malades sous sa seule influence, et de huit à douze heures après, je leur faisais prendre deux globules de coloquinte, et je les laissais pendant vingt-quatre heures sous l'action de ce remède. Ce temps écoulé, il y avait une amélioration sensible dans leur état, et la santé ne manquait pas de se rétablir au bout de deux ou trois jours. Même dans un cas où j'administrâi, six heures après l'invasion du mal, 2 globules de coloquinte, la guérison s'acheva entièrement dans l'espace de vingt-quatre heures (voir *Observation première*, p. 333). J'ai cherché, dans quelques cas, à administrer le sublimé-corrosif (deuto-chlorure de mercure), expérimenté comme spécifique contre les dysenteries épidé-

miques que l'estomac amène ; mais n'ayant jamais pu remarquer aucun signe de son action, j'ai cru utile de renoncer à son emploi.

Dans la seconde période, la coloquinte s'est montrée encore efficace. J'ai dû aussi des effets salutaires au sumac vénéneux (*rhus toxicodendron*), et à l'acide sulfurique. Cependant le sumac vénéneux, à la 30^e dilution, a produit, suivant les circonstances, de très-heureux résultats, surtout quand la maladie, par un mauvais traitement allopathique, commençait à dégénérer en fièvre typhoïde (voir *Observation troisième*, p. 335). Dans la dernière période, l'arsenic, à la 30^e dilution, m'a semblé pouvoir être d'un effet avantageux ; cependant le mal était déjà si avancé, que la mort fut inévitable pour deux individus que je vis succomber, l'un douze heures après mon arrivée, et l'autre après trois jours d'un cruel martyre. Deux autres individus, au contraire, abandonnés aux seules forces de la nature, et chez lesquels la maladie non seulement avait parcouru toutes ses phases, mais encore s'était changée en une espèce de fièvre méésentérique consomptive, ont éprouvé de l'arsenic des effets merveilleux, quoique, dans l'un de ces deux cas, il n'eût été administré que le trente-cinquième jour de la maladie.

Cas particuliers de dysenterie.

Première observation. Dominique Campagna, journalier, âgé d'environ vingt ans, d'une constitution robuste, ressentait depuis deux jours une pesanteur à la tête,

une douleur vive au front. Le 30 juillet au matin, il fut pris de coliques intestinales violentes, et, au bas-ventre, de tranchées qui l'obligeaient d'aller souvent à la selle. Ses efforts étaient continuels, mais vains; ténésme. L'ayant visité le soir, je puis faire le tableau pathologique suivant. — Vertiges semblables à ceux de l'ivresse, douleur gravative à la tête, comme si elle était serrée dans un étau, élançement subit dans les orbites; borborygmes; flatuosités sonores et fétides; au bas-ventre, coliques très-aiguës, comme si on lui eût coupé les intestins, ce qui forçait le malade à se replier en arc: efforts vains et ténésme; tentatives répétées pour aller à la selle, évacuations de matières écumeuses mêlées de sang et de mucosités; faiblesse dans les jambes, pouls rare et petit, soif ardente, pâleur du visage, frissons légers aux pieds, sentiment de froid. — Camomille à la dixième dilution, répétée de trois en trois heures; coloquinte le lendemain matin; en remarquant, après six heures, que les phénomènes morbides se calmaient, je m'abstins d'ordonner de nouvelles doses. Le jour d'après, le malade se sentit si parfaitement rétabli, qu'il voulut s'en aller et vaquer à ses affaires.

Deuxième observation. D. Placido Longo, d'environ vingt-cinq ans, propriétaire, fut attaqué le 23 juillet de vertiges et de mal de tête, accompagnés de tranchées suivies de selles abondantes. Quand je le vis, au cinquième jour de la maladie, j'observai les phénomènes suivants :

Céphalalgie sous-orbitale, comme si la tête allait se

briser, douleurs vives et poignantes en différentes parties de l'abdomen, flatuosités infectes et sonores, ténésme, nausées pendant les évacuations; de demi-heure en demi-heure environ, évacuation de mucosités blanchâtres et écumeuses, mêlées de stries de sang, et accompagnées de fortes douleurs au bas-ventre et au sacrum : il semblait au malade que ses intestins allaient s'échapper. Urines rares, puantes, troubles, blanchâtres, occasionant, au passage, le sentiment d'une vive chaleur dans le canal de l'urètre. Fatigue générale dans tous les membres; aux genoux, sentiment de paralysie; abattement, maigreur de la face, yeux caves, pouls petit et lent. Après l'emploi de la coloquinte, répétée dans les deux premiers jours, et celui du *rhus radicans* et de l'acide sulfurique, le malade se rétablit le huitième jour du traitement, mais sa convalescence fut longue.

Une de ses sœurs, son frère aîné, deux de ses filles, furent pareillement attaquées de la dysenterie : elle fut accompagnée de fièvre. Dans ses deux filles, il y avait en outre des vers; cependant ces quatre personnes se trouvèrent guéries après avoir fait usage de l'*aconit*, de la *camomille*, du *rhus radicans* et de l'*acide sulfurique*; mais la maladie du frère aîné offre cela de remarquable, qu'elle est une preuve que, dans cette épidémie, les saignées et les sangsues étaient ce qu'il pouvait y avoir de plus funeste, comme on va le voir.

Troisième observation, D. Gaetano Longo présenta tout à coup le matin, 30 juillet, tous les symptômes

précurseurs de la dysenterie , avec de fortes douleurs à l'épigastre. Appelé près de lui , je m'empressai de lui administrer la *camomille* et la *coloquinte*. Le lendemain , le malade , jugeant son état empiré , crut devoir recourir à la médecine allopathique , et il appela un médecin , qui se hâta , à son tour , de lui prescrire un certain nombre de sangsues à appliquer sur l'abdomen. N'ayant pas obtenu d'amélioration dans l'état de son malade , et à cause de la fièvre et de la dureté du pouls , il lui fit une saignée , et le mit au régime antiphlogistique. Cependant le mal prit un aspect si grave , que les parens , désespérés du pronostic funeste porté par le médecin qu'ils avaient appelés , implorèrent de nouveau les secours de l'homœopathie. Le matin , 2 août , lorsque je lui fis ma visite , j'observai les symptômes suivans. Pesanteur et douleur gravative au front , étourdissemens , état comateux. Bouche et langue sèches , âpres , rougeâtres , soif , inappétence , évacuations de matières putrides , muqueuses , et mêlées de beaucoup de sang noir et puriforme. Vertiges , obscurcissement de la vue pendant les évacuations , et douleurs déchirantes dans les entrailles et à l'anus. Urines très-rares , prostration des forces , lassitude dans les jambes , et jusqu'à réduire à l'immobilité ; pouls fréquent et petit , indifférence complète du malade pour son état , réponse brève , peau sèche , sommeil délirant , accompagné d'une multitude de paroles mal articulées. — *Rhus radicans* , deux globules , à prendre de trois heures en trois heures. Le lendemain , amélioration générale dans l'état du malade , suspension de toute

espèce de remède, et guérison complète le quatrième jour (1).

Quatrième observation. Antonia Zamboni, petite fille de huit ans, et d'une constitution grêle, attequée de dysenterie, me présenta les symptômes suivans :

Douleur au dessus de l'orbite droite; coliques violentes à l'épigastre; évacuations avec douleur au bas-ventre, tantôt de matières muqueuses et sanguinolentes mêlées d'ascarides, tantôt de beau et pur sang. Les évacuations étaient souvent accompagnées d'une douleur insupportable au pubis et au coccyx; soif, refroidissement général,

(1) Le malade qui fait le sujet de cette observation n'habitait pas le même village que son frère: il demeurait à Leucadi, à une demi-lieue de Mandanice. Son médecin, le docteur G. Mirone, qui avait eu à traiter dans cette commune la même épidémie dysentérique, s'émerveillait non seulement de la guérison prompte et miraculeuse de son client, mais aussi de celle de trois autres personnes qui vinrent me consulter, pendant que j'étais dans la maison de Longo, pour la même épidémie dysentérique. Il m'écrivit, me sollicitant, au nom de l'humanité, de lui faire part de mon prodigieux secret, me disant que le traitement qu'il avait employé avait été généralement malheureux. Je lui expédiai une note pour la conduite de ses malades, lui indiquant les phénomènes morbides, avec les remèdes appropriés aux diverses circonstances, et je lui ai appris que tout le secret de l'homœopathie consistait dans une étude attentive des ouvrages de Hahnemann. Bientôt après, il eut à me remercier par une seconde lettre, d'avoir dès ce moment sauvé tous les malades qu'il eut à traiter de la dysenterie, et commença à prendre goût pour les ouvrages d'Hahnemann, que je lui avais procurés.

langue blanche, pâleur et maigreur; fièvre dans l'après-midi, qui tombait le soir. J'administrai le *sublime*, et, deux jours après, la *coloquinte* : aucune amélioration, au contraire l'état empirait.

Je lui prescrivis le *rhus radicans*; sa guérison eut lieu le quatrième jour de l'emploi du remède, répété trois fois; le quinzième à compter de l'invasion.

Quatrième observation. Gaetana Spadaro, jeune fille campagnarde de seize ans, d'une constitution plutôt robuste, fut la première attequée de la dysenterie. Quand je la vis, elle était au quarantième jour de la maladie; dont elle avait parcouru toutes les périodes, et qui semblait avoir dégénéré en une fièvre hectique. Voici les phénomènes que je pus observer : — Évacuations dysentériques comme de matières découpées; la surface du vase qui les contenait, présentait des marmelles produites par un mélange de matières non digérées, muqueuses, puriformes et sanguinolentes; vomissement continuel de matières liquides et d'alimens; soif inextinguible, langue aride. Douleur obtuse aux reins, hoquets, toux accompagnée d'expulsion de mucosités bronchiques; état fébrile rémittent, pouls fréquent et petit, légers frissons le soir, sueur puante et glutineuse au cou et à la tête le matin; tout le reste du jour, peau sèche et rude. Sentiment de chaleur interne, maigreur extrême ou plutôt marasme, aménorrhée pendant plusieurs époques. *Pulsatilla* répétée pendant trois jours. Au sixième jour, alternativement, l'*arsenic* et *acide nitrique* de six en six jours. Je partis au bout de neuf

jours , et j'eus le plaisir d'apprendre que ma jeune malade avait été complètement rétablie au bout de dix-huit jours de traitement.

Sixième observation. Madame Agathe Mastroeni, propriétaire, âgée de quarante-six ans, d'une forte complexion, se trouvait attaquée depuis huit jours de la dysenterie, lorsque je la visitai. Outre les symptômes exposés plus haut, il y avait une céphalalgie; vertiges pendant les évacuations, qui étaient continuelles, de matières pultacées, striées de plusieurs couleurs, accompagnées de coliques et d'un refroidissement général. Sentiment de brûlure à l'estomac, hoquet, langue sèche, pouls très-petit, mais sans fréquence; soif, et désir de boire à la glace; face terreuse, yeux enfoncés; je prescrivis le *sublime*. Le lendemain, continuant à se trouver dans le même état, elle préféra s'en tenir à une consultation allopathique, qui lui avait été envoyée par écrit par un médecin de la ville, et d'après laquelle on fit un usage réitéré de sangsues à l'abdomen, et l'on donna à l'intérieur une potion d'huile de ricin et d'amandes douces, des lavemens, etc. Pendant ce traitement, le mal fit de si grands progrès, que, lorsque trois jours après, cédant aux instances de la famille, je revis la malade, je trouvai un refroidissement général sur tout le corps, qui était couvert de sueur; sentiment vif de brûlure depuis l'estomac jusqu'à la bouche; bouche et langue des plus arides, soif inextinguible, avec désir ardent de boissons glacées; vomissement constant, peu de temps après toute espèce de breuvage, de matières noirâtres d'une odeur

cadavérique; déjections alvines aqueuses des mêmes matières noirâtres, qui semblaient appartenir à la membrane muqueuse tombée en gangrène. Haleine cadavérique insupportable, hoquets continus, prostration complète des forces; soupirs, gémissemens, pouls très-petit; je donnai l'*arsenic*, l'*acide nitrique*; amélioration apparente pendant vingt-quatre heures. — Mort deux jours après. — On me refusa l'autopsie.

La méthode homœopathique ne put être non plus d'aucune utilité pour un enfant de trois ans, malade déjà depuis quinze jours, présentant tous les symptômes de la dysenterie, qui, chez lui, était accompagnée de vers intestinaux (j'ai observé cette complication de vers dans tous les enfans qui eurent la dysenterie), parce qu'il se trouvait avoir aussi une mésentérite, accompagnée de maigreur générale et de lienterie. La mort en fut l'inévitable conséquence.

A mon retour à Messine, qui eut lieu le 7 août, après être resté dix jours à Mandanice, on pouvait dire que l'épidémie n'existait plus; car, excepté le jeune *Crupi*, mort le 10 août, et la malade à l'état chronique qui fut guérie le 15, je ne laissai derrière moi que quatre dysentériques, qui se rétablirent bientôt après; et d'après le rapport de l'autorité municipale, il ne se présenta plus aucun cas nouveau.

TABLEAU STATISTIQUE.

NUMÉROS.	NOMS DES MALADES.	AGE.	HOMMES.	FEMMES.	INVASION.	GUÉRISON.	DÉCÈS.
1	G. Spadaro . .	19	»	I	Juin 18	Août 15	
2	D. Saitta. . .	2	I	»	Juillet 1	» 5	
3	D. Arizzi. . .	15	»	I	» 7	» 4	
4	A. Stracuzzi. .	18	»	I	» 9	» 6	
5	C. Longo. . .	2	»	I	» 10	» 12	
6	N. Merulla. . .	21	»	I	» 13	» 4	
7	F. Scoglio. . .	3	»	I	» 14	» 3	
8	G. Crupi. . .	3	I	»	» 15	»	Août 12
9	D. Crimi. . .	3	I	»	» 16	» 2	
10	G. Pandolfo. .	37	»	I	» 17	» 1	
11	N. d'Angello. .	50	I	»	» 17	» 4	
12	V. Argiroffi. .	22	»	I	» 18	» 6	
13	M. Mazullo. .	5	»	I	» 19	» 7	
14	G. Mastroeni. .	46	»	I	» 20	»	» 8
15	A. Zamboni. . .	9	»	I	» 20	» 12	
16	M. Crimi. . .	15	»	I	» 21	» 4	
17	C. Fama. . .	11	I	»	» 21	» 3	
18	G. Ciatto. . .	70	»	I	» 21	Juillet 31	
19	F. Romeo. . .	8	»	I	» 21	»	Juillet 28
20	G. Mazzulo. . .	2	I	»	» 22	Août 6	
21	N. Ciatto. . .	42	I	»	» 22	» 5	
22	F. Ferrara. . .	13	I	»	» 22	» 3	
23	S. Romeo. . .	12	I	»	» 23	» 4	
24	S. Mafali. . .	11	I	»	» 23	» 2	
25	P. Longo. . .	25	I	»	» 23	» 5	
26	L. Longo. . .	5	»	I	» 24	» 3	
27	G. Ciatto. . .	80	I	»	» 24	» 6	
28	A. Mastroeni. .	42	»	I	» 24	» 5	
29	G. Sparago. . .	10	»	I	» 24	» 4	
30	G. Scoglio. . .	32	I	»	» 24	» 10	
31	A. Spadaro. . .	19	»	I	» 25	» 3	
32	C. Allegra. . .	3	»	I	» 25	» 2	
33	V. Scoglio. . .	7	»	I	» 26	» 5	
34	D. De Bella. . .	39	I	»	» 26	» 2	
35	A. Crimi. . .	20	I	»	» 27	» 1	
36	D. Campagna. .	20	I	»	» 28	Juillet 30	
37	F. Allegra. . .	36	»	I	» 29	» 31	
38	G. Longo. . .	33	I	»	» 29	Août	
39	G. Caminiti. . .	11	»	I	» 30	» 1	
40	G. Maimone. . .	2	I	»	Août 2	» 5	
41	F. Scoglio. . .	32	»	I	» 5	» 7	
			18	23		38	3

On voit d'après le tableau ci-dessus, qu'il y eut 41 malades de la dysenterie, que 38 guérissent, et que 3 seulement succombèrent. Mais, si l'on considère que le numéro 9 du tableau mourut deux heures après mon arrivée, que le malade numéro 28 abandonna l'homœopathie et n'y revint que lorsque la mort était imminente, et que chez le numéro 8 la maladie était compliquée d'une méésentérite chronique, on pourra dire avec assurance que la méthode homœopathique parvint à guérir tous les malades de dysenterie qui se soumi-
rent à ses prescriptions.

Affections nerveuses convulsives.

Mademoiselle R. Santoro, âgée de dix-huit ans, d'une constitution florissante et robuste, d'une santé excellente, à la vue d'un objet qui lui avait causé de très-grands chagrins, est saisie tout à coup de convulsions hystériques des plus violentes avec perte de sentiment. Cette attaque dura environ deux heures, malgré les secours immédiats de la médecine. Depuis ce jour, les mêmes convulsions se renouvelaient tous les soirs, vers huit heures. On employa toutes les ressources de la médecine ordinaire : application de sangsues aux parties génitales, fomentations tièdes, saignée, bains entiers et locaux, antispasmodiques divers ; mais tout fut inutile ; les convulsions non seulement continuèrent à revenir, mais devinrent même plus violentes et de plus longue durée. Après quinze jours d'un état aussi déplorable, je fus appelé pour donner mes conseils. Je m'occupais

alors d'homœopathie, et je cherchais une occasion de pouvoir l'appliquer pour la première fois, sans que mon essai fût nuisible à aucun malade, même dans le cas où il ne produirait aucun bien. Trouvant cette occasion favorable, je dis aux parens que je reviendrais observer la malade au commencement du paroxysme; je la vis donc le soir, et voici ce que je pus observer :

Cri pour appeler du secours, pâleur subite du visage, clignotement des paupières, mouvement vibratoire de la tête, et perte de connaissance. Un instant après, contorsion de tout le corps, convulsions, raideur des muscles; mouvemens musculaires brusques et énergiques; la malade se lève sur la pointe des pieds, elle pousse des hurlemens et des cris inarticulés: ses yeux sont largement ouverts et fixes, les pupilles restent immobiles; elle a des mouvemens de colère instantanés, son visage est enflammé, sa contenance sérieuse et imposante avec des accès de rire sardonique et des trismes des mâchoires: elle mord les objets, même des métaux qu'on approche de sa bouche; elle gesticule d'une manière étrange, qui rappelle les mouvemens d'un guerrier ou d'une amazone. Cette crise nerveuse durait environ trois heures, et avec tant de violence, que quatre hommes robustes pouvaient à peine la tenir et empêcher de fortes contusions ou des luxations: à la fin, elle se calmait et revenait à son état naturel, comme s'éveillant d'un profond sommeil, et sans aucune connaissance de ce qui lui était arrivé, éprouvant seulement un certain épuisement dans les membres. La *cicuta virosa* me parut

présenter beaucoup de phénomènes semblables à ceux que ma malade éprouvait : aussi, le lendemain matin, je lui en fis prendre 30°. Le soir, je ne manquai pas de me trouver présent à l'accès habituel ; mais une heure se passa sans que la crise eût lieu, et la malade, déjà très-contente, se croyait tout-à-fait guérie ; je me retirai. Le lendemain, j'appris que, peu de temps après mon départ, la convulsion était revenue avec beaucoup plus de violence que de coutume, mais qu'elle n'avait duré qu'une demi-heure. Le troisième soir, à l'heure ordinaire, l'attaque paraissait vouloir recommencer, mais tout cessa bientôt, à l'exception d'un léger tremblement des paupières et d'un ébranlement momentané de la tête. Ce petit mouvement nerveux se reproduisit le quatrième soir, et j'appris alors de la malade que ses convulsions étaient précédées d'une chaleur poignante au cœur, qu'elle sentait tout à coup trois piqûres aiguës, et que, peu après, elle perdait connaissance. Maintenant ce phénomène seul subsistait encore, alors je lui administrai *aconitum* 30° ; je fis renouveler, dans la journée, deux fois la même dose, et j'eus le plaisir de voir, à dater de ce jour même, toute espèce de mouvement convulsif entièrement disparaître, et la malade complètement rétablie. Onze mois après, la même demoiselle, en passant dans la rue, vit courir devant elle un cheval qui avait pris le mors aux dents, après avoir renversé son cavalier. Son effroi fut tel que la même convulsion se reproduisit avec les mêmes périodes, et toujours annoncée par des élancemens au cœur. Appelé à son se-

cours, dès le second paroxysme, je commençai à lui donner le matin *aconitum* 30°; même remède deux heures après, et elle n'éprouva plus depuis aucune convulsion.

Cette observation donne lieu à des réflexions de la plus haute importance en faveur de l'homœopathie. 1° Une seule dose de deux globules de ciguë vénéneuse fut suffisante pour faire disparaître une convulsion terrible qui avait déjà acquis une longue habitude de revenir à des périodes déterminées; cependant le phénomène précurseur de la crise résiste encore à ce remède, et les élancemens au cœur persistent à se reproduire aux heures accoutumées. Si l'on parcourt tous les symptômes caractéristiques résultant de l'emploi de la ciguë vénéneuse, tels que les a décrits dans son traité de *Matière médicale* le savant Hahnemann, on verra facilement que, parmi ces symptômes, au nombre de 205, il n'en est pas un seul qui corresponde aux affections instantanées de cœur qu'éprouvait ma patiente. 2° Au contraire dans l'action pathogénétique de l'aconit, beaucoup de phénomènes sont en rapport avec celui que je viens de décrire, rapport marqué surtout dans les symptômes 288, 292, 293: l'aconit devait donc, d'après l'homœopathie, mettre un terme à la maladie, ce qui effectivement a eu lieu. 3° La même convulsion se reproduit onze mois après, les piqûres au côté gauche de la poitrine la précèdent encore. J'essaie maintenant, en donnant l'aconit avant la ciguë, de diminuer la crise; mais elle cesse tout-à-fait, et l'action de la ciguë vénéneuse est désormais inutile. La convulsion était donc tout-à-fait secon-

daire aux lancements douloureux du cœur, et après les avoir neutralisées, grâce à l'influence spécifique de l'aconit, la santé revint et se fortifia. On est forcé de voir dans un fait pareil une preuve bien irrécusable de la puissance du médicament et de la vérité de la doctrine de Hahnemann.

La sœur aînée, mademoiselle A. S., était également sujette à des convulsions hystériques, qui se reproduisaient tous les mois avec dysménorrhée et coliques au bas-ventre, causées par une ancienne affection psorique : la *pulsatille*, la *chaux* et le *soufre*, administrés à doses répétées, rétablirent les menstrues, et l'hystérisme cessa. Si je ne m'étends pas davantage sur cette convulsion, c'est que la marche m'en parut ordinaire. Cependant je ne laisserai pas d'indiquer en faveur de la loi des semblables le fait suivant : La belle-sœur d'un de mes frères, mademoiselle F. Scimone, était fréquemment sujette à des attaques hystériques; les symptômes qu'elle éprouvait avaient beaucoup de rapport avec ceux que produit l'emploi de la *bryonia* sur l'homme en santé. C'était assez qu'elle flairât ce remède pour faire cesser la convulsion au bout presque d'une minute. Cependant à peine j'approchais de ses narines la petite fiole contenant quelques globules imbus de la 30^e dilution du remède, qu'aussitôt la convulsion se déclarait momentanément avec une nouvelle violence, accompagnée de grandes secousses dans tous les membres et de cris répétés (1).

(1) Les docteurs Maisano et Cocco, médecins allopathistes dis-

Lorsqu'elle connut la puissance de ce remède, elle me pria d'avoir la complaisance de lui montrer la petite fiole dont l'odeur lui était si salutaire. Je la satisfis, mais à peine avait-elle eu le temps de la flairer qu'elle me dit qu'elle ne sentait rien, tombant de suite dans une convulsion avec cris et perte de connaissance; cependant l'accès fut très-léger et ne dura que quelques secondes.

J'ai eu à traiter beaucoup de cas d'hystérisme, et toujours avec grand succès; de sorte que la méthode du savant Hahnemann est au dessus de toute comparaison avec la médecine allopathique pour laquelle la guérison de toutes les névroses et surtout de l'hystérisme a toujours été un écueil insurmontable.

Les faits suivans que je vais rapporter font voir le rang élevé que tient le camphre parmi les remèdes employés contre certaines convulsions nerveuses.

^c Madame M. Ciatto, âgée de 22 ans, dont la figure annonçait une parfaite santé, à la suite de chagrins qui produisirent en elle une forte commotion morale, fut saisie d'une convulsion tellement violente, qu'elle paraissait sur le point de succomber. L'ayant visitée dans le paroxysme qui durait déjà depuis cinq heures, je pus remarquer les phénomènes suivans : yeux rouges et

tingués, furent présens à cet essai, et, à leur instigation, j'approchai une fois de ses narines d'autres fioles contenant d'autres remèdes, mais ce fut en vain, et sans que la convulsionnaire s'en aperçût.

tournés, visage enflammé, sueur abondante qui vient mouiller le cou et la gorge, inquiétude, respiration haletante, entrecoupée, mouvement convulsif de la poitrine, qui s'élève et s'abaisse sans interruption, avec tant de vitesse et de violence qu'il semble inconcevable que les cartilages des côtes puissent sans luxation se prêter à une pareille élasticité.

Un tel paroxysme durait ordinairement de dix à quinze minutes; quelques minutes après, il recommençait encore. Dans l'intervalle des crises, fatigue et épuisement extrême; douleur dans les flancs et dans les côtes comme s'ils étaient fracturés: longs soupirs avec douleur poignante vers les insertions latérales du diaphragme; lamentations, consternation et crainte de la mort. Je ne pus me rappeler en ce moment dans quelle partie de *la Matière médicale* d'Hahnemann j'avais lu des phénomènes analogues aux précédens, et l'état très-alarquant de la malade ne semblait pas me laisser le temps d'étudier. Mais j'assimilai cette forme de convulsion à une autre que j'avais observée sur des lapins dont je m'étais servi pour faire de nombreux essais pour connaître l'action dynamique du camphre (1). Aussi je

(1) *Ricerche intorno agli effetti prodotti dalla canfora sull'animale economia*, lettera 1^a et lettera 2^a, Bologna, 1825-1826.— Des extraits de ces deux mémoires ont été insérés dans différens journaux; on peut consulter surtout: *Biblioteca Italiana*, vol. XL, page 282. — Omodei, *Annali di medicina*, vol. XXX, page 102, et vol. L, page 131. *Archives générales de médecine*, tome XXI, p. 131.

me décidai à en administrer , et , ayant formé une solution alcoolique de *camphre* à un huitième , je commençai à en donner à la malade une goutte dans une cuillerée d'eau toutes les trois minutes dans l'intervalle des accès ; après la sixième goutte , la convulsion eut encore lieu , mais elle disparut bientôt complètement.

Le lendemain , sous l'impression des mêmes causes , la convulsion vint encore tourmenter la malade ; mais quelques gouttes de la solution camphrée enlevèrent jusqu'à la moindre trace l'affection nerveuse.

Par suite de mes recherches sur l'action du *camphre* (1), je me servis encore de ce remède pour une autre convulsion avec perte de connaissance , dont voici les principaux phénomènes : mouvemens convulsifs des paupières, des muscles de la face et de la langue ; paroles prononcées d'une voix tremblante et inintelligible ; contorsions des yeux et secousses de la tête de bas en haut. Les deux personnes que j'eus à guérir sont mademoiselle F. Grosso Tacopardi, et madame Puntaloro, sage-femme.

J'eus lieu de me convaincre que l'homœopathie présente des grandes ressources pour la guérison des enfans dans une foule d'affections abdominales , et dans la dentition , presque toujours accompagnées d'un état convulsif plus ou moins funeste. Il serait trop long de citer tous les cas que j'ai eus à traiter , mais le suivant est bien propre à démontrer que quelquefois des médecins très-instruits , malgré les observations homœopa-

(1) Ouvr. cit.

thiques qui se présentent devant eux, se sentent peu de penchant à étudier et à apprécier les préceptes et les doctrines d'Hahnemann. Une petite fille de neuf mois, d'une bonne complexion, fille de M. le docteur A. C..., un de mes amis distingués, était depuis quelques mois en proie à des affections gastriques convulsives, suite d'une dentition difficile, et qui résistaient à l'action des remèdes allopathiques divers qu'on s'empressait de lui administrer. Le mal empirait sans cesse, je me trouvai par hasard chez mon ami, au moment de la chute de quelques sangsues appliquées à l'abdomen, après l'emploi d'un bain, d'une potion d'huile de ricin, de clystères antispasmodiques, etc.; je trouvai la malade dans l'état suivant. Renversée sur son lit; tout en elle annonçait l'approche de la mort, la pâleur qui couvrait son visage, ses yeux enfoncés et livides, et ses pupilles cachées sous ses paupières; inquiétude, respiration difficile, état comateux, agitation continuelle des bras, sueur froide à la tête et à la poitrine, convulsions semblables à celles des épileptiques, qui se succédaient sans relâche; le dos était renversé en arrière (*opisthotonos*), et les yeux dirigés tous deux vers le coin intérieur de l'orbite. Elle était abandonnée déjà comme à une mort inévitable par les médecins, c'est-à-dire par son père, plongé dans la désolation, par l'habile docteur Costa, le nestor des médecins de la ville, et par le docteur Licandro. On me permit, comme une entreprise chimérique, de lui donner mes soins. *Traitement.* Suspension pour deux heures de toute espèce de remèdes, ensuite de deux

heures en deux heures une petite cuillerée d'eau dans laquelle on a mêlé , pour huit onces à peu près d'eau, *camomilla* 12°. Lorsque la nuit fut avancée, environ dix heures après la prise du remède , le mouvement convulsif des bras et l'état comateux avaient cessé ; mais les attaques épileptiques , quoique moins intenses, continuaient encore. Je prescrivis dans la même forme *ignatia amara* 30°, une petite cuillerée toutes les deux heures ; lorsque la seconde fut prise, les convulsions cessèrent entièrement. Une tranquillité parfaite et un sommeil profond leur succédèrent , la chaleur revint , et l'enfant se réveilla le lendemain complètement guérie. Pendant qu'elle était plongée dans le sommeil , les piqûres des sangsues s'ouvrirent et laissèrent couler le sang assez abondamment. Le père voulut attribuer à cette hémorragie accidentelle le changement heureux survenu dans la santé de sa fille ; mais il ne fit pas la réflexion que le calme , le repos et le sommeil qui précédèrent l'hémorragie n'auraient pas eu lieu , si l'état convulsif n'avait pas déjà cessé.

Encéphalite.

Mademoiselle la baronne de Calcagno, âgée de quatre mois , d'une constitution en apparence forte et robuste, troisième fille de parens riches , dont les premiers enfans avaient péri d'une maladie analogue , l'un mâle, à l'âge de onze mois, l'autre du sexe féminin, à l'âge de sept mois, fut tout à la fois saisie de convulsions et d'obturation des narines, au point que l'allaitement, de-

venu très-difficile, ne pouvait avoir lieu qu'avec danger de suffocation. L'ayant examinée, j'observai les symptômes suivans : Tête tombante, visage très-pâle, écoulement infect par les narines et par les oreilles, yeux caves et entourés d'une large aréole bleuâtre, qui, en s'étendant vers la base des os propres du nez, figurait un cercle de lunette; taches rousses sur les paupières supérieures; de la tête s'exhalait une forte odeur de fromage pourri; troubles dans la digestion, avec évacuations alvines jaunâtres, recouvertes de beaucoup de flocons caséeux; coryza; narines bouchées par d'épaisses croûtes muqueuses puantes, qu'il fallait extraire souvent pour rendre l'allaitement possible; convulsions des membres et surtout du bras gauche, qui ne faisait que s'élever et s'abaisser; état comateux parfois, avec les yeux à moitié ouverts et l'iris caché sous la paupière supérieure; regard stupide, avec immobilité de la pupille; veille et sommeil agité et inquiet, avec mouvement convulsif des muscles de la face; soubresauts continuels; pouls petit et un peu fréquent. — *Camomilla* 12^e mise dans six onces d'eau distillée et donnée par cuillerées à café de deux heures en deux heures, deux jours après *opium* 30^e administré de la même manière, firent, après six jours, cesser les convulsions et l'état comateux. Ensuite l'usage de la *belladonne* 30^e et *hepar sulphuris calc.* 30^e, employés de huit jours en huit jours, rétablirent parfaitement l'enfant après quarante jours de traitement. Il est à remarquer toutefois que, pendant que je soignais l'enfant, la mère, qui l'allaitait, fut soumise elle-même à un traitement ho-

mœopathique, et comme une psore latente était probablement chez elle la cause de la perte de ses enfans, je lui administrai plus d'une fois, selon les phénomènes morbides, *spir. sulphur.* 3° et *iodium* 30°.

Ozène.

Mademoiselle Zizza, âgée de sept ans, d'une bonne constitution, était sujette depuis trois ans à un ozène rebelle à tous les traitemens allopathiques, et son médecin, le docteur M..., avait déclaré le mal incurable. Appelé pour la soumettre au traitement homœopathique, j'observai ce qui suit.

Le nez fortement déprimé à la suture naso-frontale, à narines très-ouvertes, à parois très-rouges et sèches, exhalait une puanteur insupportable, qui se faisait sentir à plusieurs pieds de distance; excoriations dans l'intérieur des narines, que je soupçonnai avoir le caractère d'ulcères, à quelques aréoles bleuâtres que je pus reconnaître; tous les matins, croûtes dures d'un mucus condensé qui fermait les narines: détachées au moyen d'une tête d'épingle, après avoir été humectées avec de l'eau tiède, il y avait écoulement de quelques gouttes de matière sanieuse et puante. Ces croûtes étaient verdâtres à l'extérieur, glutineuses à l'intérieur, et assez semblables à une matière polypeuse. — Traitement. — *Aurum* 30°, répété deux fois à six jours de distance, procura une amélioration très-sensible; après *silicia* 30° et ensuite l'usage du *phosphorum* 50°, répété de quinze jours en quinze jours, guérèrent radicalement l'enfant dans l'espace de deux mois.

Fièvres intermittentes récidives.

N. Fileti, âgé de quarante-quatre ans, d'une constitution faible, marchand fruitier, était sujet depuis trois ans à une fièvre tierce simple, qui se montrait vers le commencement de l'automne, et dont je l'avais deux fois guéri par le *sulfate de quinine*; une troisième fois je le guéris encore de même, mais six semaines après, la fièvre revint avec le caractère double tierce; après un émétique et l'emploi de quinze grains de *sulfate de quinine*, il se trouva débarrassé de la fièvre.

Vingt-huit jours après, la fièvre revint sous la même forme (double tierce), et sans m'appeler, le malade se guérit lui-même par le même moyen. Quinze jours plus tard, quatrième récidive; on m'appela pour tâcher de mettre fin à ce malsi rebelle. J'eus alors recours à l'homœopathie, persuadé, sur les assertions d'Hahnemann, que ces récidives n'avaient pas d'autre cause que la faculté qu'a le quinquina de reproduire, à des périodes données, ses phénomènes pathogéniques. Ayant donc attendu l'apyrexie, j'administrai *arsenicum* 30° : je crus devoir préférer ce médicament, et parce qu'il est l'antidote du quinquina, et parce que j'avais observé les phénomènes suivans.

Le matin, mal de tête semblable à la douleur que produirait une boucle qui serrerait le front : frissons par tout le corps et froid modéré; nausées, et après quelques heures, grande chaleur; sécheresse de la peau et de la langue, soif ardente, augmentation du mal de

tête, pouls fréquent et dur, sueurs abondantes et retour au bien-être, après une fièvre de huit heures. — *État apyrétique.* Pâleur et aspect jaunâtre, le blanc des yeux participant à cette couleur jaune, lassitude générale, faiblesse, soif et désir de boissons acides, sensation de gonflement au ventre, évacuations de matières jaunâtres et infectes.

Le lendemain, malgré l'administration du remède, le paroxysme revint comme auparavant, et rien ne put me faire soupçonner que l'arsenic eût produit le moindre effet. Cependant, ayant appris le jour d'après que le malade, contre ma prescription, avait bu beaucoup de limonade, je lui fis reprendre dans l'apyrexie le même remède à la dose 30°. Le matin du jour suivant reparut le paroxysme fébrile, avec frissons et violentes horripilations suivies d'un vomissement spontané et abondant de matières jaune-verdâtres et amères; mais ce fut le dernier, et, l'habitude morbide une fois détruite, le malade ne tarda pas à se rétablir. Huit jours après, j'administrai *spir. sulph.* 30°, et Fileti peu de jours après prit un teint de santé qu'il n'avait jamais eu de sa vie. Depuis trois ans, la fièvre n'a pas reparu (1).

(1) Le docteur F. Arrosto, professeur de chimie au collège royal à Messine, mon savant collègue et ami, quoique opposé à l'homœopathie, voulut être témoin de ce traitement: Quand il vit la prompte et complète guérison de Fileti, ne pouvant croire à l'exiguité de la substance médicaméteuse, il voulut analyser quelques globules d'arsenic que je lui remis, mais il ne put y découvrir aucune trace de l'existence de ce métal.

Don A. Scudiero , âgé de vingt-six ans , prêtre , après avoir résidé en qualité de chapelain dans un pays marécageux , fut atteint d'une fièvre quotidienne. Le sel de *quinquina* coupa la fièvre ; mais les récidives étaient d'autant plus fréquentes , que le malade avait pris une plus forte dose de ce fébrifuge. Dans cet état il quitta sa résidence et rentra en ville. Beaucoup de remèdes allopathiques qu'on lui avait vantés et de nouvelles doses de *sulfate de quinine* ne firent que le rendre plus malade. Quand on m'appela , je reconnus les phénomènes suivans :

Dans l'apyrexie , face maigre et terreuse , bouche amère , langue blanchâtre , soif , inappétence , ventre météorisé , douleur pongitive aux deux hypochondres , dureté manifeste au foie quand on le palpaît , constipation et évacuations difficiles qui n'avaient lieu que tous les trois jours au plus tôt , d'une petite quantité de matières ressemblant aux crottes de mouton ; en marchant , haleine courte , fatigue dans les jambes , faiblesse et lassitude générale ; sommeil agité. — *Etat fébrile*. La fièvre reparaisait tous les jours vers midi , précédée de frissons ; nausées , soif , bouche aride , langue sèche , et enfin , vers le soir , légère sueur terminant le paroxysme.

Traitement. Trois globules d'*arsenic* (X^e dilut.) , et cessation immédiate du paroxysme fébrile. Six jours après , *noix vomique* à la X^e dil. , donnée vers le soir , et quarante-huit heures après , évacuations de beaucoup de matières fécales. Le malade fut com-

plètement guéri de ses récidives et de sa constipation (1).

Affection hémorrhoidale.

M. F. Strazzeri, propriétaire à Mottacamastra, âgé de trente ans, d'une forte constitution et déjà très-gras, à la suite d'une gale mal guérie se trouvait, depuis plusieurs années, tourmenté par une affection hémorrhoidale, caractérisée par le renflement et l'épaississement des veines hémorrhoidaires, qui était accompagnée de constipation et de strangurie. L'usage des sangsues appliquées à l'anus presque chaque mois, procurait au malade un soulagement momentané, mais le mal s'aggravait : et il était toujours obligé de rapprocher peu à peu les époques des émissions sanguines. Quand il vint à la ville pour me consulter, il présentait les symptômes suivants, Vertiges, idées confuses, douleurs pulsatives aux tempes, et comme si on y eût planté des clous; visage pâle et boursoufflé, contraction et léger mouvement convulsif des paupières, bourdonnement dans les oreil-

(1) Les deux médecins qui le soignaient, les docteurs Storniolo et La Scala, furent témoins de ce traitement. Quoique la fièvre eût disparu, ils doutaient tellement d'une guérison qui avait été si prompte et si entière, que, supposant une inflammation lente des viscères abdominaux, ils lui conseillaient sans perdre de temps d'appliquer des sangsues à l'abdomen, et de prendre des potions purgatives. Le malade n'en fit rien et fit bien, la santé parfaite qu'il avait recouvrée lui inspirait plutôt l'envie de se moquer de ses docteurs.

les, langue blanchâtre, amère, avec une sensation telle qu'il semblait au malade qu'elle était raccourcie; soif et désir de boissons froides. Le matin, vomissement de matières glaireuses et acides; glaires dans la bouche. Six heures après dîner, vomissement des alimens reçus, en tout ou en partie, avec sensation de pesanteur à l'occiput; engourdissement du bras droit, et surtout du doigt annulaire et du petit doigt (symptômes qui disparaissent quand le vomissement a été entier); mauvaises digestions, renvois acides, flatuosités; constipation, envie continuelle d'uriner, les urines partent goutte à goutte avec sentiment de brûlure à la prostate; quelquefois urines sanguinolentes, toujours troubles, sédimenteuses et muqueuses; palpitations du cœur ou des artères cœliques après le repos ou après le coït; violens désirs érotiques, surtout la nuit ou le matin au moment du réveil; sentiment d'oppression à la poitrine qui oblige le malade à pousser de longs soupirs; engourdissement dans les épaules, et fourmillement qui s'étend des bras à toute la longueur des jambes; soubresauts et cauchemar au commencement du sommeil; lassitude, faiblesse, sentiment de langueur dans l'estomac qui force le malade de se serrer avec une ceinture; somnolence habituelle, besoin impérieux d'un sommeil prolongé; bâillemens, frissons, sensation de froid (dans le mois d'août); inquiétude, agitation, dégoût de la vie.

Je lui prescrivis *nux vomica* ʒo°, qu'il reprit encore huit jours après, ʒo°, et dont il retira de grands avantages; ensuite *sulphur*, *graphites*, *silicea*, ʒo°, rétablirent

complètement la santé au bout de deux mois, et firent disparaître aussi cette excessive obésité, qui certainement avait une cause morbifique.

Affection gastro-hépatique.

M. V. Tarulli, basse-taille, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'une constitution forte, maigrissait depuis plusieurs années, parce qu'il était sujet à des affections gastro-hépatiques sans cesse renaissantes, et même, dans l'été, atteint d'inflammations aiguës du foie, que l'on combattait toujours par les saignées générales et locales, et par la méthode antiphlogistique. Cette maladie se fit sentir plus vivement dans l'été de 1855; il m'appela, et voici les phénomènes morbides: Couleur ictérique, le blanc des yeux jaune-verdâtre; depuis l'invasion, vomissement porracé, qui venait de deux heures en deux heures (malgré l'usage des bains, des potions calmantes, et des autres remèdes allopathiques); douleur pressive de la tête; semblable à celle que ferait éprouver un bandeau serré aux tempes, douleur pulsative, comme de coups de marteau, aussitôt après le vomissement. Langue sèche, blanchâtre, rouge à ses bords; goût putride dans la bouche; soif, désir des boissons froides et acides; poids et sentiment de brûlure à l'épigastre, soulagé par le vomissement. Douleur et dureté à l'hypochondre droit, fort sensible au toucher; abdomen météorisé, constipation; renvois fétides et d'odeur stercorale; agitation;

peau sèche ; tantôt chaleur insupportable , tantôt froid aux pieds ; pouls fébrile, mais petit ; insomnie.

Traitement : *Veratrum album* 30°, dissous dans huit onces d'eau , à prendre par cuillerée après chaque vomissement. Le vomissement revint , cinq minutes après la première cuillerée , avec des efforts violens. Le malade prit une seconde cuillerée , devint calme , et ne tarda pas à s'endormir. Quand je le revis le soir , six heures après ma première visite , je le trouvai tranquille , plongé dans un sommeil profond , ayant une moiteur générale à la peau. Dans le fait, il dormit très-bien dans la nuit, et eut de si abondantes sueurs qu'on le changea trois fois de linge. Le lendemain, il se trouva tellement soulagé, qu'il disait qu'il n'était plus malade ; et en effet , le pouls était naturel et il n'y avait plus aucun sentiment de douleur. *Nux vomica* 30°, dont il fit usage peu de temps après , et *spiritus sulphuris* 30°, le rétablirent complètement. Quelques semaines après , M. Tarulli commença à reprendre du corps , sa bonne mine lui revint, et voilà trois ans qu'il n'est pas retombé malade.

Mon ami G. Callapietra , propriétaire , âgé de vingt-huit ans , d'une constitution forte , mais d'un tempérament bilieux, était sujet tous les ans, vers le commencement de l'été , à une hépatite des plus aiguës, qui le condamnait à garder le lit pendant plusieurs semaines. Il s'était confié au péril de sa vie à un médecin fameux dans la ville , qui le traita par d'abondantes saignées générales et locales , par les bains qu'il prescrivait trois et six fois par jour, et par une multiplicité de remèdes de

l'effet le plus opposé qu'il ordonnait à tout propos, et qui, pour mettre les choses au mieux, se neutralisaient au moins les uns par les autres.

Quand je le vis pour la première fois en 1833, trois jours me suffirent pour le guérir radicalement : quelques globules de *fève Saint-Ignace* 30°, et la *noix vomique* 30°, furent les seuls remèdes employés. Voici les symptômes principaux de la maladie.

Forté céphalalgie, comme si deux clous étaient enfoncés dans les tempes, pâleur, langue blanchâtre et chargée, abondante sécrétion de salive, nausées et envie de vomir, dégoût des alimens, renvois acides, contractions spasmodiques à l'épigastre, sensation douloureuse de contraction et de tension à l'hypochondre droit, coliques pongitives et lancinantes à l'abdomen qui forçaient le malade à se courber en avant, constipation et désir d'évacuer les matières fécales, évacuation fréquente des urines; engourdissement douloureux dans toutes les articulations et dans celles des genoux; craquement continu sensible à la main, avec développement de chaleur; désir irrésistible du bain à chaque spasme violent de l'abdomen.

A peine guéri de sa douleur spasmodique, M. Calafietra ne voulut plus suivre aucun traitement; il n'en fut pas moins exempt de son attaque l'année suivante. Cependant, vers la fin du printemps de 1835, il éprouva des troubles dans les fonctions digestives, avec constipation, pâleur et craquement dans les genoux; mais la *noix vomique*, puis le *soufre*, éloignèrent tous ces sym-

ptômes, et il fut promptement ramené à une santé parfaite.

Affection syphilitique.

M..... D..., âgé de vingt-huit ans, capitaine d'infanterie au service du roi des Deux-Siciles, après un coït impur, contracta un ulcère situé au dessous du gland et de l'involucre du prépuce; comme il n'était pas très-douloureux, il ne voulut entreprendre aucun traitement, et il aima mieux l'abandonner à lui-même. Quinze jours plus tard, quoique l'ulcère fût resté stationnaire, il commença à souffrir d'un engorgement glandulaire, principalement dans l'aine droite. Le dix-huitième jour, il se détermina à me demander les secours de l'art. Outre l'ulcère mentionné, j'observai un engorgement à l'aine gauche, et à droite un bubon déjà formé de la grosseur d'un œuf de pigeon, douloureux au toucher. Je lui prescrivis *mercurius solubilis* 50°, qui fut répété huit jours après. Au quinzième jour du traitement, l'ulcère avait entièrement disparu, l'engorgement à l'aine gauche n'existait plus, non plus que la douleur; mais à droite le bubon avait pris un accroissement considérable, il était du volume d'un gros œuf de poule, et il était bilobé vers la partie inférieure: il était fort gênant pour le malade, et il occasionait dans cette région une tension fort douloureuse. Je continuai mon même traitement antisiphilitique, seulement je prescrivis le *mercure liquide* au lieu du *mercure soluble*. Après vingt-six jours de traitement, le bubon s'était encore plus large-

ment développé, il surpassait le volume d'une grosse orange, et il laissait sentir de la fluctuation. La peau, rouge et suintante, s'était tellement étendue qu'elle ne laissait, avec les élancemens et les lancinations très-douloureuses, ni repos ni position passable au pauvre malade. J'administrai alors *hepar sulphuris* 50^e; mais le malade préférait l'ouverture de la tumeur au moyen du bistouri. Un chirurgien fut prévenu et convint avec moi de l'ouvrir dans trois jours. Cependant, après l'emploi du *foie de soufre*, les douleurs s'étaient presque entièrement calmées, et le malade put reposer toutes les nuits qui suivirent. Au jour fixé, je revis le bubon avec mon infortuné ami le chirurgien A. Merullo (1); il me parut un peu déprimé, et je soupçonnai qu'il y aurait guérison spontanée. Je communiquai ma pensée à mon ami, en le priant de retarder de deux jours son opération. Il consentit facilement à avoir pour moi cette condescendance, d'autant plus que le capitaine ne souffrait plus; mais il se prit à rire de mon espoir, qui lui semblait une pure illusion. Nous revînmes deux jours plus tard; mais la tumeur était encore déprimée et ne présentait plus que peu de fluctuation, ce dont le chirurgien eût peine à convenir, et sur l'impossibilité, selon lui, d'une pareille résolution, il jugea cet affaissement l'effet d'une suppuration complète, et il n'en insistait que davantage pour l'ouverture. Je combattis obstinément son opinion,

(1) A. Merullo, très-jeune encore, a été ravi à la science et à ses amis vers la fin de 1834.

et le malade s'étant rangé à mon avis, elle fut remise encore à trois jours, à moins que quelque accident ne la hâtât. Quand nous revîmes la tumeur pour la troisième fois, le chirurgien fut de mon avis, et crut à la résolution, s'émerveillant d'une chose qu'il n'avait jamais observée auparavant, bien qu'il fût chirurgien de l'hôpital militaire. Je prescrivis une nouvelle dose de *foie de soufre* 30^e; le douzième jour après son administration (le trente-huitième du traitement), le bubon avait entièrement disparu, et le malade fut complètement rétabli. On connaît les effets admirables du *foie de soufre* dans les engorgemens des glandes, des glandes inguinales surtout, arrivées à suppuration. Cependant la résolution d'un bubon arrivé à un très-grand volume, dans l'espace de dix jours, n'avait pas encore été observée, que je sache, dans la pratique homœopathique.

Angine tonsillaire.

Dans toutes les affections aiguës de la gorge, le traitement homœopathique est de la plus haute efficacité. Vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures au plus m'ont toujours suffi pour faire avorter la maladie. Je pourrais présenter beaucoup de cas de guérison de tous genres; je me contenterai d'en citer un seul.

Depuis bien des années, Madame Tarulli, maîtresse de pension, était sujette (surtout aux changemens de saison, et lorsqu'elle s'exposait tête nue à l'air frais) à de violentes inflammations de gorge, pour lesquelles elle était condamnée à garder le lit de douze à vingt jours,

malgré de larges saignées et l'application répétée de sangsues. Vers la mi-octobre 1834, elle fut prise de son mal accoutumé; mais cette fois, à cause d'une bonne guérison homœopathique obtenue par son mari (*voyez* page 359), elle réclama les secours de la nouvelle médecine. Quand je la vis, elle était prise depuis vingt-quatre heures; il y avait refroidissement accompagné de malaise général, mal de tête, coryza, pesanteur douloureuse dans les articulations, douleur très-vive dans les oreilles et sensation de sécheresse du gosier. Pendant la nuit, étourdissement, frissons, fièvre, difficulté d'avalier. Le matin je remarquai les phénomènes suivans : grande céphalalgie, comme si la tête voulait éclater, yeux rouges et larmoyans, visage enflammé et bouffi, parotides un peu saillantes et douloureuses, bouche empâtée de mucosités épaisses, langue blanchâtre au milieu, rouge sur les bords, difficulté pour écarter les mâchoires; les parois internes de la bouche, le palais, le gosier, le voile palatin, la luette, la tonsille droite, gonflés et rouges; le gonflement de la tonsille se sentait très-bien à l'extérieur. Difficulté à parler, voix nasale; difficulté à avaler une *gorgée* d'eau sans danger de suffocation; respiration gênée, fièvre, chaleur brûlante à la peau, pouls tremblant et dur.

Traitement : *Belladonne* 30^e. Vers huit heures du soir, soulagement notable; les parties internes de la bouche sont moins gonflées, la fièvre et le mal de tête sont modérés, la peau est couverte d'une moiteur visqueuse; assez avant dans la nuit, sommeil interrompu

par des songes funestes , agitation , sentiment insupportable de chaleur. Le matin du jour suivant état à peu près semblable ; cependant le pouls semble plus fréquent , la tonsille droite paraît un peu diminuée , mais la malade se plaint de picotemens et d'élanemens à la partie opposée. *Belladonne*, répétée à la dose 30^e. Vers midi, exacerbation de tous les symptômes, précédée de frissons ; inflammation manifeste de la tonsille gauche , agitation , difficulté de parler, abattement. Vers le soir, étourdissement qui va jusqu'au délire ; soliloque, fièvre violente , pouls très-fort ; sensation d'étranglement , respiration pénible , peau brûlante , mais humide. Vers dix heures du soir, assoupissement, moiteur qui bientôt devient une sueur abondante et dure le reste de la nuit. Le lendemain, pouls naturel, et cessation de tout malaise. Il est à croire qu'une exacerbation si violente est due à la *belladonne*, donnée peut-être à dose un peu forte ; mais je dois dire que la gravité du mal me fit un peu balancer dans mon traitement ; et même le soir je fus sur le point de prescrire une large saignée et l'application de nombreuses sangsues , si la grande chaleur de la peau et un certain état de boursofflure à la peau ne m'eussent fait espérer une sueur abondante qui survint en effet.

Pulmonie.

L'opinion générale des médecins allopathes de chaque école , est que , dans les inflammations pulmonaires , on doit les plus promptes guérisons aux émissions san-

guines, tant générales que partielles, pratiquées surtout au début de la maladie. Et cette idée est tellement accréditée chez le peuple, que, dès qu'on vient à parler d'homœopathie, la première question qu'on vous adresse est de savoir si avec la nouvelle méthode on prétend guérir promptement sans saignées les phlegmasies aiguës des viscères, et surtout celles des poumons. Ma réponse se trouvera dans les deux observations suivantes, que je prends dans les différens cas de pulmonie, que j'ai toujours traitée avec un égal succès. La première de ces observations montre le premier degré de pulmonie appelé *engouement* par les modernes allopathes. La seconde, le second degré ou l'*hépatisation*.

N. Irrera, fermier, âgé de vingt-deux ans, d'une constitution robuste, s'était livré à un travail excessif pendant une journée de janvier où le vent soufflait N. E., et revint chez lui avec un point de côté; peu de temps après, il éprouva des frissons et s'alita; quand je fus le visiter trente-six heures après, il souffrait :

Douleur de tête avec étourdissement, point de côté aigu, inspiration difficile et provoquant des accès de toux, respiration accélérée, toux, crachats visqueux rouillés de sang, voix haletante, percussion de la poitrine sonore sur tous les points, l'auscultation y trouva un râle crépitant vers la partie inférieure et postérieure du côté gauche; décubitus sur le dos, fièvre ardente, pouls fort et fréquent, teint enflammé, joues vermillonnées, peau d'une moiteur visqueuse, et langue chargée rougeâtre aux bords. — *Aconitum* 30^e, trois doses pour en

donner une de deux en deux heures. Le jour suivant, la fièvre avait cessé, la douleur du côté gauche était à peine sensible, la respiration facile et le râle crépitant presque disparu; j'ai su que dans la nuit le malade avait pu dormir, et qu'il avait sué beaucoup. Le lendemain, complète guérison.

Madame J. Santoro Galatti, âgée de soixante-quinze ans, d'une constitution grêle, et sujette depuis longtemps à de petites affections chroniques catarrhales, s'étant exposée à l'intempérie d'une journée pluvieuse et froide du mois de mars, fut saisie de frisson et d'un resserrement douloureux entre les épaules avec gêne de respiration et forte toux. Au bout de cinq jours, se voyant toujours malade et ressaissie par le frisson et la toux, elle me fit appeler. — *Phénomènes morbides.* Pression douloureuse par toute la poitrine, fort point de côté au sein droit qui arrêta la toux et les inspirations, toux continuelle et coupée, percussion sourde au côté droit, sonore au gauche, râle crépitant à droite, mais qui, à la partie postéro-inférieure et droite, rendait insensible le murmure inspiratoire, léger râle crépitant à gauche, crachats visqueux et rouillés, alternatives de chaleur et de froid, visage livide, maux de tête pulsatifs aux tempes. J'ai déclaré à la malade que je la traiterais par l'homœopathie, à quoi elle s'est refusée, persuadée qu'une saignée la guérirait radicalement; la saignée eut lieu, le sang présenta une couenne lardacée; elle continua aussi à prendre des tisanes d'orge; avec tout cela, la nuit n'en fut pas moins pour elle agitée et

pénible. Quand je fus rappelé le lendemain matin, j'observai l'exaspération suivante. — Etourdissement de tête très-violent, visage enflammé, langue aride, parole entrecoupée, dyspnée, forte oppression, respiration haute, toux impossible mais fréquente, crachats glutineux jaunes, rouillés, se détachant difficilement; son mat en différentes parties de la cavité pulmonaire droite, et auscultation presque nulle; vers sa partie gauche inférieure et postérieure râle crépitant bien développé; décubitus sur le dos, abandon de forces; abdomen météorisé, et à l'épigastre douleur aiguë très-sensible au toucher; fièvre et chaleur brûlante de la peau, pouls très-fréquent et très-dur. Dans cet état alarmant je n'ai point dissimulé aux parens de la malade que sa vie était en grand danger, et que l'emploi de l'ancienne méthode thérapeutique serait fatal, attendu la grande quantité de saignées et de sangsues qu'elle prescrivait pour apaiser l'inflammation intense des poumons, et d'ailleurs la vieillesse, la constitution grêle et faible de la malade ne pouvaient les faire tolérer. J'ajoutai que l'emploi de la méthode homœopathique m'avait parfaitement réussi, toutes les fois que je l'avais employée dans ce genre de maladie, mais que dans la circonstance présente, je n'oserais me promettre un semblable bonheur. Toutefois la famille de la malade, et la malade elle-même, s'en remirent entièrement à ma discrétion, et je prescrivis sur-le-champ *aconitum* 50°, dissous en huit onces d'eau distillée, pour en donner une cuillerée de deux heures en deux heures. Six heures plus tard la malade

me parut beaucoup mieux ; la dyspnée était diminuée , l'état fébrile moins véhément , et la langue humide ; je fis suspendre l'aconit. Six heures du soir. — Nouvelle exaspération, état soporeux , réponses évasives : *bryonia* 30^e en une fois. Loquacité délirante dans la nuit , inquiétude générale : surlendemain matin , la maladie empirait encore ; état comateux , la malade s'éveillait à peine lorsqu'on l'appelait , langue sèche , fuligineuse , tympanite , respiration haletante. Cependant la percussion sonore de la cavité gauche subsistait encore , et le murmure respiratoire du côté droit me semblait un tant soit peu sensible : du reste le déplorable état et le décubitus m'empêchèrent de me livrer à des explorations plus exactes. Vers une heure après midi , j'ai administré le même remède 30^e , dans une cuillerée d'eau , et la malade est restée dans le même état jusqu'à dix heures du soir , moment où elle sortit de son assoupissement. Alors elle demanda de l'eau pour boire , et se plaignit d'une grande lassitude et d'une extrême faiblesse ; elle voulut prendre un bouillon qu'on lui apporta aussitôt. Après cela , sommeil tranquille , sueur abondante , beaucoup de déjections alvines jaunes verdâtres et très-fétides ; le lendemain j'observai une amélioration si rapide , que le jour suivant (quatrième du traitement) , la fièvre était tout-à-fait cessée , ainsi que la toux et la difficulté de respirer ; les crachats rares , faciles et d'une nature tout-à-fait catarrhale ; la cavité thoracique sonore et les parenchymes des poumons bien perméables à l'air inspiré. La convalescence dura douze jours , après quoi la malade a joui d'une pleine santé.

Trois confrères et amis, messieurs les professeurs Cocco, Arrosto et Maisano (1), ont été témoins de cette importante guérison.

(1) J'avais invité les deux premiers parce qu'ils m'avaient manifesté le désir d'assister à quelque traitement homœopathique important. Pour le docteur Maisano il avait été appelé comme médecin auprès de la malade, mais, n'étant arrivé qu'après moi, et le traitement homœopathique étant déjà commencé, il s'abstint, sans doute par urbanité, de donner son avis sur la maladie, mais il demanda la permission de continuer ses visites pour observer comment les choses se passeraient. Ayant vu le lendemain l'exaspération du mal, il déclara franchement aux parens que la malade pouvait encore vivre un jour au plus. La guérison était complète, lorsque les parens lui demandèrent ce qu'il pensait de ce traitement heureux : « Je ne vois là qu'un pur hasard, répondit-il sèchement, le docteur Scudéry a voulu jouer à la loterie et il y a gagné. » Loterie soit, mais il faut convenir qu'il est fort sage de se hasarder là où se rencontrent des chances aussi peu trompeuses, et lorsque les allopathes sont forcés de désespérer de toutes leurs ressources. J'invite donc mon confrère, du reste médecin très-distingué et de grand mérite, à bien vouloir lire ces observations, à étudier les ouvrages du savant vieillard de Coethen, à expérimenter les remèdes homœopathiques, et à me dire alors s'il continue de regarder nos guérisons comme des effets du hasard. Au reste l'urbanité du docteur Maisano n'était qu'apparente; il pensait alors que je ne sauverais pas la malade, et il se repentit même d'en avoir montré; ce qui me fut prouvé dans un cas très-grave de tétanos avec trisme des mâchoires où je fus appelé, et dans lequel je déclarai que le malade ne passerait pas quelques heures, si l'on continuait à lui administrer les fortes doses de sulfate de quinine, cru le remède infallible. Le docteur s'était obstiné et même

Enfantement.

Madame (1)...., âgée de trente ans environ, d'une constitution forte, enceinte pour la première fois et au terme de sa grossesse, fut surprise un matin par les douleurs de l'enfantement accompagnées de convulsions et de violens maux de tête. Un médecin appelé à son secours eut l'idée d'opérer une large saignée au pied, afin de déterminer au plus vite l'accouchement. A peine la saignée eut-elle eu lieu, que toute douleur cessa et la malade tomba dans un état comateux, avec ischurie spasmodique. En cet état, on mit en usage beaucoup de moyens thérapeutiques qui n'eurent aucun succès, et déjà le médecin, désespérant de la sauver, lui fit administrer les derniers sacremens, et fit demander un chirurgien pour pratiquer, immédiatement après la mort, l'opération césarienne. Quand vers le soir je fus appelé pour la visiter, j'observai les phénomènes suivans : *Coma somnolentum*; étant appelée plusieurs fois et excitée au réveil, elle s'éveilla un instant, et sans s'inquiéter de son état, répondit brièvement aux questions qui lui furent

avait refusé une conférence, et le malade mourut dans la même nuit.

(1) Dans mon journal je n'ai pas écrit le nom de la malade; mais à sa place il y a ce renseignement: femme de chambre de madame Picardi, au service de laquelle je l'avais connue avant son mariage. Ce fut sa maîtresse qui me fit appeler.

adressées et retomba de suite dans l'assoupissement. Sa figure était enflammée et gonflée, et sa bouche se refusait (par bonheur) à prendre aucun breuvage médicinal. Constipation toute la journée. Impossibilité d'uriner. Sa peau était humide et généralement enflammée. Ses cuisses et ses jambes œdémateuses et pleines de varices. Je réussis un instant à lui faire ouvrir la bouche et à y introduire trois petites sanspareilles d'opium douzième dilution. A peine deux heures s'étaient écoulées que la malade commença à se plaindre de son état, et appela du monde pour l'aider à se lever et à uriner, ce qu'elle fit avec beaucoup de facilité et en abondance. Peu de temps après, elle alla à la selle, et les douleurs de l'enfantement recommencèrent. Le travail dura toute la nuit, et le lendemain matin elle accoucha d'un enfant robuste et vivace. Son état puerpéral ne fut accompagné d'aucun accident, et la malade se rétablit bientôt.

Ophthalmies aiguës.

G. Conti, jeune homme de quatorze ans, élève du séminaire de la ville, d'un tempérament robuste, fut pris tout à coup d'une grave inflammation aux yeux, causée par des vicissitudes atmosphériques. Au bout de trois jours, ses parens le firent conduire chez eux. On appela le docteur Crisafulli, qui ordonna de suite une grande quantité de sangsues aux yeux, des épispastiques et des remèdes dans l'intérieur. Les parens, par suite de préjugés populaires, se refusèrent à ce traitement,

surtout à l'application des sangsues , et le docteur désespérant de pouvoir lui conserver la vue par un autre moyen , déclara le péril aux parens , et se retira. Je fus alors appelé, et j'ai observé : Céphalalgie grave, déchirante, pression douloureuse sur les orbites et pulsations comme des coups de marteaux aux tempes; les paupières si gonflées qu'elles tenaient les yeux entièrement fermés; dans l'intérieur, la sclérotique tout enflammée et rouge faisait une forte saillie autour de l'iris; la cornée même était un tant soit peu opaque (surtout à l'œil droit, où l'inflammation était plus vive). Les objets n'étaient pas bien distincts et paraissaient au malade comme couverts d'un nuage épais. La lumière du jour ou de la chandelle étaient intolérables, ce qui l'obligeait à rester dans l'obscurité complète. Le moindre changement d'air dans la chambre, la moindre exploration du médecin, ou l'approche de la nuit causaient de grandes souffrances. Insomnie ou agitation dans le sommeil. Etat fébrile qui augmentait le soir. Sensation dans l'intérieur de l'œil droit, comme s'il voulait éclater ou sortir de son orbite. Sensations dans les deux yeux, comme produites par la présence de grains de sable sous les paupières. Je lui donnai deux petits globules de camomille, sixième dilution, que je fis répéter après deux heures. Le lendemain, l'inflammation était beaucoup apaisée et la sclérotique déprimée; mais la douleur à la tête et aux yeux subsistait encore. Vers le soir, la maladie eut encore une légère augmentation. Je donnai de l'acide phosphorique, deux globules, trentième dilution.

La nuit fut tranquille et le sommeil paisible, et l'amélioration, dès ce moment, devint si rapide, qu'au quatrième jour du traitement, il se trouva tout-à-fait guéri.

Quelques mois après, son père, M. Giovanni, sans aucune cause apparente, fut également pris par une inflammation des yeux. Les symptômes étaient : Céphalgie frontale avec étourdissement et pression aux tempes; inflammation intérieure des yeux avec douleurs insupportables, tension aux paupières, photophobie, écoulement abondant et irritant de mucosité par les paupières, larmolement continu, brûlure prurigineuse aux yeux, collement des paupières le matin, nuage noir devant les yeux, constipation habituelle, moral abattu et inquiet. L'aconit donné au commencement produisit un soulagement passager. La camomille donnée ensuite, suivie de la noix vomique, ne produisirent aucun effet. *Euphrasia*, et trois jours après *calcareea carbonica*, au contraire produisirent des effets salutaires, et au dixième jour de traitement, le malade fut guéri.

Disphagie nerveuse.

La veuve d'un de mes amis et confrères qui avait, avec beaucoup de réputation, exercé sa profession à la Forza, à 12 lieues de Messine, le docteur A...., fut si douloureusement accablée de la perte prématurée de son mari, qu'elle chercha le moyen d'attenter à ses jours, précieux pour une nombreuse et jeune famille. Au milieu de plusieurs tentatives rendues infructueuses

par la vigilance de ses parens, la dame A..... s'abstint totalement de toute nourriture ; mais quand au second jour on lui fit comprendre, par de sages avis, le besoin de conserver sa vie pour ses enfans, elle se détermina, par raison seulement, à prendre quelque nourriture, quoiqu'elle n'en sentit pas le besoin et qu'elle n'en eût pas d'ailleurs la volonté. Tout était inutile alors. La moindre goutte de liquide introduite dans sa bouche décidait des quintes de toux convulsive très-violente, avec danger de suffoquer. Elle continua ainsi sans prendre de nourriture pendant 35 jours ! Seulement, pour empêcher le total dépérissement, les médecins avaient ordonné de temps en temps des clystères nutritifs et excitans, qui n'avaient aucun résultat, puisque ou ils n'étaient pas reçus, ou ils étaient de suite rejetés. Cependant toujours en force, et contente de son état, madame A..... attendait la mort avec résignation ; ses parens cherchaient au contraire tous les moyens de la sauver, et au trente-sixième jour, l'amènèrent à Messine, trajet que la malade voulut faire sur un âne, et qu'elle exécuta, contre toute probabilité, dans l'espace d'un jour. Le lendemain de son arrivée, en la visitant avec d'autres confrères, outre la dysphagie, j'observai le poulx très-petit, rare, cependant assez de force musculaire pour agir encore et recevoir debout. Sa figure était amaigrie mais non abattue, sa langue un peu sèche et blanchâtre. Dans l'estomac une sensation de pesanteur et de chaleur. Aucune sensation de faim ou de soif. La région abdominale un peu météorisée, quelque pe-

tite évacuation, tous les deux ou trois jours, de matière noirâtre et sanguinolente avec ténésme et brûlure à l'anus. Je voulais l'assujettir de suite à l'homœopathie; mais les parens n'ayant aucune confiance dans ce procédé invitèrent beaucoup de médecins en consultation. Dans les différentes opinions émises, prévalut celle de la galvaniser et d'introduire une sonde dans l'œsophage par les narines, dans le but de la nourrir par ce moyen. A peine la sonde avait-elle franchi la cavité nasale et touché les parois œsophagiennes que la toux convulsive eut lieu avec une telle violence que l'on dut de suite ôter l'appareil. Il fallait une journée aussi pour la préparation de la pile galvanique. Dans cette période, il me fut permis de tenter un essai homœopathique. Je donnai donc (le trente-septième jour de la maladie) deux globules de belladonne trentième dilution dissoute dans une petite cuillerée d'eau. Mais comme le liquide était dans la bouche, la même toux convulsive eut lieu même avec beaucoup plus de véhémence, et la malade rejeta ce qu'elle avait pris. Après six minutes je fis le même essai prenant seulement 3 gouttes d'eau, mais avec aussi peu de succès. Quelque temps après je renouvelai mon expérience pour la troisième fois avec un seul globule sur la langue qui fut retenu pendant quelques minutes, mais à peine le globule fut-il dissous, que la toux se reproduisit. Cependant, après huit heures, la malade pouvait déjà tenir dans sa bouche à volonté des cuillerées d'eau et même des fruits confits sans tousser. Le jour suivant, la galvanisation commença par mon confrère et ami

M. F. Arrosto, et moi je m'abstins d'autre remède homœopathique. Il commença à la galvaniser avec quatre couples de plaques d'un pouce et demi de diamètre, pendant quelques minutes, galvanisation qui eut lieu tous les jours en augmentant progressivement le nombre des disques et le temps de l'expérience. Déjà l'amélioration (commencée par le remède homœopathique), augmentait de jour en jour tellement que, le huitième jour du traitement, elle put se dire guérie.

Il est cependant à remarquer que l'introduction du premier breuvage nutritif, formé par quelques onces de bouillon coupé, porta une vive chaleur à l'estomac, suivie de la diarrhée, accident qui disparut au douzième jour.

Je laisse à décider aux médecins, quels que soient leurs principes, si cette complète guérison a été due à l'action de la belladonne administrée auparavant ou à la pile voltaïque, qui lui succéda et termina le traitement, ou si toutes les deux y ont contribué. J'ai rapporté ce fait qui, je crois, n'a pas encore été décrit par mon confrère, qui en a le droit comme moi, parce que je l'ai cru très-important à la pratique médicale. Il pourra aussi être utile aux homœopathes, et les pousser à faire des recherches sur l'action pathogénétique du galvanisme.

Exanthème chronique.

Me trouvant pour affaires de ma profession à Scaletta, pays à 16 lieues de Messine, et étant prêt à retourner

chez moi, il se présenta pour me consulter la fille de A. Zagami, jeune enfant de douze ans, ayant la figure toute couverte d'une espèce de teigne, exanthème commencé depuis quarante jours environ, qui avait d'abord envahi le front et était descendu sur tout le masque. Voilà son portrait : La figure tout entière et les bords du cuir chevelu, excepté la portion occipitale, toute couverte par une épaisse croûte tuberculeuse et couleur de café. Elle était enflée surtout vers les paupières, les lèvres, les narines et les oreilles, ce qui donnait à la malade un aspect monstrueux semblable à l'*éléphantiasis* des grecs. En détachant un lambeau de la dartre, l'intérieur était rouge et rempli d'une sérosité diaphane qui s'épaississait en décollant. Les yeux étaient fermés par les paupières gonflées, un peu rouges à l'intérieur. Les narines gonflées aussi laissaient couler une mucosité fétide, la bouche produisait aussi une abondante salivation. Mal de tête, surtout la nuit; agitation et insomnie; douleur tensive et prurigineuse à la figure. En lui recommandant la diète homœopathique, je lui laissai deux doses de *rhus toxicodendron* 30^e dilution, 3 globules chacune, pour les prendre de trois en trois jours. Je lui donnai aussi *arsenicum* une dose de 2 globules 30^e dilution pour les prendre après huit jours en cas de non-guérison. Après dix jours, elle vint à Messine et se présenta à ma consultation. Je fus surpris de voir une belle figure, très-peu de jours avant cachée sous une maladie si hideuse. Je la reconnus seulement à de grandes taches rouges qui lui restaient encore sur la figure et qui ne disparurent qu'après un mois. Elle m'apprit que trois

jours après avoir pris la première dose de *rhus*, ces grandes croûtes avaient commencé à se dessécher, et peu de temps après à se détacher à grandes plaques.

Parvenu au terme de mes observations, que j'ai voulu consigner dans le but d'être utile à mes concitoyens, et d'appeler l'attention de mes confrères allopathes sur les ouvrages immortels d'Hahnemann, il est de mon devoir de déclarer à Votre Excellence qu'en cette exposition de faits médicaux, je n'ai présenté que ceux-là sur lesquels l'influence de la nouvelle méthode m'a paru devoir être manifestée aux yeux des autres médecins. La gravité des maladies n'a pu me servir de guide, car j'ai même omis de rapporter des cas très-graves, suivis de guérison, parce que l'action des remèdes homœopathiques m'avait été douteuse. Il est encore de mon devoir d'avouer, dans l'intérêt de la vérité, que quelquefois lors des impuissances des remèdes employés par moi, j'ai recouru à la médecine ordinaire : ce n'est point que la médecine homœopathique ne soit riche en remèdes pour une multitude de phénomènes pathogénétiques, mais bien parce que mon peu d'expérience, surtout au commencement, me rendait pénible la recherche des remèdes analogues à la maladie, surtout lorsque plus d'un remède présentait des vertus au premier abord identiques. La pénurie des ouvrages dont la traduction même manquait, et le défaut de coup d'œil dans la pratique homœopathique, coup d'œil qu'on ne peut acquérir qu'avec du temps, tout cela venait augmenter un embarras qui n'existe plus pour moi. Je dois beau-

coup aussi à l'amitié de mes confrères à Paris, et surtout aux précieuses relations que j'ai contractées avec le savant et célèbre maître Hahnemann, inventeur de l'homœopathie; qu'ils veuillent bien accepter ici toute ma reconnaissance.

Paris, ce 3 juillet 1836.

**OBSERVATION D'UNE AFFECTION MERCURIELLE ACCOMPAGNÉE
DE DOULEURS RHUMATISMALES;**

Par LÉONCE LENORMAND.

Madame A...., âgée de trente-six ans, blonde, d'un tempérament nerveux et lymphatique, se présenta à nous le 6 février 1833, pour obtenir de l'homœopathie une guérison que depuis plusieurs années elle avait vainement attendue des soins de l'ancienne médecine.

Interrogée sur les antécédens de son affection, elle nous apprit que vers l'âge de dix à onze ans, elle avait éprouvé les premières atteintes d'une éruption qui consistait en petits boutons rouges sur les mains occasionnant une vive démangeaison. Ces boutons restèrent ainsi pendant cinq ou six jours et disparaissaient ensuite pour revenir un mois après. Cette éruption, qui ne fut jamais combattue que par quelques lotions émollientes, continua à se montrer ainsi d'une manière périodique pendant quatre ou cinq ans, jusqu'au moment où la malade fut réglée : elle avait alors quinze ans. A cette époque l'af-

fection disparut sans laisser de traces évidentes pour la malade : seulement de temps en temps elle avait un peu de leucorrhée blanchâtre qui se montrait avant et après les règles. La malade croyait, sans pouvoir l'affirmer positivement, avoir eu la gale dans sa première enfance. Toutefois elle jouit pendant dix ans d'une assez bonne santé. Mariée à vingt-cinq ans, deux mois à peine s'étaient écoulés qu'elle ressentit dans l'épaisseur de la grande lèvre gauche une douleur sourde avec quelques rares élancemens : bientôt la douleur augmenta, et quelques jours après la malade s'aperçut que l'organe était sensiblement augmenté de volume. Cependant les douleurs devenaient plus fortes de jour en jour et la tumeur grossissait. Inquiète sur son état elle fit appeler un médecin qui, considérant la maladie comme un abcès simple, fit appliquer des sangsues et ordonna des bains émolliens jusqu'à ce qu'il lui fût permis d'en faire l'ouverture. Bientôt la tumeur abcéda naturellement, et laissa écouler une abondante suppuration, et ne put se cicatriser qu'au bout de près de deux mois. Elle se croyait alors radicalement guérie, lorsque peu de temps après elle vit apparaître un écoulement verdâtre très-abondant. Des lotions émollientes furent employées, et bientôt quelques injections astringentes le firent cesser. Mais alors des ulcérations chancreuses se manifestèrent à la face avec ulcères dans la gorge et éruption de plaques cuivrées sur quelques parties du corps (cinq ou six mois s'étaient alors écoulés depuis la cicatrisation du bubon). En présence de pareils symptômes force fut

bien au médecin de reconnaître une maladie syphilitique, sinon invétérée, du moins singulièrement aggravée par l'absence du traitement spécifique. Tombant alors d'un excès dans l'autre, il commença à déployer tout l'arsenal d'un traitement mercuriel *complet* : et la malade fit un usage quotidien de la liqueur de Van-Swieten et de pilules mercurielles pendant huit mois. A cette époque elle se trouva complètement guérie. Nous n'avons pas parlé d'une salivation abondante qui avait été combattue par les moyens ordinaires.

Cinq ou six années se passèrent ainsi pendant lesquelles madame A..., qui était cependant bien éloignée de jouir d'une bonne santé, ne se trouva pas néanmoins assez malade pour consulter. Mais alors elle s'aperçut un jour qu'elle portait plusieurs ulcérations superficielles occupant les bords des petites lèvres avec un écoulement jaunâtre peu abondant, mais continu. Justement effrayée, elle s'adresse à un médecin qui, considérant ces symptômes comme annonçant une syphilis invétérée, la soumit à un nouveau traitement mercuriel plus complet, ou si l'on veut plus exagéré encore que le précédent; à savoir : bains avec le cinabre, frictions avec l'onguent mercuriel, sirops sudorifiques, pilules, tisanes additionnées, enfin rien n'y manquait, et cependant au bout de plusieurs mois, aucune amélioration ne s'était manifestée; bien plus, les digestions bonnes jusque-là se dérangèrent, une diarrhée abondante survint avec des douleurs de gorge et un émaciation effrayante, symptômes qui nécessitèrent la cessation du traitement mercu-

riel, de telle sorte qu'après deux mois la malade dut s'estimer heureuse de se croire à peu près *guérite des suites de son traitement*. Nous disons, de se croire guérite, car bientôt elle fut cruellement désabusée.

En effet quelques mois à peine s'étaient écoulés qu'elle commença à éprouver dans les membres, surtout pendant la nuit, des douleurs avec des engourdissemens qui l'empêchaient de se livrer au sommeil. Enfin lorsqu'elle s'adressa à nous elle était dans l'état suivant :

Etat actuel.

Elancemens rapides dans la tête avec douleurs de compression et souvent céphalalgies martelantes. Le cuir chevelu est extrêmement endolori et les cheveux tombent en abondance ; yeux fréquemment larmoyans avec vue souvent troublée ; de temps en temps sifflement dans les oreilles ; coryza sec assez fréquent ; langue sale, rouge et piquetée à sa pointe ; gencives décollées, fongueuses ; dents cariées en grande partie, haleine fétide ; parfois aphthes dans la bouche, âpreté dans la gorge ; le voile du palais et le pharynx sont recouverts d'un *enduit jaunâtre*, qui laisse voir quand on l'enlève de fort petites ulcérations superficielles ; aspect de la face jaune et terreux.

Les digestions sont assez bonnes, seulement elles occasionent souvent des renvois acides accompagnés quelquefois d'une assez grande quantité d'eaux claires.

Constipation alternant avec diarrhée jaunâtre et d'odeur acide.

Urines rouges et sédimenteuses, surtout le soir, accompagnées fréquemment de cuissons avec brûlure dans le canal, écoulement jaunâtre abondant, provenant du méat urinaire, dont l'orifice est boursoufflé et parsemé de petites ulcérations à bords renversés et indurés, et dont le fond est couvert d'une couche de matière grise et bleuâtre.

Douleurs lancinantes fort aiguës et rapides passant brusquement dans toutes les parties du corps avec de fréquens engourdissemens dans les doigts, faiblesse et courbature des membres le soir; besoin continuel de remuer les membres avec pandiculations.

Transpiration assez abondante; chaleur à la peau soir et matin, sommeil mauvais, peu réparateur, interrompu par les douleurs, et le matin grande fatigue en se réveillant.

Caractère doux, facile, un peu mou.

Nous avons dans cette maladie à combattre une diathèse psorique compliquée d'une affection mercurielle, et peut-être même aussi d'une syphilis invétérée.

Au premier abord, l'existence simultanée d'une affection mercurielle avec une maladie syphilitique paraît une sorte de contre-sens; car le mercure, étant le spécifique de la syphilis, semblerait devoir commencer par détruire toutes les traces de cette affection avant de manifester sa présence dans l'organisme par des symptômes à lui propres; et cependant il n'en est pas toujours ainsi: cette assertion, pour être peut-être un peu hasardee, n'est pourtant pas nécessairement erronée, et nous

semble susceptible d'une explication que nous allons essayer de donner.

Il est évident pour tous que les médicamens n'affectent pas tous les malades de la même manière, et que tous les jours on rencontre dans la pratique des individus fortement remués par un seul globule d'un médicament élevé à la plus haute dilution, tandis que d'autres ne sont pas même touchés par des doses incomparablement plus fortes. Nous n'essaierons pas d'expliquer ce phénomène, nous nous contenterons de le rappeler ici pour plus tard en tirer quelques conclusions. Or est-il difficile de concevoir que des doses énormes d'un médicament étant administrées à un individu très-impressionnable, l'organisme se révolte, pour ainsi dire, contre une médication trop énergique, et change de cette façon le mode d'action de l'agent thérapeutique, qui passe ainsi à côté du mal, et fait naître des symptômes pathogénétiques concomitans avec l'affection préexistante. C'est par cette énergique réaction de l'organisme contre une médication trop forte que peut s'expliquer ce phénomène que personne n'ignore, à savoir, que le même médicament administré sur le même individu développe des symptômes bien différens, selon la dose à laquelle il a été donné. (Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici des médicamens dynamisés.) Aussi voyons-nous tous les jours le tartre stibié, administré à de très-fortes doses, produire à peine quelques symptômes gastriques, alors que sur le même individu une quantité beaucoup moindre suffirait pour produire des phéno-

mènes toxiques. Par conséquent, il ne nous semble pas impossible de comprendre une affection mercurielle existant simultanément avec une maladie syphilitique; et dans le cas dont il s'agit, l'expérience nous démontra que nous ne nous étions pas trompé.

Nous débutâmes donc par faire prendre à la malade, le 7 et le 8 février, deux doses de *hepar sulfuris*, comme anti-mercuriel, que nous préférâmes à *nitri acid.*, en considérant d'abord que ce dernier ne convient point aux personnes blondes (*Manuel de Jahr*), et de plus l'*hepar* étant lui-même un puissant antipsorique et répondant de cette manière à la constitution psorique de la malade. Quelques jours après, une légère aggravation se montra pour faire place bientôt à une amélioration sensible dans les symptômes de la tête et de la bouche. Le 22 février, la malade prit une dose de *sulfur trit.*, que nous laissâmes agir pendant quinze jours et que nous fîmes suivre de deux nouvelles doses d'*hepar sulfuris*, à huit jours d'intervalle.

Le 23 mars, une amélioration telle existait dans l'état de la maladie, que les douleurs de tête avaient disparu, les gencives étaient devenues saines, la langue en bon état, les douleurs de gorge n'existaient plus, et toute l'arrière-bouche et le pharynx, débarrassés des mucosités qui les couvraient, nous parurent en bon état quoiqu'un peu rouges encore, et présentant quelques irrégularités que l'on pouvait attribuer à la cicatrisation des ulcérations superficielles dont cette membrane muqueuse avait été le siège. Le pyrosis n'existait plus, et

les selles étaient devenues assez régulières, quoiqu'il y eût encore un peu de constipation; seulement les ulcérations du vagin étaient toujours dans le même état, ainsi que l'écoulement; et les douleurs des membres, pour avoir changé un peu de nature, n'étaient pas cependant sensiblement améliorées: les engourdissemens nocturnes dans les doigts n'avaient pas éprouvé le plus léger changement.

Réfléchissant alors à ce que nous avons dit plus haut, à savoir, qu'il était possible que l'affection syphilitique n'eût pas été détruite, nous prescrivîmes le 23 mars *merc. solub.*, *tinc.* IV^e, gutt. 4, dans six onces d'eau, à prendre par cuillerées tous les matins à jeun. Le sixième jour les ulcères nous parurent plus rouges, plus douloureux, mais en même temps se déterger sensiblement; la matière de l'écoulement était devenue plus épaisse. Nous fîmes suspendre le médicament en attendant une amélioration qui en effet ne se fit pas attendre et qui, marchant presque de jour en jour, amena la guérison complète des ulcères et de l'écoulement au bout de dix-huit jours après la dernière cuillerée.

Il ne restait plus que les engourdissemens dans les doigts, qui cédèrent en peu de temps sous l'influence de quatre doses de *crocus sativus*.

Le traitement de cette grave affection, qui datait de plusieurs années, dura moins de quatre mois, et depuis ce temps madame A... a constamment joui d'une bonne santé.

Permis maintenant aux amateurs de l'isopathie de

rattacher à leur doctrine la guérison par le mercure de ces ulcères qu'ils considéreront comme mercuriels, nous n'en resterons pas moins convaincu qu'une syphilis concomitante avec l'affection mercurielle avait seule le pouvoir d'empêcher la guérison des ulcères qui se fussent entièrement cicatrisés sous l'influence du traitement antidotique s'ils eussent été dus à l'abus du mercure.

JOURNAUX ÉTRANGERS.

HYGEA DE GRIESELICH , VOL. 5, CAH. 1.

I.

MISCELLANÉES, par le Docteur WIDMANN (de Munich).

I. Quelque mauvaise opinion que l'Hygea et d'autres aient des globules médicinaux, leur influence salutaire dans beaucoup de cas n'en est pas moins certaine à mes yeux, ainsi qu'à ceux de bien d'autres. Il n'y a pas longtemps que j'ai fait prendre *digit. purp.* 5/30, à ma femme, qui éprouvait des douleurs dans le bas-ventre. C'était le matin. Une demi-heure après, la malade tomba dans un assoupissement tel qu'elle eut de la peine à en sortir. Ce ne fut pas sans difficulté qu'elle parvint à dîner les yeux ouverts. Elle dormit ainsi pendant douze

heures de suite. — Une demoiselle à laquelle j'avais administré *pulsat.* 10/12, à cause de pressions qu'elle ressentait sur la poitrine, resta toute la journée dans une somnolence inaccoutumée, et le soir fut prise d'une envie de dormir irrésistible. Elle dormit parfaitement bien toute la nuit. La même chose arriva à une dame qui souffrait de maux de cœur; après avoir pris *bryon.* 5/12, une dose *rhus* 3/30 excita sur-le-champ des pressions, des serremens dans la tête, pressions qui s'étendaient jusqu'à la mâchoire supérieure. Je pourrais citer une foule d'observations pareilles, et d'autres médecins ne seraient pas plus embarrassés que moi.

Et pourquoi, sous le rapport de l'efficacité dynamique, les petites doses n'agiraient-elles pas aussi bien que les grandes, supposé que l'irritabilité soit encore suffisante? Que la plus petite partie d'un rayon lumineux ou que mille rayons, réfléchis par le papier sur lequel j'écris, viennent frapper mes yeux, je vois également bien. Il en est de même des remèdes. Une goutte entière peut ne pas produire plus d'effet que quelques globules, et réciproquement. — L'assertion de M. H... (*Hygea*, IV) pourrait donc bien être trop absolue : « D'après les lois » connues de la nature, la force est toujours en raison » directe de la matière, dit-il (1). » Que de fois n'a-t-on pas pris pour une loi de la nature ce dont ni la nature ni

(1) Cette opinion erronée est partagée par MM. Sachs et Stieglitz, dans leurs controverses, ainsi que par M. Gmelin, si je ne me trompe beaucoup.

le créateur ne savaient rien? Si cette assertion était vraie, le ventru serait plus fort que l'homme maigre; le bœuf gras tirerait de plus lourds fardeaux que celui qui ne le serait pas. — Plus la poudre est fine, plus son effet est grand. Le quinquina réduit à une poudre très-fine est plus énergique, à faible dose, que le quinquina qui est encore grossier, mais beaucoup moins que la quinine. Une seule goutte d'acide prussique agit avec plus de violence qu'une drachme *aq. laurocerasi* ou *amygdal. amar.* Je conviens que souvent la force dépend de la quantité de matière. Une drachme de jalap ou de rhubarbe produit plus d'effet qu'un scrupule ou même qu'un grain; une livre de poudre à canon plus qu'une once, etc. Tout dépend du but qu'on veut atteindre, matériel ou dynamique. L'eau à l'état de vapeur est plus puissante qu'à l'état de liquide; mais, en dépit de toutes les déductions, il serait difficile de trouver une loi de la nature qui établit un rapport égal entre la force et la matière. Un grain, un atome de tabac, produit des chatouillemens, des mouvemens violens des muscles, des convulsions du thorax, lors même qu'on ne ferait que l'approcher d'un nez sensible.

II. A cette occasion je me rappelle un aphorisme d'un médecin libre (*Journal de Hufeland*, janvier 1850), lequel aphorisme dit : « Il est incontestable que, dans les » corps très-divisibles, les points de contact sont aug- » mentés par la trituration ou la dilution, et par consé- » quent leur effet aussi. Voilà la seule vérité qu'il y ait » dans toutes les assertions de Hahnemann. » Eh! eh!

mon cher médecin libre, qu'est-ce qui augmente donc par la trituration ou la dilution les points de contact de la matière médicinale? Est-ce l'organisme animal au moyen de ses surfaces planes et de l'extrémité de ses nerfs? Non; mais c'est au moyen du véhicule, du sucre de lait, de l'eau ou de l'esprit-de-vin, que l'on prend avec le remède. En posera-t-on maintenant une goutte ou quelques globules sur la langue du malade, ou bien le lui fera-t-on seulement respirer? Dans tous les deux cas, comment les points de contact de ce médicament, et par conséquent son effet, se trouvent-ils augmentés? — Si la doctrine de Hahnemann ne contenait pas d'autre vérité, il en serait d'elle comme de la liberté du médecin libre. Nous ne pourrions vraiment pas l'absoudre du reproche d'égoïsme.

III. Un autre aphorisme du même médecin libre dit :
 « Les trois remèdes cardinaux de la médecine, la saignée,
 » le vomitif et l'opium, sont en même temps les repré-
 » tans des trois principales méthodes de l'art guérir. Ce-
 » lui qui sait les appliquer séparément d'une manière
 » convenable et en même temps opportune, ou tous les
 » trois à la fois quand c'est nécessaire, celui-là est un
 » véritable maître! — Nous dirons, nous, que ces trois
 remèdes sont les représentans de l'art superficiel, et que
 celui qui sait heureusement se passer de ces trois *pallia-*
tifs principaux, est le véritable maître (1).

(1) Que la saignée soit toujours un palliatif, et l'opium dans la

IV. Si Hahnemann insiste tant sur l'observation d'une diète sévère, s'il craint tant qu'un rien ne vienne troubler l'effet du remède, cela prouve qu'il n'est pas bien convaincu que les médicamens pénètrent profondément dans l'organisme; mais de récentes expériences ont prouvé le peu de fondement de cette crainte. Ainsi on a observé pendant plusieurs jours dans la transpiration et les selles, qui avaient une odeur particulière, l'effet du soufre pris à la dose de quelques globules 30, quoique le malade n'eût suivi aucun régime particulier, et qu'il eût même bu du café, mangé de la salade, etc. Ainsi une femme qui souffrait des dents, ayant pris une gorgée de créosote dans de l'eau, ce qui avait produit une grande irritation dans tout son système nerveux, avala quelques globules *nux vomic.*, et quoiqu'elle sentit encore dans sa bouche le goût de la créosote, ses nerfs s'apaisèrent aussitôt. Une autre demoiselle, qui avait une violente migraine, se posa des compresses de vinaigre sur la tête, puis elle prit aussi *ignatia*, et aussitôt ses douleurs diminuèrent d'une manière sensible. Ainsi *ignatia*, administrée à une nourrice qui souffrait d'une toux spasmodique invétérée et de fréquentes hémorrhagies par le vagin, fit cesser à l'instant ces dangereux symptômes, malgré la quinine que la malade prenait depuis plusieurs jours sans succès. — Je n'ai garde de vouloir rendre la diète homœopathique moins sévère; je veux seulement consta-

plupart des cas, c'est ce que je croyais déjà avant que de connaître l'homœopathie, même de nom.

ter que trop de scrupule sous ce rapport est souvent inutile. Il est certain qu'il vaut toujours mieux éloigner autant que possible toutes les influences contraires et s'en tenir au régime prescrit ; mais le médicament a-t-il commencé à agir sur la partie malade, je crois qu'il ne serait pas facile d'en arrêter les effets. Combien de fois n'est-il pas impossible, avec la meilleure volonté du monde, de se préserver de toutes les influences nuisibles ! et cependant on guérit.

V. Il y a quelque temps que j'ai eu l'occasion, quoique je ne le désirasse guère, de traiter une hydrencéphale chez une petite fille de six ans. Malade depuis quatre mois déjà, elle était toute maigre et décharnée. Un allopathe l'avait soignée jusque-là sans succès. Toutes mes questions ne purent me mettre à même de savoir quels symptômes avait présentés auparavant sa maladie. Tout ce que j'appris, c'est qu'on l'avait regardée jusqu'alors comme une fièvre de croissance, et qu'on s'était fié au temps pour la guérir, mais qu'elle n'avait fait qu'empirer. Au reste, l'anamnèse était assez peu importante, puisqu'il semblait aux yeux que l'enfant avait une hydrencéphale déjà au troisième degré, par conséquent avec hydropisie complète. Tous les symptômes que Formey a décrits de main de maître, dans ses *Mélanges de médecine*, Berlin, 1821, n° 28, en parlant de l'encéphalie des enfans, se manifestaient si évidemment, qu'au lieu de décrire la maladie, je ne puis que renvoyer à son excellent ouvrage. Je ne cachai pas aux parens le dangereux état de leur fille et je leur avouai qu'il ne restait

guère d'espoir de guérison. Je leur proposai même de céder de nouveau la place au médecin allopathe; mais ils insistèrent pour que je traitasse leur enfant d'après la méthode homœopathique; je ne pus donc m'y refuser. Je lui fis prendre (*Gazette homœop.* de Hartlaub, vol. 7, n° 12, p. 182) *tinct. helleb. nigr.* 4, gut. 1, dans du sucre de lait, en huit doses, une toutes les deux heures. Au bout des seize heures, je renouvelai la dose, mais cette fois en partageant une goutte *helleb.* en huit doses égales à prendre également toutes les deux heures. L'état de la malade ne s'améliora nullement; la torpeur augmenta au contraire. La seule chose qui me frappât, c'est que l'évacuation d'urine n'était pas suspendue comme les déjections, quoique plus tard la malade lâchât sous elle sans s'en douter. Trois jours après, j'administrai *arnic.* 6, dix globules toutes les quatre heures pendant deux jours, mais avec aussi peu de succès. Je changeai de nouveau de remède, et je lui fis prendre pendant deux autres jours, soir et matin, *bellad.* 2/30, après lui avoir fait appliquer un vésicatoire sur la nuque. Tout resta dans le même état, et après huit jours de traitement infructueux, on en revint à l'allopathie. Le médecin prescrivit des frictions froides; mais l'enfant mourut dans la nuit, ce à quoi je m'étais attendu dès le principe. Comment des frictions froides auraient-elles pu sauver une malade aussi affaiblie, et sa maladie surtout ayant atteint un pareil degré? Je m'en suis servi une fois dans un cas pareil d'hydrencéphale; l'enfant était encore fort, mais elles n'en restèrent pas moins sans succès, comme Formey en convient.

VI. Je sais que maints homœopathes n'aiment pas qu'on parle des cures homœopathiques qui n'ont pas réussi; c'est, selon eux, inutile, sinon nuisible aux progrès de la doctrine nouvelle. Je ne suis pas de leur avis; aussi ai-je déjà parlé, dans la *Gazette homœopathique*, de quelques traitemens où j'ai échoué. *Errando discimus*; nos erreurs nous instruisent. Et pourquoi faire croire au public que nous sommes toujours heureux? N'est-ce pas assez si nous pouvons prouver que, *cæteris paribus*, toutes choses égales, nous avons guéri plus de maladies, et plus promptement, que les allopathes. Si, dans un cas donné, nous observons que tel remède n'agit pas, ce n'est pas non plus une négation pure, après quoi rien ne peut plus être conclu. Mais cette négation devient une affirmation pratique lorsque nous affirmons par là même que tel ou tel autre remède, non encore employé, mais dans certain rapport cependant, pourrait ramener la guérison.

Cependant, pour satisfaire les mécontents, je parlerai encore de quelques cures heureuses.

Une jeune fille de seize ans, maigre, attequée d'une chlorose, qui n'avait pas eu ses règles depuis trois mois, et qui, outre la difficulté habituelle qu'elle éprouvait à respirer, manquait d'appétit, et avait chaque jour, quelquefois à plusieurs reprises, des vomissemens, maladie qui la rendait triste et chagrine, prit, sans succès, *ferrum met.* 3 gutt., et, plus tard, *phosph.* 3/30. Trois jours après, *phosph.* fut rejeté; le soir même, les règles avaient paru, et elle était parfaitement guérie.

Une autre jeune fille de quinze ans, qui n'avait eu que deux fois ses règles, et encore irrégulièrement, souffrait de maux de tête, d'élançemens dans la poitrine, de lassitude, etc. Je lui fis prendre *phosph.* 3/30, et, le même jour, elle avait ses menstrues (1).

Une demoiselle délicate, malade, gagna, par une froide journée de mai, un refroidissement qui dégénéra en rhumatisme aigu. Le jour même, violens frissons, puis chaleur brûlante, maux de tête violens, compression, douleurs dans le cou en avalant, douleurs insupportables dans les membres, au moindre mouvement ou au toucher. Insomnie; pouls accéléré, contracté; soif. Il lui semblait être couchée sur un brasier. Je lui donnai, le lendemain, *bryon.* 5/12. Vingt-quatre heures après, tous les symptômes avaient diminué. J'administrai *bryon.* 3/12. Le troisième jour, je la trouvai levée. Elle n'éprouvait plus de douleur, à l'exception de la faiblesse et d'un peu de difficulté à avaler. Je lui fis prendre encore *bryon.* 1/12, et la guérison s'opéra bientôt.

Voilà pour les mécontents !

II.

COMMUNICATIONS PRATIQUES, par le Docteur LIEDBECK
(d'Upsal en Suède).

I. Mon fils, Pehr Frédéric Alarik, âgé de deux ans, court et gros, blond, à tête grosse, vacciné à l'âge d'un

(1) Qu'on me permette de dire *post hoc, ergo propter hoc*. Je sais comment je dois conclure.

an à la Attomyr, avec vaccinine 3, par le docteur Backendorff de Bremerlehe, mais sans résultat, avait joui autrefois d'une assez bonne santé, à l'exception des maladies ordinaires de l'enfance, telles que aphtes, dentition pénible avec diarrhée, et ce qu'on appelle en Suède aeltan (fièvre intermittente des enfans avec ou sans atrophie), enfin démangeaison de la peau. Sa mère était sujette aux crampes d'estomac; moi-même j'étais tourmenté des hémorrhôides. Depuis le commencement de l'année, l'enfant avait été attaqué plusieurs fois d'une espèce de catarrhe presque endémique; mais, depuis trois jours, sa toux était plus sèche qu'à l'ordinaire. *Satmiac* 2 gutt. dim. ne produisit rien. Le soir du 6 mars, la respiration était un peu plus pénible, la toux plus continue; la fièvre se déclara accompagnée de chaleur par tout le corps. Manquant d'indications positives, j'administrai *aconit*. Dans la nuit, vers deux heures et demie, l'enfant s'éveilla en criant. Fréquens accès de toux glapissante; gémissemens, agitation en tous sens, surtout il rejetait la tête en arrière. Chaleur fiévreuse avec pieds froids; gémissemens. Le cas me parut grave; cependant je crus que les symptômes m'induisaient en erreur, puisque le croup ne sévissait pas dans la contrée, quoique, pendant l'hiver, j'eusse entendu parler de quelques cas, qui tous, à l'exception d'un seul, avaient été guéris par l'allopathie. Je fis prendre au malade, à deux heures et demie, *hepar sulphur.* 4/6, remède que j'avais déjà employé avec plus ou moins de succès dans des toux catarrhales. Deux heures après, tout étant encore

dans le même état, j'administrai, *spongia* 1/30. L'enfant devint plus tranquille, et se mit à jouer. Il prit même un peu de nourriture, vers sept heures, et s'endormit ensuite paisiblement; mais à neuf heures, la toux recommença un peu.

Mais quel changement à mon retour, vers une heure après-midi! La toux était accompagnée d'enrouement, de sifflement revenant par accès. Le malade portait les mains à son larynx, qui était sensible au moindre toucher, et ne cessait d'appeler au secours, tantôt d'une voix sourde, tantôt en poussant les hauts cris. Il allongeait son cou, rejetait sa tête en arrière; sa respiration ressemblait au râle d'un porc qu'on égorge. Ses épaules se levaient, ses yeux se retournaient dans leurs orbites; sa face était d'un rouge foncé. Ma femme me dit que depuis deux heures il avait déjà eu plusieurs accès pareils, et qu'une fois passés, il redevenait gai et retournait à ses jeux ordinaires. Il n'y avait pas de temps à perdre. A l'instant donc je lui fis prendre six gouttes d'une solution de un grain de tartre stibié dans 300 gouttes d'eau alcoolisée, et, cinq minutes après, trois autres gouttes. L'accès diminua, et il s'endormit. Mais il se réveilla au bout de dix minutes environ, et je renouvelai la dose. Il prit ensuite trois doses à cinq minutes d'intervalle, après quoi je lui en administrai trois gouttes tous les quarts d'heure; en sorte qu'il prit, en tout, à peu près 1/11 de grain de tartre stibié. Les deux dernières doses durent lui être données sur du sucre qu'il suçait, parce que la toux l'empêchait d'avaler

même une cuillerée d'eau. — Je ne dois pas passer sous silence que, dès le premier jour du traitement, je lui avais mis sur le cou une éponge imbibée d'eau chaude que je m'étais hâté de retirer dès que je m'étais aperçu qu'elle augmentait son agitation. Le malade devint moins inquiet; il sentit davantage le besoin de dormir, et s'endormit effectivement d'un sommeil paisible. Depuis qu'il prenait ce tartre, il ne paraissait plus être réveillé que par des ténésmes et par des besoins d'uriner qui restaient sans effet. Après avoir pris la dernière dose du médicament, il s'endormit, vers trois heures de l'après-midi, d'un profond sommeil qui dura jusqu'à quatre heures trois quarts, où il fut réveillé par des vomissemens; mais il se rendormit bientôt. A cinq heures, nouveau réveil; éjection copieuse d'une mucosité jaunâtre. Il se rendormit bientôt et transpira abondamment pendant son sommeil. Pas d'évacuation d'urine pendant tout ce temps. Vers sept heures du soir, quelques gouttes d'une urine de couleur foncée. En se réveillant, le lendemain, à sept heures du matin, il avait encore la fièvre et était taciturne, inquiet, mécontent; mais sa toux n'était plus qu'un simple catarrhe. Pas d'appétit, plus d'enrouement.

Tous les symptômes de fièvre disparurent en quatre jours; les autres durèrent quinze jours encore, et le malade se rétablit peu à peu. Il est maintenant plus gai et plus tranquille que jamais. Est-ce à l'éponge qu'il faudrait attribuer l'honneur de cette guérison? — Quelques uns douteront peut-être que cette maladie fût le croup;

mais ils avoueront au moins que c'était un cas fort semblable au croup, et qui oserait dire qu'une maladie pareille guérit d'elle-même ? Aucun médecin ne se fierait, dans ce cas, à la nature seule.

II. Carl Lund, à la suite d'une chute qu'il avait faite de son lit, disait-on, avait été attaqué d'une kyphosis des vertèbres, du cou surtout, en sorte que son menton était presque continuellement en contact avec son sternum. Ce pauvre jeune homme, d'une constitution rachitique, était estropié ainsi depuis sa sixième année ; aussi son corps ne s'était-il que fort peu développé. Pour compléter le portrait de ce malheureux, qui était incurable dans toute la force du terme, nous dirons qu'il avait les cheveux clair-semés, l'aspect rachitique, la face maigre, etc. Sa mère était morte depuis long-temps d'une phthisie pulmonaire. Trois ans après son accident, c'est-à-dire à l'âge de neuf ans, il lui vint :

1° un abcès au dessus de la clavicule droite, dont il lui resta un ulcère ;

2° A la fin de 1833, un pareil abcès, également du côté droit, près de la troisième côte, dont il lui resta aussi un ulcère semblable au premier ;

3° Un abcès avec ulcère, qui existait encore un an après, du côté gauche, sur une ligne à peu près parallèle avec le n° 1.

Il avait eu en outre en 1831 un ulcère à la cuisse droite dont la cicatrice indiquait encore la place.

L'ulcère n° 2 délivra le malade de plusieurs de ses souffrances, entre autres de l'asthme qui diminua au

moins de beaucoup. Ce changement favorable l'avait engagé à cesser le traitement qu'il suivait alors. Depuis cette époque, il n'avait plus employé que des cataplasmes émolliens, d'après les ordonnances de M. le professeur Hwasser; encore, ce remède n'ayant produit que peu d'effet, il avait cessé depuis long-temps d'en faire usage lorsqu'il me consulta.

Je lui fis prendre *silic.* ʒo plusieurs doses par jour, pendant long-temps, sans rien en obtenir. *Sulphur* et *calcar.* 1/ʒo ne furent pas plus efficaces. Le malade cessa donc de suivre mon traitement.

Six mois après, votre lettre du 20 juillet 1835 me donna l'idée de préparer un esprit de *silicea*, et comme l'Hygea avait certifié que cet esprit avait agi dans un cas où *silic.* ʒo n'avait rien produit, je voulus en faire l'essai sur le malade, et j'entrepris de nouveau sa cure en novembre 1835. J'avais obtenu mon acide silicique par la dissolution de phthore dans de l'eau, grâce au candidat en médecine Mosen, qui s'était déjà fait un nom en chimie d'abord comme pharmacien et plus tard comme médecin. Ce fut de cette solution pure et divisée que je préparai mon acide. Deux doses gutt. 1 rendirent en une semaine le pus de plus en plus épais, tandis que la quantité diminuait en proportion. La respiration devint de plus en plus libre, et le malade, se sentant mieux que jamais, cessa de venir me voir pendant le reste de l'année.

Il revint le 16 février 1836, pour me montrer un raccourcissement du tendon du jarret droit. Les fléchisseurs,

nommément le biceps semi-tendineux et le semi-membraneux, n'avaient pas les mouvemens libres, et quand il voulait les fléchir de force, il y éprouvait de grandes douleurs. L'abcès n° 2 donnait beaucoup de pus. Le malade me dit avoir souvent remarqué qu'il s'en échappait de temps en temps une bulle d'air, ainsi qu'un courant d'air, surtout quand il faisait quelque effort. Je m'en assurai par moi-même en présence d'un jeune médecin. Le centre de l'abcès était saignant, tandis que les bords en étaient purulens. Je ne conçois pas comment le malade pouvait avec cela se trouver relativement bien portant.

Je lui fis prendre de nouveau *spirit. silic. gutt. 1*, le 16 vers cinq heures du soir. Dès le lendemain, le jeu de l'articulation du genou était plus libre et ne lui causait presque plus de douleur : deux jours après, elle était aussi mobile que jamais. La suppuration commençait aussi à diminuer ; mais, le mieux ne faisant plus de progrès le 23 déjà, je lui administrai trois gouttes du même médicament. Deux jours après, il avait une espèce de diarrhée légère. Le 26, nouvelle dose *spirit. silic. gutt. 1*. Diminution de la suppuration et formation d'une croûte, en sorte que les ulcères 1 et 3 paraissaient guéris à peu de chose près. Mais le 10 mars, le malade fut attaqué d'une toux catarrhale qui régnait alors, et les abcès, surtout le 2, redevinrent comme auparavant. Je lui fis donc prendre encore une fois *spirit. silic., gutt. 6* ; à la fin du mois, il ne sortait plus d'air de l'ulcère 2. Le catarrhe d'ailleurs s'était presque guéri de lui-même,

et sur les trois ulcères s'était formée une croûte, lorsque dans le courant d'avril ils s'ouvrirent de nouveau. Deux doses *spirit. silic. gut. 2*, diminuèrent la suppuration en un clin d'œil, et l'ulcère n° 2 se ferma. Dès lors le malade est guéri *suo modo*, c'est-à-dire que les abcès, surtout le 2, ne sont plus qu'une cicatrice. Je tiendrai les lecteurs au courant de cette cure.

Je ferai remarquer à cette occasion que dans l'Eyland la *silicea* est un remède populaire contre toute espèce de suppuration, et surtout contre les furoncles. On pulvérise dans un mortier de fer des pierres à fusil, et on prend une pointe de couteau de cette poudre aussi fine que possible. C'est feu le docteur Soederberg de Sig-tune qui m'a appris le premier cette particularité. J'ai eu depuis l'occasion de voir de mes propres yeux les effets de cette poudre, ainsi que ceux du cristal pulvérisé.

Je veux aussi parler d'un cas qui intéresse trop l'homœopathie pour être passé sous silence, puisqu'il prouve que l'*arnica* peut guérir aussi le *delirium tremens*, quand la cause en est un dérangement mécanique ou plutôt une contusion des tissus mous.

III. Le relieur M—m, brun de trente ans, maigre, avait été guéri au printemps de 1855 d'une inflammation de poumons accompagnée de toux et de crachemens de sang, la première fois par *aconit* et *nux vom.* 30, et la seconde (il avait eu une rechute), par *aconit.* et *bryon.* 30, et cela en huit jours. Depuis plusieurs années, il

souffrait régulièrement de la poitrine chaque printemps, il y sentait une espèce de pesanteur et ne respirait que difficilement. Jusque-là l'allopathie l'avait guéri au moyen des remèdes antiphlogistiques ; mais sa santé ne cessait de s'altérer de plus en plus, il s'affaiblissait sans cesse. L'homœopathie réussit également à le délivrer de sa maladie, qui fut remplacée cette fois par la gale. J'assurai au malade qu'il était impossible qu'il eût été ainsi pris de la gale, s'il ne l'avait pas eue déjà, et il se rappela qu'en effet il avait eu une gale partielle sur les avant-bras, dont il s'était guéri en prenant à la fois de fortes doses de soufre à l'intérieur et à l'extérieur. Tout dès lors fut clair pour moi.

Le mal ayant infecté toute sa famille, je fis prendre aux différens membres, selon leur individualité, trois gouttes *spirit. sulphur.* dans une demi-once d'eau de source, depuis une cuillerée à thé jusqu'à une cuillerée à soupe. Les femmes guérèrent les premières, et elles étaient depuis long-temps délivrées de la gale, qu'il en sortait encore quelques pustules chez les hommes, surtout chez ceux qui étaient atteints de quelque maladie aiguë. Ce fut ainsi que le plus jeune des fils, qui travaillait à Noma, redevint galeux, etc. Le père lui-même guérit assez bien, à l'exception des jambes et surtout des cuisses. Quelques pustules s'étaient même changées en ulcères, surtout aux cuisses, et avaient résisté jusque-là à *lachesis* 50 et à d'autres remèdes.

Tel était l'état de cet homme lorsqu'il fut pris, le 24 novembre 1835, d'un nouvel accès de sa maladie ordi-

naire , comme on l'appelait. Je fus mandé auprès de lui. En toussant, il crachait un peu de sang. Ces *sputa cruenta* étaient de couleur plus sombre et plus veineuse que ceux que j'avais observés le printemps précédent, et qui étaient d'un rouge foncé et artériel. L'inspiration aussi difficile que jamais. La face enflée et couverte de sueur comme tout le reste du corps. Le pouls, accéléré et contracté, n'était cependant pas aussi fréquent qu'au printemps. Il était plutôt opprimé qu'étendu. La diarrhée qu'il avait eue la veille, avait été remplacée par des vomissemens. Il ne pouvait rien manger, mais il buvait d'autant plus d'eau froide. Tremblement; insomnie complète; depuis le dimanche 22, il n'avait pas fermé l'œil.

Soupçonnant quelque cause secrète à cet état, je questionnai, mais en vain. On me répondit, bien qu'avec un peu d'embarras, qu'on n'en connaissait aucune, et je fus forcé par conséquent de me laisser guider par les symptômes apparens. Je prescrivis *bryon* ʒ/ʒo qui ne produisit aucune amélioration. La transpiration augmenta.

Le 26, au matin, le malade commença à délirer, il voyait partout d'affreuses figures courant çà et là. Lorsque j'allai le voir et qu'on me raconta cela, il nia tout, parlant avec beaucoup de volubilité et divaguant même en soutenant qu'il n'avait pas divagué. Du reste, il ne se plaignait que d'un léger mal de tête. Je lui donnai *bellad.* ʒ/ʒo, qui répondait parfaitement aux symptômes. Bientôt il s'endormit d'un sommeil agité pendant le-

quel la transpiration augmenta ; je réitérai la dose le soir, et lui en administrai deux nouvelles le lendemain.

Le 28, le malade demanda de l'eau-de-vie même en ma présence, et sut assez bien dissimuler un reste de délire, quoique celui-ci eût été assez violent pour le faire sortir de la maison tout en chemise, malgré la pluie et le froid humide. Je déclarai positivement que le malade mourrait si on lui laissait boire des liqueurs spiritueuses, et que je renoncerais à son traitement. Sa femme me dit alors en pleurant que, le dimanche 22 novembre, son mari avait été maltraité et battu, que depuis il ne pouvait dormir, et que la honte l'avait empêché de me l'avouer. Cet aveu me dirigea dans le choix du remède, de même qu'il m'expliqua plusieurs symptômes. Je fis donc prendre au malade, à onze heures du matin, *arnica* 30, gut. 1/4, en recommandant de réitérer la dose s'il n'était pas endormi dans une demi-heure. Cinq minutes après, il était déjà assoupi, et, au bout d'un quart d'heure, il dormait d'un paisible et profond sommeil. J'allai le revoir à midi. Il dormait encore. Seulement, je remarquai un léger tremblement dans ses jambes. Son pouls s'était beaucoup élevé. Lorsqu'il se réveilla, entre quatre et cinq heures, il n'existait plus la moindre trace de délire. Seulement, en ouvrant les yeux, il vit encore quelques unes de ces figures noires qui l'avaient tant agité ; mais une seconde dose *arnica* fit disparaître ce reste de maladie, en sorte que, dès le lendemain, il put se regarder comme guéri à peu près. Pendant sa convalescence, il éprouva des démangeai-

sons et des cuissons à la peau, et les anciens abcès de ses jambes augmentèrent de plus en plus. Comme il était impossible de le soumettre à une diète, je cessai de le traiter.

En février 1836, il vint me prier de le guérir de ses abcès, s'il était possible, et à la fin de mars, il me fit de nouveau la même demande. Je lui fis prendre une forte dilution d'*arsenic*, et quoique je sois à peu près certain qu'il n'a pas observé de régime, vu qu'il n'y avait pas danger de mort, il éprouva des tranchées et eut la diarrhée bientôt après avoir pris ce remède. Les abcès s'étaient couverts d'une croûte au bout d'une semaine, et depuis ils sont restés dans cet état.

IV. Au sujet des effets purs de l'*osmium*, on trouve dans les Annales de physique et de chimie publiées par Poggendorf, n° 2, 1833, pag. 379, notes, l'indication d'un symptôme très-important observé par Bergellus : *accès de toux convulsive*. J'ai eu l'occasion de l'observer aussi pendant le traitement d'une délicate enfant d'un an et demi, dont la toux purement catarrhale, suite probable de la faiblesse de son organisation, était devenue spasmodique, avec convulsion dans les doigts, crises, pleurs, sécheresse du gosier. Quelques doses *osmium* $\frac{2}{13}$, administrées après chaque accès, suffirent pour la guérir, et la toux redevint purement catarrhale. Mon ami le lieutenant L. Swanberg, le même dont il est parlé dans les Annales comme d'un chimiste qui a découvert les parties constituantes de l'*osmium*, m'a dit qu'il était tellement sensible au développement de l'acide

d'osmium ; lequel l'emporte sur presque tous les réactifs chimiques ordinaires, qu'en en respirant la plus faible partie, il voit le soir les lumières beaucoup plus grosses qu'elles ne sont réellement et dans d'autres places. Je donnerai prochainement d'une manière plus précise les symptômes que j'ai observés en lui. Mais une chose qui serait plus utile encore, ce serait que ceux qui observent de pareilles hallucinations des sens, produites par des remèdes intérieurs ou extérieurs, donnassent en quelque sorte un corps aux phénomènes observés, en les représentant par des figures, comme Purkinge l'a fait pour le papillotage, effet positif de la digitale (*Observations et expériences sur la Physique des sens*, 2 vol., table IV, fig. 38-41.)

On trouve quelque chose de pareil aussi dans les Archives de Reil au sujet de l'efflorescence produite par l'onguent de tartre stibié.

III.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LA FIÈVRE SCARLATINE,

Par le Docteur KÆSEMANN, de Lich (grand-duché de Hesse.)

Dans l'hiver de 1835 à 1836, époque à laquelle régnait beaucoup d'humidité dans l'air, m'arrivèrent du village de Hattenrod, à une lieue et demie d'ici, plusieurs malades atteints de la fièvre scarlatine. Je crois devoir publier le résultat du traitement, d'abord parce que la fièvre scarlatine est une maladie assez importante, et ensuite parce que j'y ai été invité.

Dès l'instant où je me suis décidé à livrer à la publicité l'histoire de ces maladies, j'ai résolu de ne parler seulement que des cas les plus graves, mais de les ranger toutes par ordre, afin que celui qui me lira pût juger en parfaite connaissance de cause de la nature de cette épidémie. J'éviterai d'ailleurs, en agissant ainsi, le reproche de vouloir tirer vanité de quelques guérisons. Il y a dans la pathologie, l'étiologie et le pronostic de la scarlatine, plus de points peut-être sujets à discussion que dans sa thérapeutique; rien ne serait donc plus utile que de publier fidèlement toutes les cures faites par les différens médecins, on aurait ainsi l'occasion de comparer les diverses opinions.

Ce que je viens de dire me justifiera, je pense, de parler de deux cas mortels; à la rigueur, je pourrais regarder ces deux cas comme n'ayant pas été traités par moi; je ne sais même pas positivement si c'était réellement la fièvre scarlatine. — Mais sans m'arrêter à cela, je ferai seulement remarquer en passant que je ne parlerai pas des seules fièvres scarlatines aiguës (les chroniques sont ici de peu d'importance), mais aussi de toutes les maladies que j'ai eues à traiter en même temps, afin qu'on puisse mieux juger du génie de la maladie en général.

Je suivrai l'ordre chronologique, et commencerai en conséquence

1° Par la fille de l'instituteur Backes, enfant de quatre ans, qui était malade depuis quelques jours, et avait été traitée jusque-là par le conseiller D. Weber. Tout ce

que les parens purent me dire , c'est qu'elle était malade depuis quelques jours , qu'elle avait éprouvé du malaise d'abord , qu'ensuite sa peau s'était couverte de rougeur et de quelques boutons de pourpre. Le lendemain avaient paru les maux de tête et les crampes , puis le délire , et ces symptômes avaient continué jusqu'alors.

Obligé de me rendre à Hattenrod le 30 décembre 1835, par une invitation pressante, je saisis cette occasion pour aller voir cette enfant qui était à l'article de la mort , et lui donner quelque remède qui la guérît s'il était possible, ou qui l'aidât du moins à mourir. En entrant dans la chambre, je fus frappé du tableau de désolation qui s'offrit à mes regards. — L'enfant était couchée sur le dos, respirant avec la plus grande peine, les yeux éteints, vitreux, le regard fixe dirigé en haut, mais ne voyant pas certainement, puisqu'elle ne faisait pas le moindre mouvement pour fermer les paupières lorsqu'on approchait quelque corps étranger de ses yeux. Elle n'entendait pas quand on l'appelait, ne parlait pas et ne paraissait pas en avoir envie, etc. Ses avant-bras et ses doigts étaient tout recourbés, sa peau couverte de taches rouges comme à la suite d'un exanthème aigu rentré; mais ses parens n'en avaient jamais aperçu. Tout son corps était couvert d'une sueur pâteuse et d'une chaleur brûlante (chaleur mordicante à un faible degré). Elle lâchait tout sous elle; ses excréments avaient une odeur détestable. — Je ne pus m'assurer si elle avait mal au cou; du reste, on n'y sentait aucune enflure, etc.

Je pris la maladie pour une paralysie du cerveau au

plus haut degré, et j'aurais volontiers administré *hyosc.* ; mais malheureusement je n'en avais pas sur moi. — De tous les remèdes de ma pharmacie portative, le plus convenable étant *caust.* ; j'en fis dissoudre une goutte 30 dans deux cuillerées d'eau, et lui fis prendre sur-le-champ une demi-cuillerée de cette solution, en recommandant de lui en administrer une demi-cuillerée à thé toutes les heures. — L'enfant garda quelque temps le médicament dans sa bouche, puis l'avalait avec effort et avec bruit ; elle ouvrit ensuite la bouche toute grande et la laissa ainsi ouverte. Du reste, on n'apercevait pas le moindre changement dans l'expression de ses traits.

Dans ces circonstances, je ne pouvais naturellement conserver aucun espoir, et je crus devoir prévenir les parens de la mort prochaine de leur fille. Elle mourut effectivement une heure après, sans agonie, ce qui est facile à concevoir, puisque la force réactive de la vie était déjà domptée par la mort.

Nota. Les stimulans extérieurs auraient-ils produit quelque effet salutaire dans ce cas ? — Je crois pouvoir répondre avec assurance : non ; car la mort paraissait lutter contre le dernier effort de l'existence. Je ne veux pas nier cependant que, si quelque chose de pareil avait été employé dès le principe, le cerveau n'eût pu être débarrassé.

Pendant que j'étais à réfléchir jusqu'à quel point l'exanthème dont j'avais cru découvrir les traces était lié à cette maladie, et quelle espèce d'exanthème ce pouvait être proprement pour emporter si promptement

sa victime, l'occasion s'offrit à moi de l'apprendre jusqu'à un certain point. — Je fus appelé en effet bientôt après auprès de

2° Un fils de Jean Mengel, âgé de six ans, fort et bien portant jadis, mais alité depuis la veille au matin où il avait commencé à se plaindre de maux de tête accompagnés de vertiges et de vomissemens, surtout quand il levait la tête. Les matières vomies étaient de simples glaires. Cependant il divaguait; il reprochait, entre autres, à son père, d'avoir frappé un violent coup de marteau, quoique son père n'en eût rien fait, et que rien de pareil n'eût eu lieu dans tout le voisinage. Dans l'après-midi du 30 décembre, où je le vis, il se plaignait de battemens douloureux continuels dans la tête, et de maux de cou, augmentés encore par la pression sur le larynx et par la déglutition. Il ne pouvait plus quitter le lit. Il sommeillait le plus souvent, mais sans dormir réellement, avait une soif ardente et peu d'appétit. Peau rouge, turgescence, comme couverte d'un commencement d'exanthème; corps brûlant, quoique couvert d'une sueur générale. Urine foncée comme du sang. Il avait eu ce jour-là sa première selle depuis deux jours, selle peu copieuse et toute dure. La respiration et toute la poitrine paraissaient libres, et l'on ne remarquait aucun autre symptôme maladif, car le pouls, quoique accéléré, ne trahissait rien de particulier.

Je lui fis prendre *aconit.* ʒo, gutt. 1, dissous dans trois cuillerées d'eau, une cuillerée à thé toutes les deux heures.

Le 31, il avait été assoupi toute la nuit. Le matin même, il saigna plusieurs fois, à peu d'intervalle, par la narine gauche, et perdit ainsi, au dire du père, une demi-chopine d'un sang plutôt jaunâtre que rouge. Les maux de tête avaient déjà cessé auparavant, mais le vertige l'empêchait toujours de rester assis. Son teint pâle, après le saignement du nez, était bientôt redevenu d'un rouge foncé; son père lui trouvait la face plus enflée que la veille. Il mangea le matin un peu de biscuit dans du lait. — Les autres symptômes étaient restés les mêmes.

Je prescrivis *aconit* ʒo, gutt. 2, dissous dans deux cuillerées, une cuillerée toutes les six heures.

Dès le premier jour du traitement, j'avais fait enlever l'oreiller de plumes de dessous la tête du malade, et ne lui avais laissé qu'une couverture légère.

1^{er} janvier 1836. La veille, à cinq heures et demie, il avait été agité, avait divagué, avait voulu sortir de son lit. Dès qu'on lui parlait, le délire disparaissait; il se recouchait, et fermait les yeux pendant deux ou trois minutes; mais bientôt il recommençait à déraisonner, voulait se lever, racontait des scènes qui s'étaient passées à l'école et battait l'air de ses mains. Vers huit heures, le délire avait diminué, mais sans cesser pendant toute la nuit. Il avait aussi bu beaucoup plus d'eau qu'auparavant, au moins un demi-pot, tandis que les nuits précédentes il n'en avait bu qu'une chopine. Je dois dire aussi que la veille au soir il avait mangé la moitié d'une poire, qui lui avait causé des douleurs dans le

bas-ventre, quoiqu'elle ne fût pas froide, m'assura-t-on.

Les parens étaient tourmentés d'inquiétude; car la mort leur avait enlevé, depuis peu, leur autre fils.

Le matin, vers huit heures, il perdit, par la narine droite, un peu de sang, de couleur plutôt rouge.—Déjà, avant de saigner ainsi, il était mieux que la veille au matin. Je m'informai près du père s'il avait eu souvent de pareils saignemens de nez, et j'appris qu'il y avait toujours été très-sujet.

Ce matin-là, ses mains et ses avant-bras étaient couverts d'un pourpre à pointe blanche sur un fond rouge, mais il avait la face pâle, quoique aussi turgescence que la veille. Les maux de cou avaient diminué. Urine blanche. Constipation. Il mangea, comme la veille, un peu de lait et de biscuit. Il avait pris la dernière dose d'aconit, à six heures du matin.

Je donnai *aconit*. $\frac{2}{30}$, qu'on devait lui faire prendre à deux heures de l'après-midi.

Le 2, j'allai le voir moi-même. La veille au soir, l'exacerbation avait été moins forte et la chaleur avait duré moins long-temps; sommeil meilleur la nuit; soif moindre, il n'avait bu que deux fois, elle n'avait pas augmenté dans la journée. Plus de vertige, la tête libre, il pouvait la lever à volonté. Il n'éprouvait plus de douleurs au cou, le larynx supportait la pression du doigt, l'œil paraissait clair et sain. Pourpre plus épais sur les avant-bras et enflure plus considérable, le reste de la peau, même celle du visage, d'un rouge foncé et un peu rude au toucher, urine de nouveau brunâtre, formant

un dépôt blanchâtre en se refroidissant. Appétit assez bon ; bas-ventre assez libre pour que je lui permisse de manger le lendemain deux petits morceaux de bœuf maigre , si le mieux se continuait.

Je ne crus pas nécessaire, du reste, de lui donner de remède ; je conseillai seulement à ses parens de lui faire garder le lit quelques jours encore , mais sans trop le couvrir.

Le 5, me trouvant à Hattenrod pour visiter d'autres malades , j'allai le voir. Il était levé et ne se plaignait plus d'aucune douleur. Le pourpre des bras était sec , la desquamation se faisait par petites écailles ; dans beaucoup d'endroits où il n'y avait pas eu d'exanthème , nommément sur les épaules , la peau paraissait semée de petites écailles blanches.

P. S. Malgré mes avertissemens , ses parens le laissèrent sortir trop tôt et l'envoyèrent même à l'école. La peau fut ainsi troublée dans sa régénération et par suite se déclara une hydropisie qui doit avoir atteint un assez haut degré de gravité , mais sur laquelle je n'ai pas reçu de renseignemens. Je ne l'ai plus revu en effet , ses parens s'étant adressés à un autre médecin , au conseiller Weber , également homœopathe et qui réussit à le guérir.

3° Je fus appelé le 9 janvier auprès du fils de l'instituteur Backes , enfant d'un an , fort et bien portant ; depuis quelques jours ses parens remarquaient quelque chose de singulier en lui. L'avant-veille , pendant la nuit , pleurs et tressaillemens fréquens en dormant ; la veille dans la journée , il avait pleuré souvent et n'avait

cessé de serrer les mâchoires comme pour se mordre les gencives dont plusieurs étaient sur le point de livrer passage à des dents. Il en avait déjà fait quelques unes.

Je ne lui fis prendre d'abord aucun remède, parce qu'il m'était impossible de rien saisir de positif dans cette maladie; mais je promis de le voir le lendemain, afin de m'assurer si c'était une dentition pénible ou la fièvre scarlatine qui le réduisait à cet état.

Il continuait à se mordre les gencives aussi souvent que la veille; mais j'observai en outre qu'en avalant il cherchait à vaincre quelque obstacle dans le cou, quoi- qu'à l'extérieur on ne découvrit ni enflure ni rien de pareil. Il pleurait et criait toujours beaucoup; sa voix était un peu enrouée. Soif; peau sèche, brûlante; pas de selle depuis deux jours; assez de flatuosités; urine foncée; pourpre provenant de la scarlatine sur le dos. Les douleurs angineuses et l'efflorescence ne me lais- saient plus de doute sur la nature de sa maladie; aussi prescrivis-je aussitôt *aconit.* ʒo, gut. 1, dissous dans deux cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les deux heures.

11 janvier. Aussitôt après la première dose, il éprouva de fortes coliques dans le bas-ventre; l'émission de vents augmenta, il eut une légère selle dure; ses selles étaient normales alors. L'éruption cutanée et la rougeur sur le dos avaient tellement disparu qu'on n'en apercevait plus de traces, pour ainsi dire. — La déglutition, tellement douloureuse auparavant qu'il ne pouvait avaler du pain, par exemple, était devenue tout-à-fait libre; la voix plus

forte, quoique n'étant pas encore entièrement pure. En général, il était beaucoup plus gai et n'avait plus une soif aussi grande.

Je ne lui donnai rien ce jour-là.

Le 13, son cou paraissait libre. Depuis le matin, il avait de nouveau de gros boutons rouges sur différentes parties du corps. Humeur chagrine, capricieuse; il ne voulait pas qu'on le touchât, mais préférait rester couché. Pas de selle depuis quarante heures environ. Je lui fis prendre *bryon*. 3/30.

Le 14, les boutons, rouges encore la veille au soir, étaient pâles et avaient disparu en partie. Peau toujours sèche et brûlante. Les extrémités inférieures jusqu'aux genoux, et les supérieures jusqu'à l'articulation des mains, enflées; enflure tendue, non élastique. Douleurs dans le cou en avalant. Il restait ordinairement couché, plongé dans une espèce d'assoupissement et grinçant les dents. Soif ardente, pas d'appétit, selles paresseuses, évacuation fréquente d'urine. Du reste, son état n'avait pas changé depuis la veille. Je prescrivis *bryon*. 30, gut. 1, dans une demi-cuillerée d'eau, la moitié de suite, l'autre le lendemain soir. J'ordonnai en outre un clystère d'eau tiède ou de lait et d'eau.

Le 15, on vint me dire que le père, à son retour, avait trouvé son enfant si mal qu'il avait craint à chaque instant de le voir mourir. On lui avait fait prendre le clystère, à la suite duquel il avait eu une forte selle en bouillie. Enflure des mains diminuée, celle des pieds

toujours au même point. — Evacuation très-copieuse d'urine. — Aucun changement essentiel ni dans la soif, ni dans les autres symptômes. Je donnai *calcar. sulph.* ʒo, gut. 1.

Le 16, l'enflure des pieds et des mains s'était dissipée. Les boutons rouges avaient disparu, et à la place de chacun d'eux avaient paru cinq ou six taches brunâtres, unies, de la grosseur d'un pois, qui, dans les places où ces boutons avaient été épais, comme sur le dos, paraissaient avoir été semées sur la peau. Teint pâle, et, sur la joue gauche, quelques efflorescences écailleuses. Le malade criait toujours beaucoup; on eût dit, à entendre le son de sa voix, que l'intérieur de son cou était voilé par une membrane fausse. Son nez, sec auparavant, était alors humide et sécrétait une humeur jaune, épaisse. Ses gencives avaient saigné peut-être par suite des morsures. Du palais, à côté des dents, se détachaient de gros et épais morceaux de peau. Coliques fréquentes, pendant lesquelles il se repliait sur lui-même, et pleurait jusqu'à ce qu'il eût lâché un vent. A peine osait-on lui toucher le bas-ventre. — Il avait assez bien dormi la nuit précédente, et, toute la matinée, il avait été gai et avait joué. Soif toujours vive. — On lui avait fait prendre, la veille au soir, un second lavement à la suite duquel il avait évacué de petites masses de la grosseur d'une noisette et plus, tellement dures qu'elles résonnaient en tombant dans le vase de nuit. Urine toujours abondante.

Comme le mieux était évident, je ne prescrivis aucun remède. Je demandai seulement qu'on me fit prévenir

de suite en cas qu'il se déclarât quelque crise; sinon, on devait venir me dire comment le malade se trouvait, dans quelques jours.

Le 18, l'efflorescence était sèche. L'enfant continuait à crier d'une voix enrouée et plaintive; il ne voulait pas souffrir qu'on le levât. Douleurs dans le bas-ventre en urinant. Peu de sommeil. Nez bouché. Selles paresseuses, amenées seulement par des clystères. Il jouait quelquefois, mais jamais long-temps. Il paraissait avoir une soif un peu moindre. Je prescrivis *calcar. sulphur.* ʒo, gutt. 1.

Le 25. Dans la nuit du 18 au 19 (il avait pris, le soir, *calcar sulphur.*) s'était déclarée une transpiration générale à la suite de laquelle il avait été, le lendemain matin, d'une humeur plus gaie. On remarquait cependant encore, à sa voix, que son cou n'était pas tout-à-fait libre; mais, deux jours après, il ne présentait plus rien d'anormal, ainsi que sa bouche d'où il s'était détaché jusqu'alors des morceaux de peau. Ses excréments étaient alors si durs, qu'au dire de sa mère on pouvait à peine les écraser avec le pied, et qu'ils ne pouvaient être amenés que par des clystères; souvent encore, ils arrivaient si difficilement que le père devait les tirer avec le doigt, et cela avec tant de force que souvent il sortait du sang de l'anus.

Une dose *nux vomica* ʒo, gutt. 1, guérit en deux jours ce reste de maladie,

P. S. La constipation ayant reparu plus tard, les parens donnèrent à l'enfant un laxatif qui le guérit complètement,

Jamais ils ne remarquèrent de desquamation.

L'enfant fit deux dents pendant sa maladie.

IV. La fille de Konrard Konrad, officier comptable de la commune, âgée de six ans et demi, toujours bien portante jusqu'alors, avait, au côté gauche du cou, depuis une dizaine de jours, une enflure très-petite d'abord, et ne lui causant aucune douleur, mais qui avait atteint, le 16 janvier, la grosseur d'un œuf de poule, et qui la faisait souffrir depuis deux jours. En se tenant tranquille, elle ne sentait pas de grandes douleurs, mais quand elle se remuait, qu'elle avalait ou qu'elle se touchait le cou. La peau qui recouvrait l'enflure ne présentait rien de particulier. La pression du doigt sur le larynx, qui était pareillement un peu enflé, lui faisait aussi mal. Depuis la veille, elle avait la peau toute rouge, et les extrémités inférieures couvertes d'un commencement de pourpre rouge. Face un peu enflée et plus rouge que le reste du corps. Battemens douloureux continuels dans le devant de la tête. Elle était couchée, les yeux fermés, sans dormir néanmoins, s'éveillant souvent et entendant dès qu'on l'appelait. Elle se plaignait surtout d'une faiblesse générale. Soif ardente, peu ou point d'appétit, langue très-chargée, d'un blanc jaune.

Après avoir prescrit une diète sévère (je ne lui permis de prendre que des liquides en petite quantité), et avoir fait enlever l'oreiller de plume et les couvertures trop chaudes, je lui donnai *aconit* 30, *gut.* 1, dans deux cuillerées d'eau, dont elle devait prendre deux cuillerées à thé de suite et une cuillerée toutes les heures suivantes.

Le 18, je reçus cette lettre du père : « Avant-hier soir, ma fille, aussitôt après avoir pris le remède, a éprouvé des élancemens dans le côté, puis elle a été prise d'une toux sèche, et s'est plainte de tranchées qui la tourmentent encore de temps en temps. Toute sa peau est encore rouge; cependant il me semble que la maladie a perdu de son intensité. Elle est levée. » Cette dernière circonstance fut loin de me plaire.—J'envoyai *aconit. ʒo, gut. 1*, à prendre le soir même. Le 21, le père me fit dire que sa fille avait eu dans la nuit des accès d'une toux sèche et qu'elle s'était levée dans la journée.—J'envoyai de nouveau *aconit. ʒo, gut. 1*, dans une cuillerée à thé d'eau environ, à prendre en deux fois, à six heures d'intervalle.

Le 23, malgré mes avertissemens répétés de tenir la malade au lit, je la trouvai assise devant une table et mangeant des pommes de terre. Sa poitrine était entièrement libre, l'enflure du côté gauche du cou n'était plus douloureuse et grosse seulement comme un œuf de pigeon. On voyait encore sur ses mains quelques boutons miliaires, mais secs comme ceux des extrémités inférieures. La desquamation ne s'opérait point encore.

La malade ne se plaignant plus, et ses parens regardant le régime comme une grande privation, je me bornai à leur conseiller de la vêtir chaudement et de la garder en chambre afin d'éviter tout refroidissement qui amenât une hydropisie.

* *Nota.* J'ai appris par la suite que la petite fille avait fait plusieurs rechutes, qu'elle avait eu entre autres une

inflammation des yeux, etc. Elle fut traitée alors par des médecins allopathes, et eut besoin de plusieurs semaines encore pour se rétablir. Elle ne put retourner à l'école que vers la Pentecôte.

La cause de ces rechutes fréquentes a été certainement la négligence des parens et le peu de soin qu'ils prenaient de leur fille. On ne peut nier que la médecine ne vienne que très-lentement à bout des maladies enracinées de cette espèce, surtout avec des malades peu dociles; loin de moi donc toute pensée d'attribuer au traitement allopathique la lenteur de cette guérison.

V. La fille de Jean Horst, âgée de douze ans, d'une constitution malade, sujette aux maux d'oreilles, à l'otorrhée, etc., maigre, pâle, cachectique sans aucun doute, avait depuis vingt jours la peau tellement couverte d'une scarlatine unie, qu'on n'apercevait presque aucun intervalle entre les taches. Cet exanthème lui était venu facilement, sans douleurs antérieures. Le 18 janvier, jour où l'on vint me consulter, elle avait le côté gauche du visage et du cou enflé; le second jour, elle avait eu également de l'enflure au côté droit; douleurs dans le cou, déglutition difficile. — Elle était constamment plongée dans une espèce d'assoupissement et divaguait. Soif ardente, chaleur sèche, brûlante, pas d'appétit. Le second jour, douleurs dans la tête. Elle avait vomi trois fois, vers le soir, des glaires et une matière verte, sans douleurs. Elle avait eu ensuite plusieurs fois envie de vomir, mais sans vomir, presque toutes les demi-heures.

Les symptômes de la peau étaient les mêmes, mais les maux de cou avaient diminué de moitié ; cependant ils étaient bientôt revenus au même degré. Mauvaise haleine.

Les maux de tête avaient augmenté depuis l'avant-veille ; elle se plaignait davantage et avait un violent délire.

Après midi, exacerbation qui dura jusqu'au lendemain, où un mieux à peine sensible se fit sentir jusqu'à midi. — C'était surtout la nuit que la chaleur était insupportable. La nuit précédente, elle avait paru au père un peu moindre, mais par contre le délire avait augmenté d'une manière étonnante. — Elle expliquait par signes ce qu'elle rêvait. — La dernière nuit, elle avait été vraiment furieuse ; elle voulait s'en aller, parce qu'elle ne se croyait ni dans son lit ni dans la maison de ses parens ; elle chantait aussi tout haut. — Lui parlait-on, elle répondait juste ; mais bientôt elle retombait dans ses rêvasseries. — La température de la tête paraissait un peu plus élevée que celle du reste du corps. — Quelquefois elle se plaignait de coliques autour du nombril ; son bas-ventre était mou, sans enflure. — Depuis le second jour de sa maladie, elle avait quelquefois huit fois par jour une diarrhée de couleur jaune et d'une très-mauvaise odeur. Chaque fois elle demandait le vase de nuit. — Evacuations assez fréquentes d'une urine brun-rouge, mais toujours peu copieuses. — Depuis le commencement de sa maladie elle n'avait rien mangé et n'avait bu que de l'eau.

Je n'hésitai pas long-temps sur le choix du remède. Elle prit *bellad.* 30, gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, deux cuillerées à thé de suite, et une cuillerée à thé toutes les huit heures suivantes.

Je prescrivis, en outre, une diète sévère, lui permettant tout au plus une soupe au lait ou de la crème d'orge claire, si elle avait faim. Poser la tête sur la paille, le reste du corps dans un lit médiocrement chaud.

J'avais demandé qu'on vînt m'avertir, le lendemain, de son état : mais je n'appris rien pendant plusieurs jours, ce qui ne laissa pas que de m'inquiéter dans ces circonstances.

Le 23, appelé dans le village pour un autre malade, j'allai la voir. — Elle était assise en chemise sur un banc adossé à un mur froid. Je la fis ôter de là à l'instant, et lui fis mettre une camisolle, en avertissant les parens de la vêtir surtout chaudement, et d'éviter qu'elle se refroidît.

Quant à la maladie, on me dit qu'après la seconde dose, la chaleur brûlante avait disparu, et avec elle la rougeur de la peau et le délire. La troisième avait fait cesser la diarrhée, et les selles étaient redevenues normales. Sommeil bon, appétit et urine à l'état normal. La peau se levait par gros morceaux, surtout aux mains, autour d'une oreille et dans l'oreille même. Elle avait eu dans la main une grosse ampoule, qui avait disparu après avoir jeté de l'eau. Je n'en vis plus que la place qui était sèche, ainsi qu'un grand morceau de peau qui s'en détachait. Je ne suppose pas que cette ampoule

unique permette de regarder cette scarlatine comme une scarlatine vésiculaire (voyez *Pathologie et Thérapeutique de Raimann*); c'était plutôt une scarlatine légère.

Elle n'eut pas besoin d'autre remède. Depuis elle n'a pas cessé de se bien porter, à ce que j'ai appris par la suite.

VI. Henri Hahn vint me dire, le 31 janvier, que son fils, âgé de cinq ans, devait garder le lit depuis trois jours, se plaignant de douleurs dans le cou et de difficulté à avaler, avec altération de la voix, soif, etc. Ces douleurs avaient tellement augmenté qu'on ne pouvait plus comprendre ce qu'il disait, et qu'il ne pouvait avaler que de l'eau. Extérieurement, on n'apercevait rien d'anormal au cou; mais il y éprouvait, au toucher, des douleurs.

Depuis la veille, il était tourmenté aussi d'une toux sèche qui ne l'empêchait pas cependant de respirer, ce qui faisait pressentir qu'elle venait plutôt du cou. Peau brûlante et très-sèche, d'un rouge de scarlatine sur les cuisses. Le bas-ventre et le dos couverts de pourpre. — Soif ardente, pas le moindre appétit; souvent des évacuations de couleur blanche, presque toutes les deux heures, depuis deux jours déjà, accompagnées de violentes douleurs, mais momentanées, dans le bas-ventre, depuis la nuit précédente seulement. Au dire du père, l'urine était à l'état normal. — Le malade dormait très-peu, et s'il s'assoupissait, il avait toutes sortes d'imaginations. Il voyait entre autres des ani-

maux, par exemple des chiens, courir devant lui, et croyait devoir les attraper.

Je prescrivis *bellad.* ʒo, gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, à prendre la moitié de suite, le reste le lendemain matin. J'ordonnai en outre, comme pour les autres malades que j'avais déjà eus à traiter, d'enlever les oreillers de plume, etc.

Le 2 février, il n'avait plus ni douleur de cou ni toux. Les douleurs dans le bas-ventre avaient entièrement disparu, et le matin même il avait eu une selle normale. Tache rouge sur la joue droite. Sommeil paisible, sans délire, soit très-faible, appétit assez bon. L'exanthème était sec, la rougeur de la peau disparaissait. Dès lors les médicamens devenaient inutiles.

P. S. Le malade fut bientôt parfaitement guéri. Je ne sais si la desquamation s'opéra régulièrement, ni s'il a eu quelque rechute.

Je vais parler maintenant de quelques maladies, suite de la scarlatine, chez des individus que je n'avais pas traités auparavant.

Je les place ici, parce qu'elles forment comme un lien entre la vraie fièvre scarlatine et des maladies aiguës d'une autre espèce qui sévissaient en même temps qu'elle.

I. Je vis, le 23 janvier, l'enfant de Jean Eitel Keil, petit garçon de trois ans, et j'appris ce qui suit :

Depuis quinze jours il avait une fièvre scarlatine bien caractérisée, ce qui ne l'empêchait pas de courir le plus souvent par la chambre. On voit déjà que la maladie

n'était pas fort grave. Mais le résultat de cette imprudence de ses parens fut que l'exanthème ne put se former convenablement, ni la desquamation s'opérer sans trouble (en beaucoup d'endroits la desquamation ne fut que membraneuse); aussi fut-il bientôt atteint d'une maladie plus violente que la première.

Depuis trois jours, l'enfant était au lit, où il lui était aussi difficile de se remuer alors, qu'il avait été difficile de l'y mettre quelque temps auparavant. Il se plaignait de maux de tête et de douleurs dans le bas-ventre. Bas-ventre enflé, mais ne paraissant pas douloureux à la pression du doigt. Respiration accélérée, pénible, courte et interrompue. Toux fréquente, sèche. Peau rude, sèche, légèrement rouge, pâissant à la pression du doigt, etc. Pouls accéléré, tendu, soif ardente, presque pas d'appétit, selles dures, paresseuses; constipation depuis trois jours. Peu de sommeil, interrompu à chaque instant. A peine avait-il fermé les yeux, qu'il appelait sa mère avec angoisse.

Je fis enlever les oreillers de plume et prescrivis une diète convenable, etc.; après quoi, je lui fis prendre *aconit.* ʒo, gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, la moitié de suite, à trois heures après-midi, le reste huit heures après.

25 janvier. L'avant-veille au soir, selle sèche, dure. La veille au matin, l'enfant se trouvait mieux, motif pour lequel on ne donna pas de ses nouvelles. Dans l'après-midi, les douleurs de poitrine augmentèrent de nouveau, et continuèrent ainsi toute la nuit, disparais-

sant un instant pour reparaître bientôt après. Vers les huit heures du matin, pour la première fois, depuis la veille dans la matinée, il demanda à manger, et mangea quelques bouchées d'une beurrée. Dans cette période d'exacerbation, il avait oublié jusqu'au sucre qu'il aimait cependant beaucoup. Fréquens accès de toux sèche, respiration excessivement accélérée et pénible. Peau encore rude, mais sans rougeur. La veille, sueur abondante au front. Les autres symptômes étaient restés les mêmes que le 23.

Dans ces circonstances, je renouvelai la dose *aconit* 30 gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, une cuillerée à thé toutes les six heures.

27 janvier. L'avant-veille, aussitôt après avoir pris la première dose, le malade eut une selle encore plus dure qu'auparavant; mais la nuit il en eut une toute claire. Dès lors ses selles n'avaient pas plus de consistance; du reste, il n'en avait que trois par jour. — Douleurs dans le bas-ventre. Il indiquait la région de l'estomac comme la place douloureuse. Respiration toujours pénible, mais accès de toux plus rares, plus faciles, humides. Au cou et aux mains, la peau se levait par morceaux. Sur le reste du corps, peau plus unie; mais toujours sèche, à l'exception de celle de la tête, qui était plutôt humide. Il ne buvait pas beaucoup, mais il avait plus d'appétit et mangeait des beurrées, de la crème d'orge, etc. Il avait très-bien dormi les deux nuits précédentes. Je prescrivis *bellad.* 2/30.

Le 1^{er} février, la toux était moindre, la respiration

encore accélérée, mais plus facile. Il se plaignait encore de douleurs dans le bas-ventre. Chaque jour, deux selles de la consistance de bouillie. Depuis quelques jours, les extrémités inférieures jusqu'aux genoux étaient rouges et enflées, enflure élastique. Une enflure au visage disparut bientôt. Transpiration générale ; urine claire, soif modérée. Éveillé, il grinçait les dents. Le jour, il dormait long-temps d'un sommeil paisible ; la nuit, son sommeil était agité ; il tressaillait souvent et appelait sa mère.

La diminution des douleurs de poitrine, ainsi que des autres souffrances en général, après l'administration de la belladonne, les maux de ventre, la couleur rouge des parties œdémateuses, tout cela justifiait le choix que j'avais fait de ce remède. Je prescrivis donc de nouveau *bellad.* 30, gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, la moitié de suite, le reste le lendemain matin.

Le 4, il souffrait encore de la poitrine. Le bas-ventre douloureux et très-enflé, ainsi que la face. Quant à l'enflure des pieds, le messager ne put rien m'en dire, ainsi que de beaucoup d'autres choses. Urine semblable à de la bière. Selles normales. Plus d'appétit, soif assez vive, peau de nouveau sèche.

Je ne pus savoir si quelque chose était venu troubler la marche de la guérison : il fallait le croire cependant. Peut-être qu'en s'agitant dans son lit, il s'était découvert et refroidi, ce qui avait dérangé les fonctions de la peau et causé cette exacerbation. Quoi qu'il en soit, une influence extérieure nuisible devait avoir occasionné

cette rechute. Il était plus naturel de le supposer que de vouloir en rejeter la faute sur le médecin. Quand toutes les fonctions se font régulièrement, quand la peau est généralement active, et prouve, par son activité même, qu'elle sort victorieuse d'une longue lutte, quand ces symptômes favorables ne sont pas amenés de force, mais simplement par l'appui donné aux forces de la nature, on peut prétendre en toute assurance, en cas de rechute, que quelque influence nuisible en est la cause.

Les symptômes hydropiques commençant à se développer, je donnai *bryon*. 30, gutt. 1, dans deux cuillerées d'eau, une cuillerée toutes les six heures.

12 février. Jusque-là point de nouvelles. Je conviendrais de mon inquiétude pendant ce temps. Je ne pouvais songer à une guérison totale. Je ne pouvais non plus aller voir les parens. L'enfant était-il mort? — avait-on appelé d'autres médecins?

Je fus donc heureux d'apprendre ce qui suit. Pendant les deux jours qui avaient suivi la première dose *bryon*., le malade avait constamment été en transpiration. L'évacuation d'urine avait beaucoup augmenté, l'urine elle-même était claire; la respiration plus libre, on pouvait dire normale; la toux moins fréquente et accompagnée d'expectorations faciles de glaires blanches. Quelques douleurs encore dans le bas-ventre. Sommeil très-bon dans les derniers temps; selles normales; plus de soif, bon appétit. L'enflure avait entièrement disparu. Corps comme exténué. Mais, au dire des parens, l'amélioration

avait été frappante, et, pour ainsi dire, visible depuis l'administration de la dernière dose.

L'expectoration me décida à choisir *calcar. sulphur.* gr. 3, mêlé à *sacch. lact.* scrup. 5, deux doses d'un demi-grain, à prendre une le jour même, l'autre le surlendemain au soir.

Le 17, l'enfant courait gaiement par la chambre. Il n'éprouvait plus aucune douleur, à l'exception d'une toux légère, accompagnée d'expectoration glaireuse, beaucoup moindre d'ailleurs qu'auparavant.

Je prescrivis de nouveau *calcar sulphur.* gr. 1/2.

24 février. Depuis huit jours, le malade toussait davantage; la toux était souvent tellement forte qu'il vomissait ses alimens. Le bas-ventre enflé. Tous les jours dans l'après-midi, on remarquait en lui de l'abattement et plus de malaise.

Deux doses *bryon. gutt.* 1, à deux ou trois jours d'intervalle, opérèrent en peu de jours une guérison complète, à ce que j'ai appris depuis.

J'ai vu cet enfant à la fin de mai. Il jouissait alors d'une santé parfaite et était gai et content. Plus d'une fois ses parents avaient douté qu'il guérit jamais.

J'arrive à présent à quelques maladies que j'ai eues à traiter en même temps que la scarlatine. Je commencerai par celles qui offrent avec cette fièvre le plus d'analogie.

I. Jean Pløetz, âgé de quinze ans et demi, robuste, ayant joui jusque-là d'une bonne santé, était allé, cinq jours auparavant, sans éprouver le moindre malaise, à

un village voisin, éloigné de deux lieues, où il avait passé la nuit à danser et à se réjouir avec quelques amis. Il n'avait commis aucun excès, ni en fait de boisson ni en fait de danse ; il s'était, le plus souvent, contenté de regarder les autres ou de faire de la musique. Il n'avait non plus éprouvé aucun désagrément. Le lendemain, à son retour, il s'était plaint de maux de tête, avait vomi des matières liquides vertes, et, le soir même, s'était mis à divaguer. Dès le lendemain, il était hors de lui. Plus d'une fois, il sauta de son lit, parlant à des gens qu'il croyait voir, les injuriant, etc. Ses vomissemens avaient continué jusqu'à la veille. Depuis deux jours, selles fréquentes, aqueuses, d'une odeur détestable, précédées de horborygmes dans le bas-ventre ; il lâchait sous lui. Depuis la veille, son délire furieux s'était changé en délire murmurant. Il était alors couché, les yeux fermés comme s'il dormait, la bouche toute large ouverte, murmurant des paroles inintelligibles, et priant quelquefois d'une voix distincte.

Quand sa mère lui demandait s'il voulait uriner, il répondait que oui, mais il ne pouvait rien faire. Respiration accélérée, difficile, râlante ; pas de toux, etc. Ni appétit ni soif, apathie générale. La face inondée d'une sueur froide ; la joue droite bleuâtre.

On vint me consulter, le 25 janvier, avant midi. Je donnai une dose *hyosc.* à prendre de suite. Comme je devais aller, à midi, à Hattenrod, je me promis de l'aller voir moi-même. Je ne fus nullement étonné d'apprendre qu'il était mort, même avant le retour du messager.

Le cadavre était couvert de taches et de lignes bleues, comme celui d'un homme mort d'apoplexie ou de quelque maladie pareille. Les assistans déclaraient que c'était la scarlatine.

Epicrise. Que cette maladie ait été un mal de tête d'une espèce inflammatoire, c'est ce dont ne douterait pas toute personne qui ne serait pas habituée à classer tous les cas pareils dans la catégorie des fièvres nerveuses. Elle ne douterait pas davantage que la mort n'eût été imminente avant même qu'on fût venu me consulter. Mais le malade ne portait-il pas déjà en lui, avant sa partie de plaisir, le germe d'une fièvre scarlatine qui, arrêtée dans son développement, se serait jetée sur le cerveau affaibli par la veille et surexcité par la joie ? — C'est une question qui offrirait matière à la polémique sous le rapport pathologique.

II. Je fus appelé le 9 janvier auprès du fils de Jean Henri Hahn, enfant de dix-huit mois. La veille dans la matinée, ses parens avaient remarqué en lui un grand abattement; ses membres tremblaient quand il voulait se lever, ses yeux étaient tout troubles. Tel fut son état pendant toute la journée. Dans la nuit, il eut des crampes pendant lesquelles il heurtait ses pouces, tremblait continuellement de tout son corps; les crampes passées, il cria beaucoup. Le jour même avait paru au côté gauche du cou, surtout dans le voisinage de la mâchoire inférieure, une enflure considérable, dure, d'un rouge de fièvre scarlatine, sur laquelle on avait

placé un sachet de camomille. Son palais était d'une chaleur brûlante.

Je commençai par faire enlever le sachet et par prescrire une diète convenable à la mère, qui le nourrissait encore. Je lui défendis surtout les alimens échauffans ou acides. Puis je donnai *aconit*. 50, gut. 1, dans deux cuillerées d'eau, dont on devait lui faire prendre aussitôt deux cuillerées à thé, et une cuillerée toutes les trois heures suivantes.

P. S. Dès le lendemain l'abcès du cou s'ouvrit, jeta un bon pus, et le malade guérit promptement.

N. B. Qu'on n'oublie pas que je ne fais mention de cas aussi peu importans qu'afin de mettre à même de tirer des conséquences justes sur le genre de la maladie et sur ses rapports pathologiques.

III. Le 10 janvier, Jean Braun vint me consulter au sujet de son fils âgé de vingt-et-une semaines. Depuis la veille, il criait beaucoup et avait de l'enrouement et une toux sèche qui lui causait des douleurs dans le cou. En criant, il était agité, frappait des mains, relevait la tête. Respiration accélérée, sans être pénible.

Je lui donnai *aconit* 50, gutt. 1, dans une cuillerée d'eau, une cuillerée à thé toutes les six heures.

Le 11, je le vis moi-même. Sa mère me dit que son cou allait beaucoup mieux, mais qu'on s'apercevait bien qu'il n'était pas encore tout-à-fait libre. Du reste, l'enfant jouait et était beaucoup plus gai. Depuis la veille, il avait eu encore une selle verte.

Comme il restait encore une cuillerée du médicament,

je la lui fis prendre, ne jugeant pas à propos de changer de remède.

Le 12, on me vint dire qu'il avait été très-agité et très-méchant la veille au soir ; il cherchait, par exemple, à égratigner les personnes qui le portaient. Toute la nuit, il n'avait pas cessé de crier, il avait fallu le tenir constamment sur les bras. Je prescrivis *chamom.* 12, gutt. 1.

P. S. Il fut bientôt parfaitement guéri, et n'a plus été malade depuis.

IV. Le fils de Frédéric Schefenstein, âgé de vingt-deux semaines, souffrait depuis huit jours d'une toux accompagnée d'engouement de poitrine et de diarrhée, lorsque j'allai le voir le 30 décembre. Il avait eu auparavant les varicelles qui étaient sèches alors.

Depuis quelques jours la toux était devenue très-forte et l'embarras de la poitrine avait atteint le plus haut degré ; il était difficile de comprendre comment il était encore en vie. A chaque aspiration, qui était d'ailleurs très-pénible, la poitrine faisait un bruit affreux. Selles innombrables, de couleur verte. Palais brûlant. Il avait grand plaisir à têter ; mais la difficulté de respirer l'en empêchait. Il sommeillait quelque temps, sans pouvoir dormir cependant.

Je croyais à peine qu'il fût possible de le sauver. Cependant je lui fis prendre *calcar. sulphur.* 30, gutt. 2, dans trois cuillerées d'eau, une cuillerée à thé toutes les deux heures.

Le 2 janvier, j'allai le revoir et le trouvai sensible-

ment mieux. L'embarras de la poitrine était moindre, ainsi que la difficulté de respirer. Il était mieux et avait un sommeil plus tranquille. Plus de diarrhée depuis le 31. Constipation. Cependant le matin même la diarrhée avait reparu, moins fréquente néanmoins et de couleur jaune. Reste à savoir si elle serait revenue dans le cas où l'on m'aurait donné plus tôt de ses nouvelles et où j'aurais pu par conséquent lui administrer les remèdes convenables.

Je réitérai *calcar. sulphur.* 30, gutt. 1, dans trois cuillerées d'eau, deux cuillerées à thé aussitôt, et ensuite une toutes les heures.

P. S. Au bout de deux jours, il n'éprouvait plus que quelques douleurs dans la poitrine; la guérison fit des progrès rapides, et en peu de temps il devint gai et rieur.

V. Le 27 janvier, on vint me consulter au sujet de la femme de Louis Labicht, âgée de quarante-cinq ans. — L'avant-veille, à l'enterrement de son fils, le jeune Plaetz dont nous avons parlé plus haut, et dont la mort l'avait beaucoup affectée, elle s'était refroidie et avait même été trouvée étendue sans connaissance dans sa cuisine. La veille, elle s'était plainte d'un abattement général et de la diminution de son appétit. Vers le soir, elle avait senti des douleurs dans le bas-ventre, qui lui durèrent toute la nuit, à de courts intervalles près. Elle avait en même temps une diarrhée aussi claire que de l'eau, de couleur rouge, comme du sang pur. Cette diarrhée augmenta dans la nuit et se joignit à de grandes

douleurs. Elle ne put que fort peu dormir. La malade gardait le lit, se plaignait d'un sentiment de froid, mais n'avait pas soif.

Je lui fis prendre *mercur. sublim. corros.* 16, gutt. 2, dans une cuillerée d'eau, la moitié le matin même, le reste le soir.

Le 28, ses selles étaient devenues plus rares et les douleurs moindres. Elle n'en avait eu qu'une la nuit précédente et avait assez bien dormi.

Je répétei *sublim.* 16, gutt. 1. Elle n'eut pas besoin d'autre remède pour guérir promptement.

Supplément. A cette occasion, je veux parler encore d'un homme attaqué de la fièvre scarlatine que j'eus à traiter à une époque où un grand nombre d'adultes avaient dans ce village des inflammations de gosier et des abcès dans le cou, tandis que les enfans souffraient plutôt d'exanthèmes aigus, qui, pour la plupart, paraissaient provenir de la rougeole. Il y eut cependant aussi dans le nombre des exanthèmes qui avaient l'apparence de miliaires. Dans ce dernier cas, l'exanthème couvrait tout le corps. J'ai peu vu de ces malades, ceux que j'ai eus à traiter, je les ai traités comme atteints de la rougeole.

Les rapports de la scarlatine et de la rougeole sont connus; plusieurs médecins même ont considéré la dernière comme une espèce dégénérée de scarlatine.

Rigoureusement parlant, elles ont des formes diverses, quoiqu'on ne puisse nier qu'elles ont aussi beaucoup d'analogie. (*Voy. HYGEA, t. IV, pag. 433. Doct. Gr.*)

Le malade dont je parle était un boulanger d'Eber-

stadt, nommé Buss, et âgé de quarante-deux ans. Depuis long-temps il souffrait de la poitrine. Il avait, entre autres, de fréquens accès de toux accompagnés d'expectoration, et ne pouvait pas être regardé en général comme jouissant d'une constitution très-robuste.

Le 1^{er} juillet 1834, on vint me consulter à son sujet. Quatre jours auparavant, occupé à travailler dans les champs, et inondé de sueur, il avait été percé jusqu'aux os par la pluie, il avait éprouvé aussitôt des frissons. L'avant-veille, il avait ressenti des douleurs dans le cou. Cou enflé, voix faible, courts accès de toux, respiration pénible, température de la peau élevée, etc.

Douleurs dans tous les membres, comme s'ils eussent été rompus. Il ne mangeait ni ne buvait, dormait beaucoup et avait une espèce de diarrhée. Je lui prescrivis *aconit.* 1/30.

2 juillet. Cou enflé et douloureux dans la région du larynx, impossibilité presque absolue d'avaler. Voix enrouée. Toux encore douloureuse, mais accompagnée d'une expectoration facile de glaires blanches. La face, la poitrine, les bras, le bas-ventre et les cuisses jusqu'aux genoux, couverts d'une rougeur de scarlatine unie et un peu enflés. Il ne sentait pas du tout ses jambes. Il avait alors soif, délire, etc. Urine d'un brun rouge comme de la bière brune. Pas de selles depuis la veille à midi. Je lui donnai *bellad.* 1/30.

Le 3, il avait craché un morceau de glaire blanche, et depuis ce moment la déglutition était plus facile; cependant il éprouvait toujours des douleurs dans le cou

ainsi que dans le bas-ventre ; mais il ne pouvait bien les décrire. La rougeur s'était répandue sur tout le corps, ses jambes n'étaient plus insensibles, il avait la peau brûlante et sèche. Très-peu de sommeil, mais plus de délire. Je ne crus pas devoir lui faire prendre de remède.

Le 4, à six heures du matin, on vint me dire que la veille après midi il ne s'était plaint que d'avoir la peau tellement brûlante qu'il ne pouvait rester au lit. Il s'était donc assis. Les efflorescences n'avaient pas tardé à pâlir. La nuit, il n'avait pu dormir et n'avait pas cessé de divaguer. Il s'imaginait voir des personnes étrangères qu'il ne pouvait souffrir ; aussi voulait-il se lever pour les chasser. Dès qu'un pareil accès était passé, il se rappelait fort bien ce qu'il avait vu dans son délire et savait qu'il avait divagué. Douleurs continues et chaleurs plus ou moins grandes dans la tête. (C'était évidemment un métaschematisme au front, selon Wendt, ou une métastase, selon d'autres). Les douleurs du cou et la toux enrouée n'avaient point cessé ; cependant les premières paraissaient moins fortes en général et il n'existait plus d'enflure. Les bras, surtout le droit, étaient insensibles. Je donnai *bellad.* 1/50 (1).

Sa famille effrayée me pria de voir moi-même ; j'allai donc le visiter le soir, afin de juger de l'effet du remède.

Je le trouvai, à sept heures du soir, au lit, tout

(1) Il aurait mieux valu continuer plus tôt à l'administrer. Dr. G.

joyeux, possédant toute sa connaissance et l'esprit aussi lucide que possible. Il lui semblait avoir senti le matin la poudre agir dans toutes ses parties souffrantes. Bientôt après s'était déclarée une transpiration générale qui avait continué toute la journée, au point qu'il avait dû changer trois fois de chemise, ce qu'il avait fait avec les plus grandes précautions. L'éruption cutanée avait un peu reparu, sans avoir cependant la vive rougeur d'au-paravant, parce qu'elle était déjà dans sa période de décroissance. Ses membres avaient recouvré leur sensibilité naturelle; il n'éprouvait plus de douleurs nulle part; seulement il était encore tellement faible qu'il ne pouvait rien porter à sa bouche sans que ses mains tremblassent. Il avait quelques aphthes sur la langue, qui était naturellement épaisse, mais qui devait avoir été enflée dans les derniers jours. Elle était d'ailleurs très-sensible, en sorte que des pruneaux cuits dans de l'eau pure, lui causaient des douleurs mordicantes; aussi ne pouvait-il en manger, quelque envie qu'il en eût.

- La peau de sa langue et de son cou levait par grands morceaux. La voix était tout-à-fait pure, sa tête libre. Il expectorait sans grands efforts une grande quantité de glaires sans goût, ce qui lui soulageait la poitrine. L'enflure des pieds avait disparu; l'urine était moins foncée, le pouls normal, la soif modérée.

Il s'exprimait ainsi en parlant de son délire : « Si mes rêves avaient été vrais, si surtout les personnes que je croyais voir avaient été là, assurément je les aurais tuées, car jamais je ne m'étais senti transporté d'une fureur pa-

reille. Il pensait dormir paisiblement la nuit suivante.

Dans ces circonstances, je ne voulus pas administrer d'autre remède, craignant de troubler les effets de la belladonne.

Le 5, j'appris qu'aussitôt après mon départ, il s'était mis à divaguer de nouveau. Il avait été très-agité toute la nuit, s'était levé, s'était habillé, avait voulu sortir, etc. On n'avait pu le retenir qu'avec peine. Il croyait qu'il y avait dans son lit de petits démons qui le pressaient, le pinçaient, le battaient. Soif ardente. Depuis le matin, plusieurs points rouges avec des boutons de miliaire blanche sur la peau. Ainsi la scarlatine lisse s'était changée en scarlatine miliaire. La peau de l'intérieur des mains tombait par morceaux. Yeux enfoncés et entourés de cercles bleus. Je lui donnai une dose *aconit*. ʒo à prendre aussitôt, et une dose *bellad.* ʒo six heures après.

Le 6, on me fit dire qu'après l'aconit, l'efflorescence s'était étendue sur tout le corps. Le malade restait au lit; mais il était très-agité, parlait beaucoup, faisait grand bruit. On lui avait donné alors *bellad.*, comme je l'avais prescrit. Une heure après, il s'était endormi, et avait dormi deux heures. Pendant son sommeil, il avait murmuré des paroles, inintelligibles, mais le plus souvent il avait dormi profondément et en ronflant. Depuis deux heures du matin jusqu'à huit heures, il n'avait pas eu de délire. Une chose remarquable, c'est que ce jour-là il ne se rappela pas du tout

ce qu'il avait rêvé la veille, ce qui ne lui était pas encore arrivé jusque-là, tandis qu'il se souvenait parfaitement des paroles raisonnables qu'il avait dites dans les intervalles. Peau de nouveau humide, le pourpre commençait à se couvrir de croûtes au milieu de vives démangeaisons de la peau. Urine plus abondante qu'auparavant. Les yeux voyaient de nouveau fort bien. Je lui fis prendre *sulphur* 1/30. (*Voy. Rau, Valeur de la médecine homœop. Dr. G.*)

10 juillet. Depuis quatre jours plus de délire. Il pouvait se promener par la maison; seulement il avait encore un mal de tête qui augmentait quand il parlait, et qui lui causait de légers vertiges. — Sommeil plus continu, plus fréquent, tranquille, rafraîchissant; voix pure. Soif toujours un peu forte, appétit assez bon; depuis trois jours une bonne selle chaque jour, urine brunaâtre. — Visage défait; la faiblesse et l'abattement ne lui permettaient pas de marcher beaucoup. Quelquefois transpiration modérée, vives démangeaisons à la peau, desquamation générale par petites écailles. Toux accompagnée d'une expectoration de glaires difficile. — Afin de prévenir une inflammation de cerveau et une rechute, je lui donnai deux doses d'*aconit* pour le jour même et le lendemain.

Le 12, il se trouvait en général beaucoup mieux et pouvait marcher avec moins de peine, en sorte que ce jour même il alla à une ferme à vingt minutes de distance. Cependant il se plaignait encore de maux de tête, surtout de déchiremens et de vertiges en parlant; faiblesse, etc. — Je donnai *bellad.* 1/30.

Le 22, sa tête était tout-à-fait libre, son sommeil bon. Toux légère accompagnée d'expectoration plus rarement qu'auparavant. La poitrine en général plus libre qu'avant sa maladie. Entre le creux de l'estomac et le nombril, où il y avait un peu d'enflure, élancement et pressions, en marchant ou en se remuant. Les pieds jusqu'aux chevilles, enflés, œdémateux; mais depuis le matin, l'enflure avait disparu. Faiblesse; soif, selles paresseuses; mais sécrétion d'urine normale, et bon appétit. Je prescrivis *bryon.* ʒo.

Le 27, les douleurs dans le bas-ventre avaient disparu; selles régulières. Plus d'enflures dans les jambes, mais les pieds plus enflés. Je lui donnai *helleb.* 2/12.

Le 4 août, l'enflure des pieds s'était étendue de nouveau jusqu'aux chevilles, et la face avait un peu enflé. Soif, beaucoup de sommeil, mais sommeil peu rafraîchissant, peu d'appétit, toux forte avec expectoration difficile. Il avait trop été au grand air et s'était souvent placé près du four de la maison, et les courans d'air, auxquels il s'était exposé, avaient troublé les fonctions de la peau. — Je lui fis prendre *bryon.* 1/30 (1).

Nota. Tous les restes de la maladie disparurent, et jusqu'à présent le malade jouit d'une santé aussi bonne, pour ne pas dire meilleure, que jamais.

(1) Pourquoi, dans une maladie aussi grave, administrer ces remèdes si rarement et en si petite quantité, que l'hellébore ne produise aucun effet? Cela ne se conçoit pas,

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 8.

Cette feuille contient : 1° un article du docteur Fielitz, sur les principes de l'homœopathie, qui offrirait trop peu d'intérêt à des lecteurs français, parce qu'il suppose des notions assez étendues sur la polémique allemande pour et contre l'homœopathie.

2° La polémique du docteur Müller de Leipzig contre les écrits du docteur Attomyr sur l'homœopathie et son éditeur le dentiste Gutmann de Leipzig.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 9.

1° Suite de l'article du docteur Fielitz.

2° *De la profession de foi des docteurs Griesstich et Schraen*, par le docteur Hartlaub Junior.

Cet article, aussi long que modéré, qui approuve souvent et blâme quelquefois ces messieurs, ne contenant rien de nouveau, nous n'en parlerons pas.

3° *Correspondance et mélanges. Cure homœopathique par le docteur Hirsch, de Prague.*

A la fin de février 1835, M^{me} Podhorsky, célèbre cantatrice, fut atteinte d'un érysipèle à la face, qui, au dire des médecins allopathes, fit métastase sur l'organe de l'ouïe, dont il troubla les fonctions immédiatement et de la manière la plus fâcheuse. Saignées, sangsues, vésicatoires, sinapismes, diaphorétiques et dissolvans, sublimé et aconit à fortes doses; tout fut inutile. Les bains locaux de vapeur, les injections huileuses, puis

savonneuses, n'eurent pas plus de succès. Après neuf semaines de traitement infructueux, la maladie fut déclarée de nature arthritique, et, tout en laissant percer la crainte que la carrière théâtrale ne fût à jamais fermée à la cantatrice favorite, on lui conseilla, en désespoir de cause, les eaux de Tœplitz. Ce fut sur ces entrefaites que je me chargeai du traitement de l'intéressante malade, que je trouvai fort souffrante. Le siège de ses douleurs était principalement dans l'occiput et les oreilles. Elles étaient assez fortes pour l'empêcher de dormir, pour lui ôter l'appétit et pour la retenir au lit depuis plusieurs semaines. Elle était tellement sourde qu'elle ne s'entendait pas elle-même. Je crus que le remède le plus convenable était la teinture de *soufre*, tant en raison de la quantité de mercure dont on avait fait usage, qu'à cause des symptômes de la maladie. Je lui fis prendre ensuite *bellad.*, *pulsat.* et *conium*, en ayant soin de lui laver souvent les oreilles, d'où suintait une mucosité purulente. Ce traitement si simple fut couronné du plus brillant succès; au bout de quinze jours, la malade était radicalement guérie.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 10.

1° Suite de l'article du docteur Hartlaub.

2° *Observations pratiques du docteur Erhart. Rhumatisme au cœur, avec pléthore.*

Kaiser de Knegsdorf, âgé de vingt-quatre ans, grand, fort, robuste, aux joues roses annonçant la santé, qui

avait eu la teigne dans son enfance, une fièvre tiercée, quatre ans auparavant, et de fréquentes congestions à la tête et à la poitrine, n'avait jamais été malade du reste jusqu'à Pâques de l'année passée, où il avait été attaqué d'une violente inflammation de poitrine et de cœur. Il souffrait souvent, depuis cette époque, d'élanemens, de pression, d'angoisses et d'oppression, avec un sentiment comme si son cœur avait augmenté de volume, et de violentes palpitations de cœur, jointes à des secousses jusque dans le cou et la tête, de démangeaisons, de raideur et de froid dans les bras et la cuisse gauche; d'angoisses, comme s'il avait tué quelqu'un, qui ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, qui ne lui permettaient pas même de se coucher. Respiration courte, oppressée, souvent râlante et interrompue. Pouls plein, dur, fréquent. Pesanteur dans la tête, vertige, bruissements dans les oreilles, éblouissemens, sans toux, sans faiblesse, sans maux de tête ni de reins, sans sueur des pieds. Il suait très-difficilement, avait, toutes les nuits, froid au dos et aux jambes, et y sentait des tensions. Les palpitations de cœur cessaient-elles, par hasard, il éprouvait ordinairement des élancemens dans la poitrine avec orthopnée subite; ou bien des déchiremens, des crampes et des tiraillemens dans les testicules (il avait de fréquentes pollutions), ou bien encore des courbatures dans tous les muscles de la jambe. Il s'était déjà fait tirer beaucoup de sang, mais sans déraciner le mal. *Phosphor.* 3/30, le 2, le 3 et le 4 septembre 1835, le guérit radicalement. Jusqu'au mois

de juillet 1836, il n'avait plus éprouvé de douleurs.

3^o *Hépatite chronique guérie par psorin.*

Madame Stabe, de Niederclobicau, âgée de vingt-cinq ans, mariée depuis deux, blonde, d'une humeur gaie et douce, d'un tempérament phlegmatique, d'une constitution lymphatique, sans parler de ses dispositions à la constipation et de sa menstruation peu copieuse, n'avait jamais eu de maladie, pas même d'éruption cutanée. Mais au mois de décembre 1834, dernier mois de sa grossesse, elle fut atteinte d'une hépatite avec crachement de sang. Des sangsues, des saignées, quelques doses de calomel, etc., la rétablirent, à l'exception d'une douleur fixe, profonde, à l'hypochondre droit, laquelle se manifestait par des élancemens et des pressions. Elle avait d'ailleurs un teint d'un jaune gris, un goût amer à la bouche; manque d'appétit, abattement et pesanteur dans les membres, surtout du côté droit. Ces douleurs, tantôt plus, tantôt moins fortes, finirent par le devenir tellement qu'elle dut sevrer son enfant à trois mois. Ses menstrues, qui parurent bientôt après, avec toute la violence d'une hémorrhagie, et accompagnées d'accès de coliques, lui procuraient quelque soulagement; mais, une teinture de cannelle qu'elle prit les ayant arrêtées, les élancemens au côté revinrent aussi terribles que jamais. Bien qu'elle eût, plus tard, ses règles régulièrement, et qu'elles coulissent, le plus souvent, de six à huit jours, noires, visqueuses, mêlées à de gros grumeaux, ces évacuations ne furent pas en état de la guérir. Elle consulta vainement plusieurs médecins, et s'a-

dressa enfin à moi, le 12 août 1835. Sa maladie offrait alors les symptômes suivans :

Vertiges, ondoiemens, tiraillemens et déchiremens dans le front, tintemens, craquemens, bruisse mens et murmures dans les oreilles, et, par suite, ouïe dure; chaleur, rougeur et pression sur les yeux, qui étaient légèrement catarrheux, et le matin un peu chassieux; beaucoup de mucosité dans la bouche et la gorge, langue jaune; goût amer, sécheresse dans la gorge, sans soif, râle continuel produit par les glaires, malaise, rarement de l'appétit, souvent des pressions dans l'estomac, surtout après avoir mangé; douleurs causées par des flatuosités, constipation avec maux de reins, sentiment continuel de vide, de mollesse dans les intestins, enfin douleur profonde dans le foie, augmentée par la pression extérieure, devenant plus forte quand elle se couchait sur le côté droit, et l'empêchant d'éternuer, de rire, de bâiller, de tousser, de respirer profondément, de marcher vite; urine d'un brun foncé formant un dépôt rougeâtre; quelquefois toute la poitrine comme rompue et lui causant des douleurs comme si elle eût suppuré en dedans, surtout des tiraillemens dans l'épaule droite, et s'y fixant principalement quand elle avait bu froid ou toussé. Ces douleurs augmentaient deux ou trois fois par jour. L'exacerbation commençait par un frisson et un tremblement auquel succédait une douce chaleur qui durait de une à deux heures et pendant laquelle elle éprouvait des angoisses mortelles, des angoisses de cœur, une violente oppression et une agita-

tion extrême. Le paroxysme se terminait par une sueur abondante, d'une odeur âcre, visqueuse, accompagnée de frissons, telle qu'elle en avait d'ailleurs toutes les nuits. Haleine toujours courte, la poitrine et le cou serrés aussitôt qu'elle sentait l'odeur de la graisse, toux rare, le plus souvent sèche, accompagnée d'une expectoration peu considérable et difficile; palpitations de cœur très-fréquentes, voix faible, tremblante; les bras et les jambes comme brisés au moindre travail, et le matin, en se levant, tout le corps douloureux, les idées se brouillant facilement, perte de la mémoire. Sommeil profond, même le jour; lassitude et somnolences continuelles, fléchissement des genoux; humeur chagrine, inquiète, irritable, disposition à pleurer et à s'effrayer. Je lui fis prendre le 12, le 22, le 29 août, le 13 septembre et le 1^{er} octobre 1835, *psorin.* 5/50, que j'avais reçu du docteur Stapf, et que je réservais pour les cas les plus dangereux et les plus compliqués.

Psorin. mérite d'être recommandé comme un des premiers et des meilleurs de nos remèdes. Il m'a rendu d'éminens services dans des cas de dyscrasies et de cachexies scrofuleuses, herpétiques, psoriques, de blennorrhées, d'inflammations passives des yeux, du nez, de la bouche, et même de toutes les parties membraneuses, avec disposition à se pustuliser, de suppuration, de démangeaisons et d'exulcération, de dyspepsie, de maladies du foie, de choléra, de lienteries et de diarrhées chroniques, d'inactivité de la peau avec suppression de la transpiration, ainsi que de sueurs colliquatives, de

flueurs blanches, de métrorrhagie et de suppression des règles, de prostration des forces par suite de longues maladies, etc., etc. Il mérite certainement plus que tous les autres d'être étudié et examiné sous les rapports physiologique, pathogénétique et thérapeutique. La principale sphère d'action paraît être le système capillaire et le tissu cellulaire.

Mais pour obtenir de pareils résultats, il faut administrer partout la même préparation, c'est-à-dire employer toujours le remède qui aura été préparé par le même médecin ou pharmacien, et, autant que possible, avec le même alcool.

Vingt-quatre heures après la première dose, la malade vit paraître les règles avec une grande violence, au milieu de faiblesses, de malaise, de crampes à la gorge, d'angoisses et d'insomnie, et huit jours plus tôt que l'époque ordinaire, ce qui ne lui était jamais arrivé. Elles durèrent quatre jours, plus abondantes que jamais, et laissèrent après elles des flueurs blanches qui effrayèrent beaucoup la malade et l'incommodèrent plusieurs semaines, mais qui ne l'affaiblirent en aucune manière. Au contraire, elles hâtèrent sa guérison radicale. L'écoulement n'était que du pus, d'une odeur détestable, épais, d'un jaune verdâtre, en grande quantité le jour et la nuit. Jusqu'à la seconde dose de *psorin.*, l'état général de la malade s'était peu amélioré; la douleur du foie paraissait s'étendre davantage, elle se faisait effectivement sentir alors dans les deux côtés; en outre, pendant plusieurs jours, la malade éprouva une es-

pèce de travail intérieur particulier, des fourmillemens, des picotemens, avec un sentiment de chaleur excessive et une tension plus forte dans tout l'hypochondre droit. Par contre, les vertiges, la mucosité dans le cou, l'amertume et la sécheresse, les battemens de cœur, la sueur et la constipation avaient diminué. Après la seconde dose, les selles devinrent, pour la plupart, glaireuses, mêlées à du sang. Chaque évacuation était accompagnée de violens tiraillemens dans les reins et à l'anus, au point qu'elle devait quelquefois se coucher; une abondante émission de vents la soulageait alors beaucoup. Jusqu'au 29 août, la douleur du foie fut moins sensible au toucher; mais elle se fit sentir davantage entre les épaules, et descendit vers le ventre. Elle diminua, et les exacerbations fiévreuses disparurent presque entièrement; ses règles, le mois suivant, durèrent encore quatre jours, du 8 au 11 septembre; mais elles coulèrent régulièrement, et ne lui firent éprouver aucune douleur. Les fleurs blanches reparurent ensuite, mais seulement par momens; chaque fois la malade se sentait soulagée davantage par cet écoulement. Appétit bon, plus de pression dans l'estomac, plus de sueurs, la poitrine libre; la couleur de la peau et le teint annonçant la santé, pouls de nouveau vif et fort. Le lendemain du jour où je lui fis prendre la quatrième dose, une espèce d'angine tonsillaire vint augmenter de nouveau toutes les douleurs. Toux violente, rhume, salivation abondante, aphthes et abcès sur la langue, les gencives et le palais, s'étendant jusque dans le cou à une assez grande profondeur. Cette

exacerbation se guérit d'elle-même, et dans la nuit du 17 au 18, la toux étant devenue tout à coup humide, la malade cracha pendant plusieurs jours de gros morceaux de mucosité épaisse, sans amertume, mais d'un goût putride, jaune, purulente. Elle prétendait avoir eu, l'année précédente, à la suite d'un refroidissement, un catarrhe tout aussi violent et accompagné d'éjections pareilles, qui lui avait duré cinq semaines, et, depuis cette époque, elle avait toujours souffert dans le bas-ventre. Après la cinquième dose, les règles parurent et coulèrent régulièrement du 6 au 10 octobre. Elle évacua ensuite, le 14, une quantité de pus en gros morceaux, à ce qu'elle m'assura, d'une odeur infecte, au milieu de violens tiraillemens dans les reins et la région des lombes. Dès-lors non seulement la toux et l'expectoration cessèrent, mais les douleurs du foie et toutes les autres disparurent comme par enchantement. Je m'abstiens de toute réflexion sur cette maladie intéressante; je publierai plus tard d'autres observations non moins importantes sur l'effet de *psorin*. (celui que m'avait envoyé auparavant le docteur Hartmann, préparé de *scabies sicca*, était moins énergique), afin qu'on puisse tirer des résultats plus complets d'un nombre plus grand de faits.

3° *Correspondance et mélanges. Extrait d'une lettre de Vienne, en date du 4 juillet.*

Depuis quelque temps, on entendait se plaindre de différens côtés de l'inefficacité de *lycopod.*, *caustic.* et *natr. muriat.*, de quelque manière qu'on les administrât.

Nous sommes cinq médecins qui avons essayé pendant six semaines les effets de *lycopod.* d'abord, et nous pouvons certifier aux incrédules (Griesselich et Trinks) que, bien que nous ne l'eussions pris qu'à *haute dilution*, nous avons parfaitement senti son action sur le canal intestinal, sur les articulations et sur les parties génitales. La première, la seconde et la troisième trituration de *caustic.* (préparée à Vienne) n'ont pas produit le moindre effet sur nous. Quant à *natr. muriat.*, l'expérience est encore à faire, et je promets d'en faire connaître le résultat.

GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DE LEIPZIG, VOL. 9, N° 11.

1° Congrès homœopathique de Magdebourg. Comptendu par le docteur Rummel.

Quoique moins nombreux que ceux des années précédentes, ce congrès n'en a pas moins été important et par l'accord des vues et des résolutions qui y ont été prises, et par la valeur des travaux qu'il a accomplis.

Plusieurs médecins, sur la présence desquels on avait compté, ont écrit pour s'excuser de ne pouvoir y assister, entre autres Rau, Griesselich, Stapf, Trinks, Wolf, Helbig et d'autres.

A la réunion du soir, le 9 août, le directeur fit part à l'assemblée des démarches qu'il avait faites pour donner une plus grande publicité à ses résolutions et pour rendre la réunion plus nombreuse. Il avait engagé les sociétés provinciales du pays de Bade, de la Thuringe, de la Lu-

sace, de la Basse-Saxe, à envoyer des représentans au congrès central. Ceux de la Lusace et de la Basse-Saxe s'étaient effectivement rendus à l'invitation, en envoyant, le premier, le docteur Gross, un de ses membres honoraires, et le second, le docteur Fielitz. Le docteur Griesse-lich, secrétaire de la société de Bade, avait écrit qu'il avait été impossible de choisir un député, parce que la société ne s'assemblait qu'au mois d'octobre ; la société de la Thuringe n'avait pas jugé à propos de répondre.

On lut ensuite les statuts de la société de la Basse-Saxe, qui avait tenu sa première séance le 2 mai, à Schœmingen, et qui avait nommé directeur le docteur Mühlenbein ; vice-directeur, le docteur Hartlaub aîné ; secrétaire, M. le notaire Grotnian.

Le docteur Croserio, de Paris, avait eu la bonté de faire insérer dans plusieurs journaux français l'invitation qu'on lui avait envoyée. Sa lettre fut lue et excita une satisfaction générale en annonçant que le père de l'homœopathie se portait bien. Puis on passa à la discussion des affaires concernant l'Institut homœopathique de Leipzig. On disait que la retraite du docteur Schweikert avait eu pour cause quelques divisions entre les inspecteurs et le médecin en chef ; mais tout s'était arrangé à l'amiable, et sa retraite était tout-à-fait volontaire. Malheureusement le docteur Haubold s'était aussi démis de sa place d'inspecteur ; la place du médecin en chef avait été donnée provisoirement au docteur Fiekel, qu'il s'agissait de remplacer

à son tour d'une manière définitive. On lut les actes qui expliquaient pourquoi le docteur Fiekel avait été nommé à cette place; on lut également la lettre où il exprimait le désir de se retirer. Le congrès y consentit et donna sa place au docteur Hartmann. Mais auparavant il s'était élevé un débat au sujet de la conservation ou de l'abandon de l'Institut lui-même, dont les fonds étaient épuisés. Le congrès se décida pour le premier parti, parce que cet établissement était utile aux progrès de l'homœopathie. On avait espéré d'abord que le gouvernement le prendrait sous sa protection; mais l'on s'était malheureusement trompé; il n'avait rien fait jusque-là. Peut-être se déciderait-il enfin à venir à son secours; sinon, on ne l'entretiendrait plus qu'un an.

Le directeur déclare ensuite que tous les efforts des homœopathes devaient tendre à gagner les médecins à leur cause, s'ils voulaient vraiment qu'elle fit des progrès. Pour cela il est indispensable de la perfectionner de plus en plus sous le rapport scientifique, de séparer les faits bien constatés de ceux qui ne le sont pas, et de publier les premiers dans un langage paisible qui n'ait rien de polémique, dans un journal lu des allopathes. Il lut ensuite *dix-huit thèses pour les partisans et les adversaires de l'homœopathie* (voir les notes), esquissées par le docteur Wolf dans l'intention de faire disparaître les différences entre l'ancienne et la nouvelle médecine, et de les amener ainsi à vivre en paix ou au moins de bien déterminer les points de la discussion.

Ces thèses furent accueillies *unanimentement* comme l'expression véritable des sentiments et des opinions de l'assemblée; le directeur fut chargé de les faire imprimer. Le congrès s'occupe ensuite d'un écrit du docteur Rau contenant également des thèses qu'il se propose de développer davantage dans le nouvel Organon auquel il travaille, et sur lesquelles il demandait l'avis de ses collègues. Malheureusement le temps ne permettait pas de les discuter à fond. La plupart s'accordaient parfaitement avec les choses approuvées déjà par le congrès, quelques uns cependant donnèrent lieu à des objections que quelques membres se réservèrent d'examiner plus tard.

On lut ensuite une lettre de Griesselich (*voyez les notes*) qui mérita l'approbation générale par les vues qu'elle contenait sur la réconciliation des partis et sur bien d'autres choses encore. On se plut aussi à reconnaître la justesse des vues de ce critique; mais on s'accorda à blâmer le ton et les armes qu'il employait dans la lutte, son manque de piété envers Hahnemann, sa fureur de détruire, sans pouvoir rien mettre à la place de ce qu'il renversait.

Une lettre du docteur Müller (*voyez les notes*) annonçait au congrès la fondation à Leipzig d'une association libre de médecins pour l'homœopathie, et lui demandait son concours. L'assemblée, en majeure partie, pensa que les thèses qu'elle venait d'approuver témoigneraient assez qu'elle avait la même tendance que l'association nouvelle; elle lui souhaitait tout le succès pos-

sible, mais elle ne voyait pas de nécessité de se séparer du congrès central (1).

Ce fut le 10 qu'eut lieu la séance publique. Le directeur l'ouvrit par un discours (*voyez les notes*) où il passa rapidement en revue tout ce qui avait été fait l'année passée, et où il invita l'assemblée à se choisir pour l'année prochaine un autre directeur et un autre lieu de réunion. On s'occupa aussitôt de ce dernier point, mais on ne put tomber d'accord, et l'on décida que le choix du lieu où s'assemblerait le congrès futur serait laissé au nouveau directeur.

Le docteur Elwert de Hildesheim donna ensuite lecture de quelques observations pratiques tendant à prouver que dans la règle les doses à basse dilution de 1 à 8 gouttes produisent le plus d'effet. (*Voyez les notes.*)

Le docteur Mühlenbein lut quelques notices qui contenaient d'intéressantes histoires de maladie (*voyez les notes*), et le docteur Schneider, dans une déduction fondée sur des bases inébranlables, prouva que les maladies mentales ont une origine somatique, que l'âme elle-même ne peut jamais être malade, que par conséquent dans des cas pareils le traitement somatique est d'une importance plus grande que le traitement psychique. Il cita à l'appui de ses assertions deux cures qu'il avait opérées.

(1) Il paraît y avoir un malentendu. L'association n'a pas voulu se séparer du congrès, mais se mettre vis-à-vis de lui dans les mêmes rapports que les autres sociétés.

Après lui le médecin-vétérinaire de la cour de Brunswick, Schumann, lut quelques observations pratiques sur l'hématurie des bêtes à cornes.

Le docteur Elwert prit de nouveau la parole et expliqua pourquoi les homœopathes n'envoient pas aussi souvent leurs malades aux bains que les allopathes. Puis le directeur soumit à l'assemblée une *nouvelle pharmacopée homœopathique* que le pharmacien Gruner de Dresde lui avait envoyée avec le prix courant de ses remèdes, ainsi que quelques échantillons des médicamens préparés par lui. (Voyez les notes.)

Le député du congrès de la Lusace proposa d'examiner ces remèdes et de publier en même temps la meilleure manière de les préparer. Cette proposition fut reconnue très-importante; mais on décida qu'on abandonnerait ce soin aux sociétés provinciales, puisque tout ce que le congrès central avait essayé de faire jusque-là sous ce rapport était resté sans résultat. On fit remarquer en même temps que la société de la Basse-Saxe s'était chargée de l'examen du *kali nitricum*. Après avoir réglé et signé les comptes du caissier, invité les assistants à souscrire pour un buste de Hahnemann, et avoir présenté au congrès la seconde livraison de Héraclide dont le docteur Helbig lui faisait hommage, le président leva la séance.

Le lendemain seulement arrivèrent deux traités destinés à la lecture publique, un du docteur Hoffendahl sur la guérison des crampes d'estomac et de l'épilepsie,

l'autre de M. Starke sur l'établissement d'une pharmacie centrale. (Voyez les notes.)

2° Notes. Thèses du docteur Wolf.

I. *Similia similibus curantur.*

II. L'application de ce principe à la guérison des maladies n'est pas facile.

III. L'homœopathie ne repose pas sur l'absence de toute base scientifique, comme on l'a prétendu à tort de quelques assertions de Hahnemann.

IV. Si nous regardons l'ensemble des symptômes comme une indication, nous prenons ce mot dans l'acception la plus large et pour faire entendre que nous n'admettons aucune hypothèse dans le traitement des maladies.

V. Des symptômes semblables du médicament et de la maladie ne se guérissent pas entre eux, mais des maladies pareilles produites par les remèdes guérissent les maladies naturelles. Il ne suffit donc pas pour guérir de comparer sans discernement les symptômes du remède et de la maladie.

VI. Les homœopathes ne regardent pas les symptômes comme la maladie elle-même; ils distinguent avec soin les symptômes essentiels et les symptômes purement accidentels.

VII. L'assertion qu'on ne peut reconnaître l'essence d'une maladie, se rapporte seulement aux changemens dynamiques et non aux changemens matériels que nous observons avec soin, sans oublier que le côté dynamique

est le côté dominant et le plus souvent le plus accessible au médecin.

VIII. La guérison homœopathique est une cure causale.

IX. L'assertion du contraire repose sur un malentendu volontaire. Nous éloignons la *causa occasionalis*, si c'est possible. Ni l'ancienne ni la nouvelle école ne peuvent prendre pour objet du traitement l'essence de la maladie, puisqu'elle est absolument inconnue. La différence que l'on a voulu établir sous ce rapport entre les deux méthodes, a pour base une erreur.

X. L'homœopathie n'est pas un traitement symptomatique dans le sens de l'ancienne école.

XI. Les connaissances médicales préliminaires sont indispensables aux médecins homœopathes.

XII. La doctrine de la psore, par laquelle on a cherché à expliquer l'opiniâtreté de bien des maladies, contient, à côté de quelques assertions non démontrées, beaucoup de choses vraies ; mais c'est précisément pour ce motif qu'elle n'est pas généralement admise par les homœopathes.

XIII. Tout en ne méconnaissant pas les nombreuses imperfections des essais faits jusqu'à ce jour, nous devons reconnaître comme toujours nécessaire, pour arriver à la connaissance de la véritable force des remèdes, l'essai des médicamens sur des personnes bien portantes d'abord, et ensuite sur des malades.

XIV. Sans vouloir nier qu'on puisse guérir homœopathiquement avec les doses ordinaires, l'expérience nous

force à avouer que les dilutions sont excellentes, quelquefois même nécessaires. Elle nous a démontré d'une manière incontestable que même les très-hautes dilutions sont encore efficaces. Nous ne désapprouvons pas les tentatives d'explication données à ce sujet ; mais nous ne nous considérons pas comme liés par elles, et nous devons repousser toutes les conséquences qu'on en a tirées, comme, par exemple, qu'il ne faut administrer le remède qu'à la 50^e dilution, etc.

XV. On ne peut déterminer d'avance le temps qu'agira un médicament.

XVI. Nous ne maudissons pas l'ancienne médecine, et nous ne prétendons pas qu'il faille renoncer dans tous les cas à plusieurs de ses remèdes, par exemple, à la saignée.

XVII. Nous ne partageons pas l'opinion de Hahnemann sur l'inefficacité de la force médicatrice de la nature, et nous ne croyons pas que, sous ce rapport, il existe une sérieuse différence entre les deux écoles.

XVIII. L'homœopathie ose demander qu'on ne la juge que telle qu'elle est actuellement ; on ne peut donc nous objecter que nos vues diffèrent en plusieurs points de celles de Hahnemann. Le but de ces thèses est de faire sortir les différences réelles qui existent encore (1).

(1) Nous espérons qu'on ne jugera pas ces thèses d'après ce maigre extrait, mais qu'on attendra l'impression de l'original.

Lettre du docteur Griesselich.

Salut d'abord à tous mes dignes collègues !

Hors d'état d'assister au congrès de 1836, je ne puis me dispenser de vous écrire quelques lignes pour vous dire combien je désire que vos travaux réussissent, et cela d'autant plus que ce congrès de 1836 est destiné à amener une réconciliation entre les partis. Je pourrais avoir l'air de ne pas vouloir m'y prêter, si je ne faisais pas de mon côté quelques pas vers elle. Je désire du plus profond de mon cœur que cette réconciliation puisse avoir lieu, et je la crois possible, mais moins cependant que désirable. Sans m'arrêter aux étroites questions scientifiques qui font le sujet de la querelle, et qui n'ont à attendre de solution que d'observations faites de sang-froid et sans préjugés, je veux rappeler l'attention du congrès pour un instant sur ce qui, à mon avis, devait précéder la réconciliation dans le sens étroit du mot, sur ce à quoi on devrait s'entendre, pour que cette réconciliation devint un engagement moral. Nous sommes tous d'accord sur le but, mais nous différons sur les moyens. Il sera difficile de concilier jamais des vues aussi opposées et de ramener ainsi l'heureux âge d'or. Cependant il serait possible de s'entendre sur des points généraux.

Je crois d'abord qu'il faudrait laisser de côté cet étroit esprit de coterie et ne pas tuer le général par le particulier. Confessons (tout haut) que c'est un pareil esprit qui nous a désunis ; que tel ou tel ne veuille pas

dominer et donner le ton, qu'il examine de près les motifs de sa conduite, et qu'il confesse « ce qui en lui est coutume, ce qui est conviction ». La *prescription* ne s'est pas établie seulement dans l'ancienne médecine, elle s'est aussi frayé un large chemin pour arriver au trône de la féodalité homœopathique. Le malheur de la médecine a été de tout temps que chacun s'imagine être supérieur aux autres. Dans l'organisme homœopathique, il existe aussi des germes de maladie. Qu'on change donc son régime, afin que le sang redevienne plastique, autrement nous la verrons tomber dans une hydropisie dont on aperçoit déjà de redoutables symptômes.

Les propositions de l'homœopathie peuvent se diviser en quatre classes :

1° Les thèses fermes, mais en petit nombre, dans lesquelles aucune dialectique ne fera brèche.

2° Les assertions douteuses auxquelles dans l'avenir on pourra répondre par oui ou par non ; tâchons que cet avenir arrive bientôt, mes dignes collègues.

3° Les propositions fausses regardées comme vraies ; il faut les combattre toutes les fois qu'elles se présentent.

4° Enfin, celles qui ne méritent pas d'être combattues et dignes tout au plus de l'ironie, du mépris et d'un profond oubli.

Il ne suffit pas de recommander de se mettre prudemment à l'œuvre quand on veut établir des propositions, afin qu'il n'en soit pas finalement de l'homœopathie comme de l'ancienne médecine. Les saillies de

l'ancienne médecine, ses idées plaisantes, ses tableaux mystiques et rêveurs ont servi de thème aux railleries des homœopathes. Mais, messieurs, prenons garde à nous. L'erreur n'est pas un crime, mais la folie déshonore. Ramenons dans le droit chemin ceux qui s'en éloignent, corrigeons les fous et punissons les méchants avec toute la sévérité de notre code criminel. Mais nous ne devons pas nous vouloir du mal à nous-mêmes; lorsque nous avons réciproquement à rechercher les causes d'une erreur, ne jouons pas le triste rôle de compères offensés de la nouvelle école, si l'on nous convainc de nous être trompés; une erreur peut toujours se réparer, mais la folie habite avec l'ergotisme.

Bien des fautes de l'homœopathie doivent être attribuées à l'esprit étroit de coterie, à la présomption et à l'entêtement. Si nous voulons l'améliorer, il faut d'abord changer les hommes. Avouons-le franchement, et ne craignons pas les pierres qu'on peut nous jeter.

Ne croyons pas donner nous-mêmes à nos ennemis leurs armes les plus terribles, en reconnaissant publiquement nos propres fautes et celles de la science. Mais cet aveu public ne doit pas être un acte d'ostentation. Il est des personnes qui s'imaginent par leur modestie apparente désarmer leurs adversaires et se donner ainsi plus de prise sur eux à l'avenir.

Pas d'ostentation parmi nous; ne soyons dirigés que par le seul motif de reconnaître le mal et de le faire connaître à notre tour par l'organe de la presse. Proposer

de ne se communiquer ses défauts qu'en confidence, c'est trahir une inquiétude mal fondée et un esprit étroit. Notre science doit être exposée au public, nous ne devons pas avoir de petits secrets; car en agissant ainsi, nous la rendrions accessible à celui qui ne la connaît pas. Ne serait-ce pas un médecin peu habile que celui qui, au lieu de guérir un ulcère, mettrait tous ses soins à le cacher pour qu'on ne le vît pas? Nous relevons sans cesse les fautes de nos adversaires sans devenir pour cela meilleurs nous-mêmes; nous agissons avec aussi peu de sagesse qu'eux; nous blâmons leur irrationalisme comme eux le nôtre.

Il est bien à désirer, en outre, qu'un esprit de libre investigation jette parmi nous de plus profondes racines; nous portons encore beaucoup trop les chaînes de l'école et souvent sans même nous en douter. Nos adversaires, dit-on, traitent souvent leurs malades d'après le *nom de la maladie*; mais nous, nous traitons souvent les nôtres d'après le nom d'une autorité, et il n'est pas rare que nous soyons convaincus que cette autorité a raison, avant même d'avoir exécuté ce qu'elle prescrit. Donnons à cette manière d'agir son véritable nom, et ne cherchons plus à déguiser une imitation servile sous la dénomination de piété; on veut une contrainte morale au lieu d'une contrainte scientifique; on se soumet à l'autorité d'une personne comme la bête de somme au joug. — D'un autre côté, il n'est pas rare de voir contredire quelque chose uniquement parce qu'on le trouve bon; celui qui se conduit ainsi est aussi blâmable que celui qui ne le

loue que parce que cela vient de telle ou telle personne.

— L'histoire nous offre de nombreux exemples que même de grands hommes ont commis de grandes erreurs dans la science dont ils s'occupaient de préférence, qu'ils les ont défendues avec opiniâtreté, et qu'ils ont exercé un terrorisme littéraire injuste, auquel se soumettaient les faibles par amour pour l'un d'eux. Le mot de *piété* dans ce cas n'est pas à sa place. Il faut du courage, de la résolution et de la force pour se poser les adversaires de ces tyrans, et l'on a droit de le faire, si l'on est certain de ses bonnes intentions. Chose merveilleuse ! il s'est élevé des voix pour soutenir que ces armes étaient loyales dans nos discussions avec les allopathes, mais non dans nos querelles intérieures. Selon toute apparence, ces personnes-là ne sont cependant pas en état de raisonner sur l'état de leur science ; car je leur dis, mes chers collègues, que *toutes ces nombreuses folies qui ont existé dans l'ancienne médecine, aussi long-temps qu'il y a eu une médecine, renaîtront dans l'homœopathie, parce qu'on ne sait pas profiter des leçons du passé.* — Permettez donc à une voix mâle de faire entendre des paroles sans fard ; ne nous faisons pas les avocats d'une modération funeste, lorsqu'il s'agit de la liberté ou de la servitude. Payons un juste tribut d'admiration à tous les hommes distingués, grands ou petits, mais à chacun selon ses mérites ; mais soumettons aussi à une critique sévère et juste à la fois tout ce qu'ils disent ; que la critique soit même d'autant plus sévère, que celui qu'elle juge est plus grand.

Je ne me décide qu'avec peine à toucher un point que je regarde comme des plus délicats ; mais il le faut. On ne peut nier, en effet, qu'il y a des homœopathes qui ont promis plus qu'ils n'étaient capables de produire, en égard à leurs connaissances et à l'état de la science. Avouons donc tout haut qu'il y a bien des cas où nous ne pouvons accomplir ce qui serait le plus désirable. De pareilles gens tombent dans la douce erreur qu'ils peuvent parvenir à tout ce qu'ils veulent ; ils ne connaissent pas le doute et ne savent retirer aucune leçon du passé ; ils sont heureux dans leurs illusions, ont une réponse à tout, et entreprennent tout ce qui leur tombe sous la main. Ce sont des charlatans d'une excellente pâte : charlatans sans le savoir, croyant tout possible aussi à leur volonté. Pires sont ceux qui pensent autrement qu'ils n'agissent, qui connaissent fort bien leurs fautes ainsi que les défauts de la science, mais qui se conduisent comme s'ils les ignoraient et comme s'ils pouvaient aussi tout guérir. Ce sont les homœopathes. *Mundus vult decipi ; ergo : tromperie pour tromperie.*

Un autre point sur lequel j'appellerai aussi votre attention, ce sont les rapports des laïcs avec les médecins. Il est d'autant plus pressant d'agir ici en commun, que les nouvelles productions de notre misérable littérature prouvent de plus en plus que les premiers s'émancipent beaucoup et veulent régenter les médecins. Mais la faute en est à nous-mêmes, et nous n'aurions pas à nous plaindre, si nous seuls étions menacés. L'art de guérir est si difficile, qu'il ne s'apprend pas uniquement dans

les livres. Je conviens qu'on entend répéter souvent : nous voulons la pratique! arrière avec ta théorie ; on ne guérit pas ainsi. Le babil n'a assurément guéri encore personne ; mais celui qui ne fait que crier : la pratique, ou bien est pris dans un malheureux malentendu, ou bien a perdu le jugement.

Le médecin doit posséder une foule de connaissances préliminaires indispensables avant que d'oser entreprendre une cure ; mais comme les laïcs ne les possèdent pas, ils n'ont pas les qualités nécessaires pour parler sur des affaires médicales et sur le traitement des maladies ; mais ils veulent exercer sans avoir appris. Sans ces connaissances, le traitement au lit des malades n'est qu'un traitement aveugle et ne consiste qu'en une malheureuse routine, appelée pratique, et qui ne sera jamais capable de guérir. Ces messieurs-là sont les chevaliers errans de la médecine ; ils cherchent les aventures, et s'ils en sortent victorieux, ils s'imaginent avoir combattu des géans et des monstres. De là vient, messieurs, ce faux enthousiasme qui a pesé sur l'homœopathie comme un cauchemar, qui est allé jusqu'au fanatisme et qui frappe maladroitement de côté et d'autre. De pareilles gens ne savent ce que c'est qu'un doute raisonnable, et ils regardent comme un être abominable le froid observateur qui leur demande les raisons qui les font agir. Ce fanatisme est une véritable épidémie pestilentielle ; elle est aussi vile dans ses accès d'intolérance monacale que l'enthousiasme raisonnable est noble, l'enthousiasme qui jaillit

de la conviction et sans lequel on ne peut rien faire de grand. Mais, afin d'éviter tous les malentendus dans lesquels on est tombé assez souvent en voulant juger mes vues, je profiterai de cette occasion pour dire publiquement mon opinion à ce sujet. La dignité de la science exige des épurations, dût-on entendre encore ce sot reproche, que c'est par jalousie qu'on veut éloigner les laïcs de la médecine.

Ce n'est que quand on s'est bien pénétré de ces principes généraux, que l'on peut, à mon avis, se livrer aux discussions scientifiques spéciales; mais quand les passions sont encore dans toute leur fureur, que des considérations de toute espèce nous arrêtent à chaque pas, que les folies marchent la tête haute et que l'on est forcé de recourir à des argumens sérieux là où l'ironie et le mépris devraient être les seules armes, nous essaierons en vain de gagner nos adversaires. Car aussi peu nous devons désirer amener à nous la tourbe du parti contraire, autant nous devons aspirer à mériter l'estime de ce qui vaut le mieux en lui.

Je vous sou mets ces idées; tout ce que j'ai dit, je l'ai dit par de bons motifs; c'est le résultat de l'expérience et de l'étude du passé. Je suis intimement convaincu de la vérité de ce que j'avance, et j'agirai toujours conformément à ma conviction, sans m'inquiéter de ce qui pourra en résulter. Mais il n'en résultera aucun mal; car autrement le désespoir me ferait jeter les armes. — Unissons-nous donc pour le bien et contre le mal, mes chers col-

lègues ; jouons toujours jeu sur table , comme il convient à des gens qui s'occupent d'une science sérieuse.

Ecrit aux sources de Ragozzi à Thissingen , le 4 août 1836.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

PROFESSION DE FOI LUE A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE DE
PARIS, LE 2 NOVEMBRE 1836.

Messieurs,

Après avoir exercé la médecine ordinaire pendant vingt-quatre ans , je n'ai pas eu besoin d'une grande masse de preuves pour me convaincre des avantages de l'homœopathie , et pour sentir la nécessité de me livrer avec ardeur aux travaux que cette science encore nouvelle rendait indispensables. Cette étude me présentait trop d'intérêt , pour que l'idée d'adopter des vues différentes de celles qui jusqu'alors m'avaient dirigé dans le traitement des maladies , pût m'effrayer. Depuis long-temps , j'observais que moins je donnais de médicaments , moins j'avais à craindre ces surprises si pénibles qu'on éprouve lorsqu'après l'emploi d'un agent thérapeutique , on trouve son malade dans un état qui fait regretter d'avoir agi. Mais certaines personnes, avant

de me demander des conseils. avaient suivi ceux d'autres praticiens, qui les avaient accoutumées à de longues prescriptions fréquemment répétées. Il fallait alors ordonner quelque chose à chaque visite sans m'exposer à nuire, ce qui n'était pas toujours facile.

Quelle reconnaissance ne doit-on pas au vénérable Hahnemann, pour avoir atteint le but éminemment philanthropique de ses efforts en opposant à chaque souffrance le remède convenable, dont l'action toujours modérée ne peut être que salutaire! L'axiome *similia similibus curantur* a été pour mon esprit un véritable trait de lumière; surtout lorsque j'en ai suivi les développemens, dans les ouvrages de Hahnemann, et dans ceux des praticiens distingués qui se sont pénétrés de sa doctrine. Voyant que les applications de ce principe si simple s'étendaient à toutes les lésions qui peuvent troubler l'exercice ou l'harmonie des fonctions dont l'ensemble constitue la vie, je me suis empressé de renoncer à l'art de formuler. J'ai reconnu qu'un seul globule homœopathique pouvait être beaucoup plus utile qu'une potion dans l'ordonnance de laquelle on n'aurait oublié ni la base, ni l'adjuvant, ni le correctif.

Mais la simplicité même qui distingue la médecine homœopathique de celles qui l'ont précédée, n'impose point une tâche facile à ceux qui l'embrassent avec toutes ses conséquences. Le médecin homœopathe ne donne qu'un médicament à la fois; mais combien d'études, de méditations et de sagacité, n'exige pas ce choix délicat! Certainement, il y a moins de mérite à

résoudre un problème d'algèbre ou de géométrie, qu'à suivre la meilleure marche possible, dans cette nouvelle carrière médicale. Ces difficultés paraîtront plus grandes encore, si l'on tient compte des obstacles qui jusqu'à présent n'ont pas permis à la pratique homœopathique d'acquérir cette unité de vues, cette précision rigoureuse, auxquelles elle doit nécessairement parvenir, et que l'allopathie n'atteindra jamais. L'homœopathie sera d'autant plus efficace, qu'on travaillera consciencieusement à dissiper les doutes qui pourraient empêcher ses zélateurs d'avoir une confiance entière dans les moyens qu'elle met à leur disposition. Des observations faites en commun avec la plus grande exactitude, amèneront cet avantageux résultat. En mon particulier, messieurs, je n'ai plus à craindre cet isolement qui trop souvent refroidit l'ardeur pour le travail, puisque vous avez bien voulu m'admettre dans le sein de votre honorable société. Je m'engage à ne négliger aucun moyen de vous en témoigner ma gratitude.

La théorie ne me paraissant utile que lorsqu'elle vient à la suite des faits, et qu'elle les explique, je vais rapporter quelques observations qui me donneront l'occasion de hasarder quelques mots sur une question très-importante; je veux parler de la saignée considérée comme pouvant influencer l'action des médicamens homœopathiques.

Je fus appelé, le 25 mai 1836, près d'une femme de quarante-huit ans, d'un tempérament bilieux, qui depuis deux jours avait de la fièvre, une céphalalgie gra-

vative, de la toux et une expectoration de mucosités sanguinolentes; il y avait en outre un enduit jaunâtre de la langue, du dégoût, des nausées, de la constipation, et des douleurs rhumatismales dans les membres. Le mari me dit que l'année précédente, vers la même époque, sa femme s'était trouvée dans un état semblable, et qu'elle ne s'était rétablie qu'au bout de trois mois, pendant lesquels on lui avait posé deux cents sangsues, et continuellement des cataplasmes. L'*aconit* 3/30, et la *bryone* à la même dose, maîtrisèrent en peu de temps la fièvre et les douleurs rhumatismales; le *cocculus* améliora promptement l'état des organes digestifs, la *noix vomique* fit cesser la constipation, et le douzième jour, la malade pouvait être regardée comme guérie.

Le 24 mars, un épicier de vingt-cinq ans, bien constitué, s'étant refroidi dans sa cave, fut pris à six heures du soir, d'un frisson assez fort, avec soif, sécheresse de la bouche, céphalalgie, pouls très-fréquent et déprimé; deux heures après, une chaleur très-intense et sèche s'étant manifestée, avec fréquence et dureté de pouls, je donnai *dulcamara* 3/30; la nuit fut paisible, et le lendemain matin il ne restait qu'un peu de faiblesse. Le jour suivant, ce jeune homme se livra à son commerce.

Le 23 juillet dernier, une fille de vingt-deux ans, forte, et jouissant habituellement d'une bonne santé, sentit du malaise, et un léger frisson, qui fut bientôt suivi d'une forte chaleur, avec difficulté d'avaler, rougeur vive de toute la peau, pouls fréquent, dur, hémor-

rhagique. Deux doses d'*aconit* furent à peu près sans effet contre la fièvre. Le lendemain soir, la chaleur était devenue tellement insupportable, que la malade pouvait à peine garder sur elle un simple drap. Le pouls donnait cent vingt battemens par minute. Une dose de *dulcamara* produisit alors un effet qui sembla prodigieux à tous les assistans. En une heure de temps, la peau devint tiède, halitueuse; la fréquence et la tension du pouls cessèrent presque entièrement, un calme profond vint remplacer l'agitation qui était excessive, et le lendemain matin, une éruption variolique se montra. Je ne donnai plus alors que le *mercure soluble*, médicament qui me parut agir très-utilement contre le mal de gorge avec salivation, et même contre la fièvre de suppuration. Cette petite-vérole a duré quatorze jours. Il est à remarquer qu'elle a parcouru ses périodes sans aucun accident, malgré la violence des prodromes, et qu'elle n'a pas été séparée de la santé par l'intervalle appelé convalescence.

Je pense qu'un médecin allopathe aurait tiré du sang aux trois malades dont je viens de parler, mais surtout à la jeune fille qui fait le sujet de la troisième observation; car ici, l'appareil de symptômes était un de ceux où l'ancienne médecine ne croit pas pouvoir omettre la saignée, sans le plus grand danger. Cependant, plein de confiance dans l'homœopathie, j'ai vu ces trois personnes se rétablir, sans qu'il leur eût été fait une seule saignée, même locale. Indépendamment de ces exemples, je puis assurer que, depuis un an, je n'ai tiré de sang

d'aucune des personnes qui ont bien voulu partager ma conviction. Des malades essentiellement pléthoriques, et que j'étais obligé de saigner fréquemment avant d'exercer la médecine homœopathique, ont bien plus rarement besoin de mes soins, depuis que, sans faire usage ni de la lancette ni des sangsues, je les soulage d'une manière aussi douce que rapide. Je suis donc persuadé que, s'il est des cas dans lesquels nos moyens ne puissent pas remplacer avec avantage la saignée, ce sont des exceptions que les progrès de l'art feront disparaître. S'il en était autrement, si l'on prétendait que les émissions sanguines doivent faciliter l'action des doses infinitésimales, on ôterait à l'homœopathie son principal mérite, qui est de laisser intacte la source par excellence de toute énergie vitale. D'ailleurs, pourquoi n'en dirait-on pas autant des purgatifs, des vomitifs, et de tous les autres moyens débilitans ou surexcitans de l'ancienne médecine? il arriverait alors ce que me disait dernièrement une dame qu'on avait rendue presque *exsangue* dans le traitement d'une péritonite : il faudrait *guérir de la guérison*.

Je vais maintenant citer quelques affections chroniques, sur lesquelles le traitement homœopathique a produit l'effet le plus avantageux, et le plus prompt.

Madame, âgée de quatre-vingt-quatre ans, était depuis huit jours sans sommeil, et dans un délire furieux. Elle voulait partir pour son pays natal, et ses enfans cherchant à la retenir, elle les injurait et les frappait. Le pouls était fréquent, sans chaleur à la peau.

Appelé près de cette malade le 13 mars, je lui fis donner le soir même une dose de *sepia*. Le lendemain, on vint me dire qu'elle avait très-bien dormi. Le délire n'avait plus rien de violent, et deux doses de *belladonne* achevèrent la cure.

Une dame qui avait de fréquentes esquinancies dont les sangsues appliquées d'avance ne pouvaient la préserver, n'éprouve plus le plus léger mal de gorge, depuis que je lui ai fait prendre la *belladonne* à plusieurs reprises. Il y a dix mois qu'elle m'a consulté pour la première fois.

Ce médicament a dompté comme par enchantement plusieurs métrorrhagies plus ou moins anciennes.

La *pulsatille* a fait avorter plusieurs catarrhes pulmonaires, et en a calmé d'autres, avec une grande promptitude.

M. T..., âgé de quarante et un ans, d'un tempérament lymphatique, avait depuis deux ans un reste de blennorrhée qui, bien que non contagieux, le contrariait beaucoup, à cause de la malpropreté qui en résultait. L'urine ne se portait au dehors que par un jet oblique, et quelquefois contourné. Une dose de *cannabis* diminua l'écoulement des neuf dixièmes, et fit disparaître une rougeur érysipélateuse qui avait son siège à l'extrémité du canal. Deux autres doses de ce médicament, puis successivement *sulphur*, *silicea* et *calcar. carb.*, ont complété la guérison. M. T... urine maintenant à plein canal, et l'écoulement a tout-à-fait cessé.

Enfin, dans deux cas d'orchite, j'ai reconnu l'efficacité du thuya. J'ai vu l'engorgement et la douleur céder en moins de six jours à ce médicament.

A. LAFISSE,

D. M. P.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Introduction, par le docteur Léon Simon.	5
Considérations sur les maladies de l'enfance, par le docteur Bigel.	39 et 161
Controverses médicales, par le docteur Chancerel.	91
Traitement homœopathique contre la Morve et le Farcin, par M. P. Merson.	117
Revue des journaux étrangers.	124, 231 et 389
Observations pratiques, par le docteur Fielitz :	
1° <i>Orchite.</i>	125
2° <i>Croup.</i>	131
3° <i>Spongia.</i>	134
4° <i>Sabadilla.</i>	136
Sur l'olfaction des médicamens, par le docteur Rummel.	139
Miscellanées et expériences homœopathiques.	155
Observations pratiques, par M. L. Lenormand :	
1° Accidens déterminés par une chute.	206
2° Métrite et ovarite aiguës.	210
3° Hémorroïdes fluentes.	213
Traité de Thérapeutique et de Matière médicale, par MM. Trousseau et Pidoux, <i>Analyse par M. Libert.</i>	218
Observations pratiques par le docteur Munecke.	231
Observations pratiques par M. N.	261
Observations pratiques par M. le docteur GROSS.	265

Introduction à la physiologie de l'homœopathie, par le docteur F. Jahn.	298
Variétés. Propositions du docteur Rau.	302
— Mort de madame Malibran, lettre du docteur Belluomini.	310
Société de médecine homœopathique.	318
Observations pratiques sur l'homœopathie, par le docteur *Scudery (de Messine).	321
Observation d'une affection mercurielle accompagnée de douleurs rhumatismales, par M. Léonce Lenormand.	381
Miscellanées, par le docteur Widmann (de Munich).	389
Communications pratiques, par le docteur Liedbeck (d'Upsal en Suède).	397
Observations pratiques sur la fièvre scarlatine, par le docteur Kæsemann, de Lich (grand-duché de Hess).	409
Cure homœopathique par le docteur Hirsch, de Prague.	445
Observations pratiques du docteur Erhart.	446
Hépatite chronique guérie par <i>psorin</i> .	448
Extrait d'une lettre de Vienne en date du 4 juillet.	453
Congrès homœopathique de Magdebourg ; compte rendu par le docteur Rummel.	454
Thèses du docteur Wolf.	460
Lettre du docteur Griesselich.	463
Variétés. Profession de foi du docteur A. Lafisse.	471

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

